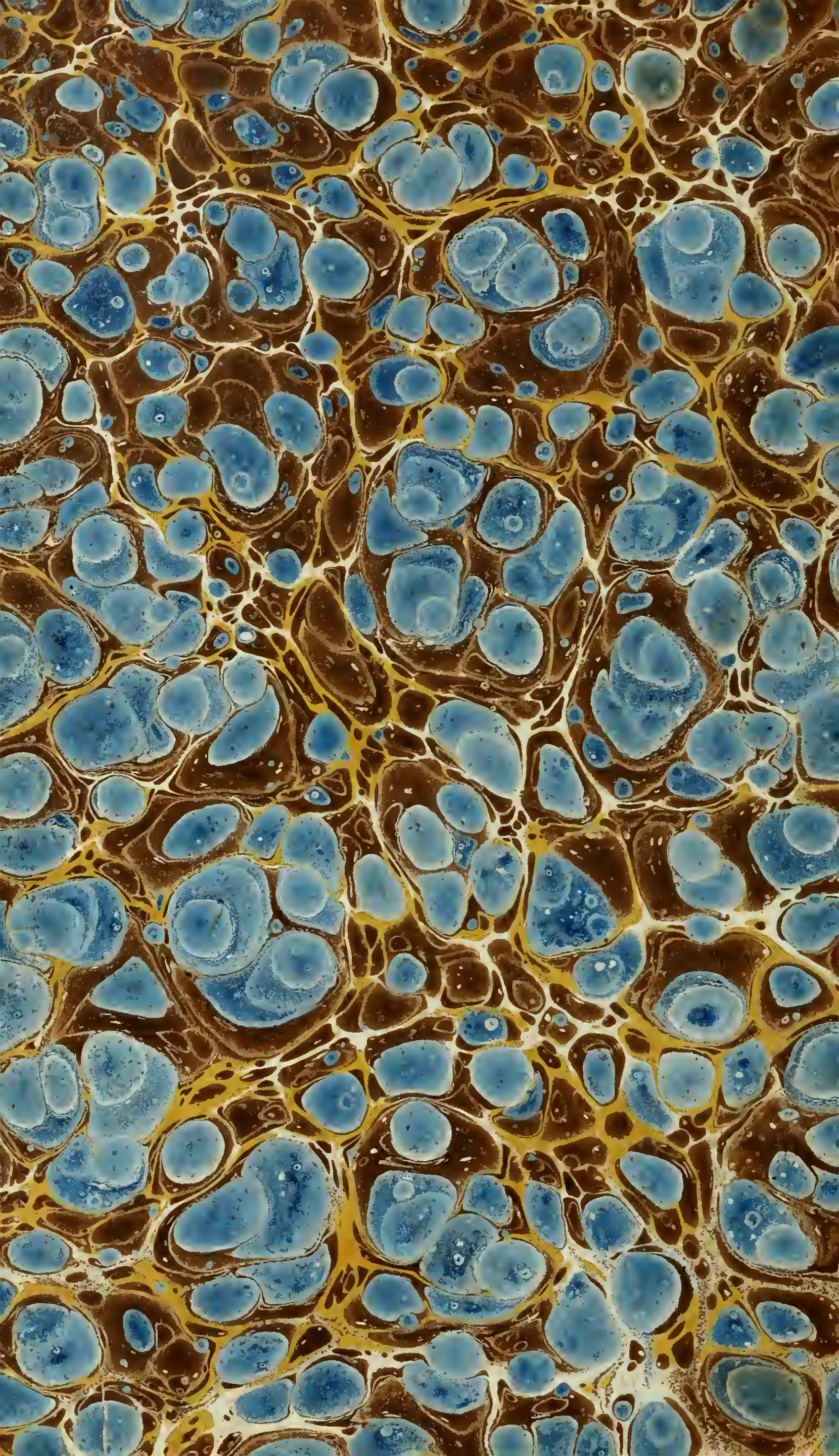
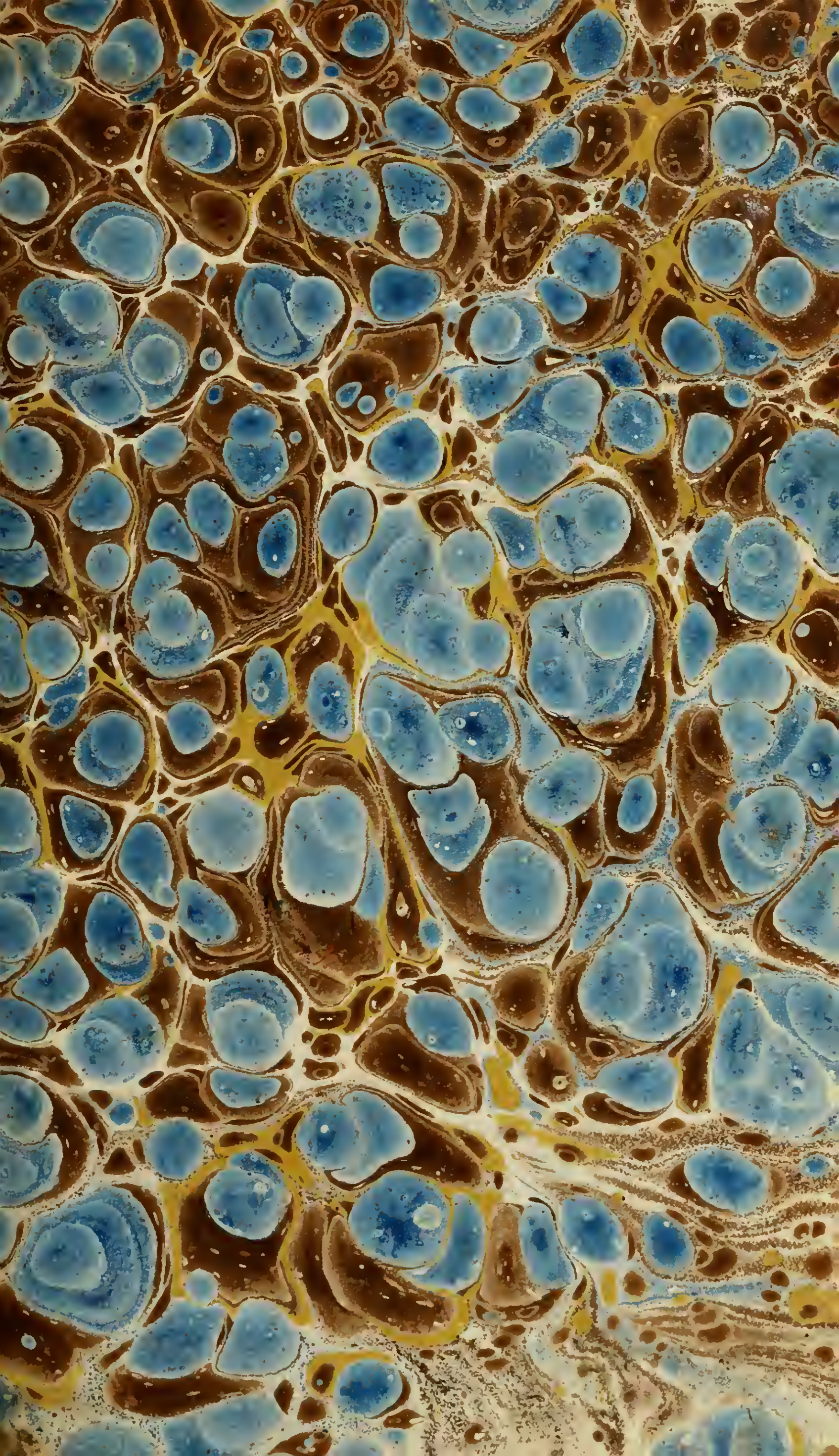






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER Fils, Directeur de la *Revue Britannique;* DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; LESOURD; L. AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

NOUVELLE SÉRIE.

Tome Onzième.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1832.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

MARS 1832.

REVUE BRITANNIQUE.



DE L'HISTOIRE,

CONSIDÉRÉE

SOUS LE POINT DE VUE RELIGIEUX ET PHILOSOPHIQUE.

Écrire une histoire médiocre, c'est la tâche la plus facile du monde. On abrège des dépêches, on résume des débats, on découpe des caractères, on imite les parallèles de Plutarque, on prodigue les épithètes laudatives et réprobatives; l'histoire est faite. Dieu sait combien la Grande-Bretagne a vu paraître de ces ouvrages, sans couleur, sans ame, sans vie. C'est un labeur mécanique, une œuvre de patience et non de génie. On peut encore essayer l'histoire romanesque; Varillas et plus d'un Français l'ont osé. En soumettant les faits à des conjectures gratuites, à un point de vue religieux et providentiel, Bossuet et plusieurs autres l'ont transformée en prophétie. Bossuet n'était pas une intelligence faible ni incomplète : cependant il s'est trompé; Newton, malgré son génie, est tombé

dans la même faute. Et lui aussi, torturant la Bible, en extrayant, pour ainsi dire, la quintessence mystérieuse et cachée, a prétendu lui demander le secret de ce qui fut et de ce qui sera, le plan du monde, les intentions de Dieu.

Plus d'un auteur allemand, et spécialement Hamann, ont considéré les événemens, dont ce globe est le théâtre, comme un grand drame, dont la main divine fait mouvoir les ressorts; telle est aussi la pensée de Bossuet. Ce drame a son unité, sa cohérence, son but. On ne peut, disent les adeptes, juger les annales humaines que dans leur ensemble. L'histoire d'un royaume ou d'une époque n'ont pas de valeur; c'est la corrélation de tous les faits et la série de toutes les époques, qui doivent s'éclairer mutuellement et nous révéler les desseins du grand être. Très-bien. Nous convenons qu'un tel plan est sublime; l'exécuter, ce serait accomplir une œuvre immortelle. Malheureusement tous ceux qui l'ont essayée, ont fait la théologie et non la philosophie de l'histoire; ils ont procédé par hypothèses hardies et par inductions très-contestables. On les a vu créer des époques qui n'avaient de réalité que dans leur imagination, colorer les faits, métamorphoser les causes et les résultats, prêter au Très-Haut leurs passions et leurs préjugés. Au lieu de contempler l'histoire à travers un télescope d'Herschell, ils ne la voyaient que sous un prisme trompeur, sous le reflet de leurs vitraux gothiques.

Tel est le danger des essais mystiques et des opinions vagues; tel est le malheur de ces systèmes hardis qui prétendent tout régler, tout classer, tout mettre en ordre. *Deus fecit, Linnæus disposuit*. Cette orgueilleuse devise de Linné est aussi celle des Kant, des Hamann et des Vico. Chacun de ces philosophes est sûr d'avoir pénétré dans le

cabinet intime de la Providence : il a vu la carte détaillée des événemens, de leurs causes, de leurs effets, de leurs suites lointaines. Bossuet, en France, rédige l'histoire sur un plan catholique. Tel rabbin la soumet à un plan hébraïque. Le docteur irlandais, Miller, la fait cadrer avec les opinions protestantes. Vico nous prouve qu'elle a marché dans une voie toute différente. Auquel d'entre eux ajouterez-vous foi? Ne serez-vous pas tenté, après les avoir lus, de vous rejeter dans le scepticisme de Bayle?

Je l'avoue, aucun historien ne réalise l'idéale perfection dont son titre fait naître la pensée. La plupart des historiens sont superstitieux. Le philosophe Niebuhr lit *clairement,* dans les manuscrits déchiffrés par Angelo Maïo, que l'époque où il vit est l'époque fixée pour la création d'une bonne histoire de Rome. Vico n'est pas moins téméraire; Bossuet a le ton d'un prophète. On veut prouver que le mal est bien, et que Dieu, en permettant au choléra de dépeupler la terre, en laissant Bonaparte ravager le monde, pour ensevelir son armée de héros sous les glaces de la Russie, avait une intention bienveillante et poussait le genre humain dans des voies de prospérité et de clémence. Hélas! comment supposer que le mal soit sorti des mains d'un Dieu tout clément et tout bon! Comment expliquer la marche de l'histoire, avec ses désastres, ses guerres, ses calamités, sans tomber dans le manichéisme et sans inculper la bonté divine? Plus les prétendus philosophes, qui veulent analyser à nos yeux une machine si compliquée, nous parlent de la toute-puissance et de l'omniprésence du Grand-Être, plus la difficulté augmente : plus nous sommes en droit de leur demander comment il se fait que le genre humain marche dans un sentier si pénible et si rude, assailli de tant de fléaux, en proie à tant de douleurs, si fréquemment décimé, si rarement heureux.

Et vous voulez apprécier le gouvernement général, la marche providentielle du monde et de l'histoire ! Les matériaux et les facultés vous manquent également pour cette tâche. Est-ce un problème ? nous en ignorons les termes. Est-ce un drame? nous en ignorons l'intrigue. Nous ressemblons fort à ces gens qui n'ayant pas regardé l'affiche, entrent dans un spectacle lorsque le second acte est commencé ; et qui se demandent si la pièce est comédie, tragédie, drame, vaudeville ou mélodrame. Plus un plan dramatique est parfait, moins une scène détachée est facile à comprendre. Et nous, témoins de quelques scènes isolées, nous voudrions deviner la catastrophe, critiquer un édifice avant qu'il ne soit achevé ? Dites moi, philosophes, à quelle scène, à quel acte nous en sommes ; quel est le volume que le créateur écrit aujourd'hui ; quelle est la corniche ou la colonne que sa main termine! Ne voyez-vous pas que le vaisseau qui vous entraîne sur une mer inconnue a été construit loin de vous, et que le capitaine seul sait où il vous mène ? Cessez donc de vous donner pour les confidens et les amis de Dieu même ; votre histoire providentielle n'est qu'un roman. La carte que vous tracez n'est qu'une chimère. La place infiniment petite que vous occupez dans le monde, le point imperceptible qui vous est assigné dans l'espace, vous défendent cette présomptueuse et niaise folie. Vous ne savez pas pourquoi Dieu a donné aux individus tel ou tel devoir, telle vie, telle situation, telle naissance, telle mort, et vous croyez lire exactement l'histoire, prédire logiquement la destinée des générations et des peuples ; vous dites : voici pourquoi Dieu a voulu que Rome fût puissante et que Carthage pérît !

Mais un royaume, un empire, ne sont que des aggrégations d'hommes ; les institutions qui les régissent ne sont

que leur enveloppe extérieure. Les actions humaines sont les instrumens nécessaires qui décident des révolutions, qui fixent les destinées des empires. Comment accorderez-vous avec la prédestination divine la liberté de ces actions? Si chacun des hommes qui se meuvent sur le globe n'est qu'un faible et misérable ressort qui doit tenir sa place et accomplir son rôle dans la machine universelle, de quel droit demander compte aux mortels de leurs vertus et de leurs vices? Si tel empire, livré à la dépravation des mœurs et aux misères de la servitude, entre nécessairement dans les desseins généraux que la main divine a tracés, quel mérite auraient les empires qui se sont élevés par le courage, l'héroïsme et la grandeur d'ame? N'est-il pas bizarre d'entendre certains historiens nous dire que Dieu n'a permis aux Ottomans de s'établir à Constantinople que pour châtier la chrétienté rebelle, pour la tenir en haleine et lui inspirer une salutaire terreur? Quoi! le jardin de l'Asie serait livré à une race uniquement destinée à nous servir d'épouvantail! A en croire Bossuet, les générations qui se sont pressées depuis la naissance du monde comme les vagues de la mer, n'ont fait que nous frayer la route, et les vertus païennes de Caton, de Scipion, de Scœvola n'ont été que le marche-pied de nos vertus.

En vérité, c'est trop abuser de la patience des lecteurs et de la crédulité des fidèles; et l'on ne peut que rire de ce commentaire historique, dont la prétention est d'expliquer les volontés du Très-Haut et de nous faire concevoir clairement ses desseins. Imaginez un moment que quelque intelligence supérieure se plaise à contempler le globe et à rire de ses folies: quel délire ce serait à ses yeux, que la vaniteuse ambition de nos philosophes? De siècle en siècle, de génération en génération, l'on invente un nouveau mode d'explication physique et morale du monde que Dieu

a créé. Les chimères succèdent aux chimères, les théories aux théories. Pourquoi le soleil parcourt-il dans le ciel une route certaine et que rien n'interrompt ? Parce qu'il a peur, répondaient les vieux philosophes de la Grèce, que le fouet des Furies ne le contraigne à rentrer dans la voie qui lui est prescrite. D'où vient que la lune croît et décroît ? De ce que les ames qui vont naître, et que Dieu y dépose avant leur naissance, la remplissent et la vident alternativement. Nous sommes trop avancés en physique pour ajouter foi à ces sottises dont Newton nous a délivrés ; mais le gouvernement moral du globe est encore le jouet du premier venu, la proie de chaque théoricien téméraire. Il ne se passe pas une année que de nouveaux rêves et de nouvelles imaginations ne viennent augmenter l'incertitude universelle et la masse des hypothèses ridicules. Tantôt on nie des faits évidens ; tantôt on invente des faits chimériques ; on explique la réalité par l'exagération et l'évidence par le mensonge. C'est plaisir de voir tous ces spéculateurs excuser Dieu, commenter ses actes, appuyer ses décrets, les analyser sans les connaître, et les altérer pour nous les faire comprendre.

M. Sadler (1) ne nous dit-il pas que l'énergie productive de l'humanité est constamment maintenue en équilibre par le doigt du Tout-Puissant, et que le nombre d'enfans que Dieu vous accorde dépend exclusivement du nombre proportionnel de consommateurs qui habitent votre province ? Nos historiens modernes ne nous instruisent-ils pas avec la plus grande précision des reproches que le Créateur faisait à Bonaparte et des motifs qui ont engagé la Suprême-Providence à rappeler les Bourbons sur le trône ? Le moyen-âge, les croisades, la réformation ?

(1) Économiste tory, membre de la Chambre des Communes.

la révolution ne trouvent-ils pas dans ces hardis commentateurs, des prophètes du passé, qui vous révéleront pourquoi Gengiskan, Tamerlan et Attila se sont précipités du fond de l'Asie sur l'Europe occidentale? Un docteur Miller, Irlandais de naissance et professeur d'histoire à l'université d'Armagh, a publié deux volumes dans le but de prouver que le mahométisme ne s'est propagé en face du christianisme que pour faciliter la propagation ultérieure du christianisme, lui frayer la voie et lui servir de pionnier.

Cette manie de changer l'histoire en poème épique, et en prophétie, cette fausse pénétration qui ne veut jamais être en défaut, ne sont pas le partage exclusif de quelques théologiens fanatiques. Les philosophes tombent dans la même erreur. Si vous écoutez les historiens de l'école de Voltaire, tout ce qui s'est passé dans le monde, avant le dix-huitième siècle, n'était que le prélude de cette grande ère lumineuse. Tacite n'a écrit, Néron n'a régné que pour annoncer à l'univers l'arrivée de Raynal et de Diderot. Quant à nous, l'histoire systématique et ironique, telle que le patriarche de Ferney l'a faite, nous semble aussi éloignée de la vérité que l'histoire catholique dont Bossuet a esquissé le plan.

Mais que l'on puisse citer une seule histoire parfaite; c'est, je le répète, ce dont il est impossible de ne pas douter. Les plus remarquables génies se sont éloignés de cette perfection idéale, soit que leur imagination l'ait emporté sur leur raison, soit que leur raison théorétique les ait égarés. Peintres médiocres ou romanciers téméraires, tous, ils ont soumis à leur système, ou coloré d'un reflet mensonger les événemens qu'ils se chargeaient de reproduire. Un examen rapide nous convaincra de la justesse de cette accusation.

Hérodote, historien romanesque, conteur agréable, vieillard enfant, décrit avec bonheur, colore agréablement ses narrations, laisse couler son style avec une naïveté pleine de charme; son innocente bonhomie captive le lecteur; ses récits miraculeux s'entourent du prestige des *Mille et une Nuits;* sa crédulité puérile est plus amusante mille fois que l'analyse des Gibbon et des Hume. Mais est-ce un historien? Non. Une demi-teinte poétique, un crépuscule merveilleux, flottent comme un voile sur les événemens qu'il raconte. Sous ces replis ondoyans, la vérité historique se cache. La fiction se confond avec la réalité; la réalité se perd dans la fiction; les faits incontestables s'enrichissent d'un coloris dramatique. Nous savons que Xercès a voulu envahir la Grèce, que la bataille de Platée a eu lieu : voilà tout. Prétendre étudier l'histoire chez Hérodote, c'est demander à Shakspeare des détails exacts sur l'histoire d'Angleterre. Et lui aussi nous apprend que les Anglais ont fait une invasion en France, que les champs d'Azincourt ont été couverts de morts, et que le connétable, le dauphin, Cambridge et Exeter, ont été des personnages influens. Mais les conversations de ces héros, leurs paroles, leurs actes, tels que l'auteur dramatique les rapporte; ne me semblent pas plus historiques que les discours de Mardonius et d'Artaban, les tête-à-tête d'Astyage et d'Harpagus, la réponse de Gélon, et le dialogue de Gygès et de Candaule.

Homme simple, doué d'une imagination vive, Hérodote s'est plu à dramatiser ses récits : il exagère sans avoir l'intention de mentir; il aime le merveilleux, comme les gens du peuple et les enfans. Vous retrouvez dans sa narration les *dit-il* et les *dit-elle* qui enrichissent la conversation des portières et des valets de chambre. Il écrivait pour une nation artiste, non pour une nation philosophique et

critique. L'analyse, en Grèce, était aussi peu avancée que la sculpture et la peinture y étaient cultivées avec succès. Les livres étaient rares, et, peu d'années avant Hérodote, on ne connaissait d'annales que certains recueils de vers mnémoniques. L'historien se confondait avec le barde, l'un et l'autre avaient recours aux traditions les plus apocryphes, aux chants populaires les moins dignes de foi. Tous deux ils croyaient aux prodiges et ne révoquaient pas en doute les mensonges des voyageurs. Il n'y a pas un siècle, que l'Europe avait encore sur la situation de la Chine et les mœurs du royaume de Bentam, des données aussi ridicules que celles d'Hérodote sur Babylone et Persépolis. Ces données, qui n'auraient pas dû en imposer à une vieille nourrice, servaient de base aux théories des académiciens de Paris. Voltaire et Raynal étayaient leurs systèmes de ces étranges documens, et la masse du public les adoptait sans scrupule.

D'ailleurs la nation pour laquelle Hérodote écrivait, aussi crédule, aussi curieuse, aussi avide que lui de merveilles, de nouveautés et d'émotions, encourageait au lieu d'entraver cet élan d'imagination naïve qui caractérise son talent. Son histoire était un discours, un poëme, un chant national, que toute la Grèce, réunie aux jeux Olympiques, devait écouter de la bouche de son auteur. Quelles citations, quelles autorités, quelle critique demanderez-vous à un historien de ce genre ? L'impression qu'il veut produire est instantanée ; il compte sur l'intérêt de son récit, sur la splendeur de ses images, sur l'harmonieuse beauté de son style, sur les émotions qu'il fera naître. Il promène ses regards sur tous ces hommes, fiers du nom de Grecs et accourus des sables de la Lybie, des nouvelles colonies italiennes, des solitudes sauvages de la Doride, pour assister au triomphe de leur patrie et d'Hérodote. N'attendez

pas de cet auditoire et de cet écrivain un examen sceptique et détaillé des faits ; mais un brillant amas de toutes les merveilles dont les contes arabes sont remplis. Hérodote nous parlera d'animaux sauvages et inconnus ; d'arbres miraculeux ; d'oiseaux fabuleux ; de nations cannibales ; de géans et de nains ; de divinités barbares ; de dynasties anciennes, dont les monumens surpassent en grandeur tous les monumens modernes ; de cités plus grandes que des provinces ; de lacs aussi vastes que des océans ; de remparts qui touchent le ciel et de pyramides sur lesquelles une main savante a gravé les secrets du monde naissant. Il vous dira quels rites mystérieux les mages célébraient, au lever de l'aurore, sur la cime de leurs montagnes ; comment les vieilles prédictions se sont accomplies ; comment la justice du ciel, long-tems assoupie, s'est réveillée la foudre à la main ; quels avertissemens terribles les vivans ont reçus des morts ; et par quelle haute et sublime prédestination les fils des races héroïques, échappant au glaive des bourreaux, ont retrouvé leur famille et rempli leurs nobles destinées.

Ces matériaux romanesques remplissent les pages d'Hérodote. Plus son récit approche du tems où il vivait, plus l'intérêt en devient puissant : il raconte encore des merveilles ; mais ce sont d'autres merveilles. Il s'agit de cette grande lutte entre l'Europe et l'Asie, point de départ de la grandeur européenne, magnifique souvenir, sublime leçon donnée au monde. D'un côté les gigantesques caprices d'une opulence et d'un despotisme sans bornes, d'un autre les efforts prodigieux de la liberté et de la vertu. Quel drame plus pathétique ! quel récit plus passionné ! Hérodote ajoute encore à son prestige le coloris de l'exagération populaire. Voici des fleuves mis à sec en un seul jour ; l'océan dompté, livrant passage à une armée im-

mense ; des provinces réduites à la disette par un seul repas des guerriers d'Asie ; les rocs taillés par la hache et s'ouvrant aux navires du roi des rois ! Républiques et monarchies croulent et disparaissent. Quelques citoyens héroïques, debout sur les cendres de leurs cités, résistent, combattent, triomphent encore. Le sort, les dieux, les hommes, semblent conspirer contre eux. Cependant ils ne faiblissent pas. La Grèce est sauvée.

Ah ! de quelles sensations un tel récit devait-il pénétrer ses auditeurs ; de quel enthousiasme devait-il les animer ! Cette grande ode, dont l'histoire fabuleuse du monde antique est le prélude, dont l'apothéose de la Grèce est le centre et le but, pouvait-elle être appréciée froidement, jugée et critiquée comme une histoire ordinaire ?

Réduisons donc à ses proportions véritables l'admirable monument légué par le père de l'histoire : son œuvre est un beau roman écrit en prose. Les années s'écoulèrent ; la guerre du Péloponèse se termina ; la civilisation hellénique agrandit sa sphère ; la démocratie athénienne naquit. On vit la critique et la désunion s'emparer des affaires publiques ; un nouveau style se forma. Thucydide en est l'expression.

Thucydide n'est pas plus parfait qu'Hérodote ; sans doute il n'a pas le puérile et délicieux bavardage de son prédécesseur ; il raisonne, disserte, discute et systématise ; mais ses opinions sont souvent fausses, ses vues étroites, ses documens incomplets ; et si vous ne vous laissez pas imposer par l'aspect vénérable des diphtongues et des accens helléniques, vous reconnaîtrez plus d'une erreur dans ses pages les plus éloquentes. Sa manière est grave, concise, sévère. Une mélancolie austère et habituelle, le coup-d'œil de l'homme d'état, le dédain du philosophe pour les préjugés vulgaires et les idées reçues, impriment à

son œuvre un cachet spécial et majestueux. Il narre avec habileté; personne mieux que lui ne sait disposer ses plans, rejeter au fond du tableau les circonstances peu importantes, grouper ses personnages et conserver à tous les faits, à toutes les physionomies, leur perspective nécessaire. Hérodote, comme les peintres chinois, donne à tout ce qu'il reproduit la même valeur et les mêmes proportions; la description d'une idole égyptienne occupe chez lui autant de place que le récit de la bataille de Platée. Thucydide est le plus grand de tous les historiens, quant à la disposition des masses et au classement des faits.

C'est là le véritable secret du génie historique. Transcrire les événemens, copier les discours, tenir note des circonstances, même avec la fidélité la plus scrupuleuse, ce ne serait rien encore. Cette prétendue exactitude n'atteindra jamais son but. Vous consignez dans vos annales tout ce que vous savez; mais combien de choses n'ignorez-vous pas? Combien de détails vous échappent! Toute histoire vraie, sous ce rapport, est absolument impossible. Autant vaudrait essayer de copier exactement toutes les veines et tous les pores du modèle qui pose devant vous. Si Vandyck ou Thomas Lawrence s'étaient armés du microscope, pour augmenter la scrupuleuse fidélité de leurs portraits, cette vérité n'eût abouti qu'au mensonge; un microscope garni d'une lentille plus puissante, eût prouvé l'inexactitude d'une ressemblance si minutieusement fidèle. Tel est le défaut des chroniqueurs et de ceux qui ont prétendu les imiter. En voulant tout dire, ils laissent derrière eux une masse énorme de faits qu'ils oublient. Le talent du peintre, celui de l'historien ont pour base le talent de choisir. Autrement il suffirait d'une habileté matérielle et d'une patience mécanique pour rivaliser avec Reynolds et Titien, avec Thucydide et Tacite.

Que l'historien saisisse donc les traits principaux, et le peintre les linéamens caractéristiques de son modèle. L'un et l'autre ne peuvent prétendre qu'à une vérité relative, proportionnelle. Thucydide vous donnera l'histoire de la retraite de Syracuse; Vandyck placera lord Strafford en face de vous. L'illusion sera complète; vous croirez voir ces guerriers héroïques, et partager leurs souffrances; vous croirez que l'œil de l'homme d'état s'abaisse sur vous, plonge dans votre ame, que sa lèvre dédaigneuse et son front plissé par les soucis de la grandeur et de la politique, vous révèlent l'histoire de sa vie et de sa mort.

Cette force et cette justesse de coup-d'œil, qui ne négligent rien d'important, qui ne s'arrêtent sur rien de frivole, caractérisent l'histoire de Thucydide. Un seul défaut de proportion s'y laisse remarquer. Il emprunte à Hérodote ces discours éternels qui, placés dans la bouche des principaux personnages, interrompent sans cesse la narration et mêlent à la vérité du récit le mensonge de la rhétorique. Chez Hérodote, vous n'êtes pas blessé de cette manière dramatique et romanesque de mettre en scène ses héros. Ici vous trouvez des bergers et des rois qui causent familièrement ensemble, là des sénateurs et des généraux d'armées, aussi prolixes que les guerriers d'Homère. Tout cela est en harmonie avec l'invraisemblance générale d'un ouvrage auquel la critique n'a point présidé. Mais vous exigez davantage de Thucydide, homme grave et raisonneur austère. Cette juxta-position si brusque et si tranchée de la fiction et de la réalité vous déplaisent à juste titre. Peu dramatique d'ailleurs et incapable de ployer les formes de son style aux divers caractères qu'il jette sur son théâtre, Thucydide se montre toujours, soit qu'il fasse parler Cléon ou Périclès, les orateurs de Thèbes ou de Corinthe. Toute spécialité nationale ou individuelle s'efface

et disparaît sous son pinceau. C'est toujours l'orateur attique, l'homme doué d'une éloquence pure et nerveuse, élevé à l'école des dialecticiens, concis jusqu'à l'obscurité, axiomatique et grave dans ses locutions.

A ce défaut il faut joindre le malheur d'une philosophie bornée et souvent erronée, telle en un mot qu'on devait l'attendre d'un Athénien, né cinq cents ans avant Jésus-Christ. Thucydide généralise peu ou raisonne sur des principes faux. Sagace et réfléchi, mais doué d'un coup-d'œil plus pénétrant que vaste, il juge admirablement les faits isolés, mais il ne s'élève guère jusqu'à la contemplation de leurs rapports et de leur enchaînement. C'est chose curieuse que cette intelligence dont la puissance, toute en profondeur, ne saurait embrasser un large horizon.

Les vues générales qui abondent chez Robertson et Gibbon manquent à Thucydide. La pénétration qui le distingue est toute pratique. Élevé à l'école des hommes d'état de son pays et de son tems, il est, comme eux, clairvoyant, sagace, habile à discerner les motifs d'une action et les ressorts d'un caractère. L'abstraction lui répugne; ses observations générales sont superficielles. Il avait vu le jour dans une république déchirée par les factions, divisée en deux masses ennemies, les riches toujours prêts à écraser les pauvres, et les pauvres toujours prêts à spolier les riches. Au milieu de tant de complots, de trames, de révolutions et de contre-révolutions, il fallait vivre au jour le jour, étudier les circonstances, corriger le hasard à force de dextérité, dissimuler comme Mazarin, oser comme Richelieu, corrompre comme Walpole, prévoir les événemens comme Talleyrand et Shaftesbury. Comment donc poser des principes stables et construire sur des oscillations si rapides, sur un sol mobile et chancelant, un système

de philosophie ? Cette adresse pratique rétrécit l'intelligence et lui ôte non-seulement l'habitude, mais la capacité de généralisation. Ainsi le sauvage, pour qui la tactique européenne est lettre close, invente d'admirables stratagêmes et déconcerte ceux de l'ennemi. Nulle classe d'hommes n'est parvenue à un degré de sagacité, d'adresse et de prévoyance plus merveilleuses, que les escrocs de nos grandes villes. Les femmes, presque toujours incapables de généraliser leurs idées, sont plus adroites que les hommes; leurs intrigues sont mieux tissues; leurs ruses sont plus habilement combinées. L'avoué l'emporte, à cet égard, sur l'homme politique; et l'homme politique sur le philosophe. Adam Smith ou Jean-Jacques Rousseau eussent été battus par Walpole; et Walpole aurait été la dupe de son valet-de-chambre, de Scapin ou de Figaro en livrée.

La sagesse de Thucydide est donc une sagesse étroite, dans sa finesse même et dans sa profondeur. Il traite légérement de l'organisation des armées, de la naissance et du développement des factions, des rapports mutuels établis entre les républiques grecques. Toutes ces graves questions, il les effleure; et alors même qu'il fournit au lecteur quelques documens précieux, ces documens sont bornés. Vous diriez le compte total établi par un arithméticien exact; et non l'expression abstraite, générale, découverte par l'algébriste. Le compte de l'arithméticien n'est utile que dans une seule circonstance : l'expression algébrique est applicable à une infinité de cas.

Mais la culture de l'intelligence, telle que les Hellènes la pratiquaient, ne leur permettait pas de s'élever jusqu'à ces résultats généraux. La logique des Grecs, plus brillante que rigide, plus rapide dans ses procédés que sûre dans sa marche, ne passerait aujourd'hui que pour un assaut d'ar-

guties et de subtilités. Lisez les dialogues de Platon; vous vous étonnerez de cette escrime de langage, de cette adresse à parer les coups, de cette vivacité dans les mouvemens de l'intelligence; mais vous y chercherez toujours vainement une solution satisfaisante. Socrate embarrasse ses adversaires; vous applaudissez à son triomphe; mais quand Gorgias ou Ménécrate se trouvent serrés entre les deux cornes d'un dilemme, quelle vérité se trouve conquise? à quel résultat vous trouvez-vous conduit? J'aperçois le trophée; mais je ne découvre pas la conquête; je vois deux maîtres d'armes faire assaut d'adresse; mais je ne vois pas à quoi leur talent peut servir. Sophisme, argumentation fausse, déclamation, métaphores plus ingénieuses que concluantes, demi-vérités, axiomes très-contestables, ils emploient tout ce que la rhétorique leur offre de ressources. Comme la vie des Athéniens se passait sur la place publique, toutes leurs discussions étaient orales; et cette rigueur de controverse qui n'appartient qu'au discours écrit, ne leur était point imposée; il fallait éblouir et dérouter son adversaire, étourdir et séduire le juge, désorienter le public. En s'élevant jusqu'aux principes généraux, en cherchant la vérité abstraite, on aurait manqué son but.

Cependant Thucydide, écrivain dont l'éloquence est sublime, dont la narration est énergique et colorée, se place à la tête des historiens grecs. Il laisse bien loin de lui *Xénophon,* dont un préjugé de collége a exagéré le mérite. Le style de Xénophon est pur; sa diction est agréable et facile; mais, en écrivant ses ouvrages, on dirait qu'il a voulu faire la leçon aux hommes et transformer l'histoire en moralité. Quelle que soit l'élégance de goût qui le distingue, et bien qu'on ne puisse lui refuser le sentiment de la grâce et l'harmonie du langage, la puissance de l'esprit lui manque; on lit avec plaisir son expédition

des dix mille et son histoire des affaires de la Grèce. Mais cette lecture ne contribue ni à augmenter la somme de vos connaissances, ni à éclaircir vos idées, ni à donner du nerf et du ton à votre esprit. C'est un grand enfant, un bon jeune homme, élevé par Socrate, un peu naïf, honnête d'ailleurs, mais dont les vues étroites et l'ame dénuée de vigueur, imprègnent le talent d'une faiblesse et d'une mollesse remarquables. On voit que Socrate a réservé ses instructions les plus hautes, ses enseignemens les plus graves à des disciples plus dignes de les comprendre : le timide et doux Xénophon a dû se contenter de quelques axiomes faciles, de quelques préceptes élémentaires. Devenu capitaine de troupes mercenaires, il ne s'est pas même trempé dans cette vie périlleuse et bizarre : il est toujours resté ce qu'il était, vertueux de tempérament et d'habitude, espèce de quaker hellénique, crédule aux prophéties et aux sortiléges, alarmiste par timidité, fanatique sans fureur, voué aux superstitions populaires, mais aristocrate par nature et par nécessité. On s'intéresse aux puérilités d'Hérodote ; elles sont celles d'une enfance naïve et vigoureuse. On ne peut s'empêcher de ressentir quelque mépris pour les puérilités de Xénophon ; signes de décrépitude et de débilité morale. La *Vie de Cyrus*, par Xénophon, est un des plus mauvais ouvrages qu'on ait jamais composés : roman ou histoire, cette fiction qui veut passer pour la réalité, ce sermon caché sous les replis d'une narration apocryphe, nous semblent choquer à-la-fois la raison, le goût et la verité.

Polybe et *Arrien* nous ont donné le récit authentique de faits importans ; narrateurs peu habiles, philosophes sans portée, on ne peut leur faire un mérite que de leur exactitude. Ce n'étaient pas des intelligences hautes et vastes, des hommes nés pour tout comprendre et tout reproduire.

Quinte-Curce et *Tite-Live*, historiens moins consciencieux, écrivains plus brillans, connaissant mieux les effets du style et les nuances du langage, les ont rejetés dans l'ombre.

La chronique froide et impartiale de Polybe et d'Arrien nous semble toutefois bien préférable à l'exaltation de patriotisme pédantesque, à la romanesque prétention de *Plutarque* et de ses successeurs. Peu d'écrivains, nous devons l'avouer, nous inspirent autant de répugnance que ce Plutarque, historien classique, couvert des lauriers de dix siècles et traduit dans toutes les langues d'Europe. Le fond même de sa pensée est faux et hypothétique. Il part d'un principe erroné, en déduit des conséquences fausses, offre à ses contemporains un modèle dangereux et s'éprend d'un bel enthousiasme pour des vertus impossibles. Plutarque et sa suite ont bouleversé plus de têtes et fait plus de mal à l'Europe que les auteurs méprisés des plus licencieux romans.

Imaginez des hommes qui, nés plusieurs siècles après les héros de la Grèce antique, étudient dans leur cabinet les pages de Démosthène et de Périclès. Cette lecture les anime et les enflamme. Ils oublient que les mille républiques des vieux âges ont croulé pour faire place à un immense despotisme, enlaçant du même réseau de fer les bords de l'Océan Atlantique et les rives de l'Euphrate, les sables de la Mauritanie et les glaces Scythiques. Au lieu de fixer leurs regards sur cette Grèce nouvelle, composée de tant de royaumes, de peuplades, d'idiomes, de mœurs et de coutumes hétérogènes, ils lancent leur pensée dans la sphère idéale des démocraties antiques : la liberté, telle que la conçoivent les tribus isolées et les villes indépendantes ; le patriotisme local de Sparte et d'Athènes, s'agrandissent et s'embellissent à leurs yeux déçus. Ils ne

rêvent qu'à ces grands hommes d'autrefois, énergiques dans leur barbarie, affrontant la mort ou plongeant le poignard dans le sein de leurs frères, pour sauver les pénates de la tribu. Ils ne s'aperçoivent pas que de tels sentimens, prompts à éclore et à se développer dans les petites républiques, deviennent rares ou chimériques, chez les nations populeuses, qui habitent un vaste territoire : ils ne se doutent pas que, dans une certaine période de civilisation, ces sauvages vertus sont aussi peu communes que l'héroïsme d'Achille parmi nos populations modernes. Aucune de ces pensées ne les frappe. Ils veulent que les soldats d'une armée de cent mille hommes ressemblent à ces dix mille dont la défaite fut victorieuse et triomphante; que le guerrier mourant pour maintenir l'équilibre du pouvoir en Europe, s'enflamme du même enthousiasme que le Spartiate expirant, sous les yeux de sa mère, pour la défense des murailles sacrées de sa ville. Peu importe à ces écrivains : amoureux d'une grandeur surhumaine, ils se plaisent à communiquer la contagion de leur folie, et à pénétrer les cerveaux faibles de leur exaltation dangereuse.

Mais de telles considérations semblaient vulgaires aux écrivains dont je parle. Ils avaient, pour la liberté républicaine des tems antiques, la même prédilection que l'amour platonique inspirait aux femmes savantes, un penchant de caprice et non de choix, dicté par l'engouement, et empreint de pédantisme. Ce patriotisme barbare de Sparte et d'Athènes était-il essentiellement vertueux, essentiellement juste? La forme de gouvernement sous laquelle il s'était développé, était-elle seule digne de l'admiration des publicistes? Ne pouvait-on pas regarder ces communautés tumultueuses et véhémentes, Lacédémone et ses moines soldats, Athènes et ses juges turbulens, comme des exceptions brillantes plutôt que comme des modèles? Les

mêmes vertus et les mêmes vices n'ont-ils pas marqué de leur empreinte ces peuplades isolées qui se livrent au brigandage, ces guérillas qui vivent au sein des rochers déserts de l'Espagne, ces hardis scélérats des Calabres, dont le fanatique attachement pour la foi catholique et le clocher de leur village, peut aussi s'embellir du nom de patriotisme et d'enthousiasme? Aucune de ces questions ne s'est présentée à l'esprit des historiens aveugles, qui n'ont vu dans l'emploi de leur talent qu'un moyen de perpétuer les amplifications de leur rhétorique. Ces républiques libres foulaient aux pieds le cou des esclaves : ces nations indépendantes tyrannisaient d'autres nations : Plutarque et ses imitateurs Vertot, Mably, sans parler des poètes et des déclamateurs italiens, n'ont fait aucune de ces observations qui eussent refroidi leur verve sophistique et brisé leur plume mensongère.

Liberté! quelle était la liberté de Lacédémone, avec ses mille entraves et ses absurdes coutumes? de cette ville où l'on ne pouvait ni choisir une femme selon son goût, ni dîner à son heure, ni porter le vêtement de son choix, ni parler ou se taire selon son humeur? Quel était le fruit de l'indépendance athénienne? Riche, vous étiez sans cesse exposé aux spoliations de la populace; pauvre, vous n'aviez d'espoir que dans une oisiveté tracassière. A Rome, c'est au nom de la liberté que les Gracques, favoris du peuple, furent égorgés par l'aristocratie. Dans toutes ces républiques anciennes, le mot de liberté fut un instrument de servage. Voulait-on étouffer la discussion, démembrer les propriétés, accomplir un acte arbitraire, corrompre la justice, ébranler l'état, décourager le commerce et l'industrie, d'ailleurs si souvent compromis dans l'antiquité? on rassemblait le peuple; cette parole magique *liberté!* retentissait à son oreille, et le crime politique devenait

facile. La populace des écrivains, comme la populace des villes, a toujours pris les mots pour les choses et s'est contentée d'un vain écho; Jean-Jacques Rousseau lui-même s'est prosterné devant ce misérable fantôme créé par les sophistes et digne de mépris.

C'était comprendre la liberté comme les moines comprennent l'amour, comme les jeunes filles renfermées dans un couvent conçoivent les plaisirs du monde. Ce républicanisme chimérique émane de la même source qui énivre de fantaisies romanesques les bourgeois et les lingères, abonnés des cabinets de lecture et fidèles amateurs du beau langage. Ils se font du grand monde qui leur est étranger et de la campagne qu'ils n'habitent pas, une idée tout aussi juste que les héros de Plutarque, modèles exagérés d'une fausse vertu, sont conformes à la vérité. Le type de ces prétendus grands hommes n'existe que dans l'imagination énervée et efféminée de leurs auteurs. A force de magnanimité impossible et de dévoûment gigantesque, ils nous causent un mortel dégoût; et c'est chose pénible en vérité de voir des hommes d'état, des guerriers, des citoyens, des hommes remarquables, transformés en mannequins tragiques, parfaits comme Grandison, axiomatiques comme le livre des sentences, armés de pied en cap d'une sublimité surhumaine, toujours éloquens, toujours en attitude, toujours prêts à donner au public la représentation d'un exploit ou la seconde édition d'un bon mot. Ne diriez-vous pas les héros de Kotzebue et de Mercier, la main sur la poitrine, les yeux levés au ciel, les cheveux agités par un désordre symétrique, tendant le jarret devant le public attentif, et lançant d'une voix emphatique leur tirade accentuée sur la nature et la vertu?

Scudérys du patriotisme, ces historiens auraient rendu la liberté ridicule si la liberté n'était pas le plus beau don

fait à l'homme par l'Éternel. Les esprits énergiques et sensés, les ames fortes et ardentes, dédaignèrent un langage avili par ces hommes, qui, sans avoir jamais eu ni patrie, ni droits politiques, sans avoir jamais compris la liberté des républiques ou des monarchies, transformaient en un jargon absurde les mots de république et de liberté. Ainsi nos fanatiques, raillés par Butler, traduisaient la Bible en ridicule, par la monotonie de leur emphase et la folie de leur exagération. Moralistes d'une nouvelle espèce, ils pervertirent toutes les idées de vice et de vertu : le parricide, la violation des sermens, le vol, le meurtre, le pillage, furent absous à leurs yeux, pourvu que les criminels eussent en vue un but patriotique. Les anciens chevaliers qui mettaient le feu aux villes, pour honorer le nom de leurs belles; les anabaptistes de Munster qui égorgeaient leurs fils pour imiter Abraham; Jacques Clément qui parodiait Judith, le poignard à la main, n'étaient pas plus insensés. Timoléon, en sacrifiant son frère, avait fait horreur à ses propres partisans : le remords de ce crime politique l'avait poursuivi jusqu'à son dernier jour. Il était réservé à de graves historiens, à des moralistes nés plusieurs siècles après lui, de vanter comme le plus haut degré de la vertu et du dévoûment, l'assassinat d'un frère par son frère. Étrangers aux factions orageuses, dont la lutte effrénée pouvait servir d'excuse au forfait, ils ne virent dans ce meurtre qu'un texte de panégyrique; blâmèrent Timoléon, non de l'avoir commis, mais de se l'être reproché, et proposèrent cet exploit pour modèle à tous les peuples futurs. En admettant même que la conduite de Brutus, celle de Manlius, celle de Timoléon fussent nécessaires et excusables, comment ose-t-on transformer en lois générales, des exemples exceptionnels dont la criminalité est évidente, remèdes violens et extrêmes, qui

ne trouvent d'excuse que dans les cas désespérés ? Voilà cependant les préceptes inculqués par les Plutarque et les Mably : les modestes vertus, les actions louables et naturelles sont loin d'attirer leurs éloges, de mériter leur admiration au même degré que ces paroxysmes de fanatisme et ces patriotiques fureurs.

L'influence des écrivains contre lesquels je m'élève, influence augmentée et favorisée par la prépondérance des colléges, a été terrible sur le continent. La plus grande partie des idées fausses qui ont bouleversé les états d'Europe et qui entravent encore aujourd'hui les progrès de la liberté véritable, ont pour source les écrits de Plutarque, de Valère-Maxime et de leurs disciples. En Angleterre, cette influence a exercé moins de ravages.

Nous sommes une nation active, livrée aux affaires positives, et chez laquelle les théories politiques ont été depuis long-tems réduites à la pratique. La liberté n'est pas pour nous un mot sonore ; c'est un bien dont nous connaissons la source, dont nous ressentons les heureux effets. Pourquoi le Capitole nous inspirerait-il une vénération idolâtre ? n'avons-nous pas la salle de Westminster ? Le Forum nous intéresse moins que notre Chambre des Communes. Nous ne donnerions pas notre grande charte pour les lois de Solon, ni l'abbaye où reposent vingt générations de gloires nationales, pour les Propylées athéniens. Nous admirons les anciens comme anciens, mais nous ne les imitons pas en écoliers. Notre liberté, nos institutions, nos grands hommes, nos guerriers, n'appartiennent qu'à nous ; et nous ne songeons pas à comparer Burke avec Démosthènes, ni le général Wolf avec Épaminondas. Une longue liste d'hommes d'état et de soldats a fondé, maintenu, protégé notre constitution ; voilà nos fastes. La prière de Sydney mourant nous fait oublier

Thraséas et sa libation aux dieux immortels. Nous sommes moins émus, en lisant le récit de la mort de Caton, que ces dernières paroles de Russel, embrassant sa femme sur l'échafaud : *Maintenant l'amertume de la mort est passée !* Ces souvenirs sont intimement liés à nos mœurs; détacher les uns des autres serait impossible. Notre histoire a aussi ses forfaits héroïques, ses merveilles sanglantes, ses tragédies hideuses sur lesquels le moraliste rigide aimerait à jeter un voile. Eh bien! ces crimes mêmes sont caractéristiques, leur nuance est tout anglaise; le respect pour les formes légales s'y retrouve presque toujours. Charles Ier, l'ennemi de la liberté britannique, ne fut pas assassiné lâchement comme César par ceux qu'il avait comblés de bienfaits et qui, un moment avant le meurtre, souriaient au dictateur. Vaincu sur le champ de bataille, traduit en jugement, condamné, mis à mort à la face du ciel et de la terre, il put reprocher à ses adversaires leur implacable vengeance, mais non les accuser de perfidie.

Les hommes politiques de l'Angleterre n'ont donc jamais subi l'influence de la Grèce et de Rome. Nos institutions, fondées par des gens du moyen-âge qui ne connaissaient de Rome moderne que sa réputation papale, et de la Grèce catholique que sa renommée d'hétérodoxie, prirent racine dans le sol même, s'imprégnèrent de féodalité et de chevalerie, et se développèrent naturellement du sein du moyen-âge qui les avait créées. Modifiées par l'accroissement de notre pouvoir, par notre situation insulaire et par nos rapports de commerce, elles ne perdaient jamais leur caractère spécial en harmonie avec nos idées; elles s'armèrent donc d'une éloquence à part, éloquence vigoureuse, idiomatique, inintelligible pour les étrangers, langage mystérieux et particulier que les siècles n'ont pu détruire. Les Bâcon, les Raleigh, les Locke, les

Chatam, les Russell, les Pitt, les Burke, les Canning, employèrent cet idiome et se gardèrent bien de le corrompre ou de l'altérer. Ils perfectionnèrent l'ancienne constitution, mais ne songèrent point à la briser pour la refondre sur un modèle hellénique ou romain.

Quelques hommes de lettres, qui ont vécu loin du mouvement des affaires publiques, ont bien pu se laisser entrainer et séduire par ces propagateurs de systèmes républicains : une foule de données fausses sur l'histoire ancienne sont devenues populaires; Akenside parmi les poètes; W. Jones, parmi les savans, ont rêvé la république de Platon et préconisé sa vertu spartiate. Mais leur exemple n'a pas été contagieux chez nous. Nos intérêts matériels et nos habitudes de liberté nous arrachaient à ces extravagantes illusions. En Italie et en France, au contraire, elles ont dominé, elles règnent encore, et mettent en péril la véritable indépendance, la véritable grandeur politique de leurs habitans. Le génie classique et romain, auquel ils sont restés soumis depuis la chute de Rome, les préparait à subir sans examen l'influence des sophistes de l'antiquité. A peine les hommes éclairés de l'Europe méridionale aspirèrent-ils à l'émancipation politique de leur patrie, leurs regards se tournèrent vers les anciens, leur expérience consulta Plutarque et ses imitateurs; leur enthousiasme se modela sur ces types dangereux. Ils adoptèrent toutes les idées émises par ces écrivains sur les petites républiques de l'ancienne Grèce, idées nécessairement erronées, et presque toujours contraires aux faits. Ils n'eurent de foi qu'en Plutarque, sujet d'un grand royaume, d'un souverain absolu, et qui ne voyait qu'à travers un prisme mensonger les démocraties brillantes et bizarres dont son imagination regrettait le fantôme.

Les *Essais Historiques* de Plutarque, roman diffus

de ces époques éloignées, furent avidemment lus par des hommes qui, placés dans une position analogue à la sienne, ignorant la nature réelle de la liberté, ses sources et ses résultats, ajoutèrent une foi implicite aux gratuites suppositions, aux exagérations déclamatoires des anciens. Ridicule dans son principe, cette erreur devint fatale dans ses effets. Si les éloquentes tirades de Jean-Jacques, les périphrases turgescentes de Verri et de Foscolo, les caricatures gigantesques d'Alfieri, les pages effrénées de Raynal, les prolixes théorèmes de Mably, les amplifications collégiales de Lebeau eussent été les seuls résultats de cette idolâtrie, le sarcasme en aurait fait justice. Mais la pensée publique fut corrompue par ces écrivains; et leur influence fut sérieuse, profonde, sanglante; elle compromit l'avenir des populations; elle énivra de chimères l'imagination de la jeunesse; elle imprima aux actes de la révolution française un caractère de parodie et d'imitation absurde. Les Anacharsis Clootz, les Hébert, les Robespierre, les Saint-Just, exaltés par la lecture de Rousseau et de Plutarque; aveugles guidés par d'autres aveugles; tombèrent dans un gouffre sanglant, où les libertés de leur patrie furent sur le point de s'engloutir avec eux.

Sans cette influence, la révolution française aurait eu lieu sans doute; le relâchement du lien social, de mauvaises lois, l'ignorance populaire, un détestable système de finances, la gangrène morale à laquelle la nation était en proie; les ambitions hostiles, les avidités rivales, les vengeances de famille, le souvenir d'une longue tyrannie, auraient causé de grands malheurs, renversé le trône, animé les factions, ouvert la lice de la guerre civile, et fait couler le sang humain. Le drame aurait été tragique et terrible. Mais le plan, les incidens, les accessoires n'eussent pas été les mêmes. On n'eût pas vu des déclamations de collége se

mêler à des crimes atroces, et les fleurs de rhétorique parer l'échafaud. Toute cette affectation, toute cette emphase, toute cette puérile solennité, tout ce pathos théâtral, dont les discours de la Convention et la correspondance des diplomates français sont saturés, n'eussent pas exposé à la moquerie du monde et de l'avenir un grand peuple, le seul qui marche de front avec nous dans la carrière de la civilisation européenne. Prétendre ressusciter les usages d'une époque éloignée et d'un pays étranger, c'est déjà une folie assez grande : vouloir créer un monde fantastique et romanesque, qui n'a jamais existé que dans les livres de quelques rêveurs, c'est ressembler à ce héros de Smollett (1), qui parodiait dans son grenier d'érudit la fête de Lucullus, et couvrant sa table de mets antiques, préparés d'après les recettes d'Athénée, d'Aulu-Gelle, de Columelle et de Pline, empoisonnait scientifiquement ses convives.

Et combien de crimes ont émané de cette vue fausse, de cette exagération misérable! Que de sang répandu pour des paradoxes acclimatés dans des têtes mal saines! Que de cadavres entassés par fanatisme pour le faux Brutus et le faux Timoléon de Plutarque, par respect pour des principes erronés! On avait lu dans les écrits de ces sophistes que la morale vulgaire est sans valeur, que le but justifie les moyens, que le crime peut devenir vertu; on s'est passionné pour le meurtre, considéré comme une vertu au-dessus de l'homme. « La révolution française, comme le » dit admirablement Burke, a marché de paradoxe en » paradoxe. Elle s'est étayée tour-à-tour de tous les faits » historiques, vrais ou controuvés, qui font frémir l'hu- » manité, qui embarrassent le philosophe et qui ébranlent

(1) Le docteur, dans *Peregrine Pickle.*

» les bases de la morale publique. Plus une action était » étrange, effrayante, plus il était difficile de distinguer » le patriotisme du crime, la révolte de la juste résistance, » et le tyrannicide de l'assassinat, plus on la citait fré- » quemment comme modèle de conduite; plus on s'em- » pressait de l'imiter. »

Les écrivains dont les œuvres ont répandu cette funeste influence sur l'Europe moderne, méritent donc les plus graves reproches. Sous quelques rapports, on peut leur associer Tite-Live. Mais de notables différences le placent dans une sphère toute spéciale.

Lorsqu'il écrivait ses Annales, il était Citoyen romain, l'un des maîtres du monde, n'obéissant qu'aux Dieux et au dictateur de la république; Citoyen romain, l'un de ces Quirites auxquels cent rois rendaient hommage. L'antique constitution avait fléchi sous l'effort du tems; mais le génie romain subsistait; l'orgueil romain était intact. Plutarque, au contraire, était asservi; l'humiliation et la dégradation de la Grèce pesaient sur son ame; il ne se rappelait et n'exagérait l'antique gloire hellénique, que pour effacer ou éteindre la trace de la servitude présente. Ses portraits avaient tout le coloris qu'une imagination passionnée prête à d'impossibles rêveries. Tite-Live, en présence du Capitole florissant, ne voyait dans le passé qu'une glorieuse route, qui avait conduit la république à la conquête du globe civilisé. Son histoire[*], apothéose de la patrie romaine, est infidèle à la vérité, mais fidèle au génie de Rome. S'il exagère, c'est par orgueil, et pour rehausser sa patrie. Il s'embarrasse peu d'une liberté abstraite : Rome seule est libre et digne de l'être. Jamais historien n'a aussi peu examiné les autorités, pesé les documens; il n'a pas la moindre idée de la critique et de l'analyse.

Mais que ce grand mensonge de son histoire est admi-

rable par l'exécution! Nul historien n'est pittoresque, abondant, facile, animé, naïf, éloquent comme lui. Jamais de mauvais goût, jamais de lassitude, d'emphase ou de faibiesse. Cette inépuisable fécondité d'images heureuses et brillantes, de pensées graves et nobles, ne se retrouve au même degré chez aucun auteur. C'est une source pure, vive, sinueuse dans son cours, toujours égale, toujours harmonieuse, embellissant les rives que ses vagues caressent, et ne s'écoulant que pour se renouveler sans cesse dans son éternelle et ravissante fraîcheur. Cette *uberté* (1), comme disaient les anciens, tient du miracle; et si la vigueur, la grâce, la rapidité, la netteté, la précision et la largeur du coloris étaient les seuls mérites de l'historien, s'il lui suffisait de faire de beaux contes, et de les revêtir d'un style sans défaut, si la vérité des faits et l'étude des caractères n'entraient pour rien dans cette grande et difficile tâche, ni Thucydide, ni Tacite, ni Hérodote, ne pourraient être comparés à Tite-Live.

Je ne consacrerai pas une analyse longue et détaillée aux récits de *Jules César*; c'est parmi les Mémoires qu'on doit les ranger. Leur élégance concise, leur simplicité mâle sont dignes du grand capitaine qui les a tracés. Il écrit comme il agit, en général d'armée, en homme d'état, en homme politique. Sa phrase est impérieuse, brève, dénuée d'ornemens, rapide dans sa marche, complète dans sa précision. Mais ces admirables échantillons d'autobiographie ne sont pas une histoire.

Salluste, que la critique a souvent placé de niveau avec Tite-Live, ne nous a laissé que des fragmens peu importans, et d'après lesquels il est peut-être injuste de soumettre le talent de cet auteur à une appréciation sévère.

(1) *Lactea ubertas.*

Son style est âpre, épigrammatique, affecté, mais rapide et brillant; vous diriez la conversation de ces gens d'esprit, qui soutiennent par des saillies hasardées, par une brusquerie affectée, par un éclat souvent prétentieux, l'attention de leurs auditeurs. Sa *Conspiration de Catilina*, le plus remarquable des ouvrages qu'il nous ait laissés, est un pamphlet spirituel et éloquent, dont la véracité nous semble fort contestable. Les inconséquences et les contradictions y abondent; ou Salluste a dénaturé les faits pour plaire à un parti, ou il n'a pas su dégager, au milieu des assertions opposées dont les factions s'armaient dans leur lutte, la vérité de l'erreur. C'est un des points les plus problématiques de l'histoire romaine; Salluste ne l'a pas éclairci.

Dans le récit de Salluste, et, il faut le dire, dans tous les récits que le parti vainqueur nous a légués, ce Catilina, lié avec César et Cicéron, idole du peuple, et qui avait su attirer à lui la grande majorité des citoyens et un nombre considérable de nobles, cet homme, qui avait long-tems porté le masque du patriotisme et du zèle, est flétri comme un scélérat perdu de crimes. Il avait tué son fils de sa propre main, et violé une des vierges consacrées à Vesta. Quoi! c'était à ce monstre que Cicéron avait disputé le consulat; c'est avec lui que les plus riches patriciens avaient conspiré la spoliation des propriétés. D'une part, on nous le représente comme un hypocrite consommé; d'une autre, on prétend que sa maison était le rendez-vous de tous les débauchés et de toutes les prostituées. Il veut, dit-on plonger Rome dans le sang, détruire toute hiérarchie et livrer la ville au pillage : et ceux qui trempent dans ses desseins sont précisément les premiers magistrats de la ville, les hommes opulens, ceux qui ont tout à perdre à un bouleversement anarchique!

C'est Crassus, c'est Lentulus, c'est Jules César. On nous dit que le gouvernement est instruit de la conspiration, et il ne s'oppose pas à ce que Catilina, homme que son talent, son rang, sa valeur et ses liaisons rendent si dangereux, quitte Rome pour revenir l'assiéger à la tête de son armée! On nous dit que les esclaves et les gladiateurs faisaient partie de cette armée; et nous apprenons ensuite que le chef de la conspiration a refusé d'enrôler les esclaves et les gladiateurs, « de peur (ce sont les paroles de Salluste) que l'on ne confonde leur cause avec celle des citoyens! » Les citoyens étaient donc entrés dans le complot de Catilina? cet homme infâme avait donc perverti la masse ou du moins la majorité de ses compatriotes? il avait donc pu déterminer les habitans, les propriétaires, les magistrats, à mettre leur propre ville à feu et à sang? La conspiration une fois découverte, et Rome sauvée, qu'arriva-t-il? Au lieu de voter des actions de grâces au magistrat qui l'avait garantie du massacre, de l'incendie et de la dévastation, les citoyens l'outragèrent, flétrirent son consulat d'une marque d'opprobre, et lui infligèrent, peu de tems après, un châtiment rigoureux. Que de faits inconciliables et de contradictions grossières! Quelle crédulité assez robuste accepterait une narration de ce genre, que le simple bon-sens repousse, et qui est tracée par les adversaires, les accusateurs, les juges, les condamnateurs de Catilina?

Lorsque deux factions aux prises se sont long-tems disputé la victoire, et que le parti vainqueur écrit sur les cadavres du parti vaincu les mémoires du combat, je ne sais si de tels récits peuvent trouver croyance auprès des hommes impartiaux. Pompée, dont les amis étaient nombreux et l'armée redoutable, menaçait la liberté de Rome. On s'arma contre lui : les uns, Catilina, Céthégus, les plus téméraires et les plus violens, se jetèrent en avant;

les autres, prudens, méticuleux, se ménagèrent une retraite, et se promirent d'en profiter si Catilina succombait. Repousser la force par la force, était, pour les Romains, une habitude politique; Sylla, Pompée, César, Marius, Gracchus, tous les chefs de parti ont agi comme Catilina. Il fut vaincu; le gouvernement employa pour se venger des moyens extra-légaux, et pour justifier ces mesures contraires aux institutions nationales, il accrédita des accusations atroces contre ses ennemis abattus: Salluste même avoue que le public regardait ces incriminations comme dénuées de fondement et inventées à plaisir. Les discours et la correspondance de Cicéron prouvent aussi que telle était l'opinion générale. A toutes les époques, le parti vainqueur n'a-t-il pas commencé par calomnier le parti vaincu, avant de l'égorger? Philippe-le-Bel n'a-t-il pas prétendu que les templiers s'abreuvaient de sang humain? N'a-t-on pas accusé les juifs d'empoisonner les sources et les rivières? Les puritains n'ont-ils pas semé le bruit que leurs ennemis les *cavaliers* portaient, en guise de pantalons, de la peau humaine tannée? Qui ne se souvient de la prétendue conjuration des poudres en Angleterre, complot qu'il faudrait regarder comme avéré, si les discours parlementaires, les réquisitoires et les procès, les harangues des avocats et les paroles des publicistes étaient des preuves suffisantes? Ajoutez foi à ces preuves irréfragables, à ces documens contemporains : vous serez persuadé que les papistes ont mis le feu à Londres; et que le fameux Edmondsbury Godfrey a subi le martyre pour sa religion. Cependant les *Contes de ma mère l'Oie* sont aussi vrais que ces détails : on a fini par comprendre que la conspiration papiste était une fiction politique, imaginée par des hommes d'état sans conscience, soutenue par d'impudens et faux témoins, adoptée par un peuple

prévenu, et suivie de résultats sanglans. Il a fallu pour les décréditer, qu'un tems assez considérable s'écoulât; et que les hommes politiques, enfin désabusés, abandonnassent cet aliment de crédulité populaire aux hommes assez aveugles pour s'en nourrir. Des gens de loi, ce conte est tombé chez les gens d'église, des gens d'église, chez les bonnes femmes, des bonnes femmes, chez les vieux membres du parlement : aujourd'hui personne n'en veut plus.

Parmi les historiens que nous avons passés en revue, les uns pèchent contre la vérité, les autres manquent de coloris et d'élégance; ceux qui savent composer le roman de l'histoire, ne savent pas la concevoir philosophiquement; ceux qui savent narrer, manquent de critique; ceux qui ont de l'exactitude comme Polybe, ignorent l'art d'animer leurs tableaux. Il en est qui, comme Plutarque, font tourner leurs documens au profit d'une philosophie mensongère; ou comme Salluste, au profit d'une faction triomphante.

Un écrivain plus passionné, plus dramatique, plus grave, plus sublime que tous ceux dont nous venons de parler, c'est *Tacite.*

Voulez-vous que des individualités, des caractères vivans, des hommes, se meuvent devant vous, et que les profondeurs de leur ame, les ressorts secrets de leur conduite, les élémens intimes de leur pensée se développent à nu sous vos yeux? Faut-il qu'un Shakspeare romain convoque, sur la scène de son histoire, des acteurs plus atroces qu'Iago, agités de passions plus sombres et plus ardentes qu'Othello et Macbeth? lisez Tacite. Shakspeare et lui sont les plus grands des auteurs dramatiques; Hamlet jaillit de l'imagination de l'un; Tibère est copié par l'autre d'après nature. Ces deux écrivains ne nous dévoilent-ils pas les moindres nuances d'un caractère, sous toutes ses faces,

dans toutes ses attitudes. Ne soumettent-ils pas le cœur des hommes à une étude merveilleusement analytique : également habiles à couvrir cette analyse d'un coloris vigoureux plein de force, d'effet et de chaleur? Toutes ces qualités sont celles de Shakspeare et de Tacite. Ces deux intelligences étaient pour ainsi dire sœurs : et quelle que soit la diversité des carrières où elles se sont engagées, on est obligé de reconnaître dans les drames de l'Anglais la sagacité intime et la pénétration inexorable du Romain ; de même que les Annales du contemporain de Trajan étincèlent de cette couleur variée, rapide, qui se joue dans les œuvres du contemporain d'Élisabeth.

Les anciens n'ont aucun rival à lui opposer : Hérodote aime les dialogues et les prodigue ; mais son génie est épique et non dramatique. Sa narration, entrecoupée de phrases attribuées à ses personnages, a de la vivacité et de la chaleur. Mais, chez lui, tous les hommes et toutes les femmes s'expriment de même. Thucydide, plus habile et plus pénétrant que son prédécesseur, sait distinguer les nuances et dessiner les contours ; son *Brasidas*, son *Cléon*, son *Nicias*, son *Périclès*, existent et se font comprendre. Le dessin de ces caractères est net et vigoureux ; mais le dessin sans coloris satisfait peu le lecteur ; il leur manque les nuances et les draperies ; ce sont de beaux étrusques, et voilà tout. Xénophon bavarde beaucoup, disserte à perte de vue, nous dit ce qu'il pense de tel homme et de tel autre : pédantisme qui ne fait ni vivre ni respirer un seul des acteurs de son théâtre. Les héros de Tite-Live, absurdes et insipides dans leur vertu et dans leur héroïsme, le cèdent à peine en niaiserie et en fadeur aux héros de Plutarque, véritables Céladons du patriotisme et de la grandeur d'ame. On met sur leur compte indifféremment et généralement le même enthousiasme

et la même magnanimité, comme on leur applique sans distinction les mêmes épithètes sonores, les mêmes qualifications laudatives.

Voyez, au contraire, les héros de Tacite; l'individualité de leur caractère se répand sur toutes leurs actions, anime et distingue toutes leurs paroles. Il ne se contente pas d'attacher à un nom propre un catalogue épigrammatique de bonnes et de mauvaises qualités. Il fait vivre, parler, marcher, agir et mourir ses Claude, ses Néron, ses Othon, ses Vitellius, ses Agrippine. Nous avons demeuré dans leur palais, nous avons reçu leurs confidences; Tacite nous prête pour ainsi dire sa merveilleuse sagacité. Afin que nous les jugions mieux, tantôt il les entoure de tous les accessoires dramatiques, tantôt il plonge le scalpel dans leur cœur palpitant. Ce grand peintre a rencontré sur sa route un modèle digne de lui; Tibère, dont le portrait est le miracle de l'art. Voici une ame ténébreuse, un esprit dont les nombreux replis cachent si profondément la vérité, que l'on peut regarder Tibère comme une énigme que lui-même ne pouvait pas expliquer. Les factices vertus de sa jeunesse avaient enveloppé son caractère véritable de langes mystérieux; la solitude sauvage de sa décrépitude avait achevé l'ouvrage commencé par l'hypocrisie de son premier âge. Ses talens ajoutaient encore à cette complication inouie de son caractère; et ses vices contradictoires semblaient s'exclure mutuellement. Introduire le lecteur dans cette caverne aux mille détours; donner pour ainsi dire de la transparence aux vertus spécieuses du tyran, et laisser apercevoir à travers cette enveloppe la hideuse réalité qu'elle cachait; montrer par quelles gradations le premier magistrat d'une république, le sénateur qui se mêlait librement à la discussion des affaires politiques, le patricien marchant de pair avec les aristocrates de Rome, avait fini

par rejeter ces apparences de fraternité républicaine, et par se transformer lui-même, aux yeux de ses rivaux, en sultan d'Asie, abreuvé de sang et de voluptés ; faire comprendre ce mélange inconcevable de courage, de sang-froid, de persévérance, de profondeur, et cette dépravation de fantaisies, et ce délire du vice, et cette perversion de toute moralité : indiquer l'effet de la vieillesse et des approches de la mort sur cet étrange composé de faiblesse et de force ; montrer cette intelligence pénétrante et active, survivant à l'énergie physique ; le vieux souverain du monde civilisé, en proie à une décrépitude qui ne faisait qu'augmenter sa férocité, sa soif de voluptés inouies, et ses goûts sanguinaires. Tel était le travail imposé à l'historien de Tibère : il se sentait mourir ; la fièvre d'une sensualité capricieuse le dévorait ; la prévision de sa fin prochaine le torturait ; et jusqu'à son dernier souffle, c'était le plus profond des observateurs, le plus habile des dissimulateurs, le plus terrible des maîtres. Quelle tâche, et avec quelle perfection Tacite l'a-t-il remplie !

Malgré cette supériorité de génie, Tacite, romancier admirable, auteur dramatique inimitable, satisferait davantage les penseurs sévères, s'il était plus simple et plus naïf. A force d'analyse, il se trompe quelquefois ; il veut produire de l'effet, il outre la couleur ; il ne voit rien, il ne raconte rien sans en chercher la cause et l'explication éloignée. Son style n'est pas celui de l'histoire ; il colore à la Rembrandt, et l'opposition de ses lumières et de ses ombres est vigoureuse jusqu'à l'exagération. On peut le soupçonner d'avoir prêté de la vie et de la vraisemblance à plus d'une hypothèse, d'avoir abusé de sa pénétration pour trouver des motifs étranges à des actions fort naturelles. Thucydide, moins brillant que lui, moins riche de morceaux tragiques et intéressans, est moins affecté,

moins recherché. Lisez Tacite par fragmens, vous le préférerez à tous les écrivains connus; lisez ses ouvrages de suite, ils perdront une partie de leur effet; et cette continuité de scènes fortes, énergiques, saillantes, ne laissera pas dans votre pensée une impression aussi vive ni aussi puissante. Enfin, quand on réfléchit sur le mélange de naïveté, de bizarrerie et d'inconséquence que le hasard mêle dans la trame complexe de notre destinée, on ne peut s'empêcher de croire que Tacite a quelquefois mis sa finesse et ses combinaisons hypothétiques à la place du hasard, et qu'il a savamment commenté les chances les plus fortuites, les événemens les plus accidentels.

Jusqu'ici nous avons, comme le curé de Don Quichotte, pris un à un dans notre bibliothèque les livres que nous prétendions soumettre à notre verdict. Cette méthode pouvait convenir aux historiens anciens dont le nombre est peu considérable. Mais nous arrivons aux tems modernes. Les historiens de cette nouvelle époque non-seulement diffèrent des Thucydide et des Tacite, mais l'invention de l'imprimerie, la diffusion des lumières et le progrès de la civilisation donnent à chaque contrée plusieurs historiens remarquables. Jugeons-les donc en masse, et signalons les traits caractéristiques qui les isolent des annalistes de l'antiquité.

En général, les historiens modernes, moins dramatiques et moins éloquens, cherchent la vérité avec un soin et une attention plus consciencieux. Ils ne se croient pas obligés de prêter des paroles éloquentes à tous leurs personnages, ni d'introduire dans le récit des faits réels, des descriptions imaginaires. L'intérêt de la narration s'est affaibli sans doute, mais en revanche elle est devenue plus digne de foi. Le roman de l'histoire a perdu son prix. Cette amélioration a été progressive. Froissart, l'Hérodote

de la France, Joinville, moins pittoresque et moins abondant que lui, sont crédules, diffus et dénués de critique : cependant ils se font lire encore avec plaisir par ceux même qui révoquent en doute une partie de leurs assertions. Une école plus savante que celle des chroniqueurs ne tarda pas à se former en Italie, contrée qui devait être pour la civilisation nouvelle ce que la Grèce avait été pour la civilisation antique. Machiavel et Guicciardini retrouvèrent le secret du grand style historique. Cependant l'exemple de Thucydide et de Tite-Live, l'enthousiasme inspiré par l'antiquité et la prépondérance des idées de collége mêlèrent une nuance de pédantisme aux œuvres de ces hommes remarquables. On y retrouve encore des harangues attribuées aux personnages historiques et composées sur le modèle de ces discours que tous les historiens anciens prêtent à leurs héros. Absurde coutume, qui a surtout pris racine en France, pays éminemment rhétorique, et où l'amplification ne peut manquer d'admirateurs.

Si les historiens modernes sont plus fidèles à la vérité que les historiens anciens, ce n'est pas qu'ils aient déployé plus de pénétration et de génie, c'est que, plus réservés et plus timides, ils ont moins osé, c'est qu'ils ont avancé moins de faits controuvés et professé une crédulité moins aveugle. Dans la philosophie de l'histoire, ils ont incontestablement dépassé leurs prédécesseurs et leurs maîtres. Cette supériorité tient à plusieurs causes, qu'il ne sera pas inutile de développer.

La première et la plus puissante de toutes, c'est le progrès de l'analyse et de toutes les sciences expérimentales.

Depuis la chute de l'empire romain, l'horizon de la pensée s'est merveilleusement étendu. Les rapports entre les peuples se sont multipliés, les idées sont devenues nettes

et précises, les découvertes ont enfanté des découvertes nouvelles. La typographie n'a pas permis à une seule des conquêtes intellectuelles de périr; aucune génération n'a disparu de la terre, sans léguer aux générations suivantes un héritage fertile. Sous le règne du paganisme, le goût, l'imagination, les grâces du style, le talent de persuader, les arts, la splendeur des monumens, la beauté de la poésie, jaillissaient d'une société incandescente, comme les étincelles jaillissent du fer brûlant que le marteau frappe. Mais dans les sciences morales et physiques, on faisait peu de progrès. Pline l'ancien ne connaissait pas mieux qu'Aristote les lois de la gravitation et de l'attraction. Sénèque n'était pas plus avancé que Socrate dans l'observation psychologique. De Périclès à Jules César, les principes du gouvernement, de la législation et de l'économie politique ne gagnèrent absolument rien en solidité ni en utilité pratique. L'esprit humain, si éclatant dans son développement littéraire et dans son essor d'éloquence, restait stationnaire sous ce rapport. Les modernes au contraire ont fait en un siècle des découvertes plus importantes que les anciens en deux mille ans; leur marche n'a pas été vagabonde et pour ainsi dire circulaire; ils n'ont pas tourné autour de la vérité sans l'atteindre : mais détruisant peu-à-peu les erreurs accréditées, se frayant un passage à travers une foule d'opinions inexactes, comme le voyageur dans une forêt vierge qu'il est obligé de rendre praticable, ils ont construit tour-à-tour et lentement l'astronomie sur les ruines de l'astrologie, la chimie sur les cendres de l'alchimie, la connaissance du globe et du système planétaire, sur les débris de vingt théories fantastiques. Au quinzième siècle on était plus habile en navigation qu'au douzième : au seizième siècle on connaissait mieux les ressorts du corps humain qu'au quinzième : en 1700, le système de Coper-

nic avait croulé; en 1800, l'attraction planétaire était révélée au peuple même. Les lois du commerce et de la jurisprudence n'avaient demandé que cinquante ans pour être découvertes, discutées, éclaircies, rédigées en système, réduites en corps de doctrine, adoptées par les hommes distingués de tous les partis, professées au sein des assemblées législatives, et consacrées dans les traités de peuple à peuple.

Il n'en était point ainsi chez les Romains et chez les Grecs. Enfans gâtés de la civilisation antique, ils dissipaient leur patrimoine de génie et de courage, sans rien léguer aux générations qui leur succédaient. Ils regardaient le reste du monde comme barbare, n'empruntant rien à personne, ne corrigeant leurs idées fausses d'après aucune observation faite par les autres peuples, vouant au mépris le plus profond tous les étrangers, n'étudiant qu'eux-mêmes, renfermant toute leur énergie intellectuelle dans une sphère bornée, et concentrant sur eux-mêmes toute leur attention. Du vivant d'Homère, les Grecs avaient commencé à se regarder comme une race distincte et supérieure. A mesure que leur civilisation se développe, leur orgueil augmente, et l'espèce d'étonnement avec lequel ils contemplent l'opulence de Tyr et de Sidon, ne les arrache pas à cet amour-propre exclusif, à cette profonde estime pour eux-mêmes et pour eux seuls.

Ce sentiment de nationalité isolée domine toute leur histoire. Une religion hellénique, une jurisprudence hellénique, des mœurs qui n'appartiennent qu'à eux, établissent entre eux et tous les habitans du globe une ligne profonde de démarcation. Monarchiques, aristocrates, républicains, ils ont tous une ressemblance de famille impossible à méconnaître : soit qu'ils habitent les montagnes de la Doride ou les îles de l'Archipel, le type hellénique les

signale aisément à l'observation : ils ne sont ni Asiatiques, ni Occidentaux ; ils sont Grecs, ils s'en font gloire : la chute de Mardonius et la retraite de Xerxès accroissent leur fierté ; les barbares ne sont plus à leurs yeux que des êtres de race secondaire : à eux seuls les dieux ont donné la vertu, le courage, la force, la raison : les barbares n'ont rien à leur enseigner ; c'est la Grèce qui doit être non-seulement la maîtresse du monde, mais sa maîtresse d'école. Dès-lors, elle n'emprunte rien, n'apprend rien, n'étudie qu'elle-même, ne traduit aucun ouvrage étranger, ne fixe ses regards que sur elle-même. On ne peut pas citer un seul passage extrait d'un écrivain antérieur à Auguste, d'où l'on doive inférer que les Grecs reconnussent l'importance d'aucune autre littérature que la leur.

Quand Rome eut des orateurs et des poètes, ils furent un objet de mépris pour ce peuple dégradé qui avait fui devant l'aigle du Capitole et qui tremblait sous son joug. Voltaire, dans un des six mille pamphlets qui composent ses œuvres complètes, se vante d'avoir été le premier écrivain qui apprit aux Français que l'Angleterre avait produit d'autres grands hommes que le duc de Marlborough. Les Grecs auraient eu besoin d'un Voltaire qui leur dît que Virgile et Lucrèce n'étaient pas sans mérite. Paul Émile, Sylla, César, leur étaient connus ; Pacuvius et Cicéron leur inspiraient à-peu-près le même degré de respect que Shakspeare aurait pu inspirer à Boileau. Denis le Critique vivait dans un tems où la poésie et l'éloquence romaines brillaient de l'éclat le plus vif ; il étudia la langue de ses maîtres, s'associa aux mœurs romaines et rédigea les annales du Latium. Eh bien ! cet homme instruit n'a pas l'air de soupçonner que les écrivains romains puissent valoir quelque chose ; il ne cite pas Cicéron une seule fois ; il

ne semble attacher d'importance qu'aux vieilles chroniques, aux archives politiques, aux documens publics; un vers tiré d'Ennius (la seule citation qu'il emprunte aux Romains) lui sert seulement à résoudre une question d'étymologie.

Les Romains de leur côté se soumettaient aux prétentions d'une race qu'ils avaient asservie et qu'ils écrasaient de leur dédain. Leur poète épique, imitateur servile d'Homère, ne réclamait en faveur de sa patrie d'autre supériorité que celle des armes et de la politique; il laissait aux Hellènes la palme des sciences, de l'éloquence et du goût. Le grec était pour les Romains l'idiome savant, le dialecte de la pensée et du monde élégant. Pomponius se faisait Athénien : naturalisation intellectuelle qui lui semblait préférable à tous les honneurs publics que sa patrie pouvait lui conférer. Cicéron et César composaient des poèmes et des discours grecs. Ils attachaient plus de prix à ces essais écrits dans une langue étrangère qu'aux ouvrages qui ont fait leur immortalité : c'est ainsi que Pétrarque demanda la gloire aux mauvais hexamètres latins que trois ou quatre pédans ont à peine lus depuis trois siècles ; méprisant cette langue harmonieuse qui prête tant de charme à ses sonnets et à ses *canzoni*. Ce préjugé dura fort long-tems. Julien-l'Apostat ne savait que le grec ; il n'aurait pas pu s'exprimer avec justesse et avec élégance dans l'idiome de la nation qu'il gouvernait. Il dédaignait le latin, comme Frédéric de Prusse sacrifiait l'allemand au français.

Ainsi la grande et l'unique source de la littérature romaine, ce fut la Grèce. Les Romains empruntèrent aux Grecs leur système métrique, le vocabulaire philosophique, les idées et les images dont la poésie compose et embellit ses œuvres, jusqu'aux principes de l'esthétique et

de la morale. Les œuvres des autres nations ne leur inspiraient pas la moindre curiosité. Les livres sacrés des Hébreux, ces livres qui, considérés seulement comme produits de l'esprit humain et abstraction faite de toute croyance religieuse, offrent à l'antiquaire, au philosophe, au critique, une mine si précieuse, un trésor de documens si curieux, n'ont pas été consultés ou analysés par un seul des écrivains de Rome. Ils arrêtèrent à peine leurs regards sur le judaïsme expirant, sur le christianisme naissant, écrasèrent les juifs, décimèrent les chrétiens, se moquèrent du *Pentateuque*, mais n'étudièrent jamais les livres de Moïse. Juvénal lance un sarcasme contre la Bible, Longin en cite inexactement un passage. Indifférence étonnante, si l'on veut réfléchir à la sublimité poétique, à l'importance historique, aux vues nouvelles et spéciales de la nature humaine et des rapports sociaux que renferment les œuvres hébraïques; si l'on se rappelle surtout que les deux sectes qui acceptaient la Bible pour loi commune et pour règle de conduite, devenaient à-la-fois pour les empereurs et pour le peuple, un objet de terreur et de haine.

En résumé, les Grecs n'admiraient qu'eux seuls; les Romains, qui méprisaient la Grèce, n'admiraient que sa gloire littéraire. De là un dégoût profond et invincible pour toutes les formules de la pensée qui ne s'accordaient pas avec le type convenu. L'intelligence humaine, dont aucune conquête, aucun renouvellement ne rajeunissait la fécondité, s'épuisa et s'abâtardit, comme ces races de chevaux que l'on ne croise pas et dont la beauté première finit par s'éteindre. A force de s'apesantir sur les mêmes idées, on les tortura, on les épuisa; la pensée ne fut plus rien; les mots furent tout. La sève primitive s'affaiblit et dégénéra; au lieu de lui rendre son énergie, par

l'infusion d'une sève nouvelle, on la laissa parvenir au dernier terme de stérilité. On n'avait étudié qu'un seul ordre d'idées, qu'une seule espèce de phénomènes ; on s'était habitué à n'admirer qu'un seul type. On rapporta tout à ce modèle ; des exceptions furent transformées en règles générales ; des exemples isolés devinrent lois. Les préjugés se confondirent avec les instincts, et les sophismes avec les principes. L'homme individuel, tel que l'avaient fait, dans un coin du globe, la société romaine et grecque ; le gouvernement tel que les institutions de Rome et de la Grèce l'avaient créé, furent le texte de plus d'une observation heureuse et profonde ; mais l'homme en général, le gouvernement en lui-même, la science psychologique et politique, restèrent en arrière, parce que l'on procédait toujours d'un fait isolé à une théorie ; parce que l'on ne voyait au monde que Rome et la Grèce ; les changemens, les améliorations, les perfectionnemens ou les modifications funestes que subit l'état politique de Rome ne contribuèrent pas à rectifier les théories ; on se contenta de quelques changemens extérieurs ; on ne toucha pas aux fondemens.

Ainsi marchait le monde dans une route obscure et sans issue. Le despotisme gigantesque des Césars, en assimilant toutes les nations à Rome, en effaçant toutes les nuances caractéristiques, en opérant la fusion de tous ces peuples, aggrava le mal.

Jetez les yeux sur la situation morale du monde, vers la fin du treizième siècle. Tout espoir d'amélioration semble évanoui. Une perspective obscure s'ouvre aux destinées du genre humain. La frivolité pompeuse d'une étiquette aussi puérile et aussi ridicule que celle de l'Escurial a succédé à l'énergique constitution de la république romaine. Un souverain presque invisible ; un peuple de courtisans dont

le costume et les titres constituent toute la grandeur et toute l'importance ; de grands mots et de petits hommes ; des rhéteurs occupés à redire ce que l'on avait mille fois redit ; des écoles où l'on n'apprenait que les vieilles erreurs accréditées depuis vingt siècles ; tels étaient les principaux ressorts du mécanisme politique et social. Voilà les ressources et l'organisation auxquels on se fiait pour assurer le bonheur d'une population immense, de la portion la plus éclairée du genre humain. La civilisation était menacée non de ces orages violens, de ces convulsions ardentes, de ces sanglantes catastrophes qui la fatiguent et qui souvent aussi la renouvellent, mais d'un fléau plus cruel, de cette paralysie mortelle, de ce marasme lent, de cette apathie de longévité, qui ne prolongent la vie des nations que pour rendre leur décrépitude plus méprisable et plus misérable. Alors tout se pétrifie ; la pensée est frappée de mort ; l'idiotisme règne ; l'éloquence bégaie ; la poésie est un écho ; les arts sont une manufacture. L'immortalité chinoise, la triste immortalité de la langueur et de l'ennui, glace toutes les veines du corps social. Sous Dioclétien, l'empire marchait vers ce résultat déplorable ; alors s'établissait une sorte de mandarinat immobile, qui eût condamné le monde à un état stationnaire, et encloué le progrès universel, s'il était parvenu à se consolider. Rien n'avançait ou ne reculait. Gouvernement, éducation, morale, mœurs, philosophie, tout était d'étiquette et de convention ; tout se réduisait à de vaines cérémonies. Les connaissances acquises autrefois demeuraient stériles, ensevelies sous cette torpeur générale, qui les empêchait de subir aucune modification, aucune augmentation, aucune détérioration ; lingot d'or enfoui sous la terre et inutile à son possesseur.

Deux grandes révolutions, l'une morale et l'autre poli-

tique, rompirent le charme, secouèrent l'espèce humaine assoupie, et rendirent l'impulsion à ses facultés enchaînées. L'une de ces révolutions venait du dehors, l'autre était intérieure. Le glaive des barbares mutila ces membres gangrenés; la croix de Jésus offrit aux hommes un nouveau centre d'activité. Le sang coula; mille folies, mille extravagances se croisèrent dans tous les sens; le christianisme, à peine éclos, fut déshonoré par des fautes sans nombre. Mais d'erreurs en erreurs, de sophismes en sophismes, de sottises en sottises, on s'avança vers un but plus noble. Les dernières profondeurs de la société furent remuées; la vase et le limon vinrent à la surface : mais la putridité qui allait s'emparer de cette masse énorme fut combattue avec succès. L'orage vaut mieux que le calme des eaux stagnantes.

L'invasion du christianisme n'aurait pas suffi pour sauver la civilisation. Le remède, quelle que fût son influence, n'était pas assez violent. Sans doute le vieux système de morale avait croulé; la vieille métaphysique avait disparu; le centre de la pensée humaine se trouvait déplacé. Le logicien avait de nouvelles thèses à soutenir, le déclamateur de nouveaux argumens à parer de la grâce et de la beauté du langage. Un principe vital se glissait au sein de la société morte : le cadavre gigantesque de cet empire asservi se réveillait, étonné de se sentir en proie à tous les mouvemens orageux du génie démocratique. D'un tyran à l'autre, ces troupeaux d'hommes avaient long-tems passé sans jeter un cri de douleur, sans réclamer contre leurs maîtres; maintenant, sous l'influence chrétienne, tout a changé : ils craignent l'hérésie, s'arment pour la foi, souffrent le martyre, font retentir les voûtes des cathédrales des accens d'une éloquence rajeunie; maintenant ces esclaves si paisibles se transforment en re-

belles obstinés, en partisans dévoués, et retrempent dans les idées religieuses, leur dignité, leur énergie, leur indépendance épuisées et éteintes.

Et pourtant ce n'est pas assez; après un violent paroxisme, Constantinople retomba dans une torpeur plus profonde. Si la conversion de Rome à la foi du Christ avait changé le cours des pensées, elle n'avait pu rendre aux ames amollies leur vigueur et leur grandeur premières. Étrange spectacle et qui ne se représente dans aucune autre époque historique! C'est là seulement que l'on peut admirer une société civilisée et morte, régie par un système complexe de jurisprudence inique; une société pleine de luxe, et savante dans l'art des voluptés, mais ignorant celui de se défendre et de se perfectionner, mais esclave par habitude et par indolence, mais incapable de faire une découverte, de produire un ouvrage remarquable, d'agrandir la sphère des sciences; une société qui a vécu pendant mille années, sans laisser à ses descendans le trésor d'un seul principe nouveau, d'un seul axiome fécond, d'une seule expérience utile. Guerres, tumultes, révoltes, controverses, mais sans profit pour la civilisation, la tourmentaient sans la stimuler, et achevaient de détruire ses ressorts affaiblis. Vous eussiez dit un amas d'eaux corrompues, agitées par un souffle capricieux, et non épurées par ce souffle : un cadavre soumis à l'influence galvanique, et simulant aux regards surpris les mouvemens de la vie qu'il ne possède pas et ne parviendra jamais à reconquérir.

Il fallait donc un autre remède, un remède physique; un fléau assez terrible pour détruire, avec les membres gangrenés, la maladie dévorante qui s'était emparée des nations. Dieu envoya ce fléau; il lança les hommes du nord sur l'empire romain; il châtia cette dépravation

de la pensée et de l'ame, en baignant dans le sang humain les villes, les plaines, les montagnes ; il anéantit cette vieille contagion, qui disparut du globe avec ses populations massacrées, comme la peste de Londres s'évanouit, quand les flammes eurent dévoré cette capitale.

Redoutable purification ! Pour bannir les derniers germes de la maladie morale, des replis obscurs où elle se cachait, pour épurer cette atmosphère fatale au patriotisme, à la vertu, à la science et au bien-être des hommes, dix siècles de meurtres et de barbarie furent nécessaires ; alors seulement la seconde civilisation du monde occidental commença : alors, échappée à la léthargie chinoise, l'Europe releva la tête : tout avait changé pour elle. Ce n'était plus une monarchie asiatique ; mais une vaste confédération de peuples, dont la religion était la même, dont les mœurs, les lois, le langage et les habitudes différaient. Mille nationalités diverses étaient nées des débris du colosse renversé ; toutes les nations nouvelles, égales en droits et animées du même orgueil, s'accoutumèrent à s'observer à s'estimer, à se haïr mutuellement ; aucune d'entre elles ne crut pouvoir dominer, absorber et engloutir toutes les autres. Une rivalité fertile s'établit entre elles ; ce que l'une découvrait, analysait ou perfectionnait, tournait au profit de ses rivales : grâce à cette balance intellectuelle et morale, les régions du nord influèrent sur celles du midi ; les peuples protestans modifièrent, par leur exemple, les peuples catholiques ; les lumières se croisèrent dans tous les sens, et les reflets lointains de l'Asie et de l'Orient se mêlèrent aux connaissances occidentales. Plus de monotonie, de torpeur, de monopole ; tout devient activité, concurrence, expérience, contraste, nuance. Les individualités se détachent et s'isolent. La société et la nature humaine s'offrent à l'observateur sous une variété infinie de faces di-

verses. De même que l'unité, même tyrannique et violente, était la devise du monde antique, la diversité devient celle du monde nouveau. Les analyses et les expériences se multiplient, il devient facile de systématiser les faits et de corriger des principes erronés.

Voyez aussi combien la généralisation des idées a fait de progrès : depuis l'ère de la civilisation chrétienne, par quelle étude approfondie et quelles comparaisons répétées, on est parvenu à distinguer les formes transitoires, des principes éternels ; les préjugés locaux, des idées générales ; les exceptions des règles, les circonstances accidentelles, des théories universelles. Autrefois le plus sagace génie, manquant de points de comparaison, confondait ces accidens avec la nature même des choses : il prenait pour l'essence du gouvernement ce qui n'était qu'un phénomène passager, et les perturbations qui venaient altérer l'ordre ordinaire, lui semblaient aussi importantes que les lois fondamentales dont la vérité éternelle régit la société. Les écrivains modernes ne peuvent retomber dans de telles erreurs, et les intelligences médiocres en savent plus à cet égard que Tacite et Thucydide. Tel est le caractère général des historiens de la nouvelle Europe : moins de génie et plus de critique ; moins de naïveté passionnée, et des idées plus justes ; je ne sais quoi de plus savant, de plus analytique et de plus complet.

(*Edinburgh Review.*)

Anthropologie.

ÉTAT SOCIAL DES OCÉANIENS (1).

En comparant l'état social où furent trouvées les innombrables tribus de l'Océanie, on voit d'abord qu'elles présentent, pour ainsi dire, deux branches principales de civilisation indigène très-différentes entre elles. La première, qui comprend les grandes nations de la Malaisie (Archipel-Indien), paraît devoir son origine à un peuple inconnu, qui, selon M. Crawfurd, parlait le *grand polynésien;* c'est le *foyer* que nous proposons de nommer *javano-malaisien,* car les Javanais et les Malais sont incontestablement les deux nations indigènes qui, en dehors de toute influence étrangère, se sont élevées le plus haut dans l'échelle des peuples civilisés de cette partie du monde. La seconde branche, qui comprend tous les autres peuples de l'Océanie, offre une civilisation de beaucoup inférieure à la première. On peut y distinguer trois nuances principales, qui nous paraissent pouvoir être

(1) Note de l'Éd. C'est à M. Balbi que nous devons la communication de cet article, fruit de longues études et de laborieuses recherches. Il servira à coordonner plusieurs articles que nous avons déjà insérés dans cette *nouvelle série*, sur les mœurs et les usages des habitans de cette cinquième partie du monde. Il redressera aussi un grand nombre d'erreurs accréditées par les récits de célèbres voyageurs, et signalera les nouvelles conquêtes que la civilisation européenne a encore à faire dans ces nombreux archipels. *Voyez* les n[os] 6, 8, 10, 16, 17 et 18 de la nouvelle série de la Revue Britannique.

regardées comme autant de foyers distincts, et que nous appellerons *australien*, *carolinien* et *polynésien*, dénominations qui désignent les pays où vit le plus grand nombre des tribus civilisées que chacun d'eux embrasse.

Les ingénieuses et savantes recherches de M. Crawfurd, sur le *foyer javano-malaisien*, ont démontré que cette civilisation s'est développée dans la Malaisie, sans le concours des nations de l'Ancien ni du Nouveau-Monde. Cette civilisation semble avoir suivi, dans son développement pendant une longue série de siècles, une marche toute particulière, et avoir même étendu son influence depuis Madagascar, sur les côtes orientales de l'Afrique, jusqu'à l'île de Pâques vers les rivages de l'Amérique. Ici, comme dans l'Ancien-Continent, on retrouve partout les traces d'une nation antique, qui a influé puissamment sur le langage, sur les institutions sociales, politiques et religieuses, sur les mœurs et les usages d'un grand nombre de peuples, mais dont on ne saurait déterminer l'époque précise de son existence, ni indiquer exactement le lieu de son berceau. C'est incontestablement au peuple qui parlait la langue que les savans philologues Marsden et Crawfurd appellent le *grand polynésien*, qu'il faut attribuer cette civilisation autocthone, qui est la souche de l'état social dans lequel on a trouvé les innombrables tribus de la Malaisie, et dont on reconnaît quelques vestiges chez les peuplades répandues sur les deux tiers environ de la circonférence du globe, phénomène unique dans l'histoire de l'homme, surtout lorsqu'on pense au peu de moyens que ce peuple devait avoir pour étendre ses colonies à d'aussi immenses distances. L'analyse des langues parlées dans ce vaste espace par les nombreuses tribus de race malaisienne, la comparaison de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs

institutions politiques et religieuses, de leurs histoires nationales et de leurs traditions populaires, tout nous montre de la manière la plus évidente un foyer de civilisation indigène, sur laquelle s'est pour ainsi dire entée la civilisation étrangère apportée ensuite, à des époques très différentes, par les Hindous, les Arabes, les Chinois, et plus tard par les Européens.

Ces considérations nous portent à conclure que ce peuple inconnu, mais dont l'existence ne peut être raisonnablement révoquée en doute, avait, de tems immémorial et sans la moindre influence étrangère, fait des progrès dans l'agriculture; qu'il connaissait l'usage du fer, de l'or et de l'étain; qu'il savait travailler ces métaux; qu'il possédait l'art de tisser des étoffes faites de la partie fibreuse d'une plante indigène; qu'il avait apprivoisé le buffle et la vache, pour les employer à l'agriculture et aux transports; qu'il avait élevé la poule, le canard et le cochon, pour augmenter ses moyens de subsistance; qu'il s'était donné un gouvernement régulier; qu'il avait établi des foires et des marchés, qui se tenaient à des époques déterminées; qu'il avait un calendrier civil et un calendrier agricole; qu'il possédait déjà un système d'arithmétique assez étendu; et qu'il s'était même élevé jusqu'à l'invention d'un véritable alphabet. Tous ces faits rendent aussi très-probable l'hypothèse proposée par M. Crawfurd, que c'est à Java que s'est développée l'existence de ce peuple inconnu, et que c'est dans cette île par conséquent qu'il faut placer le berceau de toute la civilisation indigène du Monde-Maritime.

Les principaux peuples qui appartiennent au *foyer javano-malaisien* sont : les Javanais et les Malais proprement dits, les montagnards de Java qui habitent la partie de cette île nommée Sunda, les Battas, les Achinais, les

insulaires de Bali, les Bima de Sumbava, les Bouguis et les Macassars de Célèbes, les Tagales, les Bissayos, les Soulous et les Mindanao de l'archipel des Philippines.

Un trait qui caractérise la civilisation de ce foyer et qui la distingue le plus de celle de tous les autres peuples policés du globe, c'est la variété infinie des alphabets qu'on trouve en usage chez des peuplades placées dans les circonstances les moins favorables pour en rendre l'invention facile, ou même nécessaire. Les Battas, les Redjangs et les Lampongs, nations qui parlent des langues moins différentes entre elles que ne le sont entre eux le français, l'espagnol et l'italien, et vivant toutes les trois dans la même île, emploient, pour exprimer leurs idées, des caractères aussi différens les uns des autres que leurs idiomes diffèrent de ceux des peuples les plus éloignés. On retrouve encore ce phénomène, unique dans l'histoire de l'homme, lorsqu'on compare entre elles les langues des Sunda, des Tagales, des Bouguis et des Javanais, qui appartiennent à la même souche.

Les *foyers australien, carolinien et polynésien* offrent, dans leur développement, une marche bien plus lente que le *foyer javano-malaisien;* on peut dire même que depuis long-tems elle est stationnaire. Mais, tout inférieure qu'est cette civilisation comparée à celle de la Malaisie, elle n'en est pas moins digne de remarque, surtout lorsqu'on pense aux circonstances peu favorables où l'homme s'est trouvé dans cette partie du globe, pour sortir de l'état sauvage. Privé du secours des animaux domestiques, ignorant l'usage des métaux les plus utiles, disséminé sur une mer immense, on ne le voit pas moins exercer une sorte d'agriculture; se réunir sous un gouvernement régulier; se diviser en castes, jouissant chacune de certains priviléges; obéir à un dogme religieux, et observer, en-

vers les chefs héréditaires, une étiquette qui, pour la rigueur et les détails, peut être comparée à celle usitée dans le sud-est de l'Asie. Loin de l'influence des peuples avancés déjà dans la civilisation, on voit ces insulaires bâtir des cabanes commodes adaptées aux circonstances locales; se couvrir de véritables étoffes, ou bien de nattes artistement travaillées; élever quelques monumens grossiers; construire enfin, avec une intelligence étonnante, des pirogues qui ont fait l'admiration de tous les navigateurs, et sur lesquelles, guidés par les étoiles et la connaissance des vents, ils vont croiser dans toutes les directions sur le plus vaste des océans.

Si l'on voulait réunir les traits principaux qui nous ont servi à tracer la ligne de démarcation entre ces trois foyers de civilisation indigène, et assigner à chacun les peuples qui lui appartiennent, on pourrait les grouper de la manière suivante :

Le *foyer australien* embrasserait les peuples nègres les moins abrutis. Quoiqu'on ne connaisse jusqu'à présent qu'un très-petit nombre de peuplades qui puissent en faire partie, à la tête de toutes il semble cependant qu'on doive placer les insulaires de la Nouvelle-Irlande, de la Nouvelle-Bretagne, de Santa-Cruz, de quelques-unes des îles de l'archipel de Salomon, et du groupe de la Papouasie (Nouvelle-Guinée). Ces peuples connaissent l'usage de l'arc et des flèches, ignoré des peuples des branches carolinienne et polynésienne; quelques-uns savent même fabriquer de la poterie, et tous ont un goût prononcé et une grande adresse pour les sculptures, dont ils ornent leurs pirogues et les portes de leurs maisons. Mais ici nous devons signaler deux particularités remarquables, propres à ces peuples, et dont la connaissance est due à M. Lesson. Ce naturaliste s'est aperçu que les insulaires de Waigiou et

de Dory se servaient d'oreillers en bois; travaillés et représentant presque toujours et avec plus ou moins de perfection deux têtes de sphynx, attribut égyptien; plusieurs de ces objets, comparés en France avec ceux qu'on a trouvés sous la tête des momies d'Égypte, n'ont offert aucune différence sensible. Au port Praslin ce même savant vit les naturels jouer avec art de l'*épinette* divisée en trois lamelles effilées, et de la *flûte de Pan* ou *syrinx,* composée de huit notes dont cinq appartiennent à la gamme et trois sont répétées à l'octave en-dessous; ce qui a porté un musicien distingué à faire remonter aux tems les plus reculés l'invention de ce dernier instrument.

Le *foyer carolinien* embrasserait non-seulement tous les peuples de race malaisienne de l'archipel des Carolines, mais aussi les anciens habitans de celui des Mariannes, les insulaires de l'archipel de Palaos et ceux qui habitent le groupe que nous avons nommé Archipel-Central. Tous ces peuples forment la branche que M. Lesson a nommée rameau Mongol-Pélagien. Plusieurs traits particuliers à ces peuples les isolent des autres Océaniens. D'abord le manque de toute sorte de culte; quoiqu'ils possèdent le dogme consolant d'une autre vie, ils n'ont aucun édifice servant de temple, ni aucune idole. Ces peuples ne suivent pas l'usage infâme des Polynésiens, de prostituer leurs filles ou les esclaves enlevées à leurs familles. Jaloux au contraire de leurs épouses, ils paraissent scrupuleux de conserver intacte la fidélité conjugale, et redoutent le commerce de leurs femmes avec les étrangers. « La construction de leurs pirogues, dit M. Lesson, est depuis long-tems célèbre; elle ne ressemble en rien à celle des Polynésiens. Ici, on ne peut se dispenser de reconnaître des insulaires essentiellement navigateurs, observateurs exacts du cours des astres, possédant une sorte de

boussole, instrument que l'on sait exister depuis long-tems en Chine et au Japon, quoique les habitans de ces pays soient loin d'être aujourd'hui d'habiles marins. La marche de leurs *pros* peints en rouge et frottés avec des substances qui leur donnent l'aspect d'un ouvrage vernissé, est vraiment remarquable, quoiqu'elle soit loin de légitimer ce qu'en ont dit quelques navigateurs, et surtout Anson; elle est de cinq à six milles par heure au plus. Mais avec quelle adresse ces insulaires font changer indistinctement à leurs pirogues l'avant en arrière, par un simple renversement de voile! et ces fragiles embarcations conservent toutes un genre de construction qui ne varie dans aucune île, et que nous eûmes occasion de voir sur la plupart de ces longues chaînes d'archipels. Adonnés à la guerre, parce que l'homme y est naturellement porté, les Carolins ont aussi conservé ou su faire un grand nombre d'instrumens de destruction. Cependant nous ne les trouvons en possession ni de l'arc ni des flèches employés par la race nègre, ni du casse-tête, ni des longues javelines, plus particulièrement usitées chez les Océaniens (Polynésiens). Des frondes, des pierres, des bâtons pointus et garnis d'os et d'arêtes de poissons, des haches de coquilles; voilà leurs armes habituelles et celles dont ils se servent le plus généralement. »

Mais une industrie qui est essentiellement propre à ces peuples, c'est la confection des étoffes. Les Australiens et les Polynésiens les plus civilisés emploient, pour se couvrir, les écorces de l'arbre à pain battues et amincies; les Carolins, au contraire, forment avec les fils soyeux du bananier, teints en jaune, en noir, ou en rouge, des étoffes très-bien tissées, pour la confection desquelles ils se servent d'instrumens assez analogues à ceux usités en Europe. « On ne peut, dit ce naturaliste, en voyant ces

tissus, ornés de dessins qui annoncent du goût, que faire remonter la source d'un art ainsi perfectionné à une race plus anciennement civilisée et depuis long-tems constituée en corps de nation. Pourquoi, d'ailleurs, les Carolins n'ont-ils jamais eu recours à l'écorce de l'arbre à pain si commune dans la plupart de leurs îles, et qu'ils n'avaient qu'à battre avec un maillet pour la convertir en étoffe? Cela tient à ce qu'ils ont retenu par la tradition les principes d'un art très-perfectionné dans leur patrie primitive, et que leur industrie a su en conserver l'usage. »

« Un certain intérêt, dit M. Jules de Blosseville, s'attache à la description minutieuse de l'art du tisserand, chez un peuple de l'Océanie qui, abandonné à ses seules ressources, nous a presque fait oublier les belles draperies d'écorce des Hawaiiens et des Tahitiens, les nattes fines et souples de Rotouma, les manteaux soyeux de la Nouvelle-Zélande et les pagnes renommées de Madagascar. Cet intérêt s'accroît si l'on réfléchit que dans l'Ancien-Monde la fabrication des tissus remonte à la plus haute antiquité, mais que dans l'Amérique entière et dans toutes les îles de la Polynésie, l'invention d'un métier était au-dessus de la portée des esprits. Certes, il y a loin du *caribarï* ou navette volante et des métiers à tisser mécaniques, au *katap* ou navette simple, et au *paoust* des Carolins; mais les merveilles de notre industrie paraissent moins surprenantes pour celui qui voit à quel degré de perfection, à quelle élégance de travail étaient parvenus, sans modèle et avec une grande simplicité de moyens, des insulaires industrieux et ignorés du reste du globe. »

Le *foyer polynésien* embrasserait non-seulement les archipels de Tonga (des Amis), de Hamoa (des Navigateurs), de Cook, de Tahiti (de la Société), de Mendana (Marquises), de Hawaii (Sandwich) et ceux des Sporades

qui appartiennent à la race malaisienne, mais aussi les insulaires de la Tasmanie (Nouv.-Zélande), et les peuplades nègres qui habitent l'archipel de Viti (Fidji). Parmi ces peuples, ceux de Tahiti, de Tonga et de Hawati avaient fait le plus de progrès dans la civilisation avant l'arrivée des Européens. Toutes les tribus policées comprises dans cette division fabriquent des étoffes fines avec l'écorce de l'aouté (*broussonetia papyrifera*) et des toiles plus grossières avec le liber de l'arbre à pain (*artocarpus incisa*). C'est avec un maillet quadrilatère et strié sur ses quatre faces, qu'elles les façonnent en frappant sur les écorces ramollies et invisquées avec un gluten. Chez toutes on retrouve les mêmes procédés de fabrication, ainsi que l'art de les enduire d'une sorte de caout-chouc pour les rendre imperméables. Certes de tels rapports ne sont point le résultat du hasard; ils doivent dériver des arts pratiqués jadis par la souche de ces peuples. Tous les Polynésiens préparent et font cuire leurs alimens dans des fours souterrains, à l'aide de pierres chaudes; ils se servent de feuilles de végétaux pour leurs besoins divers; ils convertissent le fruit à pain, la chair du coco, le taro, en bouillie; tous boivent le *kava* ou l'*ava*, suc d'un poivrier qui les énivre et les délecte.

Avant l'arrivée des Européens dans leurs îles, ces peuples étaient esclaves de la terrible superstition du *tabou*, qui leur imposait une foule de privations et qui a coûté la vie à tant de malheureux innocens. Cette loi barbare défendait aux femmes, sous peine de la vie, de manger du cochon, des bananes et des cocos, de faire usage du feu allumé par des hommes, et d'entrer dans l'endroit où ils mangent. Le prédécesseur du fameux Tamehameha Ier était tellement *tabou*, qu'on ne devait jamais le regarder pendant le jour, et que l'on mettait à mort impitoyablement

quiconque l'avait aperçu un instant, ne fût-ce que par hasard.

« Sans nul doute, dit M. Durville dans sa dissertation sur l'usage du *tabou* chez les Nouveaux-Zélandais, le but primitif de cette institution fut d'apaiser la colère de la divinité et de se la rendre favorable, en s'imposant une privation volontaire proportionnée à la grandeur de l'offense ou à la colère présumée du dieu. Un mot du prêtre, un songe, ou quelque pressentiment involontaire donne-t-il à penser à un naturel que son dieu est irrité, soudain il impose le tabou sur sa maison, sur ses champs, sur sa pirogue, etc., c'est-à-dire qu'il se prive de l'usage de tous ces objets, malgré la gêne et la détresse auxquelles cette privation le réduit.

» Tantôt le tabou est absolu, et s'applique à tout le monde, alors la personne ne peut approcher de l'objet taboué sans encourir les peines les plus sévères. Tantôt le tabou n'est que relatif, et n'affecte qu'une ou plusieurs personnes déterminées. L'individu soumis personnellement à l'action du tabou est exclu de toute communication avec ses compatriotes, il ne peut se servir de ses mains pour prendre ses alimens. Appartient-il à la classe noble, un ou plusieurs serviteurs sont assignés à son service, et participent à son état d'interdiction; n'est-il qu'un homme du peuple, il est obligé de ramasser ses alimens avec la bouche, à la manière des animaux.

» On sent bien que le tabou est d'autant plus solennel et plus respectable, qu'il émane d'un personnage important. L'homme du peuple, sujet à tous les tabous des divers chefs de la tribu, n'a guère d'autre pouvoir que de se l'imposer à lui-même. Le *rangotira* (chef), selon son rang, peut assujétir à son tabou ceux qui dépendent de son autorité directe. Enfin la tribu tout entière respecte

aveuglément les tabous imposés par le chef principal. D'après cela il est facile de voir quelle ressource les chefs peuvent tirer de cette institution pour assurer leurs droits et faire respecter leurs volontés. C'est une sorte de *veto* d'une extension indéfinie, dont le pouvoir est consacré par un préjugé religieux de la nature la plus intime. En Europe, durant les siècles d'ignorance, les foudres spirituelles du Vatican n'eurent pas des effets plus rapides, plus absolus sur les consciences des chrétiens timorés, et leurs décrets n'obtenaient pas une obéissance plus explicite que ceux du tabou dans la Nouvelle-Zélande.

» A défaut de lois positives pour sceller leur puissance, et de moyens directs pour appuyer leurs ordres, les chefs n'ont d'autre garantie que le tabou. Ainsi, qu'un chef craigne de voir les cochons, le poisson, les coquillages, etc., manquer à sa tribu par une consommation imprévoyante et prématurée de la part de ses sujets, il imposera le tabou sur ces divers objets, et cela pour tel espace de tems qu'il jugera convenable. Veut-il écarter de sa maison, de ses champs, des voisins importuns, il taboue sa maison, ses champs. Désire-t-il assurer le monopole d'un navire européen mouillé sur son territoire, un tabou partiel écartera tous ceux avec qui il ne veut point partager un commerce aussi lucratif. Est-il mécontent du capitaine, et a-t-il résolu de le priver de toute espèce de rafraîchissemens, un tabou absolu interdira l'accès du navire à tous les hommes de sa tribu. Au moyen de cette arme mystique et redoutable, et en ménageant adroitement son emploi, un chef peut amener ses sujets à une obéissance passive. Il est bien entendu que les chefs et les arikis ou prêtres, savent toujours se concerter ensemble pour assurer aux tabous toute leur inviolabilité. D'ailleurs les chefs sont le plus souvent arikis eux-mêmes, ou du moins les arikis tiennent de très-

près aux chefs par les liens du sang ou des alliances. Ils ont donc un intérêt tout naturel à se soutenir réciproquement. Quiconque porterait une main sacrilége sur un objet soumis à un pareil interdit, provoquerait le courroux de l'*Atoua* (Dieu), qui ne manquerait pas de le punir. Mais le plus souvent les chefs et les prêtres préviennent les effets du courroux céleste en punissant sévèrement le coupable. S'il appartient à une classe élevée, il est exposé à être dépouillé de toutes ses propriétés et même de son rang, pour être relégué dans les dernières classes de la société. Si c'est un homme du peuple ou un esclave, il n'y a que la mort seule qui puisse expier son offense. »

Rien, ou presque rien dans l'Océanie ne nous rappelle l'Amérique, tandis que quelques animaux et quelques plantes utiles à l'homme, des idées religieuses et des traditions, des jeux et des amusemens, plusieurs usages et quelques arts, et jusqu'à une certaine analogie dans les formes grammaticales des langues que parlent ses nations les plus policées, décèlent de loin en loin une origine asiatique, et les communications qu'à des époques différentes les peuples océaniens ont dû avoir avec ceux de l'Asie.

Les Hindous, et particulièrement les Telinga, les Arabes et les Chinois, sont les trois nations asiatiques qui ont contribué à la civilisation de la Malaisie ou de l'Océanie Occidentale (Archipel-Indien); les deux premiers, guidés par le fanatisme religieux; les Chinois poussés par leur infatigable industrie. Les ruines imposantes dont la partie orientale de Java est pour ainsi dire parsemée; le *kavi,* ou l'ancienne langue littéraire des Javanais, encore en usage dans l'île de Bali; les religions de Brahma et de Bouddha encore dominantes dans cette dernière île et dans quelques cantons montueux de celles de Java et de Ma-

doura; les noms que portent le cuivre, l'argent et autres objets utiles, et ceux de tous les nombres supérieurs, sont des traces évidentes des relations qui existèrent de bonne heure entre les nations malaisiennes et celles de l'Inde. Le mahométisme professé par presque tous les peuples policés de la Malaisie, plusieurs lois civiles et criminelles, l'alphabet en usage parmi les Malais proprement dits, une grande partie de la littérature nationale et un grand nombre de termes abstraits répandus dans leurs idiomes, attestent assez l'influence qu'exercèrent les Arabes sur la civilisation de cette partie de l'Océanie. Quelques usages et le grand nombre de Chinois répandus et établis dans presque toutes les îles principales de ce grand archipel, sont une preuve incontestable des antiques relations commerciales qui eurent lieu de bonne heure, et qui continuent encore entre ses habitans et ceux de la Chine.

Si l'on considère l'influence qu'ont eue les Européens sur la civilisation des peuples de l'Océanie, on est forcé de convenir que ces étrangers, au lieu d'améliorer le sort de ces peuples par l'introduction de nouveaux arts ou par le perfectionnement de ceux qui y étaient déjà connus, n'ont contribué au contraire, du moins jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, qu'à les faire reculer sous le triple rapport de la richesse, de la puissance et de la civilisation. Les Anglais, dit M. Crawfurd, semblent avoir exercé moins d'influence que les autres Européens sur les mœurs des peuples malaisiens au milieu desquels ils se sont établis; car on ne trouve chez les indigènes aucune trace qui atteste le séjour de la race anglaise parmi eux. Tandis que dans toutes les contrées de cette partie du globe où les Portugais, les Espagnols et les Hollandais ont fondé des établissemens, on remarque que les indigènes ont adopté

plusieurs de leurs coutumes. Ici, nous devons même remarquer que ces modifications n'ont été nulle part plus sensibles que dans l'archipel des Philippines.

En effet, une grande partie des nombreux habitans de ce groupe, presque tous sauvages lors du premier établissement des Espagnols parmi eux, non-seulement sont devenus par la suite policés et assez industrieux sous leur domination, mais de l'aveu même de M. Crawfurd, ils se sont élevés à un degré de civilisation supérieur à celui de tous les autres Océaniens. Ce phénomène est dû en grande partie aux soins paternels et à la pieuse industrie des missionnaires catholiques, qui ont apporté à ces peuples les vérités du christianisme avec les arts qui suivent partout ceux qui le professent. D'autres missionnaires, depuis quelques années, travaillent avec le plus grand succès dans la Polynésie à améliorer le sort de ses habitans. Déjà dans les archipels de Hawaii, de Thaïti et de Cook, on s'aperçoit de l'heureuse influence des mœurs et de la civilisation de l'Europe, tandis que les colonies pénales fondées par les Anglais, dans le Continent Austral et dans la Diemenie, présentent, au milieu des peuplades abruties de l'Australie, tous les prodiges de notre vieille civilisation.

« L'établissement des Anglais aux Terres-Australes, dit M. Ernest de Blosseville, a eu pour cette cinquième partie du monde des résultats bien imprévus. Aucune terre aujourd'hui ne peut rester étrangère à la grande famille européenne. Des bricks anglo-américains, pour la plupart montés par des équipages de toutes les nations, sillonnent dans tous les sens les mers de l'Océanie. Les points les plus ignorés de la Malaisie, les îles de la Polynésie les plus éloignées de la route des vaisseaux ont reçu de bizarres missionnaires de la civilisation : ici un déserteur prussien ou suédois, là un malheureux Lascar, plus

loin un Américain de demi-sang abandonné par ses compagnons de pêche, ou un *convict* échappé du port Jackson dans une fragile nacelle. Tour-à-tour recueillis et abandonnés par les navires qui traversent ces rians archipels, tantôt interprètes utiles, tantôt matelots turbulens, ils promènent d'île en île leur vagabonde insouciance. Souvent le même équipage, recruté par le hasard le plus capricieux, réunit le catholique et le presbytérien, le mahométan et l'idolâtre : les peuples mêmes de l'Océanie concourent à ce mélange des nations, et l'on voit les Tahitiens et des Nouveaux-Zélandais, des naturels des îles Sandwich et des Marquises, chercher des rivages nouveaux. La plupart de ces fugitifs ou de ces marins oubliés périssent dans leurs tentatives ; mais quelques-uns, guidés peut-être par la Providence, échappent à tous les dangers, et s'arrêtent dans des îles charmantes.

» Placés au dernier rang dans le monde civilisé, ces hommes illettrés, ces ennemis du travail, montent, par le seul ascendant de leur intelligence et de leur industrie, ou plus souvent par la supériorité de nos arts destructeurs, au premier rang dans le monde de la nature. De naïfs insulaires admirent en eux des puissances surnaturelles, et des coupables, bannis de leur foyer natal, sont accueillis comme des divinités bienfaisantes : les filles des rois et des chefs briguent leur alliance ; des sérails sont formés pour eux ; des nations se font la guerre pour se les enlever, et leur prééminence réelle est encore accrue dans l'opinion de ces peuples par les récits merveilleux d'ignorans admirateurs. Si l'activité européenne pouvait suspendre pendant un siècle son mouvement progressif ; si nos navires cessaient de sillonner les mers de l'Océanie, bientôt la riante mythologie de ses peuples aurait fait, du rebut de notre société, des êtres sublimes et fantastiques. Des assassins, échappés à

la rigueur de nos lois, seraient devenus pour eux des divinités tutélaires, et leurs enfans, fruit d'une race mélangée, seraient réputés issus du plus pur sang des dieux. »

En faisant des rapprochemens sur l'état social dans lequel on a trouvé les nations policées des différentes parties du Monde-Maritime, on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de surprise en voyant les peuples de la Malaisie, qui avaient fait de si grands progrès dans la civilisation, et qui s'étaient même élevés jusqu'à l'invention de plusieurs alphabets, manquer presque entièrement de goût pour l'architecture. D'un bout à l'autre de la vaste Océanie on n'aperçoit pas de traces de ces imposans monumens dont toute l'Asie-Méridionale et la longue vallée du Nil sont parsemées, et que l'on retrouve encore chez les nations du Mexique, du Guatimala et du Pérou, quoique bien inférieures sous certains rapports à celles de l'Océanie-Occidentale, car aucune ne possédait un véritable alphabet. Quelle différence immense n'y a-t-il pas entre les grossiers monumens de Tinian et de Saypan, les statues colossales et informes de l'ile de Pâques, les hideuses idoles qu'on trouve dans les morais de la Polynésie, et les sculptures finies de Prudung, de Kali-Bening, de Brambanan; les belles statues colossales de Singhasari, de Kobudalam, de Chand-Sewu, de Penatava, et les temples magnifiques de Brambanan, de Boro-Bodo, de Singhasari, de Prudung et autres! Cependant on ne peut raisonnablement attribuer aux Océaniens que les premiers monumens, puisque les costumes, les physionomies, les emblèmes, les végétaux et les animaux représentés dans les seconds, si supérieurs aux autres pour l'exécution du travail, par leur nombre et par leurs dimensions, décèlent une origine évidemment étrangère. Sous ce point de vue, l'ile de Java, et particulièrement sa partie orientale,

est pour l'Océanie ce que les régions du Nil et de l'Atlas sont pour l'Afrique; mais avec la différence, qu'une grande partie des superbes monumens de la région du Nil sont incontestablement dus à des nations indigènes, tandis que ceux de Java portent les traces évidentes d'une origine asiatique.

Un genre d'ornement généralement adopté par tous les Polynésiens et par les Nouveaux-Zélandais, le *tatouage,* mérite de nous arrêter quelques instans. Ces dessins, que l'art grave sur la peau d'une manière indélébile et qui voilent en quelque sorte sa nudité, paraissent étrangers à la race nègre, qui ne les pratique que rarement, toujours d'une manière imparfaite et grossière, et qui les remplace par les tubercules douloureux et de forme conique que des incisions y font élever. Cette opération, dont le nom varie chez les divers peuples, est employée non-seulement comme un ornement hiéroglyphique ou de fantaisie, mais paraît avoir pour objet la désignation des classes ou des rangs. Des insulaires de Paumotous (Iles-Basses) se couvrent le corps de figures tatouées; leurs voisins, les Thaïtiens, en ont beaucoup moins, et surtout n'en placent jamais sur le visage, et se bornent avec ceux de Tonga à y dessiner quelques traits légers, tels que des cercles ou des étoiles; tandis que plusieurs des naturels de l'archipel de Sandwich, et la masse des peuplades de celui de Mendana et du groupe de la Nouvelle-Zélande ont le visage entièrement recouvert de traits toujours disposés d'après des principes reçus et significatifs.

Les mères, dans l'archipel de Sandwich, dit M. Morineau, se chargent de tatouer leurs enfans. Le tatouage à cet âge a pour but d'indiquer l'extraction de l'individu. Ces marques qui nous semblent si bizarres, font d'abord connaître à quelle tribu, à quelle famille il appar-

tient; plus tard d'autres dessins servent à perpétuer un fait glorieux ou tout autre événement. Les marques les plus ordinaires sont des raies en zig-zag sur les bras et les jambes. Beaucoup d'hommes de moyen âge portent à la poitrine ou sur un bras le nom de Tamehameha. Les femmes ont toutes un damier autour de la jambe droite, et très-souvent dans l'intérieur d'une de leurs main on aperçoit des dessins représentant des étoiles, des anneaux, des croissans; plusieurs même ont la langue tatouée. L'image des chèvres joue un grand rôle dans le tatouage moderne; beaucoup d'Indiens en ont de dessinées sur toutes les parties du corps et même sur le front, les joues et le nez. Du reste, cet usage commence à se perdre dans cet archipel; le roi n'est point tatoué, et les jeunes gens de sa suite ne le sont que fort légèrement.

Les femmes, à la Nouvelle-Zélande comme dans l'archipel de Mendana, se font piquer des dessins à l'angle interne des sourcils, aux commissures des lèvres et souvent sur le menton. A Thaïti le tatouage (*tatau*) offre, lorsqu'il n'est pas un simple ornement, des dessins particuliers pour les sept classes d'Arreoys. Il rappelle le deuil ou des souvenirs historiques. Souvent un cocotier est représenté sur les jambes, tandis qu'on voit sur la poitrine des combats, des exercices, des récoltes de fruits, des armes, des animaux, un sacrifice humain porté au moraï. En général, le tatouage des peuples appartenant au foyer de civilisation polynésienne, se compose de cercles ou demi-cercles, opposés ou bordés de dentelures, qui se rapportent au *cercle sans fin* du monde de la mythologie indienne. Cependant celui des naturels de Rotouma diffère assez essentiellement, puisque le haut du corps est recouvert de dessins délicats, de traits légers, de poissons ou autres objets, tandis que celui qui revêt l'abdomen, le dos et les cuisses,

est disposé par masses confuses et éparses. Le tatouage des peuplades comprises dans le foyer de civilisation carolinienne diffère de celui en usage chez les autres Polynésiens, en ce qu'il est placé généralement par larges masses sur le corps, et que chez divers de ces insulaires il couvre le tronc en entier et forme ainsi une sorte de vêtement indélébile, mais arbitraire par les détails.

L'absence de grandes plaines couvertes de végétaux, n'a pas permis aux habitans de l'Océanie de s'adonner à la vie pastorale. Les tribus les moins policées du Monde-Maritime se livrent à la chasse ou à la pêche; leur position insulaire en fait nécessairement des navigateurs intrépides et les nageurs les plus adroits du monde. Ici, les prohas et les pirogues remplacent le cheval et le chameau des nomades de l'Ancien-Monde, et les féroces pirates de Sumatra, de Célèbes, de Bornéo, de Soulou et de Mindanao remplissent, dans la Malaisie (Archipel-Indien), le rôle que les Arabes-Bédouins, les Maures, les Kalmoucks, les Mongols et les Kourdes, jouent dans les déserts et les vastes solitudes de l'Asie et de l'Afrique.

Dans le Monde-Maritime, les nations de la variété malaisienne sont, par rapport à la variété noire océanienne, ce que les nations de la variété blanche, dans l'Ancien et le Nouveau-Monde, sont à l'égard des variétés noire africaine et cuivrée. Partout les blancs fomentent et développent la civilisation; partout ils ont acquis un ascendant extraordinaire sur les races noire et cuivrée, de tous côtés subjuguées ou refoulées par eux dans les forêts et les montagnes. De même partout où ils se sont établis, les peuples malais, qui sont les blancs du Monde-Maritime, ont fini par détruire ou soumettre les peuplades nègres, ou les chasser dans les bois et les positions les plus inaccessibles. Ces peuples ont déjà disparu entièrement de Java,

et sont réduits à un très-petit nombre à Sumatra et à Célèbes. A Bornéo, à Mindanao, à Luçon, ils se sont retirés dans l'intérieur des terres, cédant les côtes à ces nouveau-venus. L'Océanie-Centrale est encore la seule partie qu'on puisse regarder comme possédée par cette race, que nous avons vu avoir été retrouvée presque partout dans le dernier état de dégradation morale et d'affaiblissement physique, et dont l'état social contraste singulièrement, à quelques exceptions près, avec celui de toutes les nations malaisiennes.

L'anthropophagie ne se trouve nulle part plus répandue que dans le Monde-Maritime. Non-seulement on peut dire que presque tous les peuples de la Polynésie sont cannibales, ainsi que plusieurs tribus malaisiennes et nègres de l'Océanie-Occidentale et de l'Océanie-Centrale, mais on doit même faire observer que cet usage est établi chez des peuples qui sont déjà assez avancés dans la civilisation, et qu'il est exercé par d'autres avec des circonstances qui la rendent encore plus horrible. Parmi les nations qu'on peut regarder comme *anthropophages*, nous nommerons, dans la Malaisie, les naturels de l'île d'Ombay, les tribus nègres de Timor, les Dayaks de Bornéo, les Haraforas de Mindanao et les Battas de Sumatra. Les habitans de Noussa-Laut, dans le groupe d'Amboine, étaient encore anthropophages au commencement du siècle dernier. Selon M. Crawfurd, il n'est pas rare de voir les Célébiens et même les Javanais manger le cœur de leurs ennemis; il ajoute même qu'on trouve à peine, parmi les premiers, un guerrier fameux qui n'ait goûté de cet horrible mets dans quelque circonstance de sa vie.

Dans l'Océanie-Centrale, voici la nomenclature des peuples qui se livrent le plus à l'anthropophagie, ce sont les indigènes encore abrutis des environs du Port-Wes-

tern, ceux qui vivent dans le voisinage des Montagnes-Bleues et autres lieux du Continent-Austral, les nombreuses peuplades de la Tasmanie, et les tribus noires de la Nouvelle-Calédonie et des archipels de Salomon et de Quiros. Dans la Polynésie, les cannibales les plus féroces sont les naturels de l'archipel de Viti, surtout ceux de l'île Navihi Levou, et les naturels des archipels de Hamoa, et de Mendana. Dans ce dernier, non-seulement les habitans de Noukahiwa dévorent leurs prisonniers, mais, ce qui les distingue de presque tous les anthropophages connus, c'est qu'en tems de disette, ils dévorent leurs parens âgés, leurs enfans et jusqu'à leurs propres femmes! Les naturels de Malilegotot, dans le groupe oriental de l'archipel des Carolines, et ceux des groupes de Repith-Urur et de Palliser, compris dans les archipels de Rurik-Radack et Dangereux, sont anthropophages, ainsi que paraissent l'être les habitans de l'archipel de Palaos (des Amis). M. Jules de Blosseville nous fait même observer que dans les îles de la Société, on a recueilli, il n'y a pas long-tems, des exemples bien constatés d'anthropophagie.

La cruelle superstition qui porta l'homme à sacrifier son semblable pour plaire à la divinté, et que les monumens et l'histoire nous démontrent s'être conservée long-tems dans l'Ancien-Continent chez les peuples les plus avancés dans la civilisation, règne aussi chez plusieurs tribus des trois grandes divisions du Monde-Maritime. C'est surtout dans la Polynésie qu'elle exige le plus de victimes, et particulièrement dans les archipels de Tonga, de Sandwich et de Thaïti. Heureusement le christianisme a fait cesser ces horreurs dans les deux derniers. Autrefois, dans le royaume de Sonnebaya à Timor, on avait la coutume d'enfermer dans le tombeau du roi deux esclaves vivans,

et, encore dernièrement, les rois de Coupang, dans la même île, lors de leur avénement au trône, après avoir fait des offrandes aux crocodiles rassemblés sur le rivage dont ils se disent les fils, leur offraient une jeune esclave parée de fleurs et d'autres ornemens, et l'exposaient sur le bord de la mer, où elle ne tardait pas à devenir la proie de ces monstres. Dans l'île de Bali, l'usage barbare de brûler les veuves sur le bûcher funéraire de leurs époux, est porté à un excès inconnu même dans le pays où il a pris naissance. Le même usage paraît encore subsister dans l'île Lombock. Chez quelques tribus de l'île Célèbes, on sacrifie une jeune vierge sur le tombeau du radjah, lorsqu'un mois après son enterrement sa veuve quitte la maison voisine de la tombe qu'elle a habitée pendant cette période. Souvent, dans l'archipel de Viti, l'épouse, à l'occasion de l'enterrement de son mari, se donne spontanément la mort; et dans l'île Tongatabua de l'archipel de Tonga, la famille du *Tooitonga* est obligée au même sacrifice.

Nulle part peut-être les hommes n'offrent un mélange si extraordinaire de civilisation et d'usages bizarres, de mœurs douces et d'atrocités. Nous avons déjà fait connaître les lois barbares du *tabou*, qui règne encore chez un si grand nombre de peuples de l'Océanie. D'après un autre usage, non moins barbare, qui, par bonheur, a cessé dans l'archipel de Hawaii, et qui malheureusement subsiste encore dans d'autres parties du Monde-Maritime, il y a des familles du peuple, dont quelques individus sont obligés de se tuer lorsque tel ou tel individu de la famille royale et quelquefois même de celle des principaux nobles vient à mourir. Un des chefs des îles Salomon punit inexorablement de mort le sujet qui marche sur son ombre. Dans l'infâme société des *Arreoys* de l'archipel de

la Société, lorsque les femmes devenaient enceintes, elles étouffaient l'enfant au moment de sa naissance, pour ne pas interrompre le cours de leurs débauches. Cette coutume abominable, ainsi que les sacrifices humains, vient d'être abolie par l'introduction du christianisme.

L'infanticide est en usage chez un grand nombre de tribus. La mère, chez les doux habitans de la chaine de Radack, tue sans pitié tous les enfans qu'elle met au monde quand elle en a déjà trois; elle se défait de même de tous ceux qui naissent faibles ou mal conformés. Cet usage cruel, dû à la disette qu'éprouvent ces îles, est inconnu dans la chaîne de Ralick, où la fertilité du sol le rend inutile. Les habitans de Ticopia, qui, selon le capitaine Dillon, se distinguent par la douceur de leurs mœurs et par leur sociabilité, étranglent dès leur naissance tous les enfans mâles, à l'exception des deux ainés. Ils donnent pour raison de cette atrocité, que la population de leur petite île est si grande, que, sans cette mesure, ses produits seraient insuffisans pour nourrir ses habitans. Les tribus abruties des environs de Botany-Bay enterrent vivant, dans la tombe de la mère, l'enfant quelle allaitait encore. Le sage Tamehameha Ier étrangla de ses propres mains deux de ses fils devenus amoureux de Kahomanou sa favorite. Plusieurs tribus de la Malaisie, et entre autres les Bissayos des Philippines et les Papouas ou Igolotes de la province de Pangasinan dans l'île Luçon, vendent assez souvent leurs fils. Les Timoriens les vendent même quelquefois pour se mettre en état d'augmenter le nombre de leurs femmes.

On peut dire que la *polygamie* règne ou est tolérée dans toute l'Océanie, quoiqu'il n'y ait réellement que les gens riches et les nobles qui s'y livrent. Le peuple, à Java, à Sumatra, à Célèbes, ainsi que dans toute la Po-

lynésie, est *monogame*. Il y a même des nations entières qui n'admettent pas du tout la polygamie, tels que les habitans des îles Nassau ou Poggy et de Sawou, les Haraforas de l'intérieur de Mindanao, les cruels Alforèses de Ceram, et plusieurs peuples de la partie des Philippines indépendante du joug espagnol. Dans l'archipel de Mendana, une sorte de *polyandrie* se trouve en usage chez toutes les familles riches, puisque dans ces familles chaque femme a deux maris, dont l'un remplace l'autre en cas d'absence; mais ce substitut n'est en réalité qu'un premier serviteur. Selon d'anciennes relations, dans la société des *Arreoys* et dans celle des *Uritoys*, composées toutes les deux d'un grand nombre de nobles des deux sexes, les femmes étaient communes à tous les hommes et étaient forcées de tuer tous leurs enfans dès leur naissance.

L'Océanie, plus que toute autre partie du monde, présente une grande variété d'usages bizarres relativement au *mariage* et au *traitement des femmes*. Les Sumatriens, et surtout les Redjangs, paraissent avoir épuisé toutes les manières dont ce lien peut être contracté. Ce dernier peuple a trois modes différens de contracter le mariage. Par le premier, nommé *jourjour*, le mari achète sa femme; alors elle devient sa propriété ou son esclave; il peut la vendre et en disposer. Par le second, nommé *ambelanack*, le mari est adopté par le père de sa femme; il travaille pour lui, reste, ainsi que sa moitié, sous la puissance de son beau-père, et devient, comme ses enfans, la propriété du chef de famille. Par le troisième, appelé *simando*, le mari donne et reçoit; la femme dans ce cas est sur le pied d'égalité avec l'époux; mais cette sorte d'union, qui ressemble beaucoup à celle qui se pratique chez les peuples d'Europe, est malheureusement très-rare. L'usage de servir pendant quelque tems, ou de faire de riches

présens au père de la future, qu'on rencontre chez les naturels des Philippines et autres peuples de race malaisienne, subsiste encore chez les Tagales et les Bissaoys qui ont embrassé le christianisme, et rappelle ce qui se pratiquait jadis chez le Juifs. Les jeunes gens de la tribu des Biadjous ou Dayaks, des Haraforas et des Idan de Bornéo, ne peuvent se marier qu'après avoir coupé soit une tête, soit les parties viriles d'un ennemi. Dans la tribu des Alforèses de Ceram, l'amant doit apporter aux pieds de sa belle, pour gage de son amour, cinq ou six têtes d'ennemis; cette horrible coutume règne aussi chez les Haraforas ou Alforèses de quelques îles des Moluques, et chez les Haraforas de Mindanao, qui sont cependant les moins abrutis de toute cette race.

Les mariages, chez plusieurs tribus australiennes, se font par rapt; chez les peuplades encore sauvages de la Nouvelle-Galles-Méridionale, lorsque les garçons veulent obtenir la main d'une femme, ils épient son passage, et, après l'avoir jetée à terre à coups de bâton, ils la conduisent baignée de sang à leur tribu, où ils achèvent la cérémonie nuptiale. Ces peuples sauvages, de même que les hordes les plus abruties des autres parties du monde, dédaignent leurs femmes, auxquelles les travaux les plus rudes sont dévolus. Pendant leurs excursions, ce sont elles qui portent les ustensiles de leur ménage et leurs enfans sur le dos, tandis que l'homme chemine n'ayant qu'une légère javeline à la main. Ce sont elles aussi qui préparent la nourriture de leurs maris, et cependant elles ne mangent que les débris que ceux-ci ont rejetés. Bien que chez presque tous les peuples compris dans le foyer de civilisation polynésienne les femmes soient considérées comme des êtres impurs, et que, comme tels, il leur soit défendu de manger en présence des hommes, elles

sont cependant environnées de beaucoup de considération; elles succèdent parfois à leurs maris, et les enfans jouissent d'une estime d'autant plus grande que le rang ou la noblesse, du côté de la mère, est plus pur ou plus ancien. Les beaux hommes du groupe nommé Lagoun, dans l'archipel de Paumotou, traitent très-bien leurs femmes; ceux de Oualan et d'autres îles de l'archipel des Carolines en font autant.

Nulle part, si ce n'est dans les contrées les plus civilisées de l'Europe, les femmes ne jouissent d'aussi grandes prérogatives que celles que les lois et les usages leur accordent chez plusieurs tribus malaisiennes de l'Océanie, particulièrement chez les Rouguis et les Macassars. Dans l'état de Wadjo à Célèbes, elles prennent une part très-active aux affaires publiques, et y jouissent de droits entièrement égaux à ceux des hommes. Les états de Lawn et de Lipukosi, dans la même île, sont régis par deux femmes. Dans quelques royaumes de Timor, et particulièrement dans celui d'Amakong, les femmes, au défaut d'héritiers mâles, peuvent monter sur le trône. La célèbre Batara-Toja, nommée reine de Boni-Célèbes en 1714, céda la couronne à son frère; celui-ci ayant été dépossédé, et Batara élue de nouveau, elle la céda une seconde fois à un autre de ses frères. En 1628, la célèbre Wandan-Sari, fille du sultan de Mattaram, habillée en guerrier, harangua les troupes, et marchant à leur tête, contribua beaucoup, par sa valeur et par son exemple à la prise de Giri, devant laquelle son mari avait été défait. Les femmes à Bali, à Java et en d'autres îles, jouissent d'un degré de considération qui étonne dans des contrées où la polygamie est en vigueur; elles y jouissent d'une grande liberté, et les princes mahométans de l'Archipel Indien, bien différens sur ce point de leurs coréligionnaires d'Asie, d'Afrique

et d'Europe, permettent aux étrangers de distinction de visiter leurs femmes dans leurs harems. Les cruels Dayaks de Bornéo et les Alforèses de Ceram, les féroces pirates de Soulou et de Mindanao, et les belliqueux habitans de l'archipel de Tonga, traitent avec douceur leurs femmes, tandis que chez les Battas, les Tagales et les Bissayos des Philippines, les naturels des archipels de Sandwich, de Mendana, de Hamoa, de Viti, elles sont surchargées de travaux, et traitées par leurs maris comme des esclaves. Les femmes des naturels de la chaîne de Radack, dans l'Archipel-Central (îles Mulgrave), suivent leurs maris et leurs amans à la guerre, et, se tenant derrière eux, lancent des pierres aux ennemis.

Tels sont les traits principaux qui distinguent les divers peuples de l'Océanie, sans contredit de tous les habitans du globe, ceux qui offrent un contraste aussi tranché dans leurs mœurs, leurs habitudes, leurs usages. Séparés les uns des autres par des bras de mer immenses; ces peuples se sont créé dans le lieu où la Providence les avait placés une civilisation à part, des mœurs particulières, qui souvent diffèrent plus d'une île à l'autre que les mœurs de l'Espagne et de la Russie ne diffèrent entre elles. Quoique au premie rcoup-d'œil, on découvre que c'est à la situation topographique des lieux qu'habitent ces divers peuples, qu'il faut attribuer la cause des bizarres anomalies qui les caractérisent, le travail de l'anthropologiste n'en est pas cependant moins difficile. Au milieu de ce nombre prodigieux de relations contradictoires qui depuis le quinzième siècle ont été publiées sur les différens archipels qui composent le Monde-Maritime; ce n'est qu'après un travail pénible, une critique minutieuse et sévère, que l'on peut parvenir à discerner la vérité du mensonge. Mais lorsque la véracité des faits énoncés a été reconnue, il

reste encore à établir une classification entre ces diverses familles suivant le degré de civilisation plus ou moins avancée auquel elles sont parvenues ; classification qui est d'autant plus difficile que les nuances de cette civilisation sont peu arrêtées, ou du moins dissemblables entre elles.

L'ITALIE EN 1832 (1).

Dans les mouvemens convulsifs qui agitent et qui menacent l'Europe actuelle, vous diriez que l'Italie ne compte pour rien. On ne daigne plus jeter les yeux sur ce beau pays, que plus de vingt millions d'hommes habitent. Trois fois l'Italie a donné au monde la civilisation et les arts;

Antica regina dell' universo,

Reine antique de l'univers; tombe des empires; temple des grands souvenirs; à peine lui reste-t-il une étincelle

(1) Note de l'Éd. Dans le 9e Numéro de cette série, nous avons donné un aperçu de l'Italie à la fin de 1830, dans lequel l'état de fermentation où se trouvait alors ce pays était assez heureusement tracé. Nous avions mis à la suite de cet article, comme appendice, un tableau statistique original qui présentait réunies la richesse et la population des divers rameaux de la souche italique, et qui révélait à ces peuples toute leur puissance. Dans l'article que nous reproduisons aujourd'hui, l'auteur anglais s'est servi de nos chiffres et de nos indications pour dessiner l'attitude actuelle de chacun des états qui composent l'Italie indépendante et l'Italie soumise, et faire connaître les dispositions ultérieures probables de leurs habitans. Les considérations pleines de justesse et de tact que renferme cet article, méritent de fixer l'attention de nos lecteurs. Ils pourront consulter avec fruit, dans le 7e Numéro, l'article sur l'état politique et militaire de la monarchie autrichienne; dans le 14e, un article très-remarquable sur l'histoire politique et administrative de la république de Venise depuis sa fondation jusqu'à nos jours; et, dans le 17e, la statistique détaillée des états du pape. Ces trois articles présentent un ensemble de documens du plus haut intérêt.

de vitalité politique. Les siècles ont désespéré d'elle, le tems présent en désespère; et quand tous les peuples, suivant une impulsion commune, sont saisis d'une fièvre ardente, la torpeur italienne ne diminue pas; les *trois journées parisiennes* ont sonné le tocsin de la croisade contre le pouvoir. Voici l'ère d'un grand changement. 1830 a sonné; année mémorable dans les annales des peuples; glas funèbre des vieilles institutions; époque annoncée par une intelligence souveraine. « Alors, disait Bonaparte, sur son rocher de Sainte-Hélène; alors les destinées politiques du monde, emportées par une force irrésistible, échapperont à toutes les prévisions, briseront toutes les digues; l'œil du philosophe ne pourra les saisir, la main de l'homme d'état ne pourra les contenir ou les suspendre. »

Ce tems est venu. Promenez vos regards sur les monarchies européennes; le symptôme de mort est partout. Vers quel but se dirige-t-on? Quelle révolution doit éclater demain? Quelle nouveauté doit éclore le jour d'après? Nul ne le sait; la sédition du matin, la charte improvisée le soir, l'émeute du lendemain, se classent et se rangent tour-à-tour au nombre des événemens historiques; et vous n'avez pas tourné la tête, que cette masse de faits déplorables et de douloureux souvenirs, s'est grossie à votre insu. Le craquement sourd de tous les vieux échafaudages politiques, la débilité ruineuse de toutes les institutions nouvelles, les efforts violens ou les soins timides qui ont pour objet la conservation d'un passé qui croule; la société retournant à la barbarie par l'extrême civilisation; à la tyrannie par l'extrême liberté... Quel spectacle!

Dans ce chaos fébrile, au milieu de ces élémens orageux, il y a un point de l'Europe où l'on se tait, où l'on subit sans se plaindre un joug étranger, un morcellement honteux, un despotisme ignoble. Sous le plus beau ciel, sur le sol le

plus fertile, ces vingt millions d'hommes perdent en futiles discussions littéraires la force et l'éclat de leur intelligence. Tous les élémens et toutes les traditions de la gloire et de la grandeur leur appartiennent; presque sans commerce, malgré leur admirable situation géographique; sans industrie, malgré les innombrables ressources de leur climat; sans énergie, malgré la vigueur native de leur organisation; ils vont perdre leur dernier honneur, le sceptre des arts qu'ils ont tenu long-tems.

Sans remonter aux causes premières de cette situation douloureuse, examinons rapidement les diverses régions de l'Italie; essayons l'autopsie de ce cadavre politique; peut-être y découvrirons-nous quelque espoir de résurrection, quelque germe d'avenir. L'historien dira comment les divisions territoriales de ce pays, la sottise de ses gouvernemens, les vices et la mollesse nourris et propagés par eux, ont écrasé tant de force, étouffé tant de flamme, paralysé tant de ressources. Il montrera la Rome papale, arêne de controverse et de logomachie, éteignant par sa domination théologique tout ce que l'Italie avait d'activité et de puissance. Pour nous, renfermons-nous dans le présent, peut-être nous permettra-t-il d'entrevoir l'avenir.

On peut évaluer approximativement la population de l'Italie à 21,000,000 d'habitans répandus sur une surface de 90,652 milles carrés : ce qui fait 231 individus par mille carré. Son revenu total, d'après les calculs les plus probables, est de 13,000,000 liv. st. (325,000,000 fr.) environ; et son armée de 120,000 hommes.

La Sardaigne, poste avancé de l'Italie, défend l'Autriche contre la France; qu'on ne s'étonne pas si la sollicitude du cabinet de Vienne est constamment fixée sur ce petit royaume. Déjà les intrigues de Metternich ont essayé de jeter sur son trône le duc de Modène, despote en

miniature, créature de la maison d'Autriche, homme dont l'insignifiance et l'audace, la violence et l'entêtement, feront époque. Déjoué dans ce projet par le conseil-d'état de Turin, la cour de Vienne a conservé un pied dans le royaume; Paolucci, son ame damnée, est toujours à la tête des armées sardes : impopulaire et anti-national, Paolucci fait ombrage à toute l'armée; son renvoi sera agréable aux soldats et à la nation, dont les sentimens et les habitudes sont français. Le roi, naguère encore populaire, pourrait ainsi regagner le crédit qu'il a perdu.

La Sardaigne, c'est l'Italie française. Vous ne trouvez à Turin, ni le caractère moral, ni la physionomie des Italiens : on y parle français; l'administration de Bonaparte y a laissé des traces que vingt ans n'ont pas encore effacées : et quoique le despotisme le plus absolu régisse ce pays, dont le souverain peut à son gré résilier les baux, révoquer la sentence des tribunaux, détruire les contrats entre particuliers, des causes de dissolution inévitable se révèlent à l'observateur attentif. Le congrès de Vienne a prétendu fondre ensemble Gênes, qui appartient à ses vieux doges, à sa vieille indépendance, à ses beaux souvenirs de commerce et de gloire, et la Savoie, qui, à cause de son origine, appartiendra toujours à la France par les idées, les traditions et les coutumes. Ces élémens hétérogènes, réunis par une artificielle et fausse combinaison, ne sympathisent que pour vouer à leur maître commun une haine commune. Jamais la Savoie ne sera plus heureuse qu'au moment où une révolution la proclamera française. Quant à Gênes, sa situation est violente, et sa tranquillité forcée. Lorsque le roi de Sardaigne exigea des familles nobles un serment de fidélité, sous peine de perdre leurs titres et de payer mille couronnes, les cinq premières familles envoyèrent aussitôt leur amende au trésor; une sixième, non-seulement re-

fusa de la payer, mais se réfugia en Russie, où elle se fit naturaliser, préférant le joug de l'autocrate au sceptre d'un roitelet tyrannique. Nos enfans verront quel sera le résultat de cette grande œuvre du congrès de Vienne, de cette géographie politique, fabrique vermoulue et maladroitement plâtrée, qui tombe en ruines de toutes parts, et dont les décombres embarrassent déjà la diplomatie européenne.

On estime à 18,180 milles carrés le territoire sarde, sa population à 4,000,000 d'habitans. Son armée est nominalement de 60,000 hommes, et en réalité d'un peu plus de 20,000 ; les deux tiers sont en congé, sans solde ; point de discipline, point d'enthousiasme ; pour officiers, des enfans qui n'ont jamais vu le feu. La Sardaigne suivra le cours des événemens politiques ; et pour peu que ces derniers menacent l'organisation actuelle, Gênes d'une part, la Savoie de l'autre, concourront à la chute de ce trône factice, que l'habileté des diplomates a suspendu, pour ainsi dire, dans un équilibre passager et impossible à maintenir.

La seconde clé de l'Italie, la Lombardie, est tout entière, ainsi que Venise, sous la main du gouvernement autrichien. Cette Italie allemande, plus écrasée, plus malheureuse, plus humiliée que la Sardaigne ; saignée à blanc par les cent mille Germains armés de bayonnettes qui gardent toutes ses avenues et qui pèsent sur cette population sans armes ; en proie à une police qui n'a pas sa rivale, ne récoltant, ne moissonnant, ne travaillant que pour verser l'or par mille canaux dans les coffres-forts du trésor impérial, ce malheureux pays, qu'un blocus rigide garantit contre l'atteinte de toute lumière ; où ne pénètrent ni les productions matérielles, ni les idées de l'étranger ; la Lombardie vit sous une verge d'airain dont la blessure, envenimée par les années, ne pourra manquer de concentrer un

jour dans un foyer redoutable tant d'irritation et de colère. C'est là que l'inquisition vénitienne existe encore. Elle est dans l'air. On la retrouve au spectacle, dans l'intimité, sur la place publique; l'espionnage repose sur la couche de la courtisane, porte les armes à la parade, règne dans le confessionnal, se glisse en domino dans les bals, endosse la livrée des laquais, et professe la rhétorique ou la théologie. Armés de cet instrument redoutable, vous voyez des Hongrois, des Bavarois, des Bohêmes, faire exécuter en Lombardie les lois de la jurisprudence germanique; sortis des murs de Prague et des faubourgs de Vienne, ils décident de la fortune, de la liberté et de la vie des Lombards!

Voilà quel misérable état de dégradation accable ce pays si riche, où le pouvoir des prêtres est tenu en respect par le despotisme autrichien, fidèle à sa haine ghibeline, et toujours respectueusement, mais profondément hostile à la cour de Rome. Inflexible dans la sévérité avec laquelle il poursuit les opinions libérales, il pardonne aisément les crimes de lèse-sacerdoce, et semble craindre que l'influence du Vatican ne compromette un jour son existence. De tels germes se développeront plus tard; et si jamais la cour de Vienne a besoin d'avoir recours à la protection papale et à l'influence religieuse, comment ne se trouverait-elle pas au dépourvu?

Milan est riche; vous y comptez plus d'une famille opulente. C'est Venise qu'il faut visiter pour y contempler le spectacle d'une décadence douloureuse et d'une ruine qui s'achève. Cette brillante et bizarre ville, que Byron appelait la *salle de bal* du genre humain, compte à peine 100,000 ames. La désolation de ses palais, la solitude de ses rues, la tristesse de ses canaux, où la rame du gondolier s'enfonce dans la vase accumulée, disent assez haut sa pauvreté et sa misère. Naguère les patriciens vendaient pour

vivre le plomb de leurs toitures; une loi expresse a défendu ce commerce dilapidatoire, le dernier qui restât à ces races hautaines, jadis maîtresses de l'Adriatique, et plus fières que les races royales. Le port de Trieste a donné le coup de grâce à l'industrie et à la navigation vénitiennes. Vainement le gouvernement autrichien, feignant de protéger le commerce à Venise, a-t-il déclaré sont port franc, alors que les navires avaient perdu l'habitude d'y mouiller; cette mesure tardive ne fait que prolonger sa lente agonie.

Cependant l'Autriche tire de cette contrée si malheureuse un revenu annuel de 5,000,000 liv. st. (125,000,000 fr.); elle lui enlève 50,000 hommes, qui, incorporés dans les cadres de l'armée autrichienne, sont ensuite disséminées sur les frontières de la Pologne et de la Turquie.

Les 5,000,000 d'habitans qui forment la population de toute l'Italie autrichienne, et qui occùpent 17,800 milles carrés, se révolteront-ils contre le joug allemand; cette révolte sera-t-elle couronnée de succès?

Des populations frémissantes environnent de toutes parts la Lombardie; Gênes, point militaire de la plus haute importance, porterait volontiers secours aux insurgés. Tous les passages des Alpes s'ouvriraient à des armées enthousiastes, avides de satisfaire une haine long-tems comprimée. Cependant les cent mille hommes soldés par l'Autriche sont là prêts à étouffer le premier mouvement insurrectionnel; taillés en pièces, ces cent mille hommes feraient place à d'autres armées allemandes, dont les flots se presseraient, jusqu'à ce que la Lombardie, décimée, épuisée, mutilée, tombât comme le cerf, quand la meute affamée des chiens le déchire aux sons de l'*halali*. Tel est le véritable état de la question; l'Italie aurait tort de tenter aujourd'hui toute révolte qui ne serait que partielle; qu'elle improvise une conjuration universelle; que l'ex-

plosion soit générale et spontanée ; des vêpres siciliennes sont le seul espoir qui lui reste ; autrement tout essai d'insurrection retomberait sur sa tête et serait chèrement payé.

Au-delà du Pô, deux petits duchés, inféodés à l'Autriche, lui servent de sentinelles avancées : Parme et Modène réunis comptent à peine neuf cent mille ames. L'archiduchesse Marie-Louise, élevée à l'école de toutes les tyrannies, laisse une très-grande liberté à ses sujets : les journaux les plus indépendans entrent dans ses domaines ; elle ne persécute personne, et vit retirée dans son palais.

Quant au duc de Modène, despote pygmée, étrange anomalie au tems où nous sommes, petit tyran féodal, importé au milieu du dix-neuvième siècle, on ne pourrait parler de lui sans moquerie, si l'horreur ne se mêlait au ridicule. Son règne est une longue expérience de torture physique et morale, infligée à quatre cent mille sujets ; devenu duc de Carrara par la mort de sa mère, il doit à cet héritage une population nouvelle de vingt-sept mille ames à tourmenter. Il confisque, il incarcère, il exile, il supplicie ; un crêpe de deuil couvre son territoire ; les derniers liens de la société civile se détachent et se brisent ; le soupçon et la terreur pèsent sur toutes les classes. Indulgent pour les crimes, bourreau de quiconque professe des idées contraires à l'asservissement des hommes, il dirige toute la force de ses persécutions contre le savoir, l'esprit, la richesse. L'élite de la population a préféré un bannissement volontaire au malheur de vivre sous cette loi d'iniquité barbare et de spoliation effrontée.

Si l'Italie, *toujours esclave ou courtisane des nations étrangères*,

Or druda or serva di straniere genti (1),

(1) *Labindo.*

est destinée à se relever, les provinces que nous venons de citer prendront une part active à la régénération préparée par une oppression si pesante; mais la Toscane, livrée à son *far niente;* insouciante de l'indépendance, pourvu que ses voluptés lui restent; satisfaite de ses vieilles formes gouvernementales et de la douceur de son prince, qui neutralise par sa clémence personnelle la dure réalité du pouvoir arbitraire, se contentera de saluer l'aurore de l'ère nouvelle, sans lui donner son sang ou ses trésors. La vie est douce, les ames sont molles, l'indolence est générale dans cette province féconde, seuil de l'Italie du sud, point de transition entre la terre papale et les domaines germaniques. L'administration marche, on ne sait comment; le commerce tombe; Livourne est le seul centre commercial qui reste à la Toscane, autrefois si opulente, si active; la législation se compose d'un amas de lois contradictoires que le bon plaisir des juges transforme, modifie et mutile à leur gré. Maître d'une armée de 4,000 hommes qui se reposent, et d'un revenu de 800,000 liv. st. (20,000,000 fr.), le grand-duc n'a point de peine à maintenir dans leur léthargie habituelle les Toscans, au nombre de 1,300,000, répandus sur une surface de 6,324 milles carrés; les plus paisibles ames du monde, et parmi lesquelles une faible minorité se permet encore d'avoir des regrets et des désirs.

Franchissons le seuil du territoire toscan. Nous entrons sur les terres papales; là nous trouverons la cause première de cette nullité politique dans laquelle des siècles ont vu l'Italie languir et d'où rien encore n'a pu l'arracher : le pouvoir de Rome.

Au centre de l'Italie, sont les états du pape : abîme dans lequel toute la civilisation de cette contrée est venue s'engloutir. Sa domination intellectuelle, sa prépondérance

théologique, son apothéose du célibat, sa gloire sacerdotale, ont dévoré des générations, énervé les cœurs, abâtardi les mœurs, effacé les souvenirs, absorbé la substance d'un vaste pays, opposé une barrière aux progrès intellectuels, arrêté la marche de l'esprit analytique, rejeté dans l'obscurité les autres parties du territoire, et repoussé les invasions étrangères, comme les lumières étrangères, qui auraient pu régénérer le Vatican par la conquête. Le mot d'ordre de Rome, c'est *noli me tangere*. Squelette titanique, squelette vermoulu, il tomberait sous le doigt qui oserait le toucher; mais on ne l'osera pas : et bien qu'il ne soit que cendres, ces cendres se tiennent debout; une vénération séculaire, une longue habitude de domination, une auréole traditionnelle force l'Europe de respecter le cadavre et de proclamer qu'il respire.

Ce pouvoir est moral; une fiction lui sert de base. Il marche cependant; il se soutient; il crée la misère, et la misère se perpétue sans rien ébranler. La foi, grand mobile de toute théocratie, tient en équilibre les élémens contradictoires qui luttent dans ce corps hétérogène. Presque aussi nombreux que la nation laïque, le peuple ecclésiastique lui impose une loi qu'elle se garderait bien de secouer; comment vivrait-elle sans le clergé? C'est la magnificence des temples, la pompe des cérémonies, qui attirent dans la cité-reine du catholicisme cette foule d'étrangers dont l'argent défraie ses dépenses; détruisez ces solennités, renversez ces basiliques, un tiers des habitans de Rome mourra de faim. Ce tiers de la population, comme les habitans des îles désertes, se nourrit des alimens que lui fournissent les oiseaux de passage; un second tiers n'a pour ressources que les sinécures et les emplois dont tout gouvernement arbitraire fait usage pour s'attacher la tourbe paresseuse; le reste enfin compose l'immense valetaille que les cardinaux

traînent à leur suite; escorte indispensable des dignitaires de l'église; majordomes, intendans, secrétaires, musiciens, peintres, laquais, barbiers, valets-de-chambre, pédagogues, complaisans, amis des princes, commensaux, directeurs de concerts et de spectacles, troupe de cliens dévoués et de parasites esclaves.

Ainsi la ruine de l'administration papale déterminerait celle de tout le peuple romain. Demandez aux sauvages habitans du faubourg de Transtevere, s'ils sont las de supporter le joug de l'église. Ils vous répondront qu'ils sont prêts à verser leur sang pour elle et pour ses membres. Le peuple n'existe que par son clergé. Cependant le colosse bizarre que nous venons d'esquisser rapidement, cette cité éternelle qui semble destinée à justifier son orgueilleuse épithète, est attaquée de toutes parts; des germes révolutionnaires fermentent dans ses provinces, qu'elle épuise. Les Marches, qui s'étendent le long de l'Adriatique et les quatre Légations du nord, aspirent à l'indépendance. Bologne, la principale cité des Légations, ville presque anséatique et fidèle à ces traditions de liberté, que Machiavel admirait en elle, applaudissait naguère avec enthousiasme à la chute de Charles X. Toute la Romagne, Ravenne, Forli, Ferrare, ont épousé avec ardeur les principes et la cause de la révolution napolitaine. Aujourd'hui ce bouillonnement s'est ralenti; mais la même irritation contre la métropole vit encore au sein de ces populations montagnardes, semées d'associations politiques et toujours prêtes à se révolter. Spolète et Pérouse sont dans un état d'insurrection permanente; les brigands de Frosinone ne demandent qu'à marcher contre une capitale où leurs camarades ont été si souvent livrés au bourreau. Sinigaglia et Ancône, ruinées par un détestable système prohibitif, partagent les sentimens dont toutes ces

masses sont animées. La présence dans cette dernière ville d'une garnison française ne fait que raviver la haine de ses habitans contre le Saint-Siége ; et cependant Rome résiste : ces formidables causes de ruine ne font pas chanceler sa suprématie. L'écume de tant de vagues amoncelées vient blanchir le rocher sur lequel l'apôtre a placé le trône de ses successeurs. Rome, fantôme de ville et fantôme de pouvoir, subsiste sans même songer à se raffermir.

C'est une des grandes merveilles de l'histoire, qu'un état si imposant dans sa désolation, si éclatant dans sa ruine, si indestructible dans sa décadence. La moitié du monde est liguée contre lui. La foi de ses enfans chancelle. Son système de défense est détestable. Sévère par accès, indulgente par boutades, incohérente dans son administration, ne sachant ni encourager ni punir ; maladroite dans ses efforts pour entraver les progrès de l'intelligence ; absorbée dans le culte de l'étiquette et l'observation du cérémonial ; immobile avec une sorte de stupidité obstinée, elle soutient toutes les attaques, en triomphe sans peine et reste calme dans un désert de ruines.

Le territoire de cette maîtresse antique du monde est de 13,000 milles carrés, d'une fertilité surprenante. Sa population monte à-peu-près à 2,600,000 ames, et son revenu, d'ailleurs vacillant et incertain, à 1,500,000 liv. st. (environ 30,000,000 fr.). Les stipendiés, qu'elle appelle son armée, n'auraient pas formé une des légions romaines telles qu'elles étaient du tems d'Auguste.

Eh bien ! cette ruine merveilleuse, cette Rome qui répond par des bénédictions aux réclamations, par des cantiques aux plaintes du peuple, nous serions désolés qu'elle croulât ! Un prestige de mélancolie si grandiose l'environne ! Tant d'intérêt s'attache à cette pompe historique, à ce catholicisme prêt à s'éteindre, à ce pouvoir spirituel si

tenace, à cette ville des arts, des ruines, de la foi et de la pensée! Asile de toutes les infortunes, but de pélerinage pour tous les malheurs, refuge de toutes des grandeurs tombées, qu'elle semble protéger elle-même sous l'ombre de sa grandeur expirante; qu'elle subsiste donc telle que trente siècles l'ont faite! Ce vœu serait plus ardent et plus sincère encore, si la détresse des populations qui dépendent d'elle n'excitait notre regret et notre douleur.

Plus loin, nous trouvons le royaume des Deux-Siciles, la plus belle, la plus fertile, la plus vaste des provinces qui composent aujourd'hui le territoire italien. Admirez la ridicule combinaison de ces chimistes politiques, dont les savantes manipulations ont bouleversé la carte d'Europe; ils ont assimilé les Siciliens et les Napolitains, races animées d'une haine mutuelle et envenimée, et courbé sous la même loi cette île africaine et le royaume de Naples! Une telle union ne peut durer. Elle répugne à la nature même des choses.

Sept millions quatre cent vingt mille ames, tenus en respect par trente mille soldats, les plus mauvais soldats de toute l'Europe, occupent une étendue de 31,000 milles carrés, et versent dans le trésor 3,000,000 sterling (75,000,000 fr.) que leur arrachent ces guerriers transformés en exacteurs d'impôts. Les provinces sont soumises au gouvernement de pachas. Les plaintes d'un sujet, quelque justes qu'elles puissent être, ne sont jamais écoutées. La justice est à peine rendue. L'iniquité règne triomphante.

Tel est le résultat de cette malheureuse révolution de 1821, entreprise mal combinée, plus mal exécutée, trahie par ses chefs, trahie par le roi, vaincue par l'effort des bayonnettes autrichiennes, par la mollesse et la lâcheté du peuple, et par son habitude de servage. Avant cette épo-

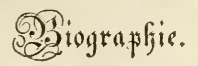
que, un despotisme clément, soutenu par l'affection des Lazzaronis, laissait dormir et se jouer cette population si facile à gouverner. Mais depuis que l'Autriche épouvantée a étouffé la tentative de liberté constitutionnelle, qui éclata en 1831; un système atroce de tyrannie, organisé et soutenu avec une rigueur et une persévérance sans exemple, et sans égale, pèse sur les Deux-Siciles. Il n'y a plus, dans cette contrée, que deux classes d'hommes : les *absolutistes*, comblés de toutes les faveurs du pouvoir; et les *libéraux*, traités par lui comme les pariahs de la société. On les proscrit; on les condamne à mort. Le prêtre leur refuse l'absolution s'ils ne renoncent pas à leurs principes; et le confessionnal devient un instrument de torture. Soupçonne-t-on un Napolitain de Carbonarisme, sa position devient terrible. Placé hors la loi civile, frappé d'interdiction, sans asile, sans repos, il voit ses amis l'éviter comme s'il était attaqué de la peste. Ses propriétés peuvent lui être enlevées; il n'est sûr ni de sa liberté, ni de sa vie. La fuite même lui est défendue : une police inflexible veille aux portes du royaume. La religion lui ferme les asyles qu'elle ouvre aux plus malheureux; et le prêtre de paix, au lieu de consolations et d'encouragemens, n'a pour lui que des malédictions et des menaces.

Nous ne parlons pas de la Sicile, qui réclame avec tant de justice et une si vaine persévérance ses parlemens antiques et ses droits héréditaires. On la livre sans défense au caprice napolitain; son existence politique est nulle.

Voilà l'état politique de l'Italie. En proie à des maux cruels et rongé d'ulcères dévorans, ce pays est parvenu à un tel degré de souffrance et de misère qu'il semble impossible que tôt ou tard le réveil de ce peuple ne vienne pas surprendre l'Europe. Les États du pape, la Calabre, le Piémont, la Lombardie, Modène, renferment

des élémens d'insurrection ; la Toscane, Rome, Naples, le duché de Parme, opposeront à la révolte ou une force active ou une force d'inertie. La haine des Autrichiens peut servir de point de ralliement à tous les partisans de l'indépendance ; mais l'influence du catholicisme et la puissance autrichienne sont là pour former une digue solide qu'il sera difficile de renverser. En deux mots, d'une part, le principe allemand : celui de la soumission et de l'immobilité ; d'une autre le principe français : celui de la liberté et du progrès, ne peuvent manquer de se développer tôt ou tard, et d'ébranler de leur lutte le sol volcanique qui servira de théâtre au combat. Mais si les Italiens veulent être libres, qu'ils créent eux-mêmes leur liberté : qu'ils refusent et repoussent le secours des armes étrangères. « Vaincre avec l'épée des autres, c'est vaincre pour être esclave, comme le dit avec tant d'éloquence, leur poète Filicaja ; » qu'ils sachent enfin que jamais peuple n'a joui de l'indépendance sans la mériter et sans la conquérir !

(*Metropolitan.*)



VIE ET AVENTURES DE TRELAWNEY,

AMI DE LORD BYRON.

Lord Byron, pendant son séjour en Grèce, passait la plus grande partie de son tems avec un homme singulier, dont les formes étaient celles d'un athlète, dont la force physique était extrême; chasseur, nageur, lutteur, qui eût défié les plus habiles; né en Angleterre et la détestant; versé dans les idiomes de l'Asie; connaissant à fond, par expérience et par goût, tous les arts de la guerre et tous les exercices du corps. On voyait ce géant musculeux et taciturne accompagner dans ses excursions le poète dont les mœurs ont toujours été féminines, et ces deux points extrêmes de la civilisation anglaise se confondre dans un amour commun pour la plus sauvage indépendance, dans une haine commune de l'hypocrisie et des convenances sociales, dans le même enthousiasme pour la liberté.

Imaginez un homme de six pieds six pouces. bien proportionné, le front haut, le sourcil élevé, le teint bronzé par mille orages, l'œil ardent et pensif, calme comme un Hercule en repos, toujours armé d'un poignard dont la lame brillante et le manche usé attestaient les longs services; presque théâtral dans son costume, simple dans son langage, rapide et immuable dans ses déterminations, caressant le danger comme un bien précieux, comme le charme de sa vie, enfin l'être le plus bizarre qui ait ja-

mais mis en action la poésie que d'autres se contentent de rimer.

Trelawney (tel est le nom de cet homme extraordinaire) a posé pour *le Corsaire* et *le Giaour* (1). C'est sur lui que Byron avait les yeux fixés quand il réunissait dans ces caractères la méditation contemplative du Nord et l'impétueuse férocité de l'Orient, l'analyse anglaise et la violence asiatique. Étrange modèle, qui a survécu à son ami, et qui vient de donner en trois volumes sa biographie complète! On l'avait accusé d'actions atroces; on disait qu'un mystère sombre et sanglant couvrait sa jeunesse d'un voile impossible à soulever. Et le voilà qui déchire ce voile, avoue une belle série de meurtres commis pour sa défense personnelle; une suite d'incidens plus tragiques et plus romanesques que les romans de madame Radcliffe. Son nom manque, il est vrai, à ces confessions téméraires, qu'il vient de publier sous le titre de : *Aventures d'un Cadet de famille*. Mais on ne peut s'y méprendre, c'est M. Trelawney lui-même qui est le héros de son prétendu roman. Il n'y a qu'un seul homme, dans les Trois-Royaumes, auquel un tel rôle puisse appartenir; le protagoniste de ce singulier drame a seul été capable de l'écrire. L'empreinte vigoureuse de la réalité est là, vivante, brûlante, profonde. Les ombres que l'imagination évoque n'ont pas cette consistance palpable, cette puissance qui pénètre. A voir cette fraîcheur de coloris et cette nouveauté d'images, vous dites : Ce n'est pas la pensée qui seule a souffert et joui de ces créations, c'est le corps et l'ame qui ont passé par ces épreuves; cette expérience, on l'a chèrement ac-

(1) M. Paulin Pâris a donné une traduction très-élégante et très-pittoresque de ces deux poèmes. Elle se trouve dans les *Œuvres complètes de lord Byron*, publiées à 2 fr. 25 c. le volume, par MM. Dondey-Dupré père et fils.

quise, et la réflexion l'a fécondée. Aussi, cet ouvrage d'un homme qui a été pirate, est-il peut-être le plus remarquable livre qui soit sorti des presses de Londres depuis dix années, non-seulement pour l'intérêt de la narration, mais pour l'originalité et la richesse des faits, le mordant et la concentration du style, la vigueur et l'éclat des peintures.

Ce flibustier, qui a tué de sa main plus de victimes que les gazettes ne contiennent de noms héroïques après les grandes batailles; cet homme qui, dit-on, a vingt fois mérité la corde, et qui prend la plume pour nous dire comment il l'a méritée; ce corsaire qui a donné une impulsion au plus grand poète du siècle et qui a teint ses vers de la nuance sanglante et aventureuse, misantropique et violente, devenue le caractère spécial du talent de Byron, ne s'est pas contenté d'esquisser un récit rapide des exploits qui l'ont isolé du reste de ses semblables; il descend dans les secrètes profondeurs de sa destinée; analyse en philosophe les mobiles de sa conduite; cherche à montrer, et montre en effet, quel ressort a lancé sa jeunesse dans cette arène hasardeuse; quelles modifications son ame a subies; quelle tyrannie, pesant sur son enfance, en a fait jaillir ces terribles résolutions, et ces actes effrénés qui ont épouvanté ses contemporains. Cette analyse psychologique est admirable. Elle est vraie; elle n'a jamais été tentée; nul homme n'a pu creuser cette source obscure des actions et des sentimens humains. La plupart des aventuriers avaient trop peu de loisir pour songer à se peindre eux-mêmes : parmi les grands écrivains, nul n'a fait ce que Trelawney avoue.

C'est le seul livre où j'aie suivi le progrès d'une mauvaise éducation, le seul où j'aie trouvé une accusation complète intentée, par un homme remarquable, contre l'immoralité, la barbarie et l'égoïsme inculqués par les colléges. Trelaw-

ney, chez son père, n'éprouve que mauvais traitemens. On ne lui montre aucune tendresse; son père le chasse toujours de sa présence et lui prodigue les injures; l'enfant s'irrite et s'indigne; il pleure, se révolte : on l'accable de coups. Il y a dans la cour de la maison un vieux vautour enchaîné, oiseau fort méchant et que le père aimait beaucoup : le jeune Trelawney se venge sur ce pauvre animal, se bat avec lui en duel et le tue. Mais laissons-le parler. Son récit est trop curieux pour que nous lui fassions subir la plus légère altération.

« J'avais de neuf à dix ans. Mon père, qui regardait comme inutile l'éducation du premier âge, s'aperçut enfin que j'étais un grand garçon, oisif, musculeux, vigoureux et gauche, et que toute cette force inemployée serait nécessairement appliquée à mal faire. Ma mère insistait pour que l'on m'envoyât à l'école; mon père défendait son système; et cette discussion, journellement renouvelée, n'avait encore eu aucun résultat, lorsque le plus léger hasard décida la question et m'ouvrit les portes du collége. J'étais monté sur un pommier, dont je jetais les fruits à mon frère, qui les recevait d'en bas; mon père nous surprit : une bagatelle suffisait pour le courroucer; il ne dit pas un mot, nous ordonna de le suivre, traversa les terres labourées et les plaines de son domaine, et marcha ainsi, escorté par ses enfans silencieux et frémissant de crainte. Nous fîmes deux lieues de cette manière. « Comment crois-tu que ceci finisse? » demandais-je de tems en tems à mon frère; il ne me répondait pas. Nous traversâmes la ville, au bout de laquelle notre père s'arrêta. Un mur de prison était devant nous; une grosse porte armée de fer tourna sur ses gonds; nous en franchîmes le seuil, et bientôt un long corridor retentit sous nos pas.

» Nous fûmes admis dans une salle basse, spacieuse et

sombre, d'où nous pénétrâmes dans un parloir étroit. L'aspect des lieux nous terrifiait; les dix minutes que nous passâmes là nous semblèrent une éternité. Enfin un petit homme, sec et âpre dans ses manières, la tête haute, frisée, poudrée, armée de lunettes, le col serré d'une cravate étroite, et les pieds étincelans sous deux boucles d'argent, se présenta. Il y avait du vautour dans sa figure, et son œil perçant devina bientôt le motif de notre visite. Pendant qu'il s'épuisait en révérences, nous l'observions, et son air de formalité, de sévérité, d'acrimonie, nous frappait singulièrement; rien n'est plus terrible pour un jeune garçon. Il invita mon père à s'asseoir, nous fit signe que nous pouvions prendre des siéges, le tout avec une impatience et une rapidité de mouvemens qui nous disait que cet homme aimait mieux agir que de parler.

» Je crois, lui dit mon père, que vous êtes monsieur Sawyers?

— Oui, monsieur.

— Y a-t-il de la place dans votre école?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! monsieur, j'espère que vous voudrez bien vous charger de ces deux incorrigibles garnemens : je ne puis en rien faire. Tenez, en voici un, continua-t-il en me désignant, qui fait plus de dégât chez moi que vos soixante pensionnaires ne pourraient en faire.

» Le précepteur laconique me regarda pardessus ses lunettes, me toisa fort exactement, serrant le poing de la main gauche, comme s'il eût déjà tenu et brandi l'arme vengeresse, pencha la tête de côté pour intimer la ferme résolution de me soumettre. Mon inauguration continua.

— « C'est un sauvage, un être que personne ne peut gouverner. La potence l'attend, monsieur; il a le diable au

corps : fouettez-le monsieur, ou ce sera le plus mauvais sujet du monde. Je l'ai trouvé en flagrant délit ce matin, me volant, monsieur; volant son père! Il avait fait entrer dans le complot son frère aîné, dont le naturel est meilleur. »

» Quelques arrangemens indispensables succédèrent à ce beau discours; notre père ne nous dit plus rien, salua M. Sawyers et s'en alla.

» Voilà comment je fus jeté dans la vie et dans la société. Que l'on songe à mes sentimens outragés, à cette brusque révolution de ma destinée; on m'arrachait du toit paternel sans avertissement, sans préparation, sans consolation. J'étais livré à un étranger, menacé, aigrement traité, abandonné, seul, dans une geôle assez spacieuse, mais toute verrouillée, murée, fortifiée et affreuse à voir. Qu'on se mette à ma place. Trente ou quarante écoliers, de quatre à quinze ans, nous environnaient, faisaient leurs observations et nous questionnaient. J'aurais désiré que la terre s'ouvrît, m'engloutît et cachât dans ses entrailles la torture qui me déchirait le sein. Ce vœu, je regrette encore qu'il n'ait pas été accompli; oui je le regrette du fond de mon ame, aujourd'hui que je regarde en arrière et contemple ma vie. Si j'avais pu prévoir l'avenir, ou rêver la destinée qui m'attendait, tout enfant que j'étais alors, je me serais brisé la tête contre cette muraille qui me servait d'appui. J'étais silencieux et sombre, mon frère semblait plus résigné que moi, mais sa paupière appesantie, sa voix voilée, ses joues tachetées de rougeurs ardentes, indiquaient assez que nos sensations, si elles différaient d'intensité, étaient les mêmes chez l'un et l'autre.

» De toutes les journées cruelles que je passai à l'école, la plus cruelle fut la première. A souper je ne pouvais pas manger; et les alimens grossiers, déposés dans

l'écuelle de bois, plus convenable au repas d'un chien qu'à celui d'un homme, restèrent devant moi sans que j'y touchasse. Je n'éprouvai un peu de soulagement que le soir, lorsque, étendu sur ma paillasse, et environné d'enfans qui ronflaient, je me trouvai enfin libre de donner cours aux larmes qui m'étouffaient. Je sanglotais bruyamment : quelqu'un fit un mouvement; je retins mon haleine, et j'attendis que tout le monde fût rendormi; alors je sanglotai de nouveau, et personne ne me troubla plus; la nuit s'écoula presque tout entière. Mon oreiller était humide quand je fermai l'œil, harassé par cette pénible veillée. A peine venais-je de m'assoupir, une main rude me secoua, me jeta hors du lit, et me fit descendre dans la salle d'études.

» Les enfans, soumis à l'oppression de leurs maîtres absolus, sont cruels, et cette cruauté fait leurs délices. Toutes leurs mauvaises dispositions s'éveillent ; tous les principes généreux de leur nature, on les étouffe ; leurs premiers pas, au milieu de leurs camarades, sont ceux d'esclaves misérables ; faibles, ils sont écrasés par les forts ; les tours qu'on leur joue, tours barbares et dignes de bandits, laissent chez eux une impression ineffaçable ; plus tard ils mettent à profit ces instructions ; ils se souviennent qu'on a raillé leur innocence, abusé de leur bonté, qu'ils ont été volés par les plus adroits, rossés par les plus vigoureux : ils apprennent la barbarie, la perfidie, l'égoïsme; leçons de l'école qu'ils rapportent ensuite dans le monde. L'enfant qui, au collége, reste accessible à quelques sentimens honnêtes, et qui ne s'endurcit pas sous les mauvais traitemens, n'est qu'une victime et un jouet.

» Le maître entra : pédagogue de l'ancienne fabrique, ayant dans la puissance divine du martinet une foi implicite, l'appliquant à tort et à travers, et tranchant à grands

coups de fouet toutes les questions. Cette académie de belles-lettres n'était qu'une maison de correction. Je vis le sang couler, j'entendis des gémissemens; je me rappelai la recommandation de mon père, et je tremblai.

» Comme tous mes souvenirs de collége sont des souvenirs d'esclavage, de douleur et de souffrance, on me permettra de précipiter un récit qui m'est pénible. Le fouet, la correction à coups de canne, tel était mon ordinaire; rarement, et seulement dans les grandes occasions, diminuait-on cette dose d'éducation physique et morale. Je me bronzai, je bravai les coups; mon corps devint de fer, et le maître me regarda comme le plus méchant garnement, le plus têtu, le plus incorrigible, le plus désespérant coquin sur lequel son martinet fût tombé. Il varia ses châtimens, mais sans succès; il n'y a que la douceur dont il n'ait jamais songé à se servir; c'était chose étrangère à ses habitudes et qu'il paraissait ignorer complétement.

» En peu de tems je devins insensible à la crainte comme à la honte. Ce qu'il y avait de délicatesse et d'affection dans ma nature, recula et se renferma dans les profondeurs de mon ame. Je me tus, je couvai ma haine, je méditai ma vengeance. Les autres écoliers faisaient de vains efforts pour échapper à l'ignominieux traitement du maître. Je vis l'inutilité de ces efforts et me résolus à tout braver. Ma rage eut pour victimes mes camarades; je fus respecté dès que je fus craint; je mis à profit cette observation. Dès-lors je ne comptai plus que sur moi-même, et je me promis de ne jamais être victime que de la nécessité. Ce qui devait détruire mon énergie la doubla. Je sentis un mâle et redoutable génie s'emparer de moi; et tout ce que l'on tenta pour le détruire fut inutile; j'étais comme le jeune pin qui pousse ses branches dans un lit de granit, et fleurit sur le roc desséché. »

La clé de la vie et du caractère de Trelawney se trouve tout entière dans ces pages. Toute sensibilité est déjà émoussée en lui, la souffrance n'a plus de prise sur son organisation; la haine de l'autorité, le besoin de vengeance et l'obstination la plus furieuse, composent son être moral.

Le maître de pension renvoya chez son père cet écolier mutin et dangereux. Oisif, Trelawney feuilleta quelques volumes : un récit de la révolte de l'équipage de *la Bienfaisance* contre son capitaine, et la vie de *Paul Jones*. La corde sensible de cette ame violente et fière résonna sous l'influence de ces narrations aventureuses, et son sort fut décidé. Il manifesta le désir de devenir marin; son père y consentit avec joie. Manière commode de se débarrasser d'un mauvais sujet! Les parens qui ont gâté ou maltraité leurs enfans, les placent sur un des vaisseaux de sa majesté, asyle toujours ouvert à l'écume de notre jeunesse, et où la discipline la plus inflexible se charge de transformer le garnement en héros. Ordinairement ce mode de guérison réussit : ou le patient meurt avant d'être homme, ou il devient capitaine et amiral. S'il tombe sous le fouet, sa tombe est obscure; si le sang qui bouillonnait dans ses veines d'adolescent a coulé pour le pays, sa tombe est l'Océan, et la renommée consacre son nom. Quant à notre héros, il apporta sur le pont du navire une indiscipline invétérée, une misantropie farouche, résultats de son éducation de collége et que nous allons voir se développer dans sa vie de marin.

« Je me fis remarquer et respecter à force d'audace. Rien ne m'effrayait. Mon indifférence, mon apathie, ma négligence des devoirs ordinaires de mon métier étaient presque tolérées en faveur des services que je rendais, du zèle que je déployais, de ma témérité dans les dangers, de mon activité infatigable dans les tempêtes et les gros-tems.

Les bourrasques de l'Océan Indien sont terribles. En cinq minutes, le navire peut être perdu : c'est un homme précieux qu'un matelot vigoureux, déterminé, adroit et prêt à tout, quand les courages faiblissent, quand l'équipage frémit, que les mâts plient comme la ligne du pêcheur, que les petites voiles se déchirent et s'effilent en rubans qui flottent dans l'air, que le vent balance les marins accrochés aux cordages et les trempe du haut des bonnettes dans la mer, quand le bruit sauvage des vagues et du vent couvre toutes les voix, et que, pour toute lumière, on a le resplendissement rouge et rapide de l'éclair.

» Dans ces circonstances, je m'éveillais le premier ; je m'élançais de la caronnade où je m'étais assoupi, et les paupières encore fermées, je répondais seul à la trompette du capitaine. Ce tumulte des élémens me plaisait ; cette guerre, cette lutte, cette énergie à déployer, convenaient à mon organisation. Plus l'orage était furieux, plus j'étais content. Mon mépris du danger me sauvait ; d'autres plus exacts, plus précis, et qui dans les tems ordinaires remplissaient merveilleusement leur office, se demandaient encore ce qu'il y avait à faire, si telle manœuvre était possible : déjà, moi, je l'avais accomplie ; j'étais au sommet du mât dont ils se préparaient à monter l'échelle. Mon imprudence, accompagnée de sang-froid, était toujours heureuse. Les matelots aimaient cet élan, prophétisaient ma gloire dans l'avenir, et entouraient l'auteur de ces exploits d'une considération spéciale. Les officiers, accoutumés à mon indolence, à mon dédain pour la discipline, espéraient que je reviendrais un jour à la résipiscence.

» Mais ces espérances s'évanouissaient avec les scènes qui les avaient fait naître. Le tems devenait calme ; et je perdais la gloire que j'avais acquise pendant le moment du péril. Les officiers cessaient de m'estimer : mes cama-

rades seuls m'appréciaient. Je protégeais le faible contre le fort; je ne permettais à personne d'être tyran. Ma taille était devenue colossale; mon caractère ne s'était point amolli; et mon obstination était telle, que dans mes luttes avec les matelots plus âgés que moi, je finissais toujours par les dompter en les fatigant. Tout pliait devant cette impétuosité et cette persévérance : on n'osait se mesurer avec moi. Je ne m'avouais jamais vaincu; et sans respect pour les lieux ou les personnes, je renouvelais éternellement le combat. Enfin l'indépendance hardie avec laquelle je traitais mes supérieurs, achevait de me rendre cher à mes camarades.

» Le capitaine et les lieutenans essayèrent de me dompter. Toute leur puissance, tous leurs châtimens se brisèrent contre mon obstination; la torture ne m'eût pas intimidé. Je trouvais un secret plaisir à outrer leur sévérité; j'ajoutais aux punitions qu'ils m'infligeaient; je leur opposais un stoïcisme insolent. Au lieu d'aller passer trois ou quatre heures sur la dunette, comme on me l'ordonnait, je m'étendais le long des vergues, je m'y endormais bercé par le vent; et quand le sommeil ne favorisait pas mon projet, je feignais de dormir. C'était un hamac fort dangereux; on craignait que je ne tombasse, et le capitaine imagina de punir ma téméraire indifférence en m'effrayant à mon tour. La mer était grosse et le vent très-calme lorsqu'il m'enjoignit de monter, de rester trois heures à l'extrémité du grand mât. C'était changer ma position habituelle, et je me révoltai un peu contre l'injonction. Cependant, après avoir réfléchi, je me résignai; je grimpai jusqu'à mon poste. Parvenu à cette hauteur d'où je ne pouvais sans étourdissement regarder la mer, je m'assis sur cet étrange divan, les jambes croisées, la tête penchée sur ma poitrine, et je feignis de dormir. Le lieu-

tenant qui me croyait endormi, me criait d'en-bas : *Prenez garde ! réveillez-vous, vous allez tomber !* Ces avertissemens me fatiguaient ; je nageais admirablement bien ; je résolus d'antidater sa prophétie et de me laisser cheoir dans la mer tout éveillé. La marche du vaisseau favorisait mon dessein ; et j'étais bien aise de tenter cette expérience. Le soleil se couchait, chacun était à son poste, et l'on avait cessé de m'observer ; un flot monstrueux s'approchait du navire, je me jetai sur sa crête gigantesque. Le poids de mon corps, augmenté par l'élévation du lieu d'où je tombais, m'enfonça dans la mer à une très-grande profondeur ; j'étais mort, si, en tenant mes mains au-dessus de ma tête, en remuant mes membres tant que j'étais en l'air, et en plongeant droit dans l'eau, je n'avais maintenu mon équilibre.

» L'agonie qui s'empara de moi, après ma chute ; la suppression de toute respiration ; la torpeur de tous mes membres, dont la sensibilité s'était concentrée avec une douleur incroyable dans ma poitrine brisée ; l'affreuse sensation d'une chute rapide comme la foudre, et impossible à ralentir ; la conviction de l'inutile fatigue causée par mes efforts convulsifs, formaient un supplice horrible et que j'essaierais en vain de décrire. Le froid de la mort me saisit, je ne vis et n'entendis plus rien : seulement des bruits confus frappaient par intervalles mon oreille engourdie.

« Ensuite il me sembla que ma tête et mon sein allaient se briser ; j'aperçus une foule confuse de figures qui m'entouraient, de visages qui se penchaient vers moi ; je ressentis un grand dégoût, une mortelle nausée. Tous mes membres tremblèrent, mes dents claquèrent, je me crus sur le point de me noyer encore une fois et je me débattis convulsivement. Cet affreux état doit avoir duré long-

tems; la première sensation dont j'aie conservé le souvenir net et précis, est celle que produisit sur moi la voix du capitaine Aston, qui me criait : *Comment cela va-t-il?* J'essayai de parler, mais je ne le pouvais pas. Mes lèvres se remuaient sans prononcer une parole. « Vous êtes à bord, me dit-il, et n'avez rien à craindre. » Je regardai autour de moi. Il me sembla que l'eau remplissait mes pores et faisait frémir à-la-fois tous mes nerfs. Pendant quarante heures, je restai en proie à une douleur insupportable. Mes narines, mes oreilles, mes lèvres semblaient percées et torturées de mille manières. Mais qu'était cette torture? J'avais atteint mon but. »

Ne croirait-on pas lire la vie d'un démon, que d'autres démons élèvent et préparent à sa mission maudite? Esclave et tyran, bourreau et victime, sur le pont du navire comme sur les bancs de l'école, il poursuit sa route, et finit par devenir la terreur de ses supérieurs, comme il a été le fléau du collége. On emploie pour se venger de lui des moyens barbares; son sang coule, sa chair est meurtrie; alors tout le génie infernal qui couve depuis si long-tems dans son sein, s'éveille et fermente. L'exécuteur des ordres du capitaine, l'aide-marine qui l'a dénoncé et persécuté, expire frappé de vingt coups de poignard; il jette sur ce premier cadavre le corps du second lieutenant massacré à coups de queue de billard, le laisse pour mort, quitte son vaisseau et monte sur le premier cheval sauvage qu'il rencontre et qu'il dompte. Autre Mazeppa, il se cramponne à la crinière du quadrupède moins effréné et moins impétueux que lui-même, fend l'air, traverse les déserts et les forêts et ne s'arrête qu'au moment où le cheval qui n'a pu se débarrasser de son vainqueur, tombe épuisé de faim et de lassitude.

Une nouvelle carrière s'ouvre alors devant lui; le

soleil des Tropiques embrâse le sang de ses veines, et exalte encore cette frénésie d'indépendance. Il devient pirate et court toutes les mers d'Orient. Le théâtre de ses exploits c'est l'Océan-Indien, ce sont les îles de l'Archipel-Indien, c'est le détroit de la Sonde, le pays de l'amour et de la fureur, les latitudes où la vie et les parfums surabondent, où la plus faible tige est chargée d'arômes puissans, où le soleil brûle et tue, où la brise-marine est une vapeur qui enivre, où tout est gigantesque, la feuille de l'arbre, l'ame de l'homme et ses passions. Trelawney trouve enfin une patrie dans ces régions qu'il n'abandonne plus, dont il ne s'écarte plus; l'Ile-de-France, Madagascar et le Canal-Mosambique, sont les points les plus occidentaux où s'arrêtent ses expéditions. Il se lie avec un homme aussi aventureux que lui, aussi peu scrupuleux dans sa vie, mais plus prudent et moins brave; marchand, à ce qu'il dit, voleur dans la réalité, contrebandier par principe, pirate philosophe qui prouve très-bien la nécessité de piller les pillards, d'enlever à la Compagnie des Indes-Orientales ses richesses injustement acquises, et de redresser les torts du monopole, en s'appropriant ses bénéfices. Voilà le compagnon de Trelawney, le Patrocle intéressé de cet Achille maritime : et Dieu sait quels exploits ils accomplissent ensemble, quelles prodigieuses, quelles sanglantes aventures leur fournissent cette terre et ces mers d'Orient, si fécondes en merveilles et en crimes.

Là s'achève l'éducation du corsaire, dont lord Byron s'est plu à perpétuer le souvenir et à embellir le type. L'Asie est une école où vous n'apprendrez ni le respect pour la vie humaine, ni la pitié, ni la clémence. Il faut une main de fer à ces organisations de feu. Il faut des tyrans à ces esclaves rebelles. Revenu pirate oriental, Trelawney, sous le nom bizarre de *Leolonais* s'imprègne de

tout l'esprit de son double rôle ; il fait régner la force, la ruse, l'adresse, frappe de mort quiconque lui résiste, et change sa vie en une orgie perpétuelle de massacres, de dangers, de combats, de jouissances violentes et hardies, d'actes généreux et téméraires, en une perpétuelle ivresse de sang et d'aventures, mêlée de quelques intervalles lucides et doux, où les qualités nobles de son ame, une sensibilité étouffée depuis le berceau, un amour profond de la nature apparaissent avec un charme puissant et magique. Vous diriez un ciel assombri par l'orage et dont quelques échappées de vue laissent apercevoir l'azur.

Soit que l'auteur ait raconté naïvement ses actes, ou qu'il ait été fanfaron de vices, une exécrable moralité résulte de ce poème épique consacré à une vie pleine de meurtres. Les actes désespérés dont elle est semée, se revêtent d'un dangereux éclat ; cette ivresse n'est pas sans prestige. La violence semble un déploiement naturel des forces humaines : l'assassinat est le résultat nécessaire d'une position difficile. La vengeance est déifiée ; de tous les maux de la vie, il n'en est pas un qui ne trouve son facile remède, le suicide. Si un Malais, un de ces fils de la partie du monde où les veines renferment le plus de lave brûlante, avait tracé ces pages avec la pointe de son poignard tortu, empoisonné, dégouttant de sang, l'inspiration n'en serait pas plus démoniaque ni plus terrible. Les pages de Byron ne contiennent rien de pareil : il est resté au-dessous de son modèle. Ce ne sont que combats sur mer, séjours dans des îles désertes, au milieu de sauvages de toutes les castes ; ouragans, tempêtes, incendies, simoûm du désert, fuites, délivrances miraculeuses, manœuvres hardies, naufrages, révoltes, lutte contre les flots, les vents, les hommes. Le drame a pour acteurs une troupe de bandits, bigarrée, amphibie, féroce,

sans lois, sans foi, mais non sans talens ni sans courage; matelots de tous les pays et de toutes les couleurs, en guerre avec le monde entier, et surtout avec leur patrie, avides de pillage. insoucians de la vie, généreux par boutade, ivres la moitié du tems, bêtes sauvages à figure humaine et qui n'empruntent à l'humanité que les qualités nécessaires pour continuer leur métier difficile: l'adresse, la ruse, la force des combinaisons et, je ne sais quelle gaîté violente, commune à tous les hommes qui jouent un jeu si dangereux. Le sang coule comme l'eau tombe des nuages; la vie s'éteint comme les mille flambeaux d'une cathédrale dont les cérémonies sont achevées; la mort se promène au milieu de ces honnêtes gens, les décime, les frappe et frappe leurs adversaires; nul n'y prend garde. Le cerveau brûle, le sang bout, la main s'arme, les hommes-démons sont aux prises: puis tout est calme. C'est une affaire finie. La mer est là pour laver les taches rouges sur le pont du vaisseau: un corps ou deux de plus ou de moins dans les abîmes valent-ils la peine d'en parler?

Au moment où nous écrivons, ces choses se passent encore, de telles scènes ont lieu dans les mers d'Orient; que dis-je? dans toutes les cours d'Asie. Les monarques asiatiques ne sont que des pirates de terre-ferme dont les meurtres et les brigandages sont aussi légaux que ceux des pirates de l'Asie. Ce qui est singulièrement caractéristique, c'est que le héros de notre histoire, après avoir régné sur les mers en tyran, a rapporté de son aventureux pélerinage la haine la plus profonde contre tous les despotes, une fureur ineffable contre les rois et les prêtres, un mépris inouï de toute autorité reçue, une animosité invétérée contre les lois, les formalités, les institutions civiles, les prisons, les gibets, les bourreaux et tout l'atti-

rail dont la société se sert et dont les tyrans abusent. Trelawney a substitué à ces instrumens son autorité privée, la force de son bras, la balle de son pistolet : et malheur à qui voulait lui faire céder le pas dans un sentier sauvage, ou humilier son petit pavillon au milieu des mers!

Souvent, fatigué d'émeutes et de carnage, il explore les déserts, parcourt des plages inconnues qui ont échappé à tous les voyageurs, des rives que les oiseaux de mer fréquentent seuls : nouveau Robinson aussi vagabond et aussi habile, aussi brave, aussi vigoureux que le Robinson imaginaire de Daniel Defoe, il entremêle à ses récits de naufrages et de tumultes quelques descriptions de lieux et quelques fragmens d'observations sur la nature, qui attestent la force et la vivacité de son esprit. Ces passages ne sont pas traités avec moins de soin et d'amour que ceux où le démon de la tempête, évoqué du sein des gouffres, prête aux pages du héros sa terreur poétique.

Le cri de guerre et le râle de la mort, le bruit sourd du vaisseau qui périt, la lutte acharnée de l'homme contre le génie des flots et contre ses semblables, sont plus faciles peut-être à reproduire que les scènes calmes et pittoresques. Comme le monarque solitaire de l'île Fernandez, Trelawney a son *Vendredi:* c'est une jeune Arabe, Zéla, bondissante et naïve comme l'antilope sauvage, mais habituée au péril, saluant d'un sourire le danger sous toutes ses formes; compagne fidèle, aimante et innocente; seule héroïne de ce genre que nous offre l'histoire du corsaire anglais.

Zéla et Trelawney subissent ensemble toutes les vicissitudes attachées à une vie si étrange et si hasardeuse. Nous regrettons de ne trouver place ici, que pour un ou deux épisodes de leurs aventures. Un jour qu'ils se promenaient sur les rives rocheuses de l'île Bornéo, le

frémissement du feuillage et l'approche de l'oiseau nommé *Faón*, attirèrent leur attention. La zoologie des Arabes, orthodoxe peut-être sous ce rapport et fondée sans doute sur des observations réelles, leur apprend que le *Faón* est le précurseur du tigre.

— Prends garde, dit Zéla, voici le faôn! le tigre le suivra de près.

» Ma carabine était chargée; j'y plaçai une nouvelle balle, j'appuyai l'arme sur les rochers, et je résolus d'attendre que l'animal vînt m'attaquer. Si je ne l'avais pas tué du premier coup, nous nous serions jetés à l'eau et nous aurions nagé jusqu'à la chaloupe qui faisait force de rames pour atteindre le rivage. Nous étions blottis dans des buissons qui nous cachaient. Le frémissement du feuillage continuait. A mon grand étonnement, je vis sortir du fourré, non un tigre comme je le croyais, mais un homme couvert de poils gris, et très-vieux. Je voulais me lever et marcher à lui. Zéla s'y opposa, me retint, me fit signe de me taire et de ne pas bouger. Le vieillard examina les lieux avec beaucoup d'attention, se courba pour voir si personne ne se cachait dans les environs, et se redressa : quand il fut debout, j'aperçus la plus extraordinaire des figures; son extrême maigreur, les longs poils qui le couvraient, la hauteur de sa taille, la longueur bizarre de ses jambes et de ses mains m'étonnaient. Son visage était noir, sillonné de rides profondes, d'où s'échappaient des touffes de barbe blanchâtre. Il marchait par grandes enjambées, se tenait fort courbé et s'appuyait sur une grosse massue, semblable à celle des insulaires de la mer du Sud. Plus je l'observais, plus il me surprenait. Malgré son grand âge et les infirmités dont il semblait accablé, une flamme sauvage, une malignité démoniaque, étincelaient dans ses yeux caves. Vous n'auriez pas dit un homme, mais un être

d'une nature intermédiaire, plus sagace que la brute, et douée d'un instinct perfectionné, mais dangereux et pervers. Il se dirigea vers l'Océan, s'assit sur une pointe de rocher, saisit une pierre aiguë, s'en servit pour détacher du roc des mollusques de différentes espèces, les dévora sans les mâcher, recommença cette opération, et enveloppa dans une large feuille quelques huîtres, débris de son festin. Ses regards s'arrêtèrent un instant sur la barque qui s'approchait; il se lava les mains et partit d'un pas un peu plus leste.

— Je vais le suivre, m'écriai-je; et je m'élançai.

— Non, non, me dit Zéla. Ne le fais pas. Ce vieillard est un *joungle admie*; aucune bête féroce n'est plus dangereuse et plus cruelle.

— Il est seul, je ne le crains pas, te dis-je, et ma carabine est chargée.

» Je le suivis en effet, mais par un sentier différent de celui qu'il avait pris : route couverte, tellement ombragée de tous les côtés qu'il était impossible de soupçonner son existence et de deviner ses sinuosités au milieu de l'épaisseur des bois. J'entendais les pas du vieux sauvage, et de tems en tems je l'aperçevais, armé de sa massue, brisant les rameaux qui s'opposaient à son passage. Zéla, que je n'avais pu engager à rester derrière moi, marchait sur mes pas. Pendant quelque tems, notre silencieuse procession s'avança ainsi à travers le bois. Guidés par le vieillard, qui ne se doutait pas de notre voisinage, nous tournâmes à droite, traversâmes comme lui une grande plaine, franchîmes le lit d'un torrent desséché, et nous nous trouvâmes en face d'un rocher à pic, espèce de muraille perpendiculaire, de seize ou dix-sept pieds de hauteur. Un pin, couvert de mousse, poussait au pied du roc et le dépassait de sa cime aiguë. Le vieillard, saisis-

sant le tronc de l'arbre, y monta, et parvenu à une branche horizontale, il s'y accrocha par les pieds et par les mains comme les matelots, puis avançant alternativement les mains et les pieds, il atteignit l'extrémité de la branche, d'où il se laissa glisser sur le roc. Nous l'imitâmes dans toute cette manœuvre, en ayant soin de ne pas nous laisser apercevoir.

» Il traversa une chaîne de rochers presque nus et stériles; quelques pins y poussaient. Il se baissa, fixa ses regards sur un vieil arbre, dont le tronc pourri, étendu par terre et à demi-décomposé, servait de lit à une douzaine de rejetons qui s'élançaient de son sein. Le vieillard prit la mesure de ces jeunes pousses, en arracha quatre, les disposa en faisceau; lia ce faisceau avec du jonc et s'en alla. Nous observions tous ses mouvemens; il fit plusieurs tours et détours, cueillit plusieurs fruits de bananiers et de manguiers, rejeta ceux qui ne lui semblaient pas mûrs et finit par se diriger vers un petit champ découvert, dont la forme était celle d'un amphithéâtre. Le sol était nétoyé, sablé, aplani, et un arbre magnifique, couvert de fleurs et de bourgeons blancs, protégeait de son ombre une hutte de joncs, très-bien construite.

» J'admirais le bon-goût de l'anachorète et le lieu pittoresque où il avait fait élection de domicile. D'un côté s'élevait une balustrade de rochers, couverte de tamarins et de noisetiers sauvages, dont le parfum se répandait au loin; cette balustrade naturelle, polie comme le marbre travaillé, formait vers le bas une grotte charmante, devant laquelle les tiges sveltes de trois arbres de bétel, au tronc élégant et souple, se balançaient sous le soleil qui faisait resplendir la blancheur de leur écorce. Derrière l'ermitage une forêt de joncs et de buissons épineux s'étendait à perte de vue; le tamarin, le cactus, l'acacia, l'arbre

des banians et le bambou au noir feuillage, s'élançaient de ce lit obscur et agité.

» Les mouvemens du vieux sauvage étaient remarquables par une dextérité singulière, mais qui me rappelait autant l'instinct de l'animal que l'adresse de l'homme. Il déposa près de son ermitage le paquet qu'il portait et se courba pour pénétrer dans sa cabane, où l'on ne pouvait entrer qu'en se traînant et dont le toit de palmier descendait jusqu'à deux pieds de terre. Je m'avançai lorsqu'il eut pénétré dans son asile et j'essayai d'y plonger mes regards. Cependant un froissement de feuillage se fit entendre, je me retournai, et j'aperçus un serpent à sonnettes, dont les yeux, brillans comme des diamans, s'arrêtaient sur Zéla, placée à quelque distance de moi. Je ne pensai qu'au péril qu'elle courait, et je m'élançai vers elle. Le serpent se glissa dans les buissons et disparut. Je la tenais dans mes bras quand elle s'écria :

— Oh ! le *joungle admie !*

» Je me retournai. Le vieillard s'avançait vers moi d'un pas ferme, brandissant sa massue, comme un tambour-major fait voltiger sa canne audessus de sa tête. Sa taille semblait plus haute, ses muscles paraissaient violemment tendus, ses yeux brillaient d'un feu plus ardent, ses dents serrées et blanches apparaissaient entre ses lèvres noires, ses sourcils rapprochés se fronçaient. Je tenais ma carabine de la main gauche, tout armée ; mais avant que je n'eusse le tems de l'appuyer sur mon épaule, il traversa d'une énorme enjambée l'espace qui le séparait de moi et m'asséna son coup de massue ; je reculai d'un pas et je fis feu : toute ma charge l'atteignit et lui traversa le flanc gauche. Il bondit à plus de trois pieds de terre et tomba sur moi. Son poids m'entraîna ; je me débattis quelque tems sous lui, et croyant ma fin prochaine, je criai à Zéla :

— Sauve-toi, nage jusqu'à la chaloupe!

— Il est mort, répondit-elle, il ne respire plus.

» Elle était là, près de moi, un épieu sanglant à la main. Elle l'avait achevé. Je me dégageai avec assez de peine, et je reconnus que ma balle avait traversé le cœur de mon ennemi; j'attribuai à cette circonstance le bond convulsif qui m'avait étonné. Le sang sortait à flots de sa blessure.

» Ce vieillard était un orang-outang. La maison où il demeurait était sans doute quelque ermitage abandonné. Tout, dans cette habitation délicieuse, s'accordait avec l'élégante simplicité de l'extérieur. On n'avait rien oublié de ce qui peut contribuer à la propreté et au bien-être. Une cloison partageait l'ermitage en deux; un verrou de bois, ingénieusement fabriqué, travaillé et poli avec soin, fermait la porte. Des fruits de diverses espèces étaient étendus sur la paille et séparés les uns des autres pour les préserver de la pourriture. Le *comfort* d'une chaumière écossaise se trouvait dans la tanière d'un singe de l'île de Bornéo. »

Si M. Trelawney se fût occupé spécialement d'histoire naturelle, s'il avait dans sa longue Odyssée pensé aux intérêts de la science, il aurait pu l'enrichir d'une foule de faits curieux et éclaircir plus d'une question obscure. Mais les naturalistes restent dans leur cabinet, d'où ils expliquent la nature comme un aveugle juge des couleurs; et les aventuriers courent le monde, sans se souvenir de Buffon ou de Linné. La grande plaie des sciences et des arts modernes, c'est, pour le dire en passant, cette séparation de la vie active et de la vie scientifique. Quand les orateurs étaient guerriers, lorsque Camoëns écrivait ce qu'il avait fait, lorsque Thucydide racontait les exploits auxquels il avait pris part, des chefs-d'œuvre naissaient de ce mélange

d'énergie physique, de dangers réels et de force méditative.

Les naturalistes de profession ne comprennent plus la nature; en voulant la classer, en ne s'occupant que de systématiser ses productions, ils se rendent eux-mêmes insensibles à sa beauté, comme les anatomistes sont insensibles à celles du corps humain. Les plus naïves descriptions, celles qui reproduisent le mieux les scènes naturelles, ne se trouvent point dans les pages des voyageurs botanistes ou zoologistes, mais dans celles des hommes doués comme Rousseau, Byron, Mme de Staël, et comme notre flibustier, d'une organisation impressible et mobile. Le lecteur admirera sans doute avec nous la vérité caractéristique qui distingue la peinture suivante d'un calme, près des parages de Java.

« Nous rasions la côte pour profiter, autant que possible, des vents de terre. Mais l'air était immobile; et notre navire, stationnaire sous les grandes ombres que projetaient les rochers du rivage, semblait fixé par enchantement dans les limites de leurs ténèbres. Pas un souffle de vent, pas une brise de terre ou de mer; plumes, débris de câbles, tout ce que nous rejetions tombait sur l'eau et ne bougeait plus. La mer, pétrifiée à l'œil, offrait une surface plane de marbre bleu, sur lequel on était tenté de marcher. Parmi le petit nombre d'objets doués de mouvement qui frappaient les regards, vous distinguiez ces petits mollusques, de forme élégante, que les matelots anglais appellent *vaisseaux de Portugal* : ils flottaient, aidés de leurs rames légères et de leurs petites voiles azurées, et manœuvraient autour de nous. Plus loin les étoiles de mer, semées çà-et-là, faisaient briller leur gelée rayonnante. Du fond des eaux s'élevait la *poürrie*, bizarre phénomène, vésicule pleine d'air qui, sortant des ca-

vernes maritimes, traverse toute la profondeur des flots, apparaît sous la forme d'un globule ridé, imperceptible, se gonfle par degrés, s'arrondit, se colore, devient une boule énorme, resplendissante, sonore, qui reflète les feux du soleil et du firmament, parcourt ainsi une étendue considérable, et ne crève que long-tems après sa naissance. Nous nous amusions à détruire à coups de carabine des flottes entières de ces globes diaprés.

» Souvent nous nous baignions, enveloppés de la voile carrée que nous abaissions dans la mer; excellent moyen d'échapper aux requins, tapis au fond de leurs grottes et toujours prêts à s'élancer de ces tannières sous-marines. La chaleur était si perçante, que nos *Rajepoûts*, malgré leur culte pour le soleil, se disputaient à grands coups de poings sur le pont, un pouce de terrain protégé par l'ombre des voiles. Je ne parvenais à me soulager qu'en frottant d'huile tout mon corps, et en plongeant fréquemment ma tête dans l'eau. Aucun navire n'est plus incommode à manœuvrer dans les climats chauds, qu'un *schooner*. Il a besoin de beaucoup d'hommes, et leur offre peu d'abri. Malgré mes précautions, malgré la fraîcheur que répandait l'ombre des agrès, mes lèvres et ma peau étaient sillonnés de fentes profondes; tous les matelots, en sortant de l'entrepont, semblaient sortir d'un bain de vapeur. L'eau ruisselait sur leurs fronts, et tous leurs vêtemens étaient humides de transpiration.

» Mais sur la mer comme dans la vie, les calmes sont passagers; ils annoncent et précèdent toujours un orage, une raffale, un grain, souvent un naufrage. Nous le savions, et nous nous hâtâmes de mettre à profit la plus légère brise, le premier souffle de vent, pour regagner notre ancrage de Ramahlua, dans l'île d'Abarou. Les toiles assoupies se soulevaient paresseusement le long de leurs

mâts ; le vent murmurait avec amour autour d'elles, et semblait craindre de les agiter ; notre schooner glissait lentement le long de la rive, comme un vaisseau de féerie, qu'une puissance invisible guiderait. Nous abordâmes enfin sur cette plage sablonneuse, d'où une petite rivière aux flots limpides se jette dans la mer. Une épaisse forêt d'arbres de petites futaies plonge à-la-fois dans les eaux ses racines et ses feuillages ; l'écume baignait leurs têtes verdoyantes et penchées, dont le frémissement léger répondait aux caresses des ondes. Un hameau javanais occupait l'embouchure de la rivière ; son chef, auquel nous donnâmes un peu d'eau-de-vie et de poudre à canon, nous permit de nous ravitailler dans son port. Le lendemain une forte bourrasque justifia notre prudence. »

D'autres chercheront dans les *Confessions du Pirate*, ces tableaux sanglans, ces mêlées furieuses qu'il excelle à décrire. Pour nous, les scènes paisibles et gracieuses que son pinceau ne rend pas avec moins de bonheur, nous inspirent plus de curiosité et d'intérêt. On voit que cette ame sombre et véhémente n'est pas inaccessible à des sensations plus calmes et plus douces : on s'étonne de retrouver chez un homme dont la dague se teint de sang humain, les mêmes émotions qui enchantent le philosophe et l'artiste.

« Pendant cette relâche à Ramahlua, je visitais souvent les habitans de l'île Bonny, peuple brave, hospitalier, entreprenant, que les Hollandais circonviennent de leur politique européenne, et qui ont eu le bon sens d'interdire l'accès de leurs domaines situés au centre de l'île, à cette race avide et rapace, dont la convoitise s'éveille si aisément, dont la ruse et la perfidie servent si bien la rapacité.

» Je m'étais procuré un grand filet pour la pêche, et des armes pour chasser. Un jour que je tournais la pointe sud

de l'île, je découvris une petite baie dont l'entrée était étroite; l'eau, quoique calme, y roulait avec bruit dans de profonds souterrains. Devant nous s'élevait une colline rocheuse, aux flancs déchirés et sauvages, nue jusqu'à la cime, mais couronnée d'arbres majestueux et touffus; des deux côtés, la baie était bordée de pointes de rocs, aiguës, superposées, brisées, inégales, et qui donnaient à ce lieu l'aspect le plus lugubre et le plus inhospitalier. La richesse de végétation qui caractérise l'Asie essayait en vain de se faire jour au milieu des silex et des granits: on n'y apercevait que ces plantes basses et rampantes dont les racines dures pivotent et s'enfoncent dans les fissures du roc, parviennent à les élargir, et finissent par atteindre la terre végétale. Tout le fer-à-cheval de la baie était tapissé d'un sable très-fin, jaunâtre, étincelant de mica, mêlé d'ossemens polis comme l'ivoire, et blanchis par le soleil et l'eau salée. La teinte d'azur foncé et transparent qui indiquait la profondeur de l'eau; l'absence totale de rochers et d'écueils, contrastaient avec la stérilité des rivages, avec leurs abruptes inégalités, avec la désolation de ces rives, où le pêcheur n'aurait pas pu construire sa hutte, et d'où l'homme semblait à jamais banni.

» Je résolus de jeter mon filet dans ces eaux qui me paraissaient devoir être poissonneuses. Je livrai ma barque au courant qui la poussa dans la baie; je l'arrêtai vers le milieu de la rive, à droite, et je la rabattis le long de la côte, aussi polie et aussi brillante que les bords d'une aiguière de marbre. Nous mîmes pied à terre, Zéla et moi, tandis que mes hommes, dirigeant la nacelle, cherchaient un endroit favorable à notre pêche. Vers le fond de la baie ils jetèrent leur filet et le retirèrent chargé de plus de poissons qu'il n'en aurait fallu pour nourrir un couvent tout entier. Le second coup ne fut pas moins heureux, et fut

suivi d'un troisième, puis d'un quatrième qui, à force d'entasser sur la plage nos richesses maritimes, rassasièrent nos regards même. Nous étions sept, et les provisions que nous fournissait l'Océan eussent ravitaillé tout une flotte affamée. Enfin nos bras se lassèrent; nos hommes allumèrent de grands feux sur la plage, et chacun devint cuisinier; la plupart des matelots furent malades des suites de ce repas gigantesque, dont ils se firent un honneur de ne rien laisser.

» Zéla, que ses suivantes malayes accompagnaient, gravit, aidée d'un épieu, la cime aiguë de la colline qui domine la baie; un des matelots, arabe comme elle, la suivait, et j'imitai leur exemple. Jeune, j'aimais cet exercice. Aujourd'hui que mon ambition s'est amortie, et que mes forces se sont épuisées, monter à un second étage est un exploit devant lequel je recule, et mon meilleur ami, mon plus mortel ennemi m'échapperaient également, s'ils voulaient s'élever jusqu'au troisième. A travers les âpres sinuosités de cette muraille rocailleuse, nous frayâmes notre route assez péniblement, et nous atteignîmes le sommet, espèce de plate-forme, d'où toute la perspective de la baie se découvrait aux regards. Là, je m'assis, allumai ma pipe, et j'admirai ce point-de-vue ravissant: au-dessous de moi, la petite baie ovale et noire, encadrée dans le sable jaunâtre de sa rive, comme un vieux portrait vénitien dans son cadre d'or; la grande baie de Bonny, environnée de forêts qui se reflétaient dans son miroir et que traversaient dans tous les sens, les proas pittoresques des indigènes; enfin, dans un coin du tableau, notre nacelle à la proue et à la poupe noirâtres, enveloppée de son filet gris, comme une araignée dans sa toile.

» Alors mon Arabe à l'œil d'aigle me fit remarquer une ligne de points noirs qui se suivaient avec rapidité dans la

baie, en tournant le promontoire. Je crus d'abord que c'étaient des canots submergés, dont la quille apparaissait à fleur d'eau.

— Non, me dit l'Arabe, ce sont des requins; on nomme cette baie la baie aux requins; et leur arrivée est un signe infaillible de mauvais tems. »

» En effet, un petit télescope de poche m'apprit que l'Arabe ne se trompait pas, et que c'étaient de grands requins bleus, dont les nageoires et le dos produisaient l'illusion qui m'avait trompé. J'en comptai huit. Après avoir processionnellement tourné la baie, ils en sortirent, puis ils y rentrèrent : un requin énorme, le plus gros que j'aie jamais vu, ouvrait la marche et leur servait de guide. A peine était-il rentré dans la petite baie, un grand bruit se fit entendre, un autre monstre, sorti des profondeurs de ces cavernes dont j'ai déjà parlé, attaqua le requin-amiral, et le combat commença. Les sept requins qui formaient la suite de celui qui venait de trouver un si redoutable adversaire, reculèrent un peu, se rangèrent en cercle et laissèrent le champ libre aux deux athlètes que j'observai avec une attention extrême et un vif intérêt.

» Cet ennemi, dont je ne tardai pas à distinguer les formes bizarres, c'était la licorne de mer, le *glaive,* ou le poisson à épée. Don Quichotte de la mer, armé d'un glaive terrible, il attaque tout ce qui entre dans ses domaines; sa tête est dure et polie comme le marbre; une corne affilée, plus longue, plus droite, plus forte que la lance des anciens chevaliers, se trouve plantée au milieu de cette tête redoutable. Elle a environ sept pieds de long; la partie la plus rapprochée de la tête est creuse et grosse comme le poignet; le reste est solide, plein, rond, très-poli, et d'une admirable blancheur. C'est avec cette ivoire que les Orientaux font leurs plus beaux ouvrages, et surtout ces

pièces d'échecs si recherchées des amateurs. Le requin, dont la gueule est plus large que celle du crocodile, dont la double mâchoire frappe et broie avec une violence irrésistible, se sert aussi de sa queue, dont il frappe son adversaire pour l'étourdir, avant de se retourner sur le dos, comme il est forcé de le faire quand il veut mordre. Jamais chevaliers en champ clos n'eurent à leurs dispositions des armes à-la-fois plus dissemblables et plus cruelles. Assis à la cime du roc, je contemplais ce spectacle avec une curiosité que le lecteur partagera sans doute.

» Accoutumé à ces luttes, et n'ignorant pas que c'en était fait de lui s'il exposait aux coups de son adversaire les parties vulnérables de son corps, ce requin expérimenté se contenta d'assommer de sa queue, comme d'un fléau gigantesque, le *glaive*, que cette manœuvre habile étourdissait; puis, descendant au fond de l'eau, dont les grands cercles concentriques me révélaient l'agitation, il essayait d'y attirer son ennemi, dont la fureur eût brisé la corne contre les rochers, ou qui, s'il avait été donner sur du sable se serait encloué lui-même, et livré comme une facile proie aux morsures du requin.

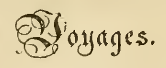
» Ce combat dura plus de deux heures, et par degrés l'avantage, long-tems disputé, se décida en faveur du *glaive*. Enfin ce dernier parvint à frapper sous le ventre le requin, que je vis rouler au fond de la mer, entouré du sang noir qu'il versait, battant l'onde avec fureur, et bondissant comme un vaisseau démâté. Le *glaive* fila à travers les eaux transparentes sans attaquer les sept autres requins; ceux-ci se retournèrent paisiblement et se dirigèrent du côté de la pleine mer. Bientôt au milieu d'une écume rougie et bouillonnante, le cadavre du requin vint frapper la rive: les dernières convulsions de l'agonie le faisaient bondir par intervalles, et sa queue continuait à s'agiter faiblement. »

Le reste de la vie et des aventures racontées par cet homme singulier, ne dément pas les préludes de sa jeunesse. Après avoir couru les mers d'Asie, et exploré tous les rivages de l'Océan-Pacifique, il prit part à la révolution grecque. De cette époque date sa liaison avec lord Byron. Un caractère de cette espèce, une ame de cette trempe, un gentilhomme anglais devenu écumeur de mer dans les parages d'Orient, un homme qui avait pu conquérir la plus énergique et la plus entière indépendance à laquelle on ait jamais pu atteindre, et qui l'avait achetée au prix de crimes et de dangers si multipliés et si merveilleux, devait frapper vivement l'imagination du poëte. Ils vécurent dans une grande intimité. Trelawney avait pour ami et pour confident le Grec Ulysse, dans la maison duquel il reçut long-tems l'hospitalité. Un Anglais, animé par une haine personnelle, assassina lâchement son compatriote, qui, poursuivi par les Ottomans, et partageant les malheurs de la famille à laquelle il s'était attaché, se réfugia dans la grotte qui servait d'asile à Ulysse et à sa fille. Cette dernière lui donna des soins assidus et devint sa femme. Un brick anglais les reçut à bord, et pendant toute la traversée les soins de la jeune femme, qui avait épousé un mourant, furent aussi tendres que persévérans. Grâce à eux, Trelawney fut bientôt rétabli; maintenant il habite l'Angleterre, où il a récemment publié la curieuse autobiographie dont on vient de lire quelques extraits (1).

(*Westminster Review.*)

(1) Note du Tr. C'est en partie sur les vives instances de Trelawney que lord Byron se rendit en Grèce; ils partirent ensemble de Livourne le 24 Juillet 1823. (Voyez les Mémoires de Thomas Moore sur lord Byron compris dans les Œuvres complètes de ce poète, publiées par MM. Dondey-Dupré.) Aussitôt leur arrivée, Trelawney fit la campagne de Négrepont avec le prince Ulysse. Le courage et la

bravoure qu'il montra dans toutes les occasions, lui attirèrent l'estime de ce chef expérimenté ; aussi Ulysse ne manquait pas de dire, lorsque l'occasion s'en présentait, qu'avec mille hommes comme Trelawney, il marcherait sur Constantinople. Lorsque, par suite des dissertations qui s'élèvent entre les divers chefs de l'armée grecque, ce prince se retira en 1824, avec sa famille dans la forteresse du mont Parnasse, Trelawney le suivit, ainsi que le capitaine Fenton ; c'est à ce dernier qu'on impute l'horrible assassinat dont Trelawney fut victime, et qui l'obligea de quitter la Grèce.



SIX SEMAINES

DANS LE PAYS DES KIRGHIZ.

Rousseau, qui, du milieu de Paris, emporté lui-même par les vices et les mœurs brillantes d'une société perfectionnée jusqu'à la corruption, vantait les charmes et les vertus de la vie sauvage, aurait dû, pour se convaincre de la vérité ou de la fausseté de ses doctrines, aller partager quelque tems la nourriture grossière et l'existence rude des nations qu'il préconisait. Il eût trouvé sous ces huttes enfumées plus de vices encore que dans les astragales et les dorures des salons parisiens. Ignorance, férocité, indolence, apathie interrompue par des élans brusques et passagers de courage atroce; perfidie mêlée à la cruauté, voilà ce qu'il eût observé parmi les peuples les moins éloignés de cet état de nature, si follement loué par son éloquence.

Un séjour de deux mois dans les plaines des Kirghiz eût suffi pour lui donner cette grande leçon de philosophie, que j'ai reçue pendant une captivité de plusieurs semaines et qui ne sortira pas de ma mémoire.

Cette tribu nomade habite les vastes steppes situées entre la frontière russe de Sibérie, la mer Caspienne, l'Irtish, le lac Balkash et le Jaxarte. La grande horde, composée à peu près de 450,000 ames; la petite, de 900,000 ames; et la horde du milieu, qui compte à-peu-près 1,000,000 d'ames, forment un total de 2,000,000 ou 2,400,000 individus, la plupart adonnés au vol, au pil-

lage, au meurtre, à la paresse, à l'ivrognerie; dénués de toute idée de civilisation, n'adorant que la force brute, et ne comprenant pas qu'un homme puisse sacrifier à l'utilité publique une fraction de son intérêt privé. La liberté, dans son acception la plus étendue, règne dans ces steppes; la liberté de mal faire, sans scrupule, sans entrave et sans remords. L'inaction est le bonheur pour le Kirghiz; il n'en sort que pour acheter, au prix de quelque forfait, le droit de recommencer son long sommeil. Vous le voyez, indigent ou riche, étendu sur une natte, la main posée sur une cruche pleine d'eau-de-vie, extraite du lait de ses jumens, laissant s'écouler ainsi les mois et les années, immobile tant que les alimens que sa femme lui apporte ne se trouvent pas épuisés. Des étés tout entiers se passent ainsi : il fait trop chaud pour que le Kirghiz s'expose à l'ardeur du soleil. Pendant l'hiver, il ne quitte pas sa tente; le froid l'épouvante. Sa femme et sa fille, ses esclaves naturels, se chargent de tous les soins domestiques. Quand le ménage manque d'argent, le Kirghiz se met en route et pille : puis il revient et s'endort.

Homère, en décrivant l'existence brutale de ses Cyclopes, semble avoir peint d'avance celles des Kirghiz. Leur apathie enfante tous leurs autres vices, un amour effréné du plaisir, une sensualité grossière, une curiosité ardente, un penchant vif pour le mensonge. Dès qu'un étranger paraît dans le camp ou l'*aoûl* des Kirghiz, on l'entoure, on lui demande des contes et des récits, on ne lui donne l'hospitalité que s'il veut amuser les loisirs de ses hôtes. Mélancolique et sombre, le Kirghiz se renferme souvent dans une solitude complète; la nuit, l'obscurité, le silence et le repos suffisent à son farouche bonheur. Il est plus crédule que les autres peuples asiatiques; mais sa

crédulité s'associe à l'habitude et au besoin de tromper, qu'il satisfait par les moyens les plus deshonnêtes. Jamais sa parole n'a aucune valeur, et si vous ajoutez à ces traits méprisables une légèreté extrême, vous reconnaîtrez que l'un des peuples les plus sauvages du monde est aussi l'un des plus complétement vicieux que l'on puisse imaginer.

Le Kirghiz possède peu, et, selon toutes les règles ordinaires il devrait peu convoiter : cependant son avarice, sa cupidité, son amour du pillage sont en raison inverse de ses ressources et de sa richesse. Il tue son frère pour conquérir un lambeau de vieux drap. Si une bande armée s'est emparée d'une montre, on la brise et chacun des spoliateurs emporte, pour trophée, un rouage, un ressort, une aiguille, un fragment du boîtier. Le partage de ces misérables dépouilles ne s'achève qu'à force de luttes et de meurtres. Revient-il dans sa famille, ses amis et ses parens exigent de lui qu'il subdivise encore en leur faveur le butin qu'il rapporte : aussi, ce peuple indolent vit-il dans une boucherie perpétuelle, dans un assassinat permanent.

Demi-païen, demi-mahométan, le Kirghiz, si vous lui demandez quelle est sa croyance, vous répond : « Je n'en sais rien. » *Shaytan,* le mauvais génie des Arabes, le *satan* des Hébreux, et *Khodo* (*God*), le bon génie des Persans, sont également les objets de son culte manichéen ; attaché nominalement à la secte orthodoxe des *Sunugiter,* musulmans, il profite de ce titre pour exterminer, non-seulement le Kafir, ou l'infidèle, le Bouddhiste et le Guèbre, mais le mahométan *shyaïte* ou hétérodoxe. Des débris d'idolâtrie grossière se sont conservés intacts chez cette nation, livrée à la puissance de ses magiciens. Elle n'adopte de l'islamisme, que les coutumes favorables à ses passions, la polygamie par exemple, qui n'a d'autres bornes que la fortune personnelle du Kirghiz. D'ailleurs aucun

d'entre eux n'accomplit ni les ablutions musulmanes ni les cinq prières de la journée. Point de mosquées, point de mollahs. Quelquefois un vieillard lit le Koran et toute la famille s'agenouille autour du prédicateur. La ville de Turkestan est pour les Kirghiz la ville sacrée. Ils croient que les ames des saints ou *awlias*, habitent leurs tombes, et que la prière peut les évoquer : ils pensent aussi que les étoiles sont habitées par les ames des mortels, escortées de bons ou de mauvais génies, bons s'ils ont vécu honnêtement; mauvais s'ils ont commis des crimes; superstitions assez touchantes, et qui prouvent que la barbarie même ne réussit pas à bannir toute poésie des mœurs d'une des nations les moins intéressantes et les moins pittoresques de la terre.

Les véritables prêtres des Kirghiz, ce sont les *jaurounjis*, les *ramshis* et les *baskys*, sorciers de différentes espèces. Le *jaurounji* jette dans le feu des os de mouton, il lit l'avenir dans la disposition des fissures que l'action du feu détermine. Le *ramshi* juge des événemens futurs d'après la couleur de la flamme dans laquelle il fait fondre la graisse des animaux. Le *basky*, espèce de corybante, fort semblable aux *chamans* de Sibérie, aux *curètes* antiques et aux convulsionnaires de France, joue devant ce peuple crédule une tragi-comédie beaucoup plus compliquée. Il entre lentement, les yeux baissés et l'air recueilli, sous la tente de celui qui le consulte. Des haillons le couvrent. Il saisit un *kobyz* ou violon grossièrement fabriqué, hurle des hymnes barbares, que les sons de l'instrument accompagnent, et imprime à son corps des mouvemens convulsifs dont la violence s'accroît par degrés. Bientôt ces contorsions deviennent furieuses; il se plie, il s'agite, il se redresse, il écume; la terre et ses lambeaux sont salis de son écume; il se roule sur le sol; il le frappe

de sa tête, il torture ses membres exténués de fatigue et tordus comme le chanvre qui forme un câble. Enfin, il lance le violon au loin, saute à une distance considérable, fait la culbute, secoue la tête avec une rapidité effrayante, pousse des cris aigus, évoque les esprits, semble de sa main étendue chasser les mauvais génies, et de son index recourbé appeler les génies favorables; puis, pâle de fatigue, les yeux pleins de sang, le corps ruisselant de sueur, il retombe sur le tapis, fait retentir une sorte de râlement épouvantable, s'étend comme un cadavre et reste sans mouvement. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes qu'il se relève, ouvre les yeux, regarde autour de lui, semble rappeler avec peine ses esprits égarés, commande le silence, et raconte aux assistans la vision terrible qu'il vient d'avoir. Toutes ces têtes penchées, tous ces yeux qui brillent d'impatience et de curiosité, l'enthousiasme des sauvages Kirghiz, lorsque les paroles du magicien ébranlent leurs passions, prouvent que l'intelligence de ces hommes abrutis par leur état anti-social n'est point dénuée de toute énergie, de toute puissance natives. Le *basky*, dont nous avons reproduit la ridicule scène, est à-la-fois le poète, le patriarche, le pontife, le conteur de la tribu nomade. C'est presque toujours un vieillard, *ak sakal*, une barbe blanche; et comme tel on le respecte. Les Kirghiz, d'ailleurs ingrats, vénèrent la vieillesse.

Le courage de ce peuple n'est que l'amour du pillage. Ils se réunissent par troupes nombreuses, montent des chevaux excellens, s'arment de sabres, de mousquets, de flèches, de massues, de frondes et surtout d'*arkans*, espèce de *lassos* ou de cordes à nœuds, destinées à saisir et enlacer des prisonniers. Avertis du passage d'une caravane, ils se placent en embuscade, se précipitent sur elle, et manquent rarement de la mettre en fuite et de la piller, tant l'impé-

tuosité de leur premier élan est violente et terrible. Mais s'ils rencontrent de la résistance, cette bravoure s'amortit aussitôt, ils fuient, saisis d'une terreur panique. Un bataillon d'infanterie, tenant la bayonnette en avant, repousserait toutes les hordes des Kirghiz. Ils savent faire la guerre d'escarmouche, fatiguer l'ennemi, le harceler, lui enlever des hommes, voler ses chevaux et ses bagages, mais non tenir campagne, faire tête à une armée, entendre sans frémir le bruit de la mousqueterie et du canon. Leurs prisonniers, ils les vendent; et le prix que ces captures leur rapportent, contrariant leur férocité naturelle, les empêche de se livrer à la cruauté qui les caractérise.

Hospitaliers envers les hommes de leurs steppes, mais inexorables pour les étrangers, ils réduisent en esclavage les chrétiens, les Persans, les Arabes; ils se contentent de piller le mahométan sunnyite, qui professe la même foi qu'eux. Du moins parmi les races atroces du Caucase, l'hospitalité est-elle une vertu respectée. Les Khirgises n'ont pour Dieu que leur intérêt du moment. Vains de leur noblesse, ils ont comme tous les peuples leur aristocratie, leur *limpieza de sangre*, leurs *hidalgos*, petits-fils des Khans en ligne directe. Un ruban accordé par la cour de Russie, devient non-seulement la gloire de celui qui l'a reçu, mais la décoration héréditaire de tous ses descendans, jusqu'à la dixième génération. Ainsi les nations civilisées n'ont rien à envier à ces sauvages, dont l'amour-propre et la frivolité se parent des mêmes ornemens, se contentent des mêmes hochets.

Chez les Kirghiz comme chez les Corses, la vengeance est une passion indomptable et ardente. Ils n'ont d'autre loi que celle du talion ; l'homme volé vole à son tour celui qui a commis le larcin, et s'il ne peut accomplir cette vengeance, il le tue. Tout Kirghiz qui a subi une in-

justice a recours à son couteau. Il assassine avec délice l'homme coupable de l'outrage ; si sa victime lui échappe, il tourne sa fureur contre lui-même et se poignarde de rage. J'ai vu les Kirghiz Kaïsaks et la petite horde faire prisonniers quelques individus de la caste Alimoulin, à laquelle on reprochait différens meurtres. Ces malheureux, entraînés par les Kaïsaks, furent attachés à un poteau, lacérés, brûlés, torturés de manière à prolonger à-la-fois leur souffrance et leur vie : et quand ce spectacle infernal atteignit un dénoûment reculé par la barbarie des Kaïsaks, le sang des victimes, recueilli dans des vases, servit de breuvage à tous leurs bourreaux.

Ces épouvantables mœurs ont pour contrepoids quelques vertus ; l'amour de la patrie et le respect pour les vieillards, distinguent les Kirghiz. Quel que soit le tems que les Kirghiz aient passé dans les régions civilisées, c'est à leurs steppes qu'ils reviennent, c'est elles qu'ils viennent habiter. A peine ont-ils réalisé quelques sommes d'argent, ils se hâtent de rentrer dans ce sauvage domaine où leurs aïeux ont planté leurs tentes. A Pétersbourg, chez les Baskirs, chez les Circassiens, le Kirghiz ne parvient jamais à s'acclimater ; si on l'enrégimente, il déserte ; si on l'enrichit, il va jouir de sa fortune dans le grand désert qu'il nomme sa patrie. *Chingari*, sultan de la horde du milieu, long-tems *major* au service de Russie, vit encore parmi ses compatriotes qu'il est venu retrouver ; les mœurs civilisées ne l'ont pas changé ; le luxe et les jouissances de la civilisation l'ont laissé aussi barbare, aussi féroce, aussi complétement Kirghiz que les plus sauvages de ses sujets.

Sept ou huit mille *tentes* ou familles kirghiz avaient été s'établir dans le gouvernement d'Astrakan ; le tiers de ces familles regagna, en 1820, ses steppes natales. Il fallait

voir tous ces hommes et ces enfans, traverser tumultueusement le fleuve Oural, et baiser avec une joie frénétique la terre de leur pays. La naïveté de leur émotion, la violence de leurs transports, imprimaient à cette scène un caractère de vérité touchante. Les femmes kirgihz, réduites par l'oisiveté de leurs maris à une servitude laborieuse, sont comme presque tous les êtres habitués à la souffrance, vertueuses et compatissantes. On dirait que toutes les bonnes qualités exilées de la tente des Kirghiz se sont réfugiées chez leurs femmes et leurs filles. Ce sont elles qui sauvent les jours du voyageur tombé entre les mains de ces brigands : elles qui se chargent non-seulement de tous les soins du ménage, de l'éducation des enfans, de la culture de la terre, mais du pansement des chevaux et même de la fabrication des selles et des harnais. Traitées comme inférieures ou plutôt comme esclaves, elles se plaignent rarement et souffrent dans le silence.

Chacune des femmes kirghiz habite une tente séparée, quel que soit leur nombre. La première femme, *Baïbicha*, commande à toutes les autres, dont les intérêts sont séparés, mais qui sont regardées comme égales. Chacune d'elles a son troupeau, sa propriété, ses ustensiles de ménage, qui à sa mort appartiennent à ses enfans et non au mari qui les lui a donnés. La *Baïbicha* peut quitter son mari; les autres femmes n'en ont pas le droit; la loi du pays les traite moins comme des épouses que comme des concubines. Il faut que ces dernières respectent la *Baïbicha*; et le Kirghiz lui-même peut lui donner des ordres, mais non la battre, et encore moins la tuer; privilége terrible dont il use trop souvent envers ses autres femmes.

A la mort du mari, le frère ou le fils aîné devient chef de la famille; les enfans partagent les biens du père. Les

Kirghiz préfèrent les femmes kalmoukes aux femmes de leur pays, dont le caractère est plus violent et plus rude. Jamais un homme ne choisit une épouse dans sa propre tribu, et encore moins dans sa propre famille. Par une singulière contradiction, le frère, successeur de son frère décédé, a le droit d'épouser une de ses jeunes concubines : ces usages barbares ne forment pas d'ailleurs un code de lois régulières ; et il serait impossible de rédiger en système complet les mœurs sauvages de cette race peu connue.

(*Asiatic Journal.*)

Tableau de Moeurs.

DU GÉNIE THÉATRAL

DANS LA VIE PRIVÉE, DANS LA MÉDECINE, DANS LA POLITIQUE ET DANS LES ARTS.

Qu'est-ce que le génie théâtral ? Je ne sais si mon titre vous a déçus ; mais ce n'est point de théâtre que j'ai à vous parler. Quittons les coulisses, le fard, le rouge, les costumes, la rampe, et toutes ces mesquines décorations qui attirent encore quelques oisifs, et dont la masse du public commence à se lasser. Mon sujet est plus vaste. Il s'agit pour moi de la mise-en-scène politique, du charlatanisme dans la science, des machines qui séduisent le peuple, des tableaux qui achèvent les révolutions, des grands effets qui satisfont la populace, changent les empires, assurent les réputations, plaisent aux femmes, et permettent aux gens qui possèdent ou briguent le pouvoir ou le crédit, de se passer de talent, de bon-sens, d'énergie, même de conscience.

Jadis on pouvait traiter cet art de charlatanisme, et le mépriser. Il est devenu trop honorable, de trop grands génies l'ont perfectionné pour que ce dédain soit licite. Je dis plus, la nécessité en est démontrée. Forcer l'homme à subir éternellement la fatigue d'un raisonnement sévère, le labeur de calculer ses actions et de peser celles des autres, fi donc ! c'est mal le connaître. La philosophie nous guide autrement. Elle exige moins de notre faible

nature : aujourd'hui deux grains de sagesse, demain trois grains de folie et de crédulité; un peu de science et d'examen compensé par une bonne dose d'abandon et de niaiserie : c'est là tout ce que notre organisation comporte. Menez donc vos semblables par l'influence des sens, par les apparences extérieures : souvenez-vous de l'influence que ces apparences ont toujours exercée sur vous-mêmes. Reposez leur esprit en leur offrant des spectacles qui les amusent, des points d'arrêt qui permettent à l'activité intellectuelle de se relâcher, à la logique de fermer son compas, à la raison de reployer ses ailes. Des jouets pour les hommes, des costumes, la lanterne-magique, des coups de théâtre, des changemens à vue, des jeux de scène, des tours de passe-passe, de la pompe, du spectacle : c'est tout ce qu'il leur faut, cela épargne la peine de penser.

Il y a toujours, dans les masses, une soif, un besoin de crédulité admirables, un invincible amour pour les symboles extérieurs, pour les choses qui frappent la vue et les sens. L'idée métaphysique du pouvoir n'est rien, mais un trône couvert de velours, étincelant d'or, élevé sur des gradins, surmonté d'un dais, voilà le roi. C'est quelque chose de dramatique et de frappant. Toute la majesté du pouvoir est représentée : nul ne peut s'y tromper. Un médecin qui vous révèle sans ambages l'état de la science et ses observations sur votre maladie, ce médecin n'attire point votre confiance. Vive le baquet de Mesmer, les baguettes d'airain, l'harmonica, le demi-jour et toutes les ressources de cette magie pharmaceutique! Il y a maintenant à Londres un empirique nommé John Long : cet homme prétend guérir toutes les maladies au moyen de frictions sur le dos, mais de frictions tellement fortes, violentes et réitérées, que la plupart de ses malades sortent de ses mains écorchés. Il demeure dans la rue de Harley;

ses appartemens sont meublés avec richesse. On fait de la musique pendant qu'il frotte ses patiens. Une file de voitures armoiriées encombre toujours la rue de Harley ; il vient de tuer deux femmes qui s'étaient fiées à son système frictionnaire ; et les tribunaux l'ont condamné à la prison et à l'amende ; eh bien ! la vogue ne le quitte pas ; les moyens qu'il emploie sont dramatiques ; on le siffle, mais il en rit ; les grands seigneurs et les grandes dames vont consulter le prisonnier, et le célèbre Burdett vient de porter témoignage en sa faveur.

Cette application du génie théâtral à la médecine n'est pas la première et ne sera pas la dernière. La médecine est pour le riche ce que la religion est pour le pauvre. Le riche craint pour le salut de son corps, le pauvre pour le salut de son ame : à l'un il faut des charlatans, à l'autre des prêtres jongleurs. Le peuple mépriserait une religion sans cérémonies ; les hautes classes estiment surtout une médecine imprégnée de charlatanisme et environnée de mystères. Le célèbre Coleridge rapporte un exemple curieux des effets, et si l'on veut de l'utilité du charlatanisme médical, et du triomphe remporté par l'imagination sur une maladie incurable.

Quand on eut découvert les propriétés de l'oxide nitreux, le docteur Beddoës crut que cette substance lui offrirait un spécifique certain contre la paralysie. Davy, Coleridge et lui se déterminèrent à tenter une expérience non pas *in animâ vili*, mais sur un paralytique de bonne maison, abandonné par ses médecins. Le patient ne fut pas averti du traitement auquel on allait le soumettre. Davy commença par placer sous sa langue un petit thermomètre de poche dont il se servait, dans ces occasions, pour connaître le degré de chaleur du sang, degré que l'oxide nitreux devait augmenter. A peine le paralytique

eut-il senti le thermomètre entre ses dents, il fut persuadé que la cure s'opérait, et que le *talisman* merveilleux dont le docteur lui avait vanté la puissance, n'était autre que le *thermomètre*. « Ah! s'écria-t-il, je me sens mieux. » Davy adressa un regard expressif à Coleridge et à Beddoës. Au lieu d'administrer le spécifique, on se contenta du thermomètre; le lendemain, même cérémonie, qui se répéta encore le surlendemain. Pendant quinze jours consécutifs, le mystérieux talisman fut placé avec toute la solennité convenable sous la langue de ce pauvre homme, dont le sang reprit graduellement son cours, dont les membres se délièrent, dont la santé renaquit, dont la cure fut complète, et auquel on ne fit subir aucun autre traitement. Si Davy n'eût pas entouré d'un certain mystère son expérience, s'il avait négligé la partie dramatique de son art, s'il avait dit au patient : « Voici un thermomètre qui doit me servir à tel usage, » le patient serait resté paralytique, et la guérison par l'oxide nitreux aurait sans doute entraîné la mort du malade.

Même dans les sciences exactes, dans ces travaux d'érudition qui semblent repousser tout charlatanisme, un homme habile trouve moyen d'introduire le drame et de doubler le prix de ses travaux. On a vu des hommes inventer pour leurs menus-plaisirs des idiomes nouveaux, dont seuls ils connaissaient le dictionnaire, et qu'ils donnaient hardiment pour quelque dialecte antique et perdu. D'autres inventer des rois et des dynasties, appuyer des systèmes sur des fictions, et des traités d'histoire sur des manuscrits apocryphes. Le plus beau mensonge littéraire, le plus théâtral de tous, celui que le talent de son auteur a couronné de la renommée la plus brillante, c'est *l'Ossian* de Macpherson. Il créait une race de héros romanesques, plus chevaleresques que Don Quichotte et plus rêveurs que

Werther; il peuplait de cette génération innocente, vaillante et dévouée, les monts sauvages de la Calédonie au dixième siècle; le ridicule d'une telle assertion était palpable; mais cette vieille langue erse ou gaëlique, ces manuscrits recueillis dans les Highlands, sous la dictée des petits-fils des bardes, surtout l'impudence et l'emphase de Macpherson, attirèrent l'attention universelle: et tel fut le succès conquis par lui sur ses crédules contemporains, que les véritables fragmens Ossianiques, publiés quelques années après, trouvèrent à peine quelques lecteurs.

En politique, l'art théâtral est d'une bien plus haute importance. La politique est un terrain vague où toutes les nuances se confondent, où tout le monde a tort, où tout le monde a raison, où l'on s'égare sans crime et sans honte, où l'on est presque toujours à côté de la vérité, à côté du mensonge, où rien n'a sa valeur naturelle, ni son prix ordinaire. Combien il serait pénible de faire régner, dans cette sphère équivoque et crépusculaire, l'analyse, l'observation, l'examen! Que la rigueur de la pensée, la sévérité de la dialectique y seraient déplacées et funestes! Parlez-moi d'une politique théâtrale: c'est elle qui nous sauve; les meilleurs argumens fuient devant elle, le triomphe des plus mauvaises causes est certain, quand un habile dramaturge prend les rênes d'une faction, dirige le char d'un parti: les hommes de génie qui savent combien les hommes sont enfans, ne se privent pas d'une telle ressource. Chatham se sert de sa béquille comme d'un accessoire nécessaire (1); Burke, après une péroraison tragique, lance un poignard sur le parquet de la chambre des communes; Mirabeau secoue sa crinière de lion et grossit sa

(1) Chatham était goutteux.

voix foudroyante : voilà de grands acteurs et des gens qui connaissent l'espèce humaine. Le raisonnement, la persuasion , l'intrigue , les coups-d'état, les finesses de la diplomatie, les ornemens de la rhétorique, ont-ils manqué leur coup? faites de la politique théâtrale, ouvrez une trappe, faites glisser une décoration, amusez le peuple, groupez vos personnages; avec un peu d'esprit et de bons comparses, il n'est rien dont vous ne puissiez venir à bout.

Trouvez un seul homme politique qui parmi ses élémens de succès n'ait pas compté celui-là. Whigs et torys, radicaux et jacobites, se fient aux mêmes moyens. C'est Hunt, avec sa calèche attelée de chevaux blancs; c'est Sheridan, jouant la comédie au milieu du parlement; c'est lord Eldon, pleurant de tendresse pour le roi; c'est M. Martin, pleurant le sort des bœufs massacrés et des ânes martyrs. Comédie, farce, drame sentimental, vous trouverez là tous les genres. Le grand Burke suit le cours de la révolution française, et la rédige en tragédie parlementaire, pour l'amusement de la galerie; il y gagne neuf cents livres sterling de revenu et une gloire impérissable. Warren Hastings commet des crimes dans l'Inde. Dès qu'on l'apprend, Westminster devient un théâtre; Burke et Sheridan se chargent de la cause, du dialogue et de la mise en scène. Éléphans, zemindars, sultans, rajahs, grandes batailles, évolutions, incendies, coups de théâtre, rien n'y manque, si ce n'est le dénoûment. Le crime récompensé, la vertu mourant de faim, constituent un assez triste tableau final. Mais l'éloquence a brillé, la politique théâtrale a prodigué ses magnifiques effets; vous avez été éblouis, émus, terrifiés, cela suffit.

L'Anglais est spécialement et naturellement théâtral. Il aime à voir des robes flotter, de la pourpre sur de larges épaules, d'imposantes figures dans ses fêtes, de grandes

catastrophes dans ses journaux. Les cérémonies lui sont nécessaires, et j'ai craint de voir éclater une révolte à Londres, lors du dernier couronnement, auquel on avait enlevé ses plus gothiques accessoires; révolution importante et plus déplorable que celle qui nous a valu le bill de réforme. Eh quoi! plus de grand-fauconnier, plus de grand-sommelier, plus de grand-feutier; le champion de l'Angleterre, M. Dymoke, avec son cheval blanc historique, a disparu de la scène. Cette innovation monstrueuse a fait trembler les évêques et frémir les pairs sur leurs siéges antiques. Priver le trône de ses ornemens naturels, c'est dépouiller le soleil de ses rayons, c'est le laisser dans un état de nudité barbare.

Quel que soit le penchant de l'Angleterre pour le cérémonial, le costume et la pompe du théâtre, la France nous donnerait des leçons sur cette importante matière. Sa politique théâtrale est plus variée, plus amusante que la nôtre; rois et tiers-état, monarchistes et républicains s'y entendent également. Depuis des siècles, on pratique en France l'art dont nous parlons. Voyez Louis XIV; sa splendeur est toute dramatique; son règne est un drame à grand spectacle. Il soutient son rôle de guerrier, d'écrivain, de dévot et d'administrateur, avec une persévérance admirable. Sa cour suit l'armée qui marche sur la Hollande; c'est un héros; il partage son tems entre Mme de Fontanges et Bossuet, c'est un dévot. Il signe les listes de pensions distribuées par Colbert: c'est un protecteur des arts. O grand homme! sublime acteur! Bonaparte seul l'a dépassé. Tout, chez Bonaparte, était combiné pour l'effet. Quel maître! quel génie! Ce costume bizarre; ce petit chapeau à trois cornes, cet habit hétérodoxe, boutonné par le haut, entr'ouvert par le bas; ces mouvemens brusques et inattendus; ce talent de sourire et de se cour-

roucer; ces bras croisés avec une énergie si bien calculée; ces ordres du jour, ces bulletins caractéristiques; cette constante attention à poser, à se draper, même dans l'agonie; attestent la profondeur de ses vues, et la conviction où il était qu'un personnage historique perdrait une partie de sa puissance, s'il négligeait ces élémens de sa force: le costume et la mise en scène. Parlerai-je de la cour Napoléonienne, de ces uniformes étincelans, de son aristocratie militaire, de sa pompe guerrière et presque asiatique?

Charles X était un mauvais directeur de spectacle. Il prétendait faire accepter à son public des drames passés de mode. Ses processions, ses moines, ses capucins et ses nonnes n'étaient plus de saison. Adaptez donc vos représentations au goût de votre tems. C'est là le grand principe que ne doivent jamais oublier les hommes politiques; conformez-vous à votre époque. Votre public change, changez avec lui. S'il vous demande un drame régulier, solennel, pompeux; faites revivre la cour de Louis XIV. S'il préfère la tragi-comédie, vous avez la Fronde pour modèle; si les petites pièces et les farces licencieuses lui conviennent davantage, voici la Régence. Vous pouvez même vous modeler sur l'étrange et sanglante fantasmagorie de la Terreur, ou sur le grand mélodrame de Bonaparte, plus compliqué, je l'avoue, et moins facile à faire mouvoir.

Sous Charles X, rien n'était plus difficile à amuser que le peuple français. Les représentations du Trocadero lui semblaient mesquines; le triomphe d'Alger ne le satisfaisait pas. On l'avait gâté. Il valait mieux fermer le théâtre, et ne pas attendre que les spectateurs s'avisassent de se lever en masse, de briser les banquettes, et de mettre à la porte le directeur. Telle est l'extrême importance de la science dont je traite. Holy-Rood a puni Charles X de son inhabileté.

À quelque fraction de parti que vous apparteniez, dès que vous vous mêlez d'affaires publiques, vous sentez, si vous avez quelque génie, la nécessité de perfectionner votre talent dramatique. Croyez-vous que le chancelier d'Angleterre, le promoteur de la réforme, l'ami des radicaux, homme populaire par excellence, Brougham vive avec la simplicité d'un républicain, et qu'il dédaigne ces distinctions brillantes et solennelles dont la plupart des hommes du pouvoir font leurs délices : la splendeur du costume, la majesté théâtrale des attitudes. Non, certes. Il a gardé la perruque immense de chancelier d'Angleterre. Il se couvre devant les avocats ; il se sert plus fréquemment que personne du ministère de l'huissier à la chaîne d'or et à la masse d'argent. Le populaire Brougham joue aussi son rôle. Robespierre jouait bien le sien.

Veuillez entrer chez cet homme célèbre, et assister à son lever du samedi. L'homme le plus remarquable des Trois-Royaumes, habite une petite maison noire, environnée de constructions irrégulières qui la cachent. A dix heures précises les portes s'ouvrent ; les carrosses obstruent les rues du voisinage. Un huissier placé au bas de l'escalier communique votre nom à un second huissier qui vous introduit. Au fond d'une chambre oblongue et richement ornée, le chancelier est assis, et derrière lui se trouve son chapelain, selon l'ancienne et immémoriale coutume. Il est vêtu de velours noir ; sa figure, naturellement grave, énergique et anguleuse, est aujourd'hui plus austère et plus solennelle que jamais. Regardez autour de vous ; observez ces respectueuses salutations, ce silence, cette foule bariolée de rubans et brillante de crachats et d'ordres ; l'homme populaire semble un roi auquel on vient rendre hommage. On compte dans cette foule, des généraux, des poètes, des savans, des avocats, des lords, des archevê-

ques, des journalistes. Voici Wellington, dont la pâle et froide physionomie se déride et s'épanouit. Cet homme si sec et si dur dans ses paroles, dans ses actions, si dénué d'onction et de sensibilité, essaie de sourire à Brougham, à l'ennemi politique de toute sa vie. C'est assurément chose piquante de les voir, après tant de combats acharnés, de tirades véhémentes, de déclamations mutuelles, s'aborder amicalement, cordialement; la scène est dramatique et bien jouée. Wellington, qui voit dans Brougham un homme nécessaire, oublie jusqu'au mépris dont l'avocat a si souvent poursuivi ses lauriers et ses triomphes. Le chancelier, flatté de cette marque de déférence, et connaissant le crédit du lord, oublie le dédain que Wellington a souvent témoigné pour sa faconde de barreau. La foule s'émerveille, on murmure, on s'agite; l'effet dramatique est produit; la puissance de Brougham n'est plus un objet de doute.

Vous pouvez remarquer ensuite l'archevèque d'York, et plusieurs autres grands dignitaires de l'église, formant la cour de l'avocat roturier, qui a si souvent attaqué avec véhémence les abus de l'église et même ses priviléges : plus loin, le petit Jeffrey, ancien rédacteur en chef de la *Revue d'Édinbourg*, maintenant avocat-général d'Écosse, ami intime de Brougham; lord Carnarvon, ancien whig, aujourd'hui adversaire de la réforme; le comte d'Errol; sir Robert Wilson, soldat historique, orateur hasardeux et malheureux : une douzaine au moins de lords-lieutenans, en grand costume militaire; plusieurs ducs, entre autres le duc d'Argyle, dont la physionomie est si belle et si mélancolique; le marquis de Bristol, dont la démarche élastique et le pas cadencé rappellent l'ancienne cour de France; un lord Noël, parent de lady Byron; une tourbe de généraux et de baronnets sans noms; sir James Scarlett,

ancien rival de Brougham, qui l'a si étrangement dépassé dans la carrière des honneurs et de la fortune; sir John Deuman; le président de la chambre des communes, Mamers Sulton, homme précieux et qui semble né pour cette charge difficile; lord Clauricorde, lord Furicham; lord Nugent et quelques autres dont les noms m'échappent. Brougham joue son rôle avec beaucoup d'aisance et de gravité : il distribue avec toute la grâce d'un vieux courtisan, les sourires, les saluts, les poignées de main : vous diriez que cet homme, livré à des occupations si importantes et si nombreuses, attache une extrême importance à cette cérémonie extérieure, et se livre exclusivement à la partie théâtrale de son métier.

C'est, vous l'avouerez, une intéressante cérémonie : l'aristocratie de la naissance et de la fortune pliant le genou devant l'aristocratie du talent et la célébrité populaire; mais, ce qui n'est pas moins remarquable, c'est l'attention consacrée par Brougham à ces formalités extérieures. Homme de cabinet, le voici forcé de se mettre en scène la vie publique fait de lui un acteur; loin de répudier sa position, il en profite. Loin de dédaigner ces hommages, il les attire. Il sait que pour l'homme politique rien de ce qui constitue la puissance, n'est digne de mépris; et que sans ces signes extérieurs, l'autorité et le crédit tombent bientôt.

Mais si l'habit de cour de Brougham, son grand lever, ses huissiers et sa cour offrent un spectacle imposant, imaginez un peu quel effet burlesque doit produire un homme sans talent et que l'estime publique n'environne pas, lorsque cet homme veut cacher sa petitesse sous l'ampleur de son costume et la solennité de son rang! Notre penchant anglais pour le cérémonial, rend ce ridicule très-fréquent parmi nous. Ajoutons même que les détails de

notre législation criminelle doivent aux mêmes arrangemens dramatiques, à la même habitude de transformer en scène théâtrale les plus tristes et les plus graves circonstances, une teinte de mélodrame, une nuance d'affectation barbare, que les étrangers nous reprochent à juste titre.

Ce génie théâtral a, comme on le verra, ses excès et ses dangers; grâce à lui, grâce à l'appareil dont nous environnons nos criminels, ils contemplent l'échafaud et le gibet sans horreur. L'Angleterre n'est pas le seul pays du monde où cet héroïsme du bandit soit populaire et accrédité; mais c'est le seul où l'admiration pour le crime énergique se joigne à une haute civilisation. Pourvu que l'empoisonneur, le faussaire, le meurtrier, marchent à la mort, d'un pas ferme et la tête haute, ils sont sûrs d'être les héros de la semaine et d'éclipser pour quelques jours Wellington, Byron, Brougham et lord Grey. « Voyez, dit le poète, dans son opéra des Gueux,

Voyez, debout, sur sa charrette,
L'œil vif, et la jambe bien faite,
Ce jeune homme aux airs de seigneur.
Quelle grâce! quelle vigueur!
C'est un héros, sur mon honneur!
Et voilà sa mort qui s'apprête!

Vous pensez bien, lecteur, que ce jeune homme n'est pas plus un héros que vous et moi; mais la nécessité de jouer son rôle lui est inculquée depuis l'enfance; il est Anglais, il va mourir devant un public nombreux; il arrange sa mort, il drape son trépas. Socrate buvant la ciguë, les matrones romaines ramenant les plis de leurs robes, n'expirent pas plus décemment. Non-seulement ce trépas dramatique tend au sublime, mais il aspire à la sainteté. Ceci émane d'une qualité toute britannique, d'une prédisposition à l'hypocrisie reli-

gieuse, au *Cant* (1). Depuis le ministre d'état qui, l'épée à la main, armé de fusées à la congrève, et faisant mouvoir des milliers de soldats, invoque la Sainte-Trinité et le Père éternel, jusqu'au misérable qui, après avoir égorgé le passant, se soumet à la potence d'un air content, nous sommes tous de grands adeptes (et le monde ne l'ignore pas) dans l'art de mal faire avec solennité, en priant Dieu, et de choisir pour commettre nos crimes une attitude édifiante. Que les traits d'un homme s'alongent, que ses mains se croisent, que sa physionomie se sanctifie, nous l'admirons, eût-il tué son père. Les chapelains de Newgate lui disent qu'il est sauvé; les journaux répètent son dernier discours; personne ne doute que le coupable n'aille tout droit en paradis, et tandis qu'un homme ordinaire, dont aucun forfait n'a souillé la vie, la quitte avec terreur et ne sait si le juge suprême lui pardonnera ses fautes, la grâce efficace va chercher précisément ceux que leurs antécédans rendent indignes de toute pitié; on leur fait un chemin de velours et de soie, et la plateforme de la potence n'est pour eux que l'antichambre de la béatitude éternelle.

Parlons plus sérieusement. Nos lois pénales sont draconiennes par leur sévérité, elles prodiguent la mort; elles versent le sang humain à flot. Eh bien! leur atrocité les a rendues inefficaces; on s'est pris d'un intérêt vif pour ceux que frappent des sentences si barbares. On a fait de chaque exécution un mélodrame, et de chaque supplicié un martyr. Le peuple, au lieu de frémir de terreur devant ces redoutables sacrifices à l'ordre social, s'est plu à calculer froidement le degré de courage de chaque victime; et tout criminel capable de regarder, en face et sans pâlir,

(1) Mot intraduisible en français.

l'instrument de sa mort, a espéré racheter son crime aux yeux de la foule dépravée, atteindre la gloire, et passer pour un héros.

Tout d'ailleurs se dirige vers le même but ; la publicité donnée aux rapports de police et aux débats des tribunaux, les longs préparatifs de l'exécution, l'exécution elle-même, tendent à pervertir la sympathie de la nation, et à effacer la moralité de la loi. Quoi ! la plus solennelle des tragédies sociales devient une pauvre et misérable farce ! Journalistes et juges, officiers de justice et hommes du peuple concourent à la même perversion de la sensibilité publique ! Le compte-rendu écrit par des apprentis-avocats, est presque toujours rédigé dans le style du roman le plus emphatique et le plus trivial. L'avocat-général fait le Démosthène ; les défenseurs pensent au bruit que feront leurs discours ; l'accusé s'arrange pour que l'on parle de lui dans les gazettes ; les ecclésiastiques espèrent qu'une belle conversion attirera l'attention sur eux, et que la mort du coupable leur fera honneur. O majesté de la mort ! terreur de la vengeance exercée par la société sur ses membres, qu'êtes-vous devenues !

Quelque circonstance extraordinaire, le rang de l'accusé, la nouveauté du crime, ou ses détails enflamment-ils la curiosité publique ? alors on augmente par tous les moyens cette flamme ardente. Chaque jour les gazettes renouvellent l'affiche du spectacle qui doit avoir lieu. Le portrait du coupable est suspendu à tous les étalages. On achète fort cher la canne, la tabatière ou la cravate du condamné, on s'empresse autour de la maison qu'il a occupée, on visite sa chambre, on s'intéresse à lui, comme si l'oubli le plus profond ne devait pas ensevelir de tels actes. Les fenêtres des maisons voisines de l'échafaud sont louées fort cher, et les grandes dames se les disputent

comme les loges d'un théâtre à la mode. Les fournisseurs de nouvelles assiègent la prison et communiquent à leurs journaux respectifs les moindres paroles du condamné ; tout le monde spécule à-la-fois sur l'échafaud ; et plus d'un directeur de spectacle a produit sur la scène les crimes réels châtiés par les tribunaux. L'affaire de Thurtell en Angleterre, celle de Fualdès en France sont devenues des mélodrames.

Tout cela est profondément immoral. Le sermon répété d'une voix monotone, les niaises et sentimentales descriptions des journalistes, ne seraient que ridicules, s'ils n'étaient pas dangereux. Quelle est la lecture la plus répandue? Celle des débats judiciaires ; le vulgaire des hautes classes et des classes inférieures y trouve un puissant intérêt. Donnez-lui des détails d'assassinat et des dialogues dans l'argot des voleurs, il est content. On se familiarise ainsi avec le vice et le forfait. La législation perd cette sainte et salutaire horreur qui devrait s'attacher à l'exécution des lois. On ne voit plus dans cette scène terrible un acte de publique vengeance, mais le plus pitoyable des drames. On s'accoutume à ces émotions morbides, à cette excitation fatale, on en éprouve le besoin. Des imitateurs de crime (le crime a ses plagiaires) marchent sur les traces de ces grands hommes, que l'admiration publique a signalés. La morale du peuple se déprave, il s'habitue au faux ; il adopte l'hypocrisie, et la masse de la nation se trouve gâtée sans que les moralistes puissent apprécier les causes d'une corruption qui les effraie et qu'ils ne peuvent guérir.

Mais, hélas! pour son malheur, l'espèce humaine ne peut supporter la vérité sans un alliage de mensonge : le faux lui est nécessaire ; elle ne peut se passer de charlatanisme ; mais quand l'alliage l'emporte sur le métal pur et

solide, quand cette monnaie fausse est la seule qui ait cours, le plus indulgent des moralistes s'élève contre une altération si dangereuse. Trompez-nous; mais que cette déception ne soit pas assez flagrante pour étouffer toute vérité et toute justice. Ne contraignez pas le peuple à s'apercevoir qu'il est dupe.

Il est trop vrai, le charlatanisme et le mensonge sont deux élémens essentiels de l'état social : grâce à eux, le char des gouvernemens roule plus facilement; ses ressorts glissent et jouent avec plus de vivacité et d'aisance. L'immense majorité des dupes compose un fonds éternel sur lequel vous pouvez placer sans crainte; votre hypothèque est assurée; c'est sur la folie, l'imagination et la faiblesse qu'elle repose. Le peuple veut être déçu. Si le nombre de ceux que la raison gouverne est infiniment moindre que celui des hommes guidés par leurs préjugés et leurs impressions fortuites, à quoi bon employer pour les conduire le bon sens qu'ils méprisent? Le charlatanisme est de droit divin; sa légitimité est certaine; son pouvoir ne finira que sur les débris du monde.

Voyez un peu si les déceptions les plus palpables n'ont pas enrichi le genre humain de ses plus nobles découvertes. La chimie naît de l'alchimie; l'astronomie, de l'astrologie; le calcul des probabilités, du calcul des devins. Tous les bienfaiteurs du monde furent des charlatans plus ou moins hardis; Pythagore avec sa *cuisse d'or*, Numa et sa nymphe Égérie, Alexandre et son père Ammon. Si le maître de Platon, le divin Socrate, avait su mieux disposer son théâtre, et tirer meilleur parti de son démon familier, invention d'ailleurs assez remarquable, il n'aurait pas bu la ciguë. César refusant le titre de roi, Sixte-Quint rejetant sa béquille, Cromwell refusant la couronne, Bonaparte premier consul; voilà de grands acteurs, voilà d'habiles char-

latans. Jouer un rôle dans le monde, et mépriser le costume, le masque, oublier de se grimer, de poser, de déclamer, de mentir; c'est oublier les premières règles de l'art, c'est s'exposer à une chute et mériter les sifflets de l'histoire.

Le médecin, l'homme de loi, le poète, le prêtre, affectent d'élever leur voix courroucée contre cette science importante : ils foudroient l'apothicaire avide, qui donne des consultations sans y être autorisé, l'homme d'affaires qui ouvre son cabinet sans avoir fait ses études, le méthodiste qui prêche sur son tonneau, le journaliste qui cherche à fonder une tribune pour son usage. Mais, croyez-moi, ce n'est pas le charlatanisme qu'ils méprisent, c'est la concurrence qu'ils redoutent. Ils savent d'ailleurs qu'en exagérant leur rôle, en outrant le mensonge, ces gens tueront la poule aux œufs d'or, et dégoûteront le public. Cependant le médecin a son cabriolet noir et son valet en livrée; il écrit de petits pamphlets sur l'usage des eaux minérales, sur le choléra-morbus et sur les maux de nerfs. Il se fait annoncer dans les journaux; il se met en scène; il baptise de son nom quelque innocent élixir, quelque pâte pour le rhume et le catarrhe. Le pharmacien, son compère et son ami, le recommande à ses pratiques : dans la boutique de ce dernier, une foule de bouteilles frappent vos regards; étiquettes sur étiquettes; noms latins, mots grecs, signes cabalistiques, substances de toutes les formes. De quelle utilité pensez-vous que soient ces provisions? La plupart des tablettes sont vides; la plupart des médicamens ne sont jamais employés. Charlatanisme! Et ces bocaux resplendissant d'une liqueur bleue, rouge, verte, amaranthe? A quoi servent-ils? à vous éblouir, et rien de plus. L'homme d'église publie un traité sur la parodie grecque ou une diatribe contre l'esprit du siècle; l'avocat soutient

une cause honteuse, et prodigue les injures à la partie adverse; le membre du parlement force le président de le rappeler trois fois à l'ordre; l'auteur répand les obscénités, les outrages, les extravagances et les barbarismes? Ce sont là autant de *Prospectus*, les lazzis de l'arlequin, les grimaces de l'acteur qui ne veut pas disparaître dans la foule, les résultats d'une longue expérience, les seuls moyens de vaincre l'indifférence publique, et de fixer l'attention des hommes.

Qui que vous soyez, ayez vos tréteaux et votre rôle à jouer : mentez comme un arracheur de dents, et jamais ne vous avisez de rougir. En Angleterre, surtout, ne vous privez pas de cette admirable ressource; l'Angleterre est le quartier-général du charlatanisme; elle offre un asile hospitalier aux faiseurs de dupes de tous les calibres. Elle a une foi implicite au charlatanisme. On lui fait faire tout ce que l'on veut. Quel pays a mieux traité les acteurs, et quel pays fleurit davantage? Quel peuple au monde possède autant de colonies inutiles, un clergé aussi libéralement surpayé, une législation aussi merveilleusement embrouillée, une armée aussi imposante de généraux en demi-solde, une liste civile aussi formidable, un corps diplomatique aussi coûteux, et par-dessus tout une dette aussi colossale?

(*New Monthly Review.*)

Miscellanées.

MIGRATIONS D'UNE OIE GRASSE.

Le bon ton a ses superstitions ; et, chose remarquable, ces superstitions sont communes à toute l'Europe ; l'oie que nos fermiers engraissent est réservée au bas peuple ; non-seulement la France et l'Angleterre, mais l'Écosse, plus sauvage, l'exilent des tables comme il faut. Voici une anecdote dont cet animal est le héros et dont les cercles d'Édinbourg se sont fort amusés récemment :

« Madeleine, disait une petite dame vêtue de mousseline blanche et paisiblement étendue sur un sopha, le garde-chasse a-t-il envoyé du gibier ? nous avons du monde aujourd'hui.

— Oui, madame : deux faisans, deux perdrix grises, un chapon, trois lièvres et une oie grasse.

— Une oie grasse ? Ah mon Dieu ! fi donc ! A quoi pense-t-il ? Je n'en veux pas.

— Monsieur aime beaucoup les oies grasses, reprit malignement la gouvernante.

— Madeleine, continua la maîtresse, sans répondre à ces derniers mots, qu'on me débarrasse de cette oie, avant l'arrivée de M. Maxwell. »

Madeleine sortit, et la jolie tête de milady retomba sur le coussin, la broderie échappa de ses doigts paresseux, les méditations qui l'occupaient depuis trois jours retrouvèrent tout leur empire sur elle. Lady Maxwell, femme de l'un des principaux habitans d'Édinbourg, ne dort plus

depuis que le château d'Holy-Rood a pour habitant le descendant d'Hugues-Capet ; elle rêve aux moyens de se faire présenter *à la cour de France*. Cette cour n'est qu'un mot ; mais les mots sont rois. Milord a pris parti contre l'aristocratie : il est réformateur et il aime les oies grasses... quelques pensées peu favorables à l'affection conjugale traversèrent l'esprit de milady.

Puis la sonnette, agitée vivement par cette main blanche, rappela Madeleine, qui accourut et se plaça devant sa maîtresse.

« Ah ! je n'y pensais pas, Madeleine, Mme Crosby aime beaucoup les oies ; elle connaît toute la vieille noblesse française ; c'est une femme qu'il faut ménager. Est-elle belle cette oie ?

— Très-belle, madame ; grasse à faire plaisir.

— C'est bien ; je vais l'adresser avec un mot d'écrit à cette bonne lady Crosby. Faites placer l'oie dans une bourriche. »

Madeleine fit retraite ; et sur le plus joli papier, de la plus petite dimension, des caractères à peine tracés par une main légère et presque illisibles, annoncèrent à lady Crosby les dispositions bienveillantes de lady Maxwell, l'envoi de la volaille, et même laissèrent entrevoir quelques-unes des secrètes intentions de la donatrice :

« Ma chère lady Crosby,

» Permettez-moi de vous prier d'accepter une pièce de
» volaille qui m'arrive de Maxwell-Hall. Je sais que vous
» aimez les oies grasses, et suis charmée de trouver cette
» occasion de vous en faire parvenir une. J'espère que
» vous aurez conservé votre belle santé. Nous aurons des
» fêtes magnifiques cet hiver. A propos... connaissez-vous
» quelqu'un qui soit très-lié avec la noblesse française ?

» J'ai un désir immodéré de lui être présentée. Ma chère
» lady, je ne cesserai jamais d'être, etc., etc. »

Premier voyage de l'oie grasse. — Elle part avec le billet et tombe dans les mains, non de Mme Crosby, qui venait de sortir, mais de ses deux filles, Éliza et Maria, occupées toutes deux à des riens, que les demoiselles appellent des occupations, à torturer de la gaze, à déplier des rubans, à découper de la soie. La bourriche fut ouverte par Éliza.

« Ah mon Dieu! Maria! milady Maxwell nous envoie une oie grasse. Il est bien heureux que j'aie ouvert ce billet.

— Une oie grasse! s'écria la fille cadette, maman va la faire mettre à la broche!

— Et le capitaine Jollibow qui dîne ici! c'est nous perdre de réputation.

— Et l'odeur donc; il y a de quoi empester une paroisse.

— Je vais écrire un mot de remercîment à milady Maxwell, de la part de maman, en renvoyant l'animal.

— Ne fais pas cela, ma chère, maman gronderait.

— Bah! maman est sourde; d'ailleurs milady Maxwell ne se rappellera pas toujours son oie grasse.

— Eh bien! si nous en faisions cadeau à la famille Napier! tu sais qu'ils nous en veulent; nous ne les avons pas invités à notre dernier bal.

— L'idée est excellente! »

En moins de cinq minutes, le laquais avait déposé son cadeau entre les mains du laquais de M. Napier.

« Mille complimens et remercîmens à lady Crosby: je suis très-sensible à son attention. » Puis, suivant des yeux le domestique qui s'en allait: « Mme Crosby est plai-

sante avec ses oies grasses. Croit-elle faire sa paix en m'envoyant ce vilain animal? Je me souviens très-bien de sa dernière impolitesse, et elle peut compter sur mon bon souvenir, elle et ses sottes filles; je ne les ménagerai pas.

— Ni moi non plus, continua la digne fille de cette mère vindicative; Éliza veut faire de la coquetterie avec sir Charles; mais la première fois que je danserai avec lui .....

— Allons, allons, reprit la mère, il s'agit de nous débarrasser de ce bel oiseau.

— Donnez-le aux domestiques, maman.

— Non; je vais l'envoyer à cette pauvre Mme Johnstone.

— Mais il y a une lieue d'ici à la Canongate. Pourquoi donner cette peine à Jean? A quoi, d'ailleurs, cela servirait-il? les Johnstone sont pauvres comme Job.

— Oui; mais votre père imagine qu'il leur est redevable. M. Johnstone, qui était riche alors, a, je crois, rendu quelques services à M. Napier; des événemens imprévus l'ont ruiné; et depuis ce tems-là, les Johnstone nous regardent comme des gens qui ont été leurs obligés et qui devraient s'empresser de les servir. Aussi, nous voulons avoir pour eux, voyez-vous, tous les égards possibles. »

Troisième migration de l'oie grasse. — Elle quitte la maison blanche et bâtie à la grecque de Mme Napier, pour faire son apparition sur la table de sapin d'une étroite salle à manger, dans une petite maison obscure, mais propre de la Canongate.

« Oh! les belles ailes, les belles cuisses, la magnifique volaille! s'écrièrent à-la-fois trois enfans qui sautaient autour de la table en battant des mains, et dont la joie annonçait la faim.

— Oh ! la belle oie ! la belle oie ! Que ce sera bon quand ce sera rôti ! Maman, vous n'avez presque pas dîné hier ; vous en aurez un bon morceau. Mais, maman, pourquoi donc n'avons-nous plus de bons dîners ?

— Veux-tu te taire, petit bavard, lui disait un bel enfant de seize ans, qui voyait les yeux de sa mère humides de larmes.

— Mon cher enfant, reprit la mère, je suis affligée de priver ces pauvres petits de cette oie grasse qu'ils dévorent des yeux. Mais ma pauvreté m'a empêché jusqu'ici de témoigner, par la moindre politesse, ma reconnaissance à cette bonne lady Barnett ; c'est elle qui m'a empêché de mourir de faim et de chagrin, pendant que les Napier, qui doivent leur fortune à votre père, nous ont payés de vaines promesses et d'eau-bénite de cour. Mon offrande à lady Barnett est bien peu de chose, mais j'espère qu'elle la recevra comme un souvenir, et qu'elle devinera mon intention.

— Oui, oui, ma mère ; et je vais acheter des noisettes et des pommes, pour consoler ces pauvres petits. »

Henry (c'était le nom de l'enfant) porta l'oie chez lady Barnett, cette oie grasse que ses frères virent sortir avec tant de douleur. Lady Barnett apprécia les motifs du cadeau fait par la pauvre veuve, et le reçut avec une bonté parfaite.

« Dites à votre maman que je lui suis extrêmement obligée, et que j'allais lui écrire, afin de lui apprendre qu'il ne tient qu'à vous, si elle le veut, d'entrer chez un banquier, comme troisième commis ; c'est une place excellente, où vous serez très-bien. Je suis heureuse d'avoir pu vous la procurer. »

L'enfant s'en alla, en courant, annoncer cette bonne nouvelle à sa mère ; et lady Barnett, qui n'avait pas pour les

oies grasses plus de penchant que Mme Napier, sonna sa femme-de-chambre, qui fut chargée de faire porter de sa part la bourriche à l'une de ses amies intimes.

« Oh! madame, madame! s'écria Madeleine, qui entra en courant dans le salon de lady Maxwell; voyez donc. Lady Barnett nous envoie une oie grasse; et c'est précisément votre oie; celle que nous avons envoyée à lady Crosby. Je la reconnais à son bec et à sa patte cassée. C'est la même, madame, précisément la même.

— On frappe à la porte; je reconnais le coup de marteau de mon mari.

— Oui, oui, madame, c'est lui!

— Cours, Madeleine, débarrasse-moi de cette vilaine bête; débarrasse-m'en vite; cette oie qui me poursuit, donne-la au chien. »

Et aussitôt Madeleine courant, l'oie à la main, va jeter dans la niche de Jupiter la magnifique oie grasse, dont nous venons de suivre les diverses migrations. Jupiter n'avait ni bienfaiteurs, ni amis, ni prétentions à la mode, ni désir de visiter Holy-Rood, ni réputation à conserver, ni dandysme à s'imposer comme loi. Jupiter plaça sa volaille entre ses deux pattes, s'assit commodément, et procéda comme un gastronome de profession, sans précipitation, sans gloutonnerie, avec un goût et une mesure admirables, à la destruction complète de ce pauvre animal, si bizarrement promené dans tous les quartiers d'Édinbourg.

(*Polar Star.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

De la distance où l'eau de la mer peut être transportée. — Dans la dernière séance de l'Académie des sciences de Manchester, il a été lu un Mémoire très-curieux sur ce phénomène, dont nous extrairons les passages les plus intéressans. Sir Humphry Davy, dans ses *Élémens de Chimie agricole*, rapporte que se trouvant à plus de cinquante milles (16 lieues 2/3, de la mer, il observa que des flocons d'écume entraînés par le vent, flottaient dans l'atmosphère. Il en recueillit quelques fragmens; et après les avoir soumis à une analyse minutieuse, il reconnut que ces flocons d'écume provenaient de la mer, et qu'ils avaient été transportés à cette distance par le vent impétueux qui soufflait. En effet, un ouragan avait éclaté sur la côte, alors que Davy s'était aperçu de la présence de ces flocons d'écume. Mais l'on conçoit que l'écume, à cause de sa composition visqueuse, peut facilement être transportée, à de grandes distances, sans perdre de ses propriétés constitutives; il en est de même du pollen des fleurs et de certaines substances aromatiques; aussi les remarques qu'a faites l'auteur du Mémoire nous paraissent-elles beaucoup plus curieuses. « Je me trouvais, dit-il, le 24 novembre 1814, à Blackwall, dans le comté de Derby; et pendant qu'un ouragan affreux ravageait la côte, une

pluie d'orage tombait dans la ville. Lorsqu'elle eut cessé, je fus visiter mon hydromètre : mais lorsque je m'en approchai, je fus surpris de l'odeur de marée qu'il exhalait. Je fis aussitôt l'analyse de l'eau contenue dans le réservoir, et, à mon grand étonnement, le résultat qu'elle me donna fut presque absolument semblable à celui que l'on obtient lorsqu'on procède à l'analyse des eaux de la mer : c'est-à-dire que sur 1000 parties d'eau, les sels étaient dans la proportion de 0,0340. Je n'hésitai pas à attribuer la cause de ce phénomène à la violence du vent qui, se dirigeant de la côte vers l'intérieur des terres, y apportait de fortes parties d'eau de mer. Depuis, je me suis convaincu de la justesse de mon hypothèse, par des expériences que j'ai eu occasion de renouveler à Manchester. Cependant, comme Blackwall se trouve éloignée de plus de cent quarante milles (45 lieues) de la mer, l'observation que j'ai faite dans cette ville offre plus d'intérêt que celles que j'ai recueillies à Manchester, qui n'en est éloignée que de trente milles (10 lieues).

» Pendant plus de dix ans, de 1819 à 1830, je me suis livré à Manchester aux mêmes expériences, et j'ai toujours constaté que, lorsque la pluie tombait sans orage ou que la direction de l'orage était du nord au nord-est; c'est-à-dire de la terre à la mer, l'eau recueillie dans le réservoir de l'hydromètre ne contenait presque pas d'acide muriatique : je dis *presque pas*, parce qu'avec le savant M. Dobbell, nous avons toujours reconnu la présence de cet acide dans la pluie qui tombe sur les grandes villes, tandis qu'à la campagne il ne s'y trouvait jamais combiné. Nous avons attribué l'existence de ce phénomène à la sublimation du muriate d'ammoniaque occasionée par la combustion des foyers. Lorsqu'au contraire la pluie venait à la suite d'un ouragan qui avait éclaté sur la côte, j'ai toujours reconnu dans l'eau tombée la présence du sel

et de l'acide muriatique à forte dose. Nous devons donc conclure de toutes ces expériences que lorsqu'un ouragan éclate sur les côtes, l'air se supersature de l'eau de mer, et qu'il la transporte à de grandes distances, jusqu'à ce que la condensation s'opère. Jusqu'ici le maximum de l'éloignement reconnu a été de 140 milles. » Il est fâcheux que l'auteur du Mémoire n'ait pas constaté si la dose des sels contenus était plus ou moins considérable en proportion des distances parcourues.

Hauteur des montagnes, des lacs et des principales sources dans l'Amérique du Nord.

	Pieds anglais.
Pic de Chippeweyan dans les montagnes rocheuses...	15,000
Mont-Washington, dans le New-Hampshire.........	6,234
Pic des montagnes Mansfield, dans le Vermont.....	4,279
Plateau des monts Catskill, dans le New-York.......	3,800
Montagne Noire, au nord-ouest du Missouri........	3,500
Monts-Alleghanys, dans la Virginie...............	3,100
Monts-Ozare, à l'ouest du Mississipi..............	2,250
Monts-Wisconsan, au sud du lac Supérieur........	2,250
Sources qui alimentent le lac Winiper et le lac Supér^{r}.	1,200
Hautes eaux du Mississipi.......................	1,200
Précipice près de la fonderie de West-Point.........	1,187
Lac Rainy, au sud-ouest du lac des Bois...........	1,100
Lac des Bois.................................	1,040
Lac des Chiens..............................	1,000
Source de Miami..............................	964
Source de la Sciota...........................	919
Sources des rivières Rouges et de Saint-Pierre......	830
Embouchure de la Platti, dans le Missouri.........	680
Embouchure de la rivière St.-Pierre, dans le Mississipi.	630
Lac Winepec.................................	595
Lac Supérieur................................	571
Lacs Huron et Michigan........................	571
L'Ohio, près de Weeling, dans la Virginie........	565

Lac Erié	565
L'Ohio, à Cincinnati	414
Embouchure de l'Ohio	300
Lac Ontario	231

Effets de la présence du fer sur l'aiguille aimantée observés sur les bords du Lac Supérieur. — Plusieurs navigateurs avaient déjà observé que sur les côtes de la Norwége et dans quelques parties de celles de la Grande-Bretagne, formées de roches basaltiques et ferrugineuses, l'aiguille de la boussolle était soumise à une puissance d'attraction qui la faisait dévier de sa direction ordinaire. Mais ce phénomène n'était pas assez intense pour qu'on pût précisément en attribuer la cause à la nature de côtes, plutôt qu'aux variations atmosphériques. Voici le résumé des observations qu'a faites le capitaine Flinter en naviguant sur le Lac Supérieur, et qui ne laissent aucun doute à cet égard.

» Après avoir quitté l'*Ile-Royale*, dit-il, je me dirigeai vers le golfe de *Black-Bay*. Le tems était beau, le vent assez calme. Au fur et à mesure que j'approchais de la côte, je reconnus, d'après la marche que je tenais, que mon aiguille ne suivait pas la direction qu'elle aurait dû prendre, à tel point que lorsque je me fus approché au plus près de la côte, elle était devenue tout-à-fait immobile. J'avais souvent entendu parler de ce phénomène par les marins qui fréquentent ces parages, et voulant en reconnaître la cause, je me dirigeai avec le canot vers la côte pour examiner la nature des rochers qui la forment. Je reconnus en effet que les bancs de rochers, d'un violet noirâtre, contenaient une grande quantité de fer, et que dans leurs anfractuosités il se trouvait des morceaux de fer natif d'un assez gros volume. L'influence de ces rochers est si

grande, que lorsqu'on navigue sur cette côte à une distance de quelques milles, l'aiguille fléchit de trois à quatre points, suivant que le fer se trouve en plus ou moins grande abondance combiné avec les parties rocheuses.

Voyages.

Description d'un dîner chinois. — C'est au voyage de M. Dorset que nous empruntons le récit suivant : « Pour un dîner d'apparat, dit-il, les invitations ont lieu plusieurs jours à l'avance. Elles sont faites par écrit en triple expédition : la première est écrite sur une grande feuille de papier rouge, bien ployée, bien cachetée : elle doit être envoyée au moins huit jours avant la célébration de la fête : la seconde, écrite sur papier rose, d'une dimension moins grande que la première, est expédiée la veille du repas ; et enfin, la troisième, écrite sur papier gris, scellée à l'aide d'un ruban de soie, est envoyée le jour même. Les convives sont d'abord introduits dans une espèce de salle d'attente ou parloir ; chaque nouvel arrivant fait le tour de la salle et s'incline en passant devant chacun des convives, plus ou moins profondément suivant que son rang ou ses titres l'exigent. Après cette cérémonie, il s'assied et adresse tout bas quelques paroles à son voisin. Du reste, l'assemblée garde le plus profond silence. A l'heure indiquée les convives passent dans la salle à manger : ici se déploie le talent et le luxe du maître de la maison. Chaque convié doit occuper une table séparée, et se trouver au rang qui convient à sa position sociale : aussi, le maître s'étudie-t-il à ne commettre aucun passe-droit. Mais lorsque sa fortune, la dimension de l'appartement ou toute autre circonstance ne lui permettent pas d'offrir à chaque

convive une table séparée, il cherche à assortir son monde. L'étiquette lui défend de placer plus de trois personnes à la même table. Alors le travail du maître se complique : on le conçoit sans peine ; avec cette susceptibilité chinoise, avec ces nuances si imperceptibles qui distinguent les mille et une fractions de la hiérarchie sociale du Céleste Empire, il est impossible de ne pas faire une méprise. Il faut être Chinois pour surmonter toutes les tribulations qu'essuie dans ces circonstances un maître de maison de Péking ou de Canton. Enfin, après bien des révérences, des complimens, des excuses échangés, tout le monde est en place, les parties homogènes se sont assimilées ; l'hôte respire.

» Bientôt arrive la phalange des domestiques, accessoire indispensable du dîner, car la politesse exige que toutes les tables soient simultanément servies. Ils déposent d'abord devant chaque convive une tasse de lait d'amande chaud, breuvage destiné à préparer les voies, comme le kirsch ou l'absinthe en Allemagne. Le dîner a ordinairement trois services : le premier se compose de poisson mariné, de jambon froid, de foies et de gésiers de volaille, de canards salés et de vers de la canne à sucre, manger délicieux et très-recherché des gourmets chinois. Aussitôt que les plats sont déposés, le maître de la maison se lève et boit à la santé de ses convives, qui s'empressent de répondre en chœur à son toast. Les tables ne sont pas, comme en Europe, recouvertes d'une nappe ; elles sont pourvues chacune d'un double dessus mobile, qui s'enlève avec les plats qui s'y trouvent déposés. Entre l'intervalle du premier et du second service, il est d'usage de servir une multitude de petits plats d'entremets, que les convives mangent en se promenant dans la salle. Pendant ce tems, des causeries s'engagent, on propose des énigmes ou la solution de ques-

tions subtiles ; mais lorsque le maître des cérémonies annonce l'arrivée du second service, du fameux *potage aux nids d'oiseaux*, tout le monde s'assied, et chaque convive attend dans une douce extase le moment où il pourra savourer ce mets délicat. On sait que les nids qui le composent sont ceux de l'hirondelle de mer, la salangane (*hirundo esculenta*), dont la partie intérieure est formée d'une substance qui tient le milieu entre la gélatine et l'albumine. Lorsque cette substance est dissoute elle produit un liquide mucilagineux, dont l'amertume est déguisée par l'addition de quelques épices et des jaunes d'œufs de pigeon et de pluvier. Pour se faire une idée de l'importance qu'on attache à ce mets, il faut voir l'air grave et solennel des serviteurs chargés de ce précieux fardeau ; la molle anxiété des convives, leurs œillades obliques et la satisfaction qu'ils éprouvent lorsque le potage leur est enfin servi. Le pinceau seul peut exprimer le jeu grotesque et si varié de toutes ces physionomies.

» Lorsque ce second service est absorbé, de nombreux toasts sont portés en l'honneur du maître du logis, dans lesquels ses vertus, sa magnificence, son hospitalité sont prolixement énumérées et exaltées. Le troisième service se compose de cinq à six plats contenant des poissons à l'étuvée, des queues d'éléphant en hachis, plusieurs espèces d'oiseaux rôtis accompagnés de sauces si étrangement combinées qu'il faudrait un vocabulaire pour indiquer toutes les substances qui les composent. Au milieu de ces cinq à six plats s'élève un bol contenant du riz bouilli à l'eau, et assaisonné d'épices. Le riz ne se mange pas séparément, mais chaque convive le marie, en plus ou moins grande quantité, selon son goût, avec les divers mets qui lui sont servis. Il est inutile de dire que les vins et les liqueurs de toute espèce jouent un grand rôle dans cette solennité

gastronomique. Le dessert, composé de fruits, de gelées, de pâtisseries, se mange debout, en attendant que le thé soit servi.

Une journée à Calcutta. — A quatre heures du matin, votre porteur de palanquin vous éveille, et sa voix gutturale retentit près de votre couche :

Sahib! Sahib! (Monsieur) voici quatre heures.

Si le bal de la veille n'a pas épuisé vos forces, si vous préférez le soin de votre santé aux douceurs du sommeil, vous vous levez ; le soleil brille déjà. Votre cheval arabe trotte légérement sur le sable que la rosée matinale imprègne encore, et vous parcourez un demi-mille, jusqu'à ce que vous ayiez atteint le point de réunion, où les *Nababs* ont coutume de venir causer. On disserte sur les qualités du vin de Bordeaux, sur le dernier duel, sur le dernier diner ; ne cherchez dans cette causerie ni esprit, ni verve, ni grâce, ni nouveauté. La vie indienne matérialise l'intelligence et transforme en jouissances sensuelles tous les actes de la pensée, de l'ame et du corps. Quelquefois deux officiers poussés par la jalousie, la rivalité, l'amour-propre, ou le besoin de donner du mouvement à une existence peu dramatique, s'arrêtent sous le *grand-arbre*, figuier consacré aux duels, et dont le vieux tronc a servi de soutien à plus d'un cadavre. Six heures sonnent, et tout se disperse.

Jouir de la promenade, vivre à l'air, traverser la plaine, devient impossible. L'orbe incendiaire s'est montré derrière les grands palais de Chouringhie : ses rayons dardés à travers l'espace, comme des flèches brûlantes, chassent devant eux tous les promeneurs. On fuit devant cet adversaire qui ne pardonne pas, qui jaunit et grossit le foie et la rate des Européens, et qui nous renvoie chaque année

des bataillons d'invalides. Le pauvre Anglais presse de l'éperon les flancs de son cheval, et, tout couvert d'une transpiration abondante, regagne son domicile, où son valet hindou, qui l'attend à la porte, l'aide à descendre de cheval, et reconduit à l'écurie le coursier haletant. Voici les vastes rideaux de soie, l'éventail agité par une main habituée à ce labeur, la chambre obscure et fraîche, asyle paisible où le malheureux Anglais se réfugie. Les coussins élastiques gémissent sous son poids; il tombe anéanti, et dort ou plutôt sommeille jusqu'à huit heures et demie, incapable de travail, inhabile même à penser.

A huit heures et demie, il prend un bain, la plus grande volupté dans un tel pays. On masse et l'on parfume ses membres, abattus par la chaleur avant qu'ils aient agi. Le déjeûné, composé de pilau, de muffins et de thé, est servi à neuf heures et demie. Le palanquin est prêt; l'Anglo-Indien se fait porter à son bureau; à peine arrivé, il se débarrasse de cet habit de drap qui lui pèse, revêt le pantalon et la jaquette de mousseline, ordonne au domestique hindou de faire mouvoir le *Pounkah* (1) sur sa tête, et gagne, tant bien que mal, l'or que le gouvernement lui donne en échange de sa santé et de sa vie. Deux heures sonnent; le second déjeûné vient l'arracher à l'ennui de ses occupations. C'est le repas favori, c'est le moment où l'on est heureux de quitter la table de travail, les calculs et les chiffres pour savourer l'*ale* blanche, le vin de Bordeaux frappé de glace, les fruits de l'Inde qui couvrent une table somptueuse, et les ragoûts hindoustaniques dont le nombre et la recherche constituent un véritable dîné.

L'homme oisif dépense, comme il peut, le tems que

(1) Grand éventail mobile.

l'homme en place donne à ses devoirs. On rend des visites, on joue au billard, on court les boutiques, on va causer avec les dames. La première enceinte, dont toutes les maisons sont environnées, est-elle fermée? on reconnaît à cet indice qu'il ne faut pas se présenter, et que la maîtresse du logis n'est pas visible. Si vous trouvez la porte de cette enceinte ouverte, vous pénétrez dans l'intérieur; votre cabriolet roule sous l'arcade sombre, ou vos porteurs de palanquin font retentir la voûte de leurs pas; et si le concierge ne s'oppose pas à votre passage, vous atteignez la porte intérieure. Là, un valet de chambre à la figure solennelle et à la démarche pompeuse, vous accueille, vous fraie le chemin, annonce à un autre domestique l'arrivée du *Barkie-Sahib* (1), et fait résonner en marchant les anneaux de la chaîne d'ivoire qui rattache son poignard d'argent. Vous entrez dans une anti-chambre ténébreuse, d'où vous entendez la voix douce et moelleuse de la maîtresse qui demande votre nom. L'Hindou le prononce de son mieux, vous prive de deux ou trois voyelles, vous enrichit de cinq ou six diphthongues, et vous êtes assis enfin devant l'idole orientale, qui, du fond de l'Occident, est venue occuper les divans des bayadères et des sultanes.

C'est au fond d'une chambre que le plus tendre crépuscule éclaire à peine sous les mille replis d'un *pounkah* sans cesse agité, que la jeune Anglaise repose. Il faut causer: heureux les absens, si quelque roman nouveau, quelque nouvelle détermination, quelque fantaisie du gouvernement, l'arrivée ou le naufrage d'un navire, offrent aux causeurs les réponses nécessaires pour tuer le tems. A défaut de ces élémens indispensables, les mœurs et les

(1) Gentilhomme étranger.

habitudes du voisin, les intentions de ce fiancé, les attentions de ce Nabab, sont soumises à la plus minutieuse analyse ; pas une coquetterie, pas un sourire, pas un mot de dépit, qui ne soient textes pour les commentateurs. On marie des couples qui se détestent ; on décrit le duel de deux hommes qui s'aiment comme frères ; la dame défend les hommes ; le monsieur défend les femmes ; une douzaine de réputations tombent en sacrifice sur cet autel que l'oisiveté et la frivolité consacrent dans tous les pays à la calomnie des salons. Le stylet d'ivoire, dirigé par cette main blanche, blanchie encore par cette vie de réclusion et d'indolence, court rapidement à travers la dentelle ou la mousseline ; et son activité rivalise avec l'activité de saccade qui caractérise ce tête-à-tête ; enfin, l'on se quitte content l'un de l'autre, et la maîtresse de la maison voisine, qui, du *verandah* de son balcon, a épié les mouvemens de ses voisins, va le soir même leur rendre avec usure tout ce qu'ils ont prêté à leurs amis : « Je ne sais, dira-t-elle d'une voix languissante, quelles affaires importantes conduisent le capitaine Lurket chez lady Pressmitts : il a passé ce matin trois heures avec elle, pendant que le mari était à son bureau. »

A six heures, le tyran du ciel et du sol hindoustanique, le soleil, perd de sa force ; les ombres s'alongent ; ses dernières clartés ondoient en teintes safranées à l'horizon occidental. Un tumulte de roues agitées, un bruit dont aucune ville du globe n'offre l'exemple, commence à se faire entendre. Au calme profond d'une journée chaude, succèdent le chaos et l'activité les plus violens : mille chars à deux, à quatre roues, à un cheval, à six chevaux, traversent les grandes avenues de cette cité de palais. Le petit *pony* du Pegu galope à côté du coursier de race arabe, dont le pas mesure plus d'espace que le ga-

lop de son voisin. Les femme en calèche découverte, les cavaliers richement équipés, veulent être vus et se faire voir. Ceux même que leur santé, leur âge ou leur caractère éloignent de ces pensées de vanité, sont obligés de se mêler à la foule bruyante qui se presse dans la seule promenade de Calcutta où l'on puisse trouver de la fraîcheur et des allées bien sablées. L'heure du dîner chasse enfin les promeneurs; et ces avenues naguères remplies d'équipages brillans, restent solitaires : à peine y voit-on quelques promeneurs, amis de la brise nocturne et observateurs attentifs de ces mœurs relâchées, dont le crépuscule du soir éclaire à demi le scandale. On dîne cependant, mais les estomacs, délabrés par l'atmosphère ardente et l'usage des liqueurs, sont presque toujours incapables de faire honneur à ce repas inutile. Personne ne touche aux viandes qui chargent les tables; ces gigots de mouton, ces montagnes de poissons, restent intacts. Avant le dessert, les *henkahs* d'argent et de nacre sont apportés à grand bruit par les domestiques, une vapeur aromatique épaissit l'air, et pour toute conversation, vous avez le roulement monotone de l'air circulant dans les longs tubes de pipes indiennes. De la salle à manger, ces instrumens gigantesques sont transportés dans le salon. Leur bruit étouffe les sons du piano, et vous empèche d'entendre les paroles des dames. Si vous venez d'Europe, c'est une merveille pour vous que cet appartement meublé avec tant de richesse, avec un goût si exquis, rempli de femmes pâles étincelantes de diamans, garni d'automates fumeurs et rafraîchi par un ou deux sauvages, nus de la tête aux pieds, armés d'éventails immenses, ou faisant vibrer le cordon du *pounkah*. Dix heures et demie sonnent, et l'on se retire. Telle est la journée de Calcutta; tels sont les plaisirs de cette vie équivoque, de cette existence amphibie, qui

dévore tant d'intelligences, ruine tant de constitutions, et ne donne aux Anglais de l'Inde des monceaux de roupies, que pour leur enlever le moyen d'en jouir.

Industrie.

Exploitation des mines d'or et d'argent dans l'Amérique du Sud (1). — Peu d'années avant la révolution du Pérou, il y avait au Potose quarante *ingenios* en pleine activité qui produisaient, en adoptant une estimation modérée, huit mille marcs ou quatre mille livres par semaine. Ce produit, quoique de beaucoup inférieur à celui des premières années d'exploitation, était encore trop considérable, selon l'observation de M. de Humboldt, pour que l'on pût affirmer que les mines du Potose ne menaçaient plus désormais le repos du monde. « Ces mines, ajoutait le célèbre voyageur, dans leur état actuel (en 1803) ne sont pas les premières du monde, mais elles viennent en seconde ligne immédiatement après celles de Guanaxuato, les plus riches du Mexique. » Au moment où M. de Humboldt parlait ainsi, la révolution de l'Amérique du Sud n'avait pas encore éclaté ; depuis cette époque, quinze années de guerre civile ont désolé cette malheureuse contrée ; les fortunes les plus considérables ont été singulièrement réduites, et le fléau ne s'est montré nulle part plus rigoureux qu'au Pérou. Les *Azogueros* (2) ont vu leurs

(1) Voyez, dans notre avant-dernier Numéro, le curieux tableau que nous avons inséré à la page 162, indiquant les contrées du Nouveau-Monde les plus abondantes en mines de diamans et de métaux de toute espèce, etc.

(2) Le nom d'*Azoguero* donné aux propriétaires de mines est tiré du mot castillan : *azogue*, qui signifie vif-argent, qui est le principal ingrédient employé dans l'exploitation des mines.

moyens d'exploitation détruits par une soldatesque sans frein, leurs vastes établissemens pillés sans pitié, leurs mines dans un long abandon, comblées par les broussailles ou noyées par de continuelles infiltrations, pendant que leurs capitaux, entraînés par les contributions de guerre, décroissaient au point de suffire à peine aujourd'hui au modeste entretien d'eux-mêmes et de leurs familles. Il n'est pas étonnant que dans des conjonctures si funestes le nombre des exploitations ait été considérablement réduit, et que tous ces établissemens réunis produisent à peine quinze cents marcs par semaine, ou 125,000 livres sterling (3,125,000 fr. environ) par année.

On avait supposé qu'en perfectionnant l'opération de l'amalgame des métaux on aurait sur les méthodes grossières des naturels du pays de grandes économies. Le résultat n'a pas justifié ces brillantes espérances; mais il est hors de doute que le système actuel d'exploitation peut être sensiblement amélioré, et que par l'emploi habilement dirigé de quelques machines nouvelles on obtiendrait sur la dépense de tems et de mercure une réduction qui indemniserait rapidement les propriétaires des sacrifices commandés par ces innovations désormais nécessaires.

Voici le procédé mis en pratique à Potosi pour extraire le minerai d'or et d'argent et le transformer en *pinas*, ou lingots. Tous les mineurs sont munis des instrumens nécessaires et d'une provision de poudre à canon pour détacher par explosion le minerai des veines de pierre dans lesquelles il serpente en filons. Les morceaux ainsi détachés sont transportés à l'ouverture de la mine, où on les brise en fragmens de grosseur à peu-près égale, comme les cailloux qui servent à réparer les routes établies selon le système de Mac-Adam. Le minerai réduit en morceaux est placé dans des sacs que des ânes ou des mulets, dont la

charge est de cent vingt-cinq livres, transportent à l'*ingenio* ou laboratoire, dans lequel s'opère l'amalgame et la fusion des substances métalliques. La charge de quarante ânes forme une mesure nommée *caxon,* du poids de cinq mille livres. Si le minerai est sec, on le décharge immédiatement dans le magasin ; s'il est humide, on le répand sur une aire qu'on appelle *pampeo,* où il demeure exposé aux rayons du soleil pendant quelques jours. Lorsqu'il est parfaitement sec, on le pulvérise à l'aide d'un balancier fort lourd mis en mouvement par un moulin à eau. Ensuite on passe cette poussière à travers des cribles métalliques. Les ouvriers employés à cette périlleuse opération, sont obligés de se boucher les narines et les oreilles avec du coton et de porter un masque qui arrête la poussière homicide que soulève le mouvement du crible. Malgré cette précaution, ce travail ne laisse pas que d'être funeste à ceux qui s'y livrent, aussi le cribloir a-t-il reçu le nom de *mata-gente* (tue-gens), et les Indiens ont reconnu, par deux cent cinquante années d'une cruelle expérience, que cette dénomination n'était rien moins qu'une plaisanterie. La poudre de minerai est reçue ensuite dans le *buitron,* vaste salle carrelée, située au centre de l'*ingenio,* où on la dépose en tas de deux mille cinq cents livres, qu'on appelle *cuerpos* (corps). Vingt de ces tas forment un lavage de dix *caxones,* produit ordinaire du travail hebdomadaire d'une seule machine. Jusqu'à présent les propriétaires des mines ne possèdent pas un capital assez considérable pour établir leur exploitation sur une plus grande échelle.

Lorsque ces vingt tas ou corps sont placés dans le *buitron,* on verse sur chacun d'eux une petite quantité d'eau avec une masse de sel qui varie de cent à cent cinquante livres, et lorsque le mélange du sel et de la poudre de mi-

nerai s'est opéré, on ajoute une dose de mercure plus ou moins forte, selon la richesse du minerai. Le mercure employé à cet usage n'est pas entièrement perdu, on en recouvre après l'opération la meilleure part, mais on a calculé que par ce procédé une demi-livre d'argent absorbe une demi-livre de mercure. Au Mexique la perte est beaucoup plus considérable, elle s'élève de onze à quatorze onces sur huit onces d'argent. Cette différence peut être attribuée à l'emploi du sel, si facile au Potose, grâce au voisinage d'immenses dépôts salins.

Quand le mercure s'est incorporé à la masse du minerai, on verse de l'eau sur chacun des tas, en dose suffisante pour que le mélange forme une boue épaisse, que chaque jour les mineurs foulent aux pieds et remuent avec des pelles. Le directeur, qui préside à ces travaux sous le nom d'amalgameur, fait chaque jour sa tournée; et selon l'état du mélange, prescrit l'addition de quelques parties de chaux, de plomb, d'étain ou même d'acide sulfurique pour favoriser l'amalgame de l'argent et du mercure. Après quinze jours d'attente, lorsqu'on suppose que l'amalgame est consommé, c'est-à-dire que toutes les parties d'argent ont été atteintes par le mercure, on procède alors au lavage. Cette opération se fait dans une espèce de chaudière munie d'une porte en forme d'écluse et dont la base repose sur un plan incliné. On jette dans cette cuve tout le minerai ; par le moyen de conduits pratiqués à cet effet, l'eau arrive sans interruption pendant que deux hommes armés de pelles remuent le mélange, qui passe bientôt à l'état liquide. Ce liquide s'écoule lentement par l'ouverture de l'écluse et tombe dans une seconde cuve de trois pieds de profondeur au fond de laquelle se déposent l'argent et le mercure, pendant que le cours de l'eau emporte le terreau et toutes les substances plus légères. Toutefois, dans la crainte que le

courant n'entraîne quelques parcelles du métal, il y a encore à des distances différentes deux autres cuves dans lesquelles on reçoit l'eau du lavage. Cette opération dure environ huit ou dix heures. Quand le lavage est terminé, on enlève le dépôt métallique qui se trouve dans toutes les cuves, on l'enferme dans une toile très-forte, qu'on tord jusqu'à ce que l'écoulement d'une partie du mercure se soit opéré; ce qui reste dans le linge après ce départ se nomme *pilla*. Cette masse métallique passe alors dans un moule de bois où elle est de nouveau soumise à une pression violente qui chasse encore quelques molécules du mercure qu'on voit s'échapper par une ouverture pratiquée dans la partie inférieure du moule. Lorsque l'écoulement a cessé, on retire du moule sous la forme d'une pyramide octogone le bloc métallique qui prend le nom de *pina*. La forme et le volume de ce bloc, se rapprochent beaucoup d'un pain de sucre. La pina, pour subir sa dernière préparation, entre enfin dans le creuset, où après avoir été soumise pendant dix ou douze heures à l'action d'un feu violent qui dégage par l'évaporation les dernières molécules du mercure, elle passe à l'état de lingot. Le poids du lingot obtenu par ce procédé sur dix caissons de minerai ne reste jamais en-deçà de quarante et s'élève rarement au-dessus de cent-vingt marcs ou soixante livres.

Les lingots sont portés à la banque nationale qui les achète au prix de 7 piastres et demie le marc (39 f. 25 c.), taux inférieur à la valeur intrinsèque du métal et qui assure au gouvernement, indépendamment de l'alliage, un bénéfice considérable lorsqu'il les convertit en monnaies.

Statistique.

Population actuelle de la Belgique. — M. Vandermaelen, directeur de l'établissement géographique de Bruxelles, à qui la science doit de remarquables travaux de statistique et de géographie, vient de publier la statistique du royaume Belge. D'après ce travail, on voit que grâces aux richesses variées de son sol et de son industrie, ce nouvel état a devant lui un bel avenir de prospérité; mais, pour que ces espérances se réalisent, il faut que le gouvernement parvienne, soit en favorisant le développement de toutes les industries, soit en apportant une économie plus rigoureuse dans les divers services, à rétablir l'équilibre dans les finances. Sans doute, lorsque l'armée sera réduite au pied de paix, il y aura déjà un grand pas de fait dans la voie de l'amélioration, mais en attendant on ne peut que s'affliger de voir l'énorme disproportion toujours croissante qui existe entre le chiffre des recettes et celui des dépenses de cet état : en effet, le budget de 1831 présente un déficit de 9,833,143 florins, et celui de 1832 en présente un de de 19,372,121 fl., déficits qui seront couverts par l'emprunt de 48,000,000 de fl. que vient récemment de contracter le gouvernement Belge. On le voit, il ne faudrait pas qu'un pareil état de choses se prolongeât pour que la banqueroute devînt flagrante.

Nous nous bornerons seulement à présenter ici la population totale de chaque province, telle qu'elle a été arrêtée en 1831, et nous indiquerons en outre toutes les villes au-dessus de 10,000 ames qui se trouvent dans ces mêmes provinces.

POPULATION DE LA BELGIQUE AU 1er JANVIER 1831.

PROVINCE D'ANVERS		347,590
Anvers	72,962	
Malines	23,747	
Lierre	13,150	
Turnhout	12,511	
PROVINCE DU BRABANT MÉRIDIONAL		556,046
Bruxelles	98,279	
Louvain	25,643	
PROVINCE DE LA FLANDRE OCCIDENTALE		603,214
Bruges	41,472	
Ostende	11,390	
Thielt	11,509	
Poperinghe	10,044	
Ypres	14,958	
Courtray	19,124	
PROVINCE DE LA FLANDRE ORIENTALE		733,938
Gand	83,783	
Renaix (*Rousse*)	12,069	
Alost	14,791	
Lokeren	16,096	
Saint-Nicolas	16,386	
Zele	10,078	
PROVINCE DU HAINAUT		608,524
Mons	23,062	
Tournay	28,919	
PROVINCE DE LIÉGE		371,568
Liége	58,358	
Verviers	19,465	
PROVINCE DE LIMBOURG		338,395
Maëstricht	22,000	
PROVINCE DU LUXEMBOURG		311,608
Luxembourg	11,242	
PROVINCE DE NAMUR		211,544
Namur	19,287	
Population totale existant au 1er janvier 1831		4,082,427

En admettant que l'on ne change pas les limites déterminées par les grandes puissances, et en retranchant par conséquent la population de tout l'arrondissement de Diekirch, de presque tout celui de Luxembourg, de la plus grande partie de celui de Ruremonde, la moitié de celui de Maëstricht, et une petite fraction de celui de Neufchâteau, on aura la population du royaume actuel de la Belgique. D'après l'état officiel dont nous venons de donner l'extrait, cette population pourrait donc être estimée, au 1er janvier 1831, à 3,817,000 ames. Ce royaume serait ainsi presque aussi considérable que la monarchie Norvégieno-Suédoise, et que le royaume actuel de Pologne, peu inférieur aux royaumes Sarde et de Bavière, supérieur à celui de la monarchie Portugaise, et à tous les états de l'Europe, à l'exception des cinq grandes puissances, de la monarchie Espagnole, de l'empire Ottoman et du royaume des Deux-Siciles.

Commerce.

Importance des pêcheries du Volga.— Sans contredit de toutes les entreprises de ce genre, exploitées sur les lacs et dans les fleuves de l'Europe, les pêcheries du Volga sont les plus importantes. Mais la pêche principale, la seule qui soit l'objet de grandes spéculations, c'est celle de l'esturgeon : on en prend de plusieurs espèces qui, en russe, sont connues sous les dénominations suivantes : le *Biéluga,* l'*acétra,* le *sévurga* et le *sterlet,* qui est le plus délicat et le plus recherché. Au fur et à mesure que le poisson sort de l'eau, on le dépèce, on en extrait le frai et on le sale.

Voici la manière dont se fait cette pêche. Chaque chaloupe est pourvue d'une ou plusieurs cordes sur lesquelles

on fixe, à deux pieds de distance environ, des cordelettes auxquelles sont attachés des hameçons. Ces hameçons sont de la grosseur d'une plume de corbeau, et tenus dans une situation verticale par des morceaux de liége qui y sont fixés ; car ils ne sont point destinés à prendre le poisson à l'aide d'une amorce, mais bien à l'accrocher lorsqu'il passe. Une des extrémités de la corde tient au fond du fleuve par une ancre, et l'autre extrémité est soutenue par un paquet de roseaux. Les pêcheurs saisissent ce flotteur en filant la corde, et détachent des hameçons les poissons qui s'y trouvent. Les chaloupes sont ordinairement montées par de jeunes garçons ou de jeunes filles ; aussi est-il curieux de voir ces enfans se battre avec ces gros esturgeons, soit pour les enlever dans la chaloupe, s'ils ne sont pas trop pesans, soit pour les museler en leur passant une corde par les ouïes et les remorquer à la chaloupe. Le produit de cette pêche se divise en trois branches principales : le poisson salé, proprement dit, le frai, et la colle de poisson.

Les procédés du salage sont, à peu de chose près, les mêmes que ceux pratiqués dans toutes les pêcheries : quant à la préparation du frai, connu dans le commerce sous le nom de *ikra* ou *caviar*, voici comment on y procède. Au fur et à mesure qu'on extrait le frai des poissons, on le place sur un filet de cordelettes à mailles, au-dessous duquel se trouve une caisse ou pétrissoire remplie de saumure. Lorsque les pellicules sont séparées, et que l'on a enlevé tout le sang qui s'y trouve mêlé, on plonge le frai dans la saumure, et puis on le jette dans des sacs que l'on tord avec force pour faire écouler l'eau. Une fois égouttés, on vide ces sacs dans des tonneaux, où un homme foule le frai jusqu'à ce qu'il l'ait réduit en une pâte bien homogène. Le *caviar* fait avec le frai des *acétra* et des *sévugra* est le plus estimé ; il a le grain gros et

noir; celui du *biéluga* est plus blanchâtre; celui du *sterlet* est plus menu et a moins de saveur. Ce mets est comme on sait, très-recherché en Russie; mais l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et l'Angleterre en font de grandes consommations.

La colle de poisson se prépare de la manière suivante : Lorsqu'on a fendu et lavé les vessies dont on extrait cette colle, on les superpose en feuilles, les unes sur les autres, comme des feuilles de tabac, puis des ouvriers roulent ces feuilles au moyen de petites chevilles en bois, et leur donnent la forme que la qualité de la colle requiert. La colle en fer à cheval est considérée dans le commerce comme la première qualité.

Le droit de pêche sur le Volga a été concédé par l'empereur Paul à divers seigneurs russes; mais le prince Kourakin est celui qui a été le mieux doté de tous. Ces propriétaires rétrocèdent leurs droits à des industriels qui en retirent de grands pofits. Aujourd'hui ce sont les frères Saposhnicoff qui ont le fermage général de la pêche du Volga, pour lequel ils paient une somme annuelle de 700,000 roubles. Cette pêche occupe 5,000 bateliers, pêcheurs ou saleurs, 300 inspecteurs et 400 bateaux. On On évalue le produit annuel de la pêche à 3,000,000 de roubles, et le bénéfice qu'en retirent les fermiers actuels à 400,000 roubles.

Chronique.

Causes célèbres allemandes. — On raconte que Georges Selwyn, après avoir longuement discuté avec un de ses amis pour lui démontrer l'inconvenance et le mauvais ton qu'il y avait à assister à une exécution, fut reconnu le jour même au pied de l'échafaud, enveloppé dans un ample manteau et le visage caché sous un chapeau rabattu.

La même chose arrive souvent pour la lecture des annales du crime ; tout le monde se récrie contre les inconvéniens de semblables écrits, et cependant chacun cède en secret à leur profonde et entraînante fascination. Nous n'entendons point parler ici de ces publications vulgaires, qui, comme l'Almanach de Newgate, se bornent à présenter au lecteur le fait même du crime et la catastrophe qui termine la tragédie, sans tenir compte des motifs, des combats, des émotions qui ont rempli les actes précédens, et qui seuls peuvent donner un intérêt moral à un sujet d'ailleurs pénible.

De telles lectures ne sont propres, selon nous, qu'à démoraliser l'esprit de ceux qui s'y livrent ; mais il en est autrement quand les circonstances et les causes d'un crime sont recueillies par des hommes dont les connaissances et les sentimens philosophiques les rendent propres à cette tâche difficile; leurs profondes recherches, l'étude qu'ils ont faite du cœur humain, les mettent en état d'exposer à nos yeux les combats de l'homme aux prises avec les passions; ils le suivent pas-à-pas dans le chemin effrayant où il se laisse entraîner ; ils l'accompagnent au terme fatal, et montrent ensuite par quels moyens, souvent tout-à-fait imprévus, la Providence amène la découverte du forfait que son auteur avait cru couvrir du secret le plus impénétrable.

Quel est le lecteur qui ne se sente point vivement ému en suivant les progrès de l'évidence, dont la chaîne, d'abord faible et disjointe, se rattache anneau par anneau, devient un tout ferme et compact, se serre autour de l'accusé, le saisit et le conduit enfin à l'échafaud où il doit expier le crime dont il s'est rendu coupable envers la nature et la société ?

En étudiant ainsi le travail des passions dans toute son

effrayante vérité, le lecteur, qui sait combien notre nature est faible et sujette à faillir, doit y trouver de puissans motifs de méditation, ou de grandes leçons de morale et d'humilité religieuse. Quel est l'homme, en effet, qui peut répondre de sa conduite sous l'empire d'une forte tentation? Quel est celui qui, en examinant la lente croissance du crime dans un cœur naturellement vertueux, mais aigri par l'infortune, osera se dire : jamais je ne serai criminel? Quelle est l'ame assez forte ou assez orgueilleuse pour ne pas frémir en voyant des êtres qui, arrivés au milieu de leur carrière avec une réputation intacte et méritée, tombent tout-à-coup dans un abime qui n'a d'autre fond que la mort et l'infamie!

Cette espèce d'intérêt se trouve rarement dans le récit de nos jugemens criminels, où l'on se borne à réunir les faits matériels du crime, les dépositions des témoins, les aveux de l'accusé, sans tirer aucune conséquence de sa vie antérieure, et sans chercher à connaître son caractère, ses habitudes, les motifs qui auraient pu le conduire à l'action criminelle dont il est supposé coupable.

En Allemagne, au contraire, les investigations de la justice remontent à la période la plus éloignée; l'instruction suit en quelque sorte le prévenu depuis le berceau jusqu'à la prison : ses premières passions, ses jeunes erreurs; les habitudes, les opinions de son âge mûr, tout est examiné comme autant de circonstances dont on peut tirer des présomptions d'innocence ou de culpabilité. Aussi les annales des cours criminelles de l'Allemagne peuvent être regardées à-la-fois comme l'histoire la plus complète des crimes que la justice est appelée à punir, et comme un traité philosophique où les questions qui intéressent au plus haut point la morale et l'ordre public, sont traités avec une vaste sagacité.

C'est au président Fuerbach, l'un des jurisconsultes les plus distingués de l'Allemagne, que l'on doit l'heureuse idée d'avoir réuni en un corps d'ouvrage les causes les plus intéressantes jugées par les cours criminelles des différens cercles de l'Allemagne. La haute portée de son esprit, l'étude qu'il a faite, comme philosophe, du cœur humain; ses connaissances profondes de la législation de son pays, enfin les recherches que sa position lui a permis de faire dans les différens greffes des cours souveraines, rendent son livre un des plus complets et des plus intéressans qui aient encore paru sur cette matière. L'analyse d'un semblable ouvrage est impossible; aussi, nous bornerons-nous, pour faire connaître avec quelle sagesse et quelle habileté il a été rédigé, à rapporter ici une des causes contenues dans la première partie de cette collection, et qui, sous tous les rapports, nous a paru offrir le plus grand intérêt. L'histoire de la fameuse marquise de Brinvilliers, qui a jeté Paris dans une si grande consternation, et qui a compromis tant de noms illustres, ne présente peut-être pas des exemples d'une atrocité plus froide et plus réfléchie que la cause dont nous allons rendre compte.

En 1808 un conseiller à la cour de Pegnitz, nommé Glaser, prit à son service, en qualité de gouvernante, Anna Schonleben, veuve depuis long-tems, et âgée d'environ cinquante ans. Le conseiller était séparé de sa femme; Anna fit tous ses efforts pour rapprocher les deux époux et y réussit à la satisfaction de toute la ville. Cette réunion fut de courte durée, car quelques semaines après le retour de Mme Glaser au domicile conjugal, elle fut saisie d'une soudaine et violente maladie qui l'emporta en moins de trois jours. M. Glaser, voulant s'éloigner de Pegnitz après cet événement, plaça Anna chez un célibataire son

ami, le conseiller Grohmann, dont la faible santé demandait des soins assidus. La gouvernante montra en vain un zèle et une intelligence remarquables dans son nouvel emploi ; la maladie du conseiller devint plus grave, et il mourut le 8 mai 1809 dans les bras de Schonleben, qui ne l'avait pas quitté un seul instant et qui parut inconsolable de sa perte.

La bonne réputation que lui avait acquise sa patience, sa douceur, son habileté comme garde-malade, la firent rechercher par le président de chambre Gebhard, dont la femme accoucha peu de jours après l'entrée d'Anna chez le président. Son zèle ne se ralentit pas dans cette maison, et chacun vantait les soins que la mère et l'enfant recevaient d'elle, lorsque le septième jour après ses couches la jeune femme fut saisie de spasmes violens, de vomissemens, de chaleurs internes, de convulsions, pendant lesquels elle s'écriait souvent qu'elle était empoisonnée. Elle mourut bientôt dans d'inexprimables douleurs, malgré tous les secours que l'on s'empressa de lui prodiguer.

M. Gebhard pensa ne pouvoir trouver une meilleure gouvernante pour son enfant que celle qui avait montré tant d'assiduité et d'intelligence pendant la maladie de sa femme ; il lui remit donc le petit orphelin entre les mains, et lui confia en même tems la surintendance de sa maison. Quelques amis essayèrent inutilement de le détourner de cette résolution, en lui représentant la fatalité qui semblait poursuivre cette femme, dont l'arrivée était un présage de mort dans toutes les maisons où elle était reçue.

Le président repoussa ces insinuations comme suggérées par la faiblesse et la superstition, et continua à donner à Anna tous les témoignages d'une confiance illimitée. Ses amis ne se rebutèrent cependant pas, et au bout de six mois, aidés de quelques circonstances qui jetaient du

louche sur la conduite de la gouvernante, ils obtinrent enfin son renvoi, que M. Gebhard lui annonça avec tous les ménagemens capables d'adoucir le coup dont il la frappait à regret.

En apprenant cette nouvelle inattendue, Anna parut d'abord très-émue, témoigna un vif regret de se séparer d'un enfant qu'elle avait vu naître; mais ne fit entendre aucune plainte, et résolut de partir pour Bayreuth le jour suivant. Elle employa le peu de tems qui lui restait à mettre tout en ordre dans la maison, distribua des provisions pour les jours suivans, fit prendre du café aux autres servantes, et, avant de monter dans la voiture que son maître lui avait procurée pour son voyage, elle donna à l'enfant un biscuit trempé dans du lait pour apaiser les cris qu'il jetait en la quittant.

A peine une heure était-elle écoulée depuis le départ d'Anna, que les servantes et l'enfant furent pris de violentes douleurs qui durèrent une partie de la journée et qui les mirent aux portes du tombeau. Les soupçons que l'on avait conçus jusque-là prirent plus de consistance; on examina tout avec le soin le plus minutieux, et on trouva enfin trente grains d'arsenic dans un baril de sel qui avait été rempli le matin même par la gouvernante; il ne pouvait plus rester aucun doute sur la série de morts extraordinaires qui s'étaient succédées dans les maisons habitées par Anna Schonleben; on s'étonna seulement d'avoir si long-tems fermé les yeux sur des preuves aussi évidentes de sa culpabilité, et toutes les circonstances qui jusque-là avaient passé inaperçues se présentèrent en foule à la mémoire de ceux qui en avaient été les témoins.

On se rappela, par exemple, que deux amis de son maître ayant dîné avec lui le 10 août 1809 avaient été saisis dans la soirée de vomissemens, convulsions, spasmes

semblables à ceux qui avaient tourmenté les servantes le jour du départ d'Anna, et dont l'infortunée Mme Gebhard était morte quelques mois auparavant. Dans une autre occasion elle avait donné un verre de vin blanc à un domestique qui était venu apporter un message, et à son retour chez son maître cet homme avait été assez mal pour garder le lit pendant plusieurs jours. Barbe Waldmon, fille de cuisine chez M. Gebhard, qui se querellait fréquemment avec la gouvernante, avait éprouvé deux mois auparavant les mêmes symptômes que ses compagnes, après avoir pris une tasse de café donnée par cette détestable femme. Enfin, ce qui devait paraître plus extraordinaire encore, c'est que le 1er septembre de la même année, son maître, qui avait réuni ce jour-là quelques amis, l'ayant envoyée à la cave pour y chercher de la bière, fut attaqué une heure après, lui et sept des convives, de spasmes et de vomissemens.

Quoiqu'il fût difficile, d'après le tems écoulé depuis la mort des personnes que l'on supposait avoir été victimes de la misérable Schonleben, d'espérer recueillir des preuves certaines à l'inspection de leurs cadavres, on procéda cependant à l'exhumation, qui produisit les traces les plus évidentes de la présence de l'arsenic; cette substance se retrouva encore intacte dans l'estomac de Mme Gebhard.

Pendant ce tems Anna vivait tranquille à Bayreuth, en apparence insensible à l'orage qui grondait sur sa tête; son hypocrisie la conduisit même à écrire à son maître pendant la route pour lui reprocher l'ingratitude dont il s'était rendu coupable en renvoyant celle qui, depuis six mois, avait été l'ange tutélaire de son enfant orphelin. Bien plus, en passant à Nuremberg elle osa aller demander un asile à la mère de sa dernière victime, la femme du président Gebhard. Arrivée à Bayreuth elle écrivit encore

plusieurs fois à ce dernier dans le but évident de l'engager à la reprendre chez lui : elle fit aussi quelques tentatives, également infructueuses, pour rentrer chez son premier maître, M. Glaser.

Le mandat décerné contre elle fut mis à exécution le 19 octobre ; en la fouillant on trouva sur elle deux petits paquets d'arsenic et deux autres de cobalt arsenical. Malgré les preuves accablantes qui se réunissaient contre la criminelle Anna, elle persista long-tems à tout nier ; ce ne fut que le 16 avril 1810, pendant une nouvelle lecture du procès-verbal de la levée du corps de Mme Glaser, qu'elle confessa enfin lui avoir deux fois administré du poison.

Nous donnerons ici un court résumé de l'audition des témoins et des nombreux interrogatoires que cette malheureuse eut à subir pendant le cours de la procédure.

Née à Nuremberg en 1760 elle perdit ses parens dès sa première enfance ; élevée avec beaucoup de soin par son tuteur, qui l'aimait tendrement, elle resta près de lui jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, et épousa ensuite un notaire, nommé Zwazinger. La solitude et la tristesse de la vie conjugale contrastaient péniblement aux yeux d'Anna avec la gaîté de la maison qu'elle venait de quitter. Délaissée par son mari, que ses goûts ignobles éloignaient de toute société, elle charmait ses ennuis par la lecture des romans nouveaux, cherchant à oublier ses chagrins en pleurant sur ceux de Werther, de Malvina ou d'Émilia Galotti. La fortune qu'Anna avait eue de ses parens fut bientôt dissipée par l'extravagance de Zwazinger, et à l'âge de vingt-cinq ans elle se trouva presque réduite à la misère, sans pouvoir espérer aucun adoucissement à son malheur dans l'affection de son mari ou dans l'estime publique.

Nourrie d'idées romanesques qui avaient encore exalté la vivacité naturelle de ses passions, sans aucun principe

qui pût la garantir des dangers qui environnent une femme jeune, jolie et sans appui, Anna se livra sans réserve aux séductions qui s'offrirent à elle. Son mari, tombé dans le dernier degré de l'avilissement, ne rougit pas de tirer parti de la honte de celle dont il avait causé la ruine; et, jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années après, il partagea la demeure et les infâmes profits de sa femme.

Pendant le tems qui s'écoula entre cet événement et son entrée chez M. Glaser, la vie d'Anna fut une scène continuelle de vice, d'abjection, de licence effrénée et d'hypocrisie. Forcée de montrer de l'attachement quand elle n'en éprouvait aucun; soumise à ceux qu'elle aurait voulu gouverner; raillée ou traitée avec mépris quand elle éprouvait un véritable désir de plaire; sans asile, sans amis, elle devint une hypocrite consommée. Une haine implacable contre le genre humain s'empara de son cœur, y détruisit tout sentiment honnête, et n'y laissa que la détermination profonde d'améliorer son sort, par tous les moyens possibles.

A quelle époque eut-elle l'idée d'employer le poison pour réaliser ses projets? Quand et comment s'en servit-elle pour la première fois? Voilà ce que l'on ne put découvrir par les débats, ni par les aveux de l'accusée; mais il y a beaucoup de raisons de croire qu'elle fit usage de ce terrible agent long-tems avant son entrée chez M. Glaser.

Résolue comme elle l'était à tout hasarder pour arriver à ses fins, le poison lui fournissait le talisman dont elle avait besoin pour détruire les obstacles : il punissait ses ennemis, écartait ceux qui se trouvaient sur son chemin, et lui donnait en même tems l'occasion de mettre en jeu ses talens de garde-malade. Par la longue habitude qu'elle avait de s'en servir, le poison lui était devenu si familier

qu'elle semblait le regarder comme un ancien et utile auxiliaire. Lorsque pendant son procès, l'arsenic qui avait été trouvé dans sa poche lui fut représenté, ses yeux brillèrent en l'apercevant, et exprimèrent la joie que l'on a en revoyant un ami absent depuis long-tems.

Dès le premier instant qu'Anna était entrée chez M. Glaser, l'idée d'obtenir une grande influence sur lui, et par suite de le décider à l'épouser, s'était présentée à son esprit. Sa femme n'offrait qu'un obstacle léger à ce projet, car le poison ne lui manquait jamais pour renverser ceux qui, par malheur se trouvaient placés entre elle et le but où elle tendait: il fallait toutefois que la victime désignée se trouvât dans son cercle d'opération; aussi travailla-t-elle d'abord à une réunion, puis aussitôt après, elle commença à administrer à Mme Glaser l'arsenic, qui, comme elle le dit dans un de ses interrogatoires, devait lui assurer à elle-même un sort convenable dans sa vieillesse. Cette perspective ayant été détruite par l'éloignement de M. Glaser, elle forma le plan de s'assurer la main de son nouveau maître, sur lequel elle espérait prendre un grand empire en lui prodiguant les soins que sa mauvaise santé lui rendait nécessaires. Elle crut pendant quelque tems avoir réussi dans ses projets, quand tout-à-coup ses espérances furent renversées par l'annonce d'un autre mariage, que, malgré sa goutte, M. Grohmann était sur le point de contracter. Anna essaya tous les moyens de rompre l'union projetée; mais ses manœuvres ne produisant aucun effet, le futur époux fut immolé à la vengeance de cette abominable femme, cinq jours avant celui fixé pour le mariage.

Mme Gebhard, chez laquelle Anna entra ensuite, partagea bientôt le sort de ceux qui encouraient l'inimitié de l'empoisonneuse; elle ne donna aucun autre motif à ce

nouveau crime que la prétendue sévérité de sa maîtresse ; mais le témoignage de tous les habitans de la maison contredisant cette allégation, on doit croire que là encore sa fatale idée de mariage s'était emparée de son esprit. Les autres tentatives qui marquèrent le reste de son séjour chez le président sont présentées par elle comme de simples récriminations, soit contre celles de ses compagnes qui lui déplaisaient, soit contre quelques amis de la maison qu'elle savait mal disposés en sa faveur.

L'issue d'un semblable procès ne pouvait être douteuse ; Anna Zwazinger fut condamnée à mort. Elle entendit sa sentence sans témoigner d'émotion, et dit aux juges que leur arrêt sauvait la vie à beaucoup de monde ; « car, ajouta-t-elle, je sens bien que si j'avais vécu, rien n'aurait pu m'empêcher de faire encore usage du poison. »

REVUE

BRITANNIQUE.

Sciences Médicales.

DU RÉGIME DIÉTÉTIQUE

ET DE SON INFLUENCE SUR LA SANTÉ.

Les rapports intimes qui unissent l'être physique et l'être moral ; les rapports plus appréciables encore, sinon plus réels, qui se trouvent entre l'organisation humaine, ses modifications, son altération, son état normal ou anormal, et les substances alimentaires, qui la renouvellent et la soutiennent ; nous semblent n'avoir été soumis jusqu'à ce jour qu'à une analyse incomplète, à des théories vagues, à une étude frivole. On sait, en général, que le café excite et vivifie les opérations du cerveau; que le thé facilite la digestion ; que l'usage des viandes développe le système musculaire. Mais quelle influence exercent le genre, la quantité, le plus ou moins de cuisson, la chaleur ou la froideur des alimens ? Comment cette influence se modi-

fie-t-elle dans ses rapports avec tel ou tel tempérament? Comment les heures des repas, leur nombre et leur distribution dans la journée sont-ils en harmonie ou en désaccord avec les divers travaux auxquels les hommes se livrent, avec les sexes et les âges? Si cette partie importante de l'art médical n'a pas toujours été négligée, elle a (ce qui est pis encore) subi les flétrissantes empreintes du charlatanisme. On a, comme dit Molière, prescrit le nombre de grains de sel que doit renfermer un œuf à la coque; et le nombre de pas qu'il faut faire dans la chambre, en long ou en large, pendant le tems de la digestion. Il aurait bien mieux valu se demander quels alimens convenaient le mieux à la vie maritime : tant de marins ne seraient pas morts du scorbut. Si l'on avait cherché pourquoi un si grand nombre de gens de lettres et d'artistes éprouvent des perturbations douloureuses dans leurs fonctions digestives, on aurait su diriger les uns et les autres dans le choix de leurs alimens, et leur apprendre à ne pas compromettre leur santé et leur vie par l'abus des stimulans et des toniques. Si les médecins avaient répandu, dans la masse du peuple de bonne et de mauvaise compagnie, des connaissances plus précises et plus nettes, le choléra, en quittant les régions putrides où il a pris naissance, n'aurait pas trouvé en Europe une matière si facile et si disposée à recevoir toutes ses atteintes et à propager sa contagion. Personne ne peut douter que le système diététique de nos villes n'ait favorisé le développement de la maladie : en Europe, comme en Asie, elle frappait des estomacs débilités et irrités, las d'excès et pour lesquels les excès étaient encore des besoins.

Il est étonnant que cette science soit aussi peu avancée, et qu'à peine le langage ordinaire nous offre un nom qui lui convienne spécialement; nous sommes forcés, pour

exprimer notre idée, d'employer celui de *science diététique*.

Elle devrait traiter des alimens, considérés comme substances nécessaires à la vie, et comme modifiant la santé : c'est-à-dire des objets qui intéressent le plus vivement les hommes. Partagez en deux classes ceux qui se nourrissent pour ne pas mourir de faim, et ceux qui mangent par volupté ; ils ont tous un intérêt égal aux progrès de la Diététique. Le pauvre apprendrait d'elle quel aliment contribue le mieux à réparer cette dépense de force physique à laquelle sa condition l'astreint ; le riche, à éviter ces maladies chroniques que l'oisiveté et le luxe font naître et couvent pour ainsi dire sous leurs ailes. Cependant voici bien des siècles que le genre humain existe : mille systèmes de diététique ont prétendu en poser les principes, en fixer les attributions ; tous ils ont offert des idées contradictoires et ont fort peu contribué à l'utilité générale.

Une difficulté grave se présente d'abord. L'homme est doué d'une variété presque infinie de facultés. La diversité est son caractère ; son tempérament, son âge, ses habitudes, ses mœurs, l'isolent plus profondément de tel autre individu appartenant à la race humaine, que le chat ne diffère du tigre, ou la chauve-souris de l'oiseau : ses facultés digestives sont donc susceptibles de modifications infinies ; et la nature qui l'a doué de cette souplesse, n'a donné qu'à lui le pouvoir de transformer en aliment presque tous les êtres de la création ; les substances minérales elles-mêmes, dont le poison est étendu dans les liquides et neutralisé par des réactifs, rentrent dans le domaine de la matière médicale. La plupart des animaux sont herbivores ou carnivores ; leurs organes ne peuvent supporter qu'une seule espèce d'alimentation ; et si l'on excepte quelques races isolées dont l'estomac est un abîme qui englou-

tit tout, jusqu'au fer et au bois, leur sphère nutritive est, si l'on peut parler ainsi, bornée, spéciale et impossible à franchir. L'homme, au contraire, non-seulement se nourrit des mets les plus différens; mais il ajoute à leur variété par la cuisson, par le mélange des substances diverses, par l'apprêt qu'il leur fait subir. Dans sa hutte, au sein des forêts primitives, le sauvage même modifie son alimentation par tous les moyens qu'il peut inventer. L'homme n'est pas, comme le disait Platon, un animal à deux pieds, sans plumes : c'est aussi un animal qui fait la cuisine.

Cette variété d'alimens s'accroît avec le progrès de la civilisation. Une tige de gazon, que le bétail dédaignait, se transforme en épi de blé. Des végétaux au sein desquels un suc vénéneux circulait, ont perdu, grâce à la culture, leur qualité morbifique, et sont devenus salubres et succulens. Toutes les graines qui paraissent sur nos tables sont des conquêtes de l'agriculture et de la gastronomie. Dans leur état naturel, il eût été impossible de les goûter. Nos carottes, nos artichauts, nos choux, n'étaient primitivement que des substances ligneuses, d'une saveur âpre, d'une dureté réfractaire, et que les mendians d'Europe ne voudraient pas manger aujourd'hui. Ainsi l'homme, marchant de progrès en progrès, d'invention en invention, de perfectionnement en perfectionnement, variant les saveurs, raffinant ses voluptés, sacrifiant les intérêts de sa santé et la simplicité de ses repas à sa sensualité, a fini par étendre d'une manière gigantesque et incroyable le cercle de ses jouissances alimentaires. A force de solliciter et de flatter cette sensualité gastronomique, à force de multiplier les moyens de la satisfaire, à force de créer ainsi des plaisirs nouveaux, des souffrances nouvelles, de nouvelles altérations

organiques, il n'a plus su ni ce qu'il devait manger, ni de quoi il lui convenait de s'abstenir. Alors sont venus les argumentateurs, les dissertateurs, les commentateurs qui ont encore embrouillé la matière, jeté des ténèbres sur ces ténèbres, prétendu découvrir un poison dans la farine qui fait le pain, une source de paralysie dans l'usage du café, un principe névralgique dans celui du thé. Comment s'asseoir à table, après avoir lu les menaçantes assertions de ces docteurs !

Le docteur Lamb voulait nous réduire au régime Pythagorique : nous vivrions, disait-il, aussi sains que les vaches de nos pâturages, si nous voulions nous nourrir comme elles. N'en déplaise à M. Lamb, qui nous envoyait paître, les animaux ruminans ont aussi leurs maladies. Les brahmanes, dont le riz est le seul aliment, race débile et sans énergie, atteignent à peine leur soixantième année; la première maladie les enlève; ils ne supporteraient pas les fatigues auxquelles les Européens résistent si aisément. D'autres docteurs affirment que la nourriture animale est la seule qui puisse nous convenir : les maladies scorbutiques que cette nourriture détermine presque toujours, ne les désabuse point. Il en est qui prétendent, comme Rousseau, nous réduire à la diète des sauvages : erreur grave : les sauvages vivent peu, les morts subites sont fréquentes parmi eux.

Rousseau tranche la difficulté. « Vivez, nous dit-il, selon la nature. » Qu'est-ce que vivre selon la nature? A peine l'homme a-t-il construit son toit de chaume, il ébauche la civilisation, il essaie le luxe, il prélude à tous les vices dont les philosophes accusent la société. Un sauvage est aussi gourmand, aussi adonné à l'ivrognerie qu'un homme civilisé. Ni le régime des Iroquois, ni celui du Pythagoricien Nabuchodonosor, qui vivait de racines, ni

la nourriture animale que certains peuples emploient presque exclusivement, ni le système ichtyophagique, ne doivent être donnés en exemple. L'homme est fait pour se nourrir de chair et de poisson, d'herbes et de fruits. S'il se bornait à une seule espèce de nourriture, il s'étiolerait comme ces plantes qui, faute de changer de sol, deviennent maigres et chétives. Transplantez-les ; elles revivront; il faut renouveler leurs sucs ; il faut qu'un sang nouveau circule dans leurs rameaux et leurs feuilles. Que l'on ne cherche donc pas à nous imposer un régime diététique exclusif; mais que l'on examine avec soin les influences de telle ou telle alimentation sur telle ou telle organisation, de ces mets sur ce tempérament, et le rapport de nos habitudes gastronomiques avec les autres habitudes de notre vie.

Faute d'observer cette variété infinie de tempéramens, on a voulu poser des principes généraux, dont la contradiction est étrange et l'erreur manifeste.—Que votre estomac ne soit jamais vide! nous crie ce docteur. — Gardez-vous bien de le remplir! nous dit cet autre. — Peu d'alimens! interrompt un troisième; mais que leur vertu stimulante entretienne l'activité de l'organe! — Jamais de stimulans! réplique un quatrième; laissez le chyle dans son état naturel; que rien ne trouble la balsamique insipidité de cette substance à laquelle vous devez la santé. Aux yeux des uns, toutes les substances fermentées sont pernicieuses; aux yeux des autres, elles préparent admirablement bien la digestion. « Hippocrate dit *oui;* mais Galien dit *non.* » Auquel des deux ajouter foi? A chacune de ces théories se rattachent des faits qui les appuient, et dont la lutte incohérente étonne l'observateur.

Les règles diététiques sont innombrables, comme les combinaisons auxquelles la situation de l'homme social est

soumise. On ne peut établir à ce sujet d'axiome absolu ? Le soldat qui se nourrit de pain noir et de bœuf, la femme du monde, qui subsiste en se contentant d'une petite quantité de sucs alimentaires ; l'Arabe, dont quelques dattes et un peu d'eau fraîche satisfont la soif et la faim ; le Hollandais, qui consomme en un repas beaucoup de viandes, peuvent vivre en bonne santé. Tout, dans cette matière, est relatif ? L'aliment qui vous serait salutaire, pourra tuer votre voisin. A l'estomac délabré par la disette et la pauvreté, il faut des mets solides et réparateurs : à celui que les excès et la pléthore fatiguent, il faut, au contraire, une nourriture légèrement stimulante. Le savant et le porte-faix, le vieillard et le jeune homme, le sujet sec, bilieux, nerveux, et le sujet sanguin, lymphatique, chargé d'embonpoint, n'ont évidemment pas besoin de la même alimentation. Je dirai plus, le caractère moral de chaque individu doit être mis en ligne de compte ; et si la médecine avait fait de véritables progrès, il ne serait peut-être pas impossible d'exercer, au moyen de la diète, quelque influence sur les passions ; le tems viendra peut-être où l'avare et le duelliste, l'ambitieux et l'amant seront soumis à un traitement distinct et séparé.

Non-seulement les modifications nombreuses du sexe et de l'âge, de la position sociale, des passions et des goûts doivent déterminer un régime diététique spécial ; mais le médecin qui voudrait s'occuper sérieusement de cette matière, devrait ne pas oublier les idiosyncrasies ; variétés capricieuses dont la bizarrerie ne peut entrer dans aucun système, brave toutes les règles, et tient à des mystères organiques impossibles à étudier ou à approfondir. Sans parler de ces races sauvages, qui vivent de gras-de-baleine apprêté avec de la sciure de bois, et que le meilleur pouding ou le pâté le plus succulent ne tenteraient pas ; ne

voyons-nous pas parmi nous des gens qui ne peuvent souffrir les alimens les plus simples et les plus salubres ? Tel a de la répugnance pour les amandes, et tel autre pour les œufs : à celui-ci vous ne donnez pas un plat de pommes-de-terre sans l'empoisonner : cet autre déteste le pain et ne redoute point un pâté de foie gras. Un estomac qui peut digérer le saumon et la truite, repoussera les crabes, les huîtres et les homards. J'ai connu des gens qui ne pouvaient manger de fruits que dans la matinée. Sans doute ces cas sont extrêmes, et ces exemples rares ; mais, après avoir atteint l'âge de quarante ans, il est peu d'hommes qu'une idiosyncrasie plus ou moins prononcée n'isole de leurs semblables : et ce sont précisément ces sujets qui ont le plus d'intérêt à ce que la science diététique fasse des progrès ; car la plus légère altération dans leurs habitudes, les trouble, les désarçonne, pour ainsi-dire, et les expose à la maladie et à la mort.

Ainsi, l'on ne sait guère quelle est la disposition de chacun des estomacs sur lesquels les alimens doivent agir ; mais ce qui est plus merveilleux, c'est que l'on n'est pas plus avancé, quant à la manière dont l'opération digestive s'accomplit. La digestion et la sanguification sont encore des mystères que la science n'a pas éclaircis. On est parvenu, à force d'observations, à déterminer les changemens que subissent dans l'estomac les matières nutritives qui lui sont confiées ; mais de sa puissance chimique et de la manière dont il procède, nous ne savons absolument rien. Nous connaissons l'estomac comme la grande manufacture du sang et du chyle, comme la fabrique générale où s'élaborent toutes les humeurs et où se préparent les forces qui réparent chaque jour notre organisation affaiblie. Nous n'ignorons pas que les alimens, broyés par les dents et transformés en une sorte de pulpe ou de pâte,

que les sucs salivaires rendent cohérente, descendent sous cette forme dans l'estomac. La chaleur de cet organe, jointe à une agitation mécanique, et à l'action d'un suc puissant nommé suc gastrique, métamorphose une seconde fois cette pâte en une autre pulpe assez épaisse, que les médecins ont appelée *chyme*. C'est ce chyme, déjà si peu semblable aux alimens qui l'ont produit, c'est cette nouvelle substance qui passant dans les intestins, s'y mêle au suc pancréatique et à la bile, et donne pour résultat un lait clair et très-pur, le *chyle*. Absorbé par mille vaisseaux, conduit dans les veines par un large canal, il traverse ensuite les poumons, se combine avec l'oxigène que l'air atmosphérique lui cède, et se convertit en sang. Immense et miraculeux procédé, longue métamorphose, qui fait et entretient nos muscles, nos tendons, nos os, notre peau, merveille journalière qui a bravé tous les microscopes et défié tous les analystes. « Pères de la science, dit quelque part le grand physiologiste Boerhaave, réunissez-vous, prenez du pain et du vin, ce qui constitue le sang et la chair de l'homme, ces substances dont l'assimilation au corps humain le développe et le fait croître ; essayez toutes vos combinaisons, épuisez les ressources de votre art, et vous ne produirez pas une seule goutte de sang : tant il est vrai que l'acte le plus commun de la nature échappe aux efforts de notre science et à ses recherches les plus habiles ! »

On sait que le suc gastrique est un dissolvant, et que sans lui les divers alimens reçus par l'estomac ne pourraient se changer en chyle. On croit savoir que l'émission du suc gastrique est successive et non instantanée, et qu'elle agit peu à-peu sur diverses portions de cette masse alimentaire que la mastication a déjà élaborée. On n'ignore pas que peu d'heures suffisent pour réduire toute

cette masse en une pâte grise et massive, destinée à devenir sang après de longs voyages à travers le corps. Des expériences récentes ont prouvé que la partie fluide des alimens est absorbée et repoussée de l'estomac, avant que l'opération digestive n'agisse sur la masse solide; Magendie a fait voir que cette expulsion se faisait non par l'orifice inférieur de l'estomac, ou le *pylore*, mais à l'aide de quelques vaisseaux encore peu connus. Plus récemment M. de Blainville a démontré qu'il n'était pas besoin d'avoir recours à des vaisseaux particuliers pour expliquer ce phénomène; mais que l'absorption des matières fluides dans l'estomac et du chyle dans les intestins, s'opérait par une véritable imbibition à travers la trame ou le tissu qui compose les membranes de ces parties. C'est ainsi que le lait, en tombant dans l'estomac, s'y coagule d'abord; la partie fluide est absorbée, puis le reste est soumis au procédé de la digestion. Il en est de même de tous les liquides, du bouillon, de la soupe, même du vin et des liqueurs fermentées. Magendie fit avaler à un chien, pendant sa digestion, une certaine quantité d'alcohol; une demi-heure après l'autopsie anatomique, il ne découvrit pas dans l'estomac la plus légère trace de liqueur alcoholique; mais le sang en était rempli; l'odeur qu'il répandait était celle de l'alcohol; et en le distillant, on parvint à en extraire une quantité considérable. Il paraît aussi démontré que les alimens, pour se prêter aisément à la digestion, doivent avoir un certain volume; et que les mets très-concentrés, comme les gelées, les soupes, les pouddings, qui, sous un petit volume, renferment beaucoup de sucs nourrissans, demandent, pour être digestibles, à se mêler avec du pain ou avec d'autres substances analogues.

C'est à peu-près là que s'arrêtent nos connaissances sur cette matière. On peut encore poser en principe que

le corps humain se composant de *fibrine, d'albumine, de gélatine, d'huile, de mucilage*, les alimens qui contiennent ces substances sous leur forme la plus naturelle, sont les plus faciles à digérer et les mieux appropriés à notre usage journalier. Mais essayez de passer ces limites, et vous ne trouverez que ténèbres. Dites-nous, si vous le pouvez, comment la sangsue extrait un principe nutritif de l'eau pure ou fangeuse dont elle se nourrit : apprenez-nous pourquoi des carottes et du foin engraissent un cheval, tandis que nous, si nous nous contentions de la nourriture végétale, nous péririons exténués.

C'est plutôt la vigueur de l'estomac que la qualité des alimens qui contribue à la santé. Nulle expérience chimique ne peut servir de guide, aucune expérience positive ou uniforme ne saurait déterminer les bases de cette théorie. Cependant on peut essayer d'éclaircir la matière en l'analysant. Beaucoup d'alimens nutritifs sont indigestes. Malgré leurs qualités succulentes, leur tissu, leurs combinaisons répugnent à l'estomac et le fatiguent au lieu de le fortifier. D'autres, plus nutritifs encore, sont de facile digestion. Une grande quantité de ces derniers ne cause aucun embarras à l'estomac; une très-petite quantité des autres suffit au contraire pour le mettre hors de combat.

La première règle, ou plutôt le premier principe fixe de la science diététique, c'est donc la distinction permanente et bien établie entre les alimens nutritifs et les alimens de facile digestion.

L'homme est-il fait pour se nourrir de viandes ou de substances farineuses? Nous croyons qu'il a besoin des unes et des autres, mais avec cette différence, qu'un régime exclusivement carnivore le rendrait infailliblement malade, et qu'il pourrait, en suivant le régime contraire, entretenir sa santé, si ce n'est sa vigueur. Moins on dé-

pense de force musculaire, moins on doit manger de viande : et si les habitans des villes, dont les habitudes sont généralement sédentaires, adoptaient un mode de nourriture beaucoup plus conforme aux lois de Pythagore, nous ne doutons pas que leur santé ne fût en général meilleure. Supposez un homme qui, sans s'exposer à l'air, sans marcher, sans se donner de l'exercice, augmente par un régime échauffant et nutritif la masse de chaleur interne, de puissance de circulation et de vigueur musculaire que son organisation réclame, il souffrira comme ces plantes qui placées dans un terrain trop chaud se dessèchent et périssent. Le grand nombre de maladies dyspeptiques et bilieuses, de gastrites et de pseudo-gastrites, de gastro-entérites chroniques et de fièvres aiguës, que les médecins observent, n'ont pas d'autre cause que cette mauvaise diète, aggravée chaque jour par la science des cuisiniers et les séductions des restaurateurs.

La friture, dont la partie huileuse devient si souvent empyreumatique, doit être nécessairement contraire à tous les estomacs. Les viandes cuites à l'étuvée sont à-la-fois les plus faciles à digérer et celles qui conservent la plus grande quantité de sucs nourriciers. Cuites au four elles sont indigestes : on peut les condamner sous le même rapport et avec autant de raison que les fritures. Parmi les poissons, ceux qui contiennent le moins d'huile sont légers et nourrissans, mais ils le sont bien moins que la viande : les huîtres sont de digestion facile ; les autres poissons à coquilles offrent du danger, et peu d'estomacs s'accommoderaient long-tems du saumon, du maquereau, de l'anguille, de l'esturgeon et du hareng. Concentrer les alimens sous un volume trop petit, en proportion de leur qualité substantielle, c'est (nous l'avons déjà dit) les rendre moins digestibles : le bœuf, est plus facile à di-

gérer que la gélatine; aussi la cuisine française, fondée sur le principe de la concentration des alimens et des assaisonnemens savoureux, occasione-t-elle de fréquens désordres dans notre économie. C'est sans doute pour en corriger les mauvais effets que l'on mange tant de pain en France; car il faut une substance farineuse pour étendre la masse de ces matières nutritives et permettre à l'estomac d'exercer ses fonctions en liberté. Toutes les huiles, toutes les substances grasses, le beurre et le fromage surtout, nourrissent beaucoup, mais en général fatiguent l'estomac.

Après les viandes, il faut placer les alimens farineux, appartenant au règne végétal, alimens extraits de graines ou de racines, améliorés par la culture et assainis par la cuisson. Des nations tout entières, les Hindous, par exemple, vivent ainsi. L'orge mêlé de pommes-de-terre et de lait constitue la nourriture principale des paysans d'Écosse : on sait que dans plus d'une cabane irlandaise, la pomme-de-terre tient lieu de viande, de pain, de légumes et de poisson. C'est dans le froment que les principes nutritifs abondent le plus, parmi les céréales. La fleur de farine se compose de trois substances : de la farine proprement dite; d'une matière mucilagineuse et sucrée; et du gluten, dont les propriétés se rapprochent un peu de celles qui distinguent la matière animale. En pétrissant cette poussière avec du levain et en la faisant cuire dans un four, on la transforme assez complétement pour effacer et détruire les trois principes : ce n'est plus alors qu'une matière homogène, très-nourricière, facile à mêler aux liquides, et de légère digestion. Le pain trop frais, ayant encore un degré de fermentation à subir, s'aigrit dans l'estomac; aussi doit-on avoir soin d'attendre, pour s'en nourrir, que cette dernière opération se soit accomplie.

Les viandes ne sont pas, comme on pourrait le croire,

l'espèce d'alimens qui s'assimile au corps humain avec le plus de facilité. En général les alimens farineux fatiguent moins cet organe, l'échauffent moins, nourrissent mieux et sont d'une digestion plus facile. Voici, d'après les analyses de MM. Percy et Herring, le degré de leurs propriétés nutritives :

100 liv.	de lentilles contiennent	94 liv.	de matières nutritives.
100 —	de fève.............	93 —	
100 —	de haricots..........	92 —	
100 —	de blé froment.......	80 —	
100 —	de pommes-de-terre...	25 —	
100 —	de carottes..........	14 —	
100 —	de navets...........	8 —	

Le pain fait de fleur de farine, celui dont les classes aisées font usage, est très-nutritif, mais moins salubre que celui de seconde qualité où la substance alimentaire est moins concentrée. Ce principe semble invariable : l'estomac a besoin d'élaborer ce qu'on lui confie ; son action est plus facile quand elle s'exerce sur des alimens qui ont un certain volume ; il faut qu'il puisse choisir et rejeter, et son travail devient pénible si vous ne lui offrez que des substances nourrissantes. Le biscuit est un pain non-fermenté qui convient aux estomacs que le levain fatiguerait ; mais en général le levain aide la digestion.

On peut faire, avec du riz, de l'orge, du seigle, un pain qui diffère peu du pain de froment. Celui que l'on confectionne avec la farine des semences légumineuses : des pois, des haricots, des fèves, est très-indigeste. Ces légumes doivent être mangés dans leur primeur et dans leur état naturel. Les pâtisseries, dont un beurre souvent rance et une huile empyreumatique forment la base, devraient être bannies de toutes les tables des personnes délicates et faibles. Les pommes-de-terre, dont la fécule

est infiniment moins nourrissante que la farine de froment, sont salubres; mais prise en grande quantité, cette nourriture devient nuisible. On n'y trouve pas le gluten qui donne à la farine sa puissance nutritive, mais seulement la partie farineuse et une portion considérable de matière mucilagineuse et sucrée. Nous conseillerons hautement de mêler de la viande aux pommes-de-terre. Le pain que l'on extrait de ce tubercule contient trop peu de substances alimentaires, et les classes pauvres et laborieuses qui vivraient exclusivement de cette farine réduite en pâte, ne répareraient pas leurs forces.

Les noisettes, les noix, les amandes, assez semblables d'ailleurs aux plantes farineuses, renferment trop d'huile fixe pour ne pas nuire à l'estomac, surtout si on les mange après le repas. Il y a dans les carottes et les navets une partie mucilagineuse et sucrée comme dans les pommes-de-terre, mais assez peu de substance nutritive. Les choux, les artichauts et autres végétaux de même nature, demandent une cuisson assez prolongée pour que leurs fibres s'amollissent.

Les fruits qui ne sont pas encore mûrs, ceux que l'on prend après le repas, contrarient la digestion en mêlant aux sucs gastriques une acidité dangereuse. Le matin, à déjeûner, ce régime nous semble excellent; c'est une alimentation qui charge très-peu l'estomac et qui lui laisse pendant le reste de la journée la liberté de ses opérations. Les herbes et salades que l'on mange crues ressemblent beaucoup aux fruits. Il est utile d'y mêler un assaisonnement stimulant pour en tempérer la crudité et favoriser l'action des sucs gastriques.

On peut considérer le lait comme une espèce de terme-moyen entre les alimens farineux et les substances animales. Une fois coagulé dans l'estomac, le lait se digère

sans peine. Mais si l'opération de la coagulation a lieu auparavant, si c'est sous forme de fromage qu'on le prend, la digestion en devient difficile (1).

Le règne minéral n'offre aucun aliment proprement dit. La chair des animaux est facile à digérer, et ceux qui ont atteint la maturité de l'âge, sont spécialement préférables. Quand les animaux sont trop jeunes, la viande n'est pas faite, les fibres sont coriaces, le tissu des chairs présente une résistance qui fatigue l'estomac. Le mouton, en général, est plus tendre que le bœuf, et la venaison provenant d'animaux fatigués par un long exercice, l'est plus que la chair des bœufs et des moutons abattus par le boucher. Le genre de cuisson modifie singulièrement les substances animales qui lui sont soumises. La viande bouillie perd son suc nutritif, mais devient légère et facile à digérer : rôtie, elle conserve bien plus de force alimentaire, mais la condensation des fibres, et leur dureté, augmentée encore par cette opération, sont défavorables aux fonctions de l'estomac.

Il paraît prouvé que certains stimulans sont nécessaires, non-seulement à l'homme, mais aux animaux, pour aider l'action digestive. Ainsi, les animaux herbivores recherchent avec avidité certaines herbes amères et aromatiques, dont l'usage augmente toujours leur santé, leur embonpoint et leur appétit. Faute des ces substances stimulantes, le bétail devient maigre et chétif : les observations de M. Sinclair, célèbre agronome, en offrent un exemple remarquable. Des vaches, nourries uniquement de carottes jaunes qui sont dépourvues de tout principe

(1) Note du Tr. Un chimiste distingué, M. Braconot, en associant le *coagulum* frais du lait avec le carbonate de soude dans des proportions convenables, en a fait un aliment agréable et d'une digestion très-facile.

aromatique, sont mortes après deux ou trois mois. D'autres vaches, que l'on avait nourries de la même manière pendant quelques semaines, cherchèrent instinctivement la nourriture stimulante qui leur manquait, la trouvèrent et se rétablirent. Le paysan suisse obtient de la gentiane distillée une liqueur excessivement amère, qui l'égaie dans ses montagnes et donne assez de force à son estomac pour supporter la nourriture grossière à laquelle il est réduit. En général, moins un aliment est digestible, plus il sera utile de le mêler à des plantes amères : et par une singulière prévoyance de la nature, les substances végétales les plus indigestes, comme le raifort, par exemple, sont aussi les plus aromatiques et les plus amères. Ajoutons que la culture, en accroissant la puissance nutritive de la plupart des végétaux, en les rendant plus aptes à être digérés, leur enlève leur âcre et amère saveur.

Le sel, avidement dévoré par les animaux ruminans, est absolument nécessaire à la nourriture de l'homme. On ne pouvait imaginer aucune punition plus horrible que celle que les lois anciennes de la Hollande infligeaient aux criminels d'état; ces malheureux, condamnés à ne vivre que de pain, *sans sel*, mouraient après quelques mois dans un état de putréfaction épouvantable (1). Nous sommes loin de réprouver, comme le font certains médecins, l'usage du sel, des assaisonnemens et des épices. Si l'on en abuse, on peut sans doute échauffer l'estomac et compromettre sa santé : mais comme accessoires et comme assaisonnemens, ils aident la chylification, donnent une saveur piquante et agréable aux mets que l'on prend, et rendent la digestion à-la-fois plus complète et plus rapide. Dans cette classe d'alimens stimulans nous placerons le vinaigre

(1) Lord Somerville; *Adresse au comité d'Agriculture.*

et le poivre, qui joints aux herbes et aux racines, préviennent leur fermentation acéteuse ; le suc du citron et celui de quelques plantes âcres, offrent les mêmes avantages.

Ces résultats généraux ne sont rien encore, et une plus importante question se présente. Est-il vrai, comme l'affirment plusieurs médecins, qu'il faille se contenter autant que possible, d'une certaine espèce de mets, dans un seul repas ? Ou bien le mélange de toutes les substances alimentaires est-il favorable à la digestion et à la santé ? L'un de nos docteurs les plus habiles, celui qui s'est occupé avec le plus de constance des principes diététiques, dans un pays où les maladies gastriques font tant de ravages, le docteur Paris, s'est hautement prononcé contre ce dernier système : « C'est quelque chose de merveilleux, dit-il, qu'un dîner moderne. On commence par jeter dans l'estomac, de la soupe, aliment de digestion difficile ; on sert ensuite du poisson accompagné de sauces qui le rendent indigeste (1). La volaille et les viandes arrivent après. Le règne végétal, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, depuis la noix de coco jusqu'au champignon cryptogame, apparaît sur la même table. A cette tour de Babel gastronomique, ajoutez les inventions du confiseur, les pesantes manipulations du pâtissier, le mélange de tous les vins, de la liqueur et de la bière. La fin de ce drame à tant de personnages, c'est le café, le thé, quelquefois des glaces. Comment un homme, quelque vigoureux qu'il puisse être, résisterait-il à ce chaos d'alimens qui combattent dans son sein?

« Ce ne sont pas les princes, les rois, les millionnaires qu'un tel régime expose à ces délabremens d'estomac si fréquens parmi nous ; ce sont les classes moyennes et même

(1) En Angleterre le poisson est servi avant la viande.

inférieures. Neuf personnes sur dix commencent par manger assez de soupe et de poisson pour se rassasier, cependant un nouveau stimulant leur est offert : ce sont des cotelettes, ou du bœuf à la sauce. Un jambon de Westphalie ou de Bayonne paraît sur la table, et sollicite encore ces appétits déjà blasés. Ce n'est pas tout; voici le moment de la venaison, que le dessert suit, couronné par le fromage et les confitures. Une multitude de pâtisseries indigestes, de bombons de toutes les couleurs, de primeurs sorties des serres-chaudes, de fruits exotiques et souvent privés de leur saveur, achèvent l'œuvre meurtrière que tant d'alimens divers ont commencée. Je le demande, un repas de ce genre, n'est-ce pas le chaudron de Macbeth? Et comment s'étonner de toutes les maladies d'estomac dont on se plaint, que l'on aggrave chaque jour, et que tout l'art d'Esculape ne parviendrait pas à guérir? Un repas composé d'un ou deux mets, alors même que la somme d'alimens consommés serait considérable, pourra n'exercer sur l'organe aucune influence funeste; mais surcharger l'estomac de six ou sept repas différens, c'est le condamner à une rapide décadence, et user ses forces dans un combat inutile! »

« *Innumerabiles morbos non miraberis, coquos numera.* » Mais que l'on ne prenne pas les plaintes du médecin observateur pour une contrefaçon vulgaire des vieilles diatribes que les philosophes ont lancées contre la gloutonnerie. Nous ne nous élevons pas ici contre l'exagération des facultés digestives, contre l'abus des mets et leur entassement. C'est leur variété et leur mélange dans l'estomac que nous accusons. C'est à cette cause que nous ne craignons pas d'attribuer le mauvais état de santé où se trouvent la plupart des habitans des grandes villes.

» L'estomac, dit le dr. Paris, n'agit pas avec la même

force ni de la même manière sur tous les alimens : les uns lui demandent un plus grand développement de puissance digestive, les autres une élaboration moins pénible, soit que le suc gastrique change de nature selon les substances qu'il est chargé de transmuter, soit que sa quantité proportionnelle se modifie d'après les alimens différens dont il s'empare. Quoi qu'il en soit de ce problème, qui n'a rien d'intéressant et de nécessaire dans notre discussion actuelle, il est certain que si dix minutes sont indispensables à tel aliment pour le tranformer en *chyle*, tel autre n'a besoin que de cinq minutes. Supposez que vingt mets différens, tous exigeant un procédé digestif de nature diverse, soient accumulés dans la capacité d'un seul estomac. Pour achever avec succès un travail si compliqué, il est impossible que l'organe ne le laisse pas imparfait dans quelques-unes de ses parties. La digestion de tel aliment sera achevée; mais celle d'un autre aliment sera incomplète; celle d'un troisième commencera à peine, au moment où celle d'un quatrième se terminera. Étonnez-vous donc que les estomacs délicats et faibles succombent à de telles fatigues; étonnez-vous si les habitans des villes, déjà débilités par leurs mœurs irrégulières et leurs habitudes de mollesse, finissent par se trouver incapables de rien digérer (1). »

Il peut y avoir quelque chose de vrai dans cette peinture sombre; mais nous croyons que le docteur Paris en a singulièrement noirci la teinte. Théoriquement, ses principes semblent justes; dans la pratique, on est forcé de convenir que leurs résultats ne cadrent point avec les axiomes posés par le docteur. Je connais des gens qui passent toute leur vie dans un état d'indigestion permanente, et que

(1) *Traité sur le Régime Diététique.*

cette indigestion conduit à la mort après quatre-vingt-seize ans de santé? Sans parler de ces exemples rares, un grand nombre de nos concitoyens ne dînent-ils pas en ville, de deux jours l'un, tout au moins? En adoptant la théorie du docteur, il faudrait croire que chacun de ces dîners gigantesques, de ces repas multiples, de ces opérations complexes et fatales imposées à l'estomac, moissonne la majeure partie de la population gastronomique. Après un ou deux mois de ce régime, on verrait, si le docteur Paris était admissible dans son argumentation effrayante, le sang gonfler toutes les veines, l'embonpoint s'annoncer de toutes parts, les muscles augmenter de grosseur et de force; les sucs gastriques s'épuiseraient; l'estomac, las de fabriquer deux fois plus de chyle qu'il n'en faut à l'homme bien portant, perdrait toute son énergie. Rien de cela n'arrive; les fonctions s'opèrent un peu plus lentement, avec un peu moins d'aisance. Le dîneur en ville sent de l'embarras pendant une soirée, et recommence le lendemain, pour renouveler son expérience jusqu'à un âge avancé. Les trois plus intrépides convives que le hasard m'ait fait rencontrer, vétérans de la gastronomie, ont atteint, l'un quatre-vingt-quatre ans (c'est le plus jeune), les deux autres quatre-vingt-cinq et quatre-vingt-huit ans.

Les conséquences d'un régime trop échauffant, trop varié, trop nutritif ne sont pas nécessairement celles que le docteur signale comme inévitables; mais un estomac faible, quand il est tous les jours livré à une opération difficile, quand le poids des alimens le surcharge et le détend, doit s'affaiblir encore : le tissu devient plus lâche; une irritation constante se manifeste, et l'organisation souffre. Quant aux explications données par ce médecin sur les procédés digestifs et sur la surabondance du chyle,

elles sont erronées. Le surplus des substances nutritives ne se transforme pas en chyme, ainsi qu'il le croit, ne s'assimile pas à notre sang et à nos muscles : l'estomac ne prend que ce qu'il lui faut, et se débarrasse du reste. Ce que le docteur Paris dit de la variété des mets, et du danger que leur agrégation incohérente entraîne après elle, ne nous semble pas plus fondé en vérité ni en raison. Une pomme-de-terre cuite à l'eau et une tranche de mouton grillé peuvent très-bien descendre de conserve dans l'estomac, sans exposer les jours ou la santé de celui qui les mange. Cependant, on le sait, l'un de ces alimens est d'une digestion extrêmement difficile, l'autre d'une digestion extrêmement facile. Réconciliez, si vous pouvez et comme vous le voudrez, les faits avec la théorie et la théorie avec les faits; vous ne parviendrez pas à détruire ces derniers, ni à nous forcer de quitter une habitude dont l'expérience la plus commune, la plus fréquente nous indique la parfaite salubrité. Si nous assistions aux repas de M. Paris, ne le verrions-nous point se permettre de fréquentes transgressions à son système, qui ne l'empêcheront pas d'arriver à une maturité raisonnable, et peut-être, si Dieu le veut, de mourir centenaire?

Gardons-nous donc de croire à toutes les théories exagérées, et revenons à ce principe incontestable : que chaque estomac différent réclame une diète particulière, conforme au tempérament de l'individu, à ses habitudes et à ses forces. La nature a plus de ressources et des ressources plus mystérieuses que nous ne le supposons communément. Il paraît que, dans les estomacs vigoureux, la cuisson et la trituration des mets les plus hétérogènes peut s'opérer sans peine et sans danger; tandis que les sujets débiles ne parviennent même pas à digérer du lait ou quelques légumes. Si l'accumulation journalière de sub-

stances ennemies, dans l'œsophage est nuisible à ceux qui se livrent à de trop fréquens excès de table, nous serions portés à croire qu'une variété raisonnable d'alimens produit un chyle meilleur, plus complet, et plus approprié à tous les besoins de l'organisme.

N'éprouvons-nous pas un grand plaisir à varier les mets de nos repas? Et n'est-il pas logique de penser que cet instinct, si prononcé chez nous, correspond à une nécessité de notre nature. Si le fluide nutritif dont nous avons si souvent parlé, doit, à lui seul, renouveler toute la texture, tous les nerfs, toutes les veines, tout le sang, toutes les humeurs de notre corps, n'est-il pas vraisemblable que, pour être en état d'accomplir un si grand nombre de fonctions différentes, le chyle composé de substances multiples vaudra mieux que le chyle extrait d'une substance unique. D'après le même principe, dont la vérité nous paraît démontrée, tous les herbivores aiment à changer de pâturage; tous les oiseaux, qui ne se nourrissent que de graines, se plaisent à trouver dans leur mangeoire des graines d'espèce différente.

Les alimens des peuples soumis à diverses températures ne sont pas et ne doivent pas être les mêmes. L'usage des stimulans dans les climats chauds, la sévère abstinence des Arabes, des Espagnols et même des Italiens; la nourriture substantielle et animale des peuples septentrionaux, sont les corollaires de notre système. Un Italien qui vient en France pour la première fois s'étonne de la voracité universelle; un Français qui débarque en Angleterre a horreur de ces monceaux de viandes saignantes sous lesquels nos tables gémissent. Un Anglais qui pénètre jusqu'en Islande s'effraie de la sauvage gloutonnerie des indigènes; et s'il s'aventure jusqu'aux confins du pôle, s'il pousse jusqu'aux domaines glacés des Lapons et des

Kamtschatkdales, cette gloutonnerie, cette absorption des mets les plus déplaisans, les moins digestifs, dévorés par des estomacs gigantesques, lui causent un insurmontable dégoût. Ce n'est pas que chaque pays n'ait ses excès. En Angleterre, la nourriture animale et l'usage de la grosse bière causent des maladies pléthoriques, et donnent au corps un embonpoint factice. En France, le nombre presque infini de sauces, de ragoûts, de plats échauffans, d'inventions culinaires, destinées à concentrer les substances nutritives, afin d'en rehausser le goût, doivent faire naître une surexcitation dangereuse, et contrarier les fonctions de l'estomac, en lui présentant des alimens trop élaborés, trop semblables au chyle même qu'il doit en extraire.

Nos théoriciens, ennemis jurés des grands repas, ne sont pas moins hostiles aux liqueurs spiritueuses. Ils soutiennent que le seul breuvage salubre, le seul qui puisse délayer les alimens, sans y mêler quelques principes délétères, c'est l'eau. Ils recommandent spécialement l'eau la plus pure, l'eau de source, et, si l'on peut, l'eau distillée, préférable, selon eux, à l'eau de source et de rivière. Ne buvez pas plus d'une pinte par jour, dit l'école d'Abernethy; attendez pour boire que votre digestion soit commencée. Buvez quand vous voudrez, dit la vieille école, pourvu que votre vin soit bon et votre estomac solide. L'exemple d'un assez grand nombre d'adeptes de la vieille école, qui ne s'en tiennent pas à la pinte quotidienne et à l'eau pure du docteur Abernethy (1), et qui vivent en joie et en santé, nous paraît trancher la question.

S'il fallait en croire les mêmes auteurs, toute liqueur stimulante deviendrait fatale à l'homme. Sans aucun doute,

(1) Voyez sur le docteur Abernethy et ses Théories Médicales, la précédente série.

l'excès de ces liqueurs doit être condamné, mais je ne crois pas que l'on puisse sans imprudence et sans folie en bannir l'usage modéré. Les nations les plus barbares ont toutes inventé quelque liqueur énivrante. La plus antique des découvertes est celle de la fabrication du vin. Hérodote nous apprend que les Égyptiens faisaient avec diverses graines une espèce de bière. Les Celtes et les Scandinaves buvaient une liqueur extraite de l'orge et du froment fermentés. Les Tartares font une détestable eau-de-vie avec le lait de leurs jumens et de leurs vaches. Les Chinois distillent le riz, et ne se contentent pas de leur thé, boisson stimulante et narcotique. Les habitans des îles Sandwich remplissent leurs calebasses de *cava*, liqueur plus énivrante que le rum. Sous quelque nom que les breuvages stimulans se présentent, et quelle que soit la sévérité de l'anathème porté contre eux, nous sommes loin de les exiler en masse, et d'imiter le puritanisme des Abernethiens. On doit, selon nous, en user comme du sel et des autres substances stimulantes, avec économie et ménagement; car le vin, la bière agissent sur la constitution humaine à-peu-près de la même manière que le sel et les alimens amers, quoique le principe narcotique dominant dans les liqueurs manque à ces derniers. Il y a dans le vin et la bière plusieurs élémens : le mucilage et le principe amer, que la digestion peut transformer en substance nutritive, et l'on ne sait même pas si l'alcohol pur que contiennent ces boissons n'est pas destiné à se décomposer et à entrer dans le système alimentaire. Si de la théorie nous descendons jusqu'à l'expérience la plus commune, nous reconnaîtrons l'utilité des liqueurs fermentées pour les vieillards et les personnes faibles, dont l'énergie vitale commence à languir.

Le vin rouge, dans la composition duquel entrent à-la-

fois le suc et la pellicule du raisin, doit à cette dernière une qualité astringente qui convient à certains estomacs et répugne à certains autres. Le vin blanc, qui ne contient que le jus de la grappe, est plus léger, moins tonique, et doué d'une action plus forte sur les nerfs. Chaque espèce de vin possède en outre une saveur particulière que les connaisseurs désignent par le nom de *bouquet* : principe fugitif et volatile, qui distingue entre elles les espèces diverses, et dont la nature est peu appréciable par les procédés chimiques, bien que le goût la distingue et la reconnaisse sans peine. Dans les vins à demi fermentés, dans le vin muscat, par exemple, et dans le vin de Frontignan, c'est la saveur même du fruit qui se conserve et imprègne la liqueur. Dans les vins plus parfaits, tels que les vins de Bourgogne, de l'Ermitage et de Rivesaltes, le *bouquet* n'a aucune ressemblance avec la saveur naturelle de la grappe, et n'est dû qu'à une métamorphose chimique dont les effets nous sont connus, mais dont les causes et l'opération nous échappent. Si l'alcohol contenu dans la grappe constitue le principe du bouquet, la quantité de cet alcohol est si faible, qu'on ne peut la séparer, et la manière dont elle agit sur le système nerveux prouve qu'elle se combine avec un autre élément dont la puissance est extraordinaire. On sait combien le vin de Bourgogne égaie et exalte le buveur; assurément cette énergie du bouquet renfermé dans le vin de Bourgogne n'a aucun rapport avec la faible proportion de liqueur alcoholique dont il est chargé.

M. Brand a rédigé un tableau curieux, dans lequel la force relative des vins d'espèces diverses, appréciée par des moyens chimiques et des expériences multipliées autant que minutieuses, donne les résultats suivans :

Espèces de vins.	Quantité proportionnelle d'alcohol qu'ils renferment.
Vin de Porto	23 1/2 pour cent.
Vin de Madère	23 1/4
Vin de Constance	19
Vin du Cap	18
Vin de Cherry	17 1/2
Vin de Bordeaux ou Claret	14 1/2
Idem blanc	12
Vin de Champagne rouge	11
Vin de Bourgogne	11
Ale, ou grosse bière	de 8 à 9
Porter	de 7 à 9

Les vins d'Espagne et de Portugal, tels que nous les recevons, contiennent, non-seulement de l'alcohol, mais une quantité considérable d'eau-de-vie dans leur état ordinaire. Aussi ces vins sont-ils beaucoup plus dangereux que les autres, et ceux qui en font usage sont exposés à des altérations organiques aussi fréquentes que funestes. Le vin de Bordeaux léger, ou Claret, contenant peu d'alcohol, et dont la fermentation a été complète, passe pour salutaire. Les vins qui fument et pétillent, comme le vin de Champagne blanc, doivent cette effervescence à une combinaison à forte dose d'acide carbonique, et ne sont pas exempts de danger.

Le vin contient encore, outre l'alcohol et l'arôme, une portion d'acide tartarique, dont la quantité, il est vrai, est trop peu considérable pour que la santé puisse en être attaquée. Chaque jour il nous arrive de manger du fruit, et de jeter dans notre estomac dix fois plus d'acide tartarique qu'un ivrogne ne pourrait en avaler dans ses orgies. Cependant, quand le vin passe dans l'estomac à l'état de fermentation acéteuse, il devient dangereux, et cet organe peut alors s'affaiblir et se dépraver sous le poids de cette

influence réitérée. La bière ne ressemble pas tout-à-fait au vin : avec moins d'alcohol et moins d'acide, elle est chargée de plus de mucilage et de matière nutritive. Le houblon lui communique un autre principe, le principe narcotique ; loin d'agir comme un stimulant, la bière assoupit et engraisse. Nous ne conseillerons cependant à personne de se nourrir uniquement de bière; il faut que des alimens plus solides l'accompagnent.

L'usage de boire de la grosse bière à demi fermentée, pendant le repas, nous semble devoir être réprouvé spécialement par les classes riches qui vivent dans l'abondance. L'*ale* ou grosse bière contient trop de substance nutritive; la petite bière, que l'on commence à exiler des grandes maisons, parce qu'elle n'est pas chère, est un excellent digestif, lorsqu'il y entre peu de houblon, qu'elle est fraîche, et que sa fermentation a été parfaite et complète. Sydenham, médecin qui avait curieusement approfondi les variétés du système diététique, buvait un verre de petite bière à tous ses repas, et regardait cette précaution comme un préservatif contre la pierre. Mais voyez combien sont incertaines les sentences de l'art médical! Une secte de docteurs s'est élevée récemment à Londres, armée d'une vive indignation contre toutes les liqueurs extraites du grain. Ses décisions ont été écoutées par quelques gens crédules, et plus d'une famille anglaise a cessé de boire de la bière.

Quant aux liqueurs ardentes, à l'eau-de-vie et au rum, on ne peut douter de leur influence délétère sur les estomacs irritables et sur les personnes nerveuses. L'organisation la plus robuste ne résiste pas à l'abus de ces substances. Le punch, par son mélange, et par l'addition du sucre et du citron, est infiniment préférable. Le thé et le café, substances à-peu-près analogues, produisent des ef-

fets différens. L'un et l'autre stimulent et excitent l'organisation, agissent sur le système nerveux, chassent le sommeil et accélèrent la circulation du sang. On a beaucoup déclamé contre ces breuvages; cependant on vit et on meurt, et les générations se succèdent à-peu-près comme autrefois. En vain le docteur Johnson et le docteur Hanway ont-ils fait gémir la presse de leurs diatribes pour et contre le thé : les vieilles filles continuent à remplir leur théière en répétant les petits scandales du voisinage; les jeunes n'ont pas cessé de verser le thé dans les tasses de leurs cousins et de leurs frères; et ce poison contre lequel tant de clameurs avaient jailli n'a pas encore dépeuplé le globe.

Le thé ne renferme d'autre principe nutritif, que celui qu'il emprunte au sucre et au lait que l'on y mêle. Des deux espèces de thé qui ont cours dans le commerce, le thé vert et le thé noir, c'est le thé vert qui contient la plus forte quantité de narcotique; c'est cette espèce de thé qui communique aux nerfs l'ébranlement le plus violent. Le thé égaie, anime, exalte, mais de toute autre manière que le café. La circulation n'est presque pas augmentée; le sang ne court pas plus rapidement dans les veines. Ce n'est pas l'excitation tumultueuse, orageuse causée par le vin; mais une excitation douce, bénigne, presque insensible. L'action du cœur devient beaucoup plus forte, celle du cerveau prend une énergie passagère : cette légère et imperceptible fraction d'ivresse vaporeuse devient indispensable à ceux qui l'ont goûtée. En général, les grands amateurs de thé sont sobres; le vin ne leur plaît pas, et l'ivrognerie est le défaut pour lequel ils ont le plus de répugnance. Avant que ce breuvage nous fût venu d'Asie, on consommait beaucoup plus de vin en Angleterre. Au lieu de prendre le thé immédiatement après le

repas, comme quelques personnes en ont l'habitude, il faut avoir soin de laisser un quart-d'heure ou une demi-heure s'écouler. Après ce laps de tems, il favorise la digestion, agit comme délayant, stimule légèrement l'estomac, et rend toutes ses fonctions plus faciles; pris plus tôt il pourrait jeter du désordre dans l'économie.

Nos voisins du continent emploient le café à peu-près comme nous employons le thé; c'est aussitôt après le repas et avant la digestion que le café est utile. Il contient un principe amer mucilagineux et un peu d'empyreume qu'il doit à sa cuisson. Les personnes qui ont de la tendance à l'anévrisme et chez lesquelles la circulation du sang est troublée, doivent ne prendre du thé et du café qu'à petites doses et avec précaution. Ces breuvages aggraveraient leur état, en augmentant le mouvement du sang. Quant aux estomacs ordinaires, l'abus du chocolat et du cacao, qui sont chargés d'huile souvent rance, leur deviendrait bien plus funeste. On voit que nulles règles générales ne peuvent être admises et qu'en prenant pour base de notre théorie diététique, le rapport des alimens avec les individus, nous avons sagement agi.

Les heures de repas sont, comme le choix des mets, leur degré de cuisson et leur salubrité, un sujet d'interminables querelles. Aucun peuple du monde ne s'entend sur ce point, ni avec ses aïeux, ni avec ses voisins. Sous le règne d'Élisabeth, l'aristocratie dînait à onze heures, soupait entre cinq et six heures, et se couchait à dix heures. Maintenant nous avons à peine fini de dîner, à l'heure où lord Bâcon se livrait au sommeil. Quant aux masses populaires et laborieuses, il ne leur est guères permis de changer de régime : de tout tems elles se sont levées avec le jour; ont déjeûné peu de tems après leur réveil; dîné à midi, et soupé après leur travail. Nous sommes loin d'attacher

de l'importance aux heures des repas, mais nous pensons que ces heures doivent être fixes, et que les changer fréquemment : déjeûner, dîner, souper irrégulièrement et à toutes les heures, c'est compromettre sa santé. Nous sommes les fils de nos habitudes; une succession de périodes régulières dans tous nos actes est pour nous une nécessité première.

Le docteur Temple assure que nous ne devons jamais laisser notre estomac inemployé. « C'est un écolier, dit-il fort ridiculement, qui fait du mal si vous ne lui donnez rien à faire. » Ce raisonnement et cette comparaison absurdes, nous rappellent Jérôme Cardan, essayant de prouver que le repos le plus absolu est la première condition de la santé : « En effet, dit-il, les animaux vivent moins long-tems que les arbres; les arbres durent moins long-tems que les pierres. Les animaux se meuvent, les plantes végètent; les rochers sont immobiles et immortels. » Selon quelques personnes il faut se contenter d'un seul repas par jour. Celse en ordonne deux; quelques médecins prétendent que pour commencer un second repas on ne doit pas attendre que la digestion du premier soit achevée. « Huit livres d'alimens, prises en trois fois, chargent moins le corps, dit Sanctorius, que six livres des mêmes alimens, pris en un seul repas; ce dernier système est fatal, et l'on ne saurait trop s'en éloigner. »

Nous sommes d'avis que trois repas par jour : deux repas légers et un plus solide, doivent convenir à tous les tempéramens. Une diète sévère, telle que l'ont pratiquée certains sujets, et telle que le malheur des circonstances et la folie d'une politique inhumaine l'imposent aux trois quarts de la population d'Irlande, nous semble équivaloir au suicide. Des générations impotentes, des familles rachitiques naissent et se développent ainsi. Beaucoup de

gens dévorent sans mâcher, habitude malheureuse, qui confie à l'estomac des alimens mal triturés, sur lesquels il est obligé d'exercer une action trop soutenue et trop fatigante. Se promener avant le repas et trois ou quatre heures après, est fort salutaire. Une fois la digestion accomplie, le système musculaire est plus énergique. En dînant tard, comme nous le faisons maintenant, nous nous privons de cet exercice utile. Cependant, s'il fallait en croire Abernethy, l'assimilation serait plus prompte, quand on se couche immédiatement après le dîner (1). De toutes ces prescriptions, une seule nous semble très-importante; c'est celle qui recommande un exercice modéré. Cette foule hâve, sédentaire, maladive de nos villes ne ploierait pas sous la première atteinte de la maladie comme l'épi sous l'orage, si chaque jour elle respirait un air libre, si son système musculaire se corroborait par l'exercice; si le gaz oxigène, si nécessaire à la vie, ranimait toute l'organisation débilitée. Alors le choix des alimens deviendrait presque indifférent, et l'on pourrait rire des règles sévères posées par les membres de la faculté.

Il n'en est pas ainsi. On combine tout pour affaiblir son organisme. On vit en serre-chaude, on ne sort pas de son salon et de son boudoir; puis, quand toute la machine est dépravée, desséchée, allanguie, on cherche à la relever par des stimulans; les longs repas que le docteur Paris a

(1) Note du Tr. L'indication de se reposer après les repas n'appartient pas en propre au docteur Abernethy; tous les bons observateurs, tous les physiologistes, pensent de même. C'est un précepte de la nature. Tous les animaux dont l'éducation n'a pas vicié l'instinct, se reposent ou dorment après leur repas. Ce repos est nécessaire, parce qu'il permet aux fluides de s'accumuler vers les organes intestinaux, pour fournir les sucs nécessaires à la digestion.

frappés d'anathème viennent jeter la flamme dans des corps débiles. Les agitations de l'ame et les émotions du théâtre ajoutent encore à cette morbidesse générale. Le cerveau est vivement excité, le sang afflue vers le cœur, et tout contribue à augmenter l'impuissante susceptibilité de l'estomac. On a remarqué que depuis vingt années les maladies d'irritation sont devenues les plus nombreuses; ce résultat d'un mauvais système ne paraît pas difficile à expliquer. Il serait nécessaire que la médecine s'occupât enfin de conserver la santé des hommes, qu'elle dît à la femme du monde. « Prenez de l'exercice, n'abusez pas du thé, du café, des pâtisseries; » qu'elle dît aux gouvernemens : « Cette population, nourrie de pommes-de-terre et de mauvaise eau-de-vie distillée, vivra dans un état incurable de misère, d'ivresse et de crime. »

Il est vrai que les médecins en répandant de pareils principes porteraient un coup fatal à leur science et à leurs émolumens. Aucune source n'est plus féconde pour eux que celle des maladies causées par le mauvais régime. Elles influent sur tout le système, exercent leur action sur le cerveau, paralysent ou avivent les parties de l'organisation qui semblent avoir avec l'estomac le moins de rapport, car comme dit Rabelais dans ce style cynique que nous sommes forcés de voiler un peu, *la mastication est le grand pivot de l'humanité* (1).

(*Edinburgh Review.*)

(1) Note de l'éd. Après avoir été témoin du noble dévoûment que tous les médecins de l'Europe ont montré dans ces dernières circonstances, nous ne pouvons nous empêcher de déclarer que les assertions de l'auteur anglais nous paraissent on ne peut plus injustes, et qu'elles ne sauraient surtout atteindre les médecins français. Nulle part la guerre n'est plus franchement déclarée aux excès de tout genre, que dans les ouvrages modernes écrits en France. *Modération en toutes*

choses, sans exception, telle est en résumé la doctrine écrite dans tous les livres de médecine de quelque valeur, et prêchée par tous les médecins de quelque mérite. Mais il ne suffit pas de rappeler aux hommes l'aphorisme de l'école de Salerne :

Pone gulæ metas, et erit tibi longior ætas,

il faut aussi qu'ils obéissent à la voix de la raison. Les riches ne sauront jamais mettre de bornes aux passions que la sociabilité fait fermenter parmi eux. Les médecins ont beau répéter aux classes pauvres qu'elles seraient plus heureuses, moins maladives, si elles avaient une nourriture plus abondante et plus saine, des vêtemens plus chauds; si elles recevaient une éducation mieux dirigée. Les pauvres ne lisent pas les livres d'hygiène; et ils ne peuvent d'ailleurs en suivre les préceptes. Le malheureux à qui vous dites : Mange et habille-toi, vous répondra : donnez-moi du pain et des habits. Les riches, il est vrai, achètent le livre, mais ne le lisent pas, ou ne suivent pas les prescriptions qu'il renferme; et ce n'est que lorqu'ils éprouvent quelque dérangement qu'ils recourent tardivement au médecin, dont ils dédaignaient naguère les avis. Ainsi donc, c'est plutôt à l'insouciance de l'homme, au vice de nos institutions politiques qu'à l'ignorance des médecins qu'il faut attribuer le renouvellement de ces perturbations organiques qui affectent encore l'espèce humaine.

Artistes Célèbres de notre Age (1).

N° III.

THOMAS BEWICK.

Mme DE STAEL, dont l'esprit lumineux et métaphysique éclairait par des images empruntées à la poésie les idées les plus abstraites, compare le cours irrégulier de la civilisation, sa marche tortueuse et son progrès insensible, aux circonvolutions de la spirale, qui, tout en se rapprochant du centre, paraît s'éloigner du but vers lequel elle tend. La civilisation ne repose jamais. Immortelle, mais capricieuse et souvent voilée, elle paraît mourir et s'éteindre, alors même qu'elle prépare en silence ses plus nobles conquêtes, ses plus éclatans triomphes. Elle semble se dépouiller, dans sa route, de quelques-uns de ses résultats et de ses attributs; des arts se perdent, des connaissances utiles sont oubliées; des sciences s'éclipsent, pour faire place à d'autres sciences, à d'autres arts, à d'autres métiers. Des procédés de fabrication, familiers à nos ancêtres, nous deviennent étrangers. Des secrets qu'un artisan grec ou romain possédait, nous les ignorons. Cependant le tems s'écoule, et mille découvertes nouvelles compensent avec usure les pertes que nous avons faites. Il arrive que, par le laps des années, ces arts que nous estimions perdus renaissent à leur tour, et que le genre humain ressaisit ses conquêtes passées. Merveilleux progrès, qui n'a pas encore trouvé son historien, qui date du premier mo-

(1) Voyez les Numéros 18 et 19.

ment où l'industrie de l'homme s'est éveillée sous la tyrannie des besoins, et qui ne s'arrêtera qu'avec l'extinction totale de notre race.

La peinture sur verre, tour-à-tour ignorée, pratiquée avec éclat, délaissée, perdue, retrouvée; la poudre à canon, fabriquée par les Chinois et les Arabes, presque inutile entre leurs mains, inconnue des peuples antiques, reconquise par le moyen-âge, employée aujourd'hui avec une si redoutable habileté, sont des exemples curieux de cette oscillation perpétuelle qui se termine toujours à l'avantage de la civilisation. La gravure sur bois, que les artistes anglais ont étonnamment perfectionnée de nos jours, n'est pas un art nouveau, comme on pourrait le penser. La gravure sur bois, en usage au quatorzième et quinzième siècles, a donné naissance à l'imprimerie; pendant quelque tems elle s'est soutenue à côté de cet art dont elle avait donné l'idée, puis elle a disparu pendant plus de deux siècles. Nous l'avons vu renaître, assez récemment, sous le ciseau habile de Thomas Bewick, un de ces artistes patiens et créateurs, qui portent dans leur sphère le génie du perfectionnement, qui améliorent tout ce qu'ils touchent, et méritent une double reconnaissance comme artistes et comme promoteurs des intérêts de la civilisation.

Bewick est né, en 1753, dans le petit village de Cherryburn, hameau du Northumberland. Son père, propriétaire d'une ferme, avait quelque aisance. Thomas Bewick, encore enfant, observait avec plaisir les mouvemens et les formes des animaux de la ferme. Au moyen d'un peu de craie ou de charbon, il reproduisait de son mieux, sur les portes et les murailles, celles de ces formes qui avaient le plus vivement frappé son imagination naïve. Ainsi se révélait l'instinct pittoresque et même le penchant spécial

qui ont fait de Bewick un des artistes les plus remarquables, un des peintres d'animaux les plus justement célèbres de notre époque. Les murs et les lambris du village de Cherryburn étaient tapissés de ces fresques grossières; quelques-uns de ces essais informes annonçaient le talent de saisir les poses caractéristiques, les attitudes que diverses races d'animaux affectent dans leur repos et dans leurs jeux. Un graveur sur cuivre, nommé Bielby, qui demeurait à Newcastle, traversa le village de Cherryburn, et aperçut les esquisses de Bewick; il voulut savoir quel était le paysan qui les avait tracées; surpris de la jeunesse et des dispositions de leur auteur, il se rendit chez le père de l'enfant. Bewick père céda aux instances de Bielby, et consentit à ce que Thomas devînt l'apprenti du graveur et le suivît à Newcastle.

Bielby ne manquait pas de talent et d'adresse : Bewick fit de rapides progrès sous sa direction. Cependant il aurait pu rester confondu toute sa vie dans la classe des graveurs habiles, si nombreux en Angleterre. Le hasard dirigea son attention vers une partie spéciale de son art, et fit de lui, non le créateur, mais le régénérateur de la gravure sur bois.

Le célèbre docteur Hutton de Wolvich était sur le point de publier son *Traité de la Navigation*, orné de beaucoup de planches géométriques, dont il confia l'exécution à Bielby. Ce dernier lui fit observer que si l'on pouvait placer ces figures dans le texte même, au lieu de les graver sur des planches séparées, non-seulement on faciliterait l'intelligence du texte, mais on donnerait au public un plus beau volume que l'on vendrait moins cher, et qui coûterait moins de fabrication. Pour obtenir ce résultat, la gravure sur cuivre est très-incommode, très-dispendieuse. La nature même de son procédé contrarie

celle du procédé typographique, et s'accorde mal avec lui. C'est la partie saillante des types d'imprimerie qui reçoit l'encre, et qui s'applique sur le papier. C'est au contraire dans les sillons de la planche gravée que l'encre s'arrête, pour communiquer ensuite à la surface qu'on y applique les linéamens tracés sur le cuivre. Il résulte de cette différence diamétrale, que les deux procédés ne peuvent s'exécuter à-la-fois, et que, pour insérer une planche gravée dans un texte, il faut d'abord imprimer la planche gravée à la place qui lui est réservée, puis recommencer l'opération pour le texte. La différence des encres, la difficulté de l'ajustement, la rapidité avec laquelle une planche de cuivre, soumise à une pression et à une *abrasion* (1) fréquente, s'use et s'efface, sont autant d'obstacles qui s'opposent à l'adoption générale de ce procédé, si pénible et si incomplet. Au contraire, la gravure sur bois n'est qu'une application différente du procédé typographique. C'est la saillie du bois qui reçoit l'encre et qui la transmet; le morceau de bois gravé n'est qu'un caractère d'une autre espèce, et qu'il suffit de placer à son rang, de maintenir avec solidité, d'égaliser parfaitement pour qu'il donne une impression toute semblable à celle des lettres ordinaires. A peine une planche gravée sur cuivre peut-elle donner deux mille impressions. La gravure sur bois en donnera dix mille, sans avoir besoin d'être retouchée. Économie, régularité, propreté, rapidité d'exécution, la gravure sur bois réunit tous les avantages qui manquent à la gravure ordinaire. Depuis que l'on grave sur acier, le nombre des épreuves s'est augmenté considérablement; mais ce dernier moyen est très-coûteux, et ne s'accorde pas mieux que la gravure sur cuivre avec les procédés matériels de

(1) De *abradere*, frotter.

la typographie. D'ailleurs, au moyen du politypage, procédé qui consiste à multiplier l'empreinte du dessin en la transportant du bois sur une planche de composition métallique, la durée de ce genre de gravure est indéfinie.

Au moyen-âge on avait pratiqué la gravure sur bois : c'est elle, comme nous l'avons dit plus haut, qui a frayé la route à l'imprimerie. Avant que Guttemberg eût mobilisé les types, on imitait par la gravure en relief l'écriture des copistes : on économisait le tems et l'argent en se passant de l'entremise des scribes qui exerçaient un métier lucratif, et avaient soin de maintenir leurs ouvrages à un très-haut prix. Le peuple achetait des prières gravées sur bois, des indulgences imprimées au moyen de planches de bois. Souvent ces pages grossières étaient mêlées d'ornemens, de têtes de saints, de diables, de cercles et d'angles misérablement sculptés. L'imprimerie naissante détruisit une partie de cette industrie nouvelle, dont la partie purement ornamentale se conserva. Les livres du quinzième et du seizième siècles sont ornés de lettres à figures et de planches grossièrement travaillées sur bois ; Albert Durer et Lucas de Leyde, hommes de génie, furent les seuls qui surent tirer un grand parti de cette invention. Les amateurs conservent encore plusieurs chefs-d'œuvre de ces deux habiles graveurs (1).

(1) Note du Tr. A cette même époque, la France possédait aussi plusieurs artistes habiles qui cultivaient avec succès la gravure sur bois. A la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième, Tollat acquit une grande réputation pour les planches dont il enrichit le *Traité de l'Anatomie de l'Homme*, publié par Carolus Stephano, docteur en médecine. En 1531, Woveriot, graveur lorrain, publia cent vingt-huit esquisses au trait des divers tableaux de Raphaël, qui sont très-finement exécutées. En 1543, Jean Cousin orna de belles gravures sur bois plusieurs éditions des Poésies de Ronsard et des Fables d'Ésope, encore aujourd'hui très-recherchées des amateurs.

Quant aux artistes vulgaires de cette époque, ils se contentaient de découper les contours de leurs figures, qui une fois couvertes d'encre, *venaient* toutes noires et s'imprimaient sur le papier comme des taches de différentes formes. Dans les Bibles anciennes, le diable, auquel ce ton convient assurément, est toujours représenté ainsi. Vous diriez un caractère typographique ou une silhouette sans lumière et sans nuance. Plus tard on introduisit dans cet espace noir quelques lignes blanches, produites par des sillons tracés dans le bois; elles étaient destinées à marquer les jointures des genoux, les attaches des bras et les ombres des épaules. Peu-à-peu les artistes s'accoutumèrent à dégager la figure de toute cette obscurité, à ne laisser dans l'ombre que les endroits qui devaient y rester, et à jeter du jour sur les diverses parties qui l'exigeaient. On alla plus loin, on imita les gradations du clair-obscur, au moyen de hachures transversales, tantôt plus épaisses, tantôt plus rapprochées les unes des autres, et qui formant des angles de toutes les espèces, produisaient une infinité de nuances, depuis la lumière la plus vive jusqu'à l'obscurité la plus complète. La beauté de quelques-unes des planches gravées de cette manière, la régularité des tailles, la franchise du ciseau, l'entente des demi-teintes et du clair-obscur mettent leurs auteurs, la plupart oubliés aujourd'hui, au niveau de nos graveurs modernes les plus célèbres. Une habileté, une patience, un travail extraordinaires, pouvaient seuls accomplir cette tâche difficile, à laquelle les fibres du bois, son tissu trop lâche opposaient un obstacle presque invincible. Quelques auteurs ont même pensé que les graveurs sur bois du seizième siècle ont employé, pour produire les hachures croisées que nous admirons, une double planche : l'une consacrée aux hachures de droite à gauche, l'autre aux hachures

de gauche à droite. Nous ne le croyons pas. L'esprit, la verve, la vivacité avec lesquels ces ouvrages sont exécutés, ne s'accordent nullement avec le procédé mécanique, incommode et borné qui sert de base à cette hypothèse.

A mesure que la gravure sur cuivre d'une part, et l'imprimerie d'une autre, firent des progrès, on laissa tomber dans le discrédit la gravure sur bois, trop difficile à pratiquer, et qui sans les doubles hachures transversales que j'ai décrites, ne méritait pas d'être cultivée comme art. Ces doubles hachures, une fois négligées, la gravure sur bois ne fut plus rien. On l'employa pour de grossières vignettes, pour des culs-de-lampe insignifians; les ballades populaires s'enrichirent de ces derniers et tristes chefs-d'œuvre. Quelquefois aussi, comme cela venait d'arriver pour le livre de Hutton, on s'en servait dans les ouvrages de mathématique, d'algèbre et d'architecture.

Hutton suivit les conseils de Bielby et consentit à ce que les figures de son traité fussent exécutées sur bois. Bielby dirigea dans ses essais le jeune Bewick, qui fut chargé de la plupart de ces figures. La netteté, l'exactitude et l'effet que le jeune apprenti sut leur donner, étonna le maître, qui lui recommanda de cultiver spécialement cette partie oubliée de son art. Il y avait encore à Londres, dans une petite rue obscure, près de Hatton-Garden, un graveur sur bois, vieillard ignoré, auteur de la plupart des chefs-d'œuvre dont les ballades et les romans à deux sols la pièce se trouvaient ornés. Bewick alla se mettre en apprentissage chez lui, reconnut que ce maître n'avait absolument rien à lui apprendre, et se hâta de retourner à Newcastle, chez le graveur Bielby.

Les goûts simples de Bewick, et le penchant d'artiste qui le portait à l'observation des animaux domestiques, dans leurs jeux, dans leurs combats, dans leurs amours,

auraient suffi pour le ramener à Newcastle. Londres lui déplaisait. Ces mœurs bruyantes, cette distraction continuelle, ce tumulte de la capitale, n'avaient aucun intérêt pour lui. On l'avait traité dédaigneusement. Pauvre apprenti d'un graveur sur bois, qui se serait douté qu'il était un artiste d'un talent supérieur! C'est par le crédit, c'est grâce au soutien et au patronage des hommes puissans, que l'on réussit à Londres, où la vie est chère, et où la concurrence des artistes rend le succès plus difficile et la rivalité plus hostile. Léger d'argent et mécontent de son voyage, Bewick revint trouver son père, dont il reçut les derniers soupirs. Bientôt après, Bielby, qui avait beaucoup de travaux à exécuter et dont l'âge avançait, l'associa dans ses entreprises et dans ses profits. John Bewick, son jeune frère, quitta aussi la ferme, et sous la tutelle de Thomas, acquit une remarquable habileté d'exécution. Depuis cette époque, le modeste artiste ne quitta plus sa province. Livré à l'étude de son art, économe de son tems, humble dans ses manières, peu ambitieux, il ne s'éloigna pas d'un quart de mille du lieu de sa naissance, et de celui où son apprentissage avait eu lieu.

A cinq heures du matin, il était levé. Depuis cette heure jusqu'à quatre heures du soir, il restait dans son atelier, où il déjeûnait. A quatre heures, un repas frugal réparait ses forces; et le soir, après deux heures de travail, il se promenait, quelle que fût la rigueur de la saison. Philosophe pratique, dur envers lui-même, indulgent pour les autres, d'une sobriété excessive et qu'un ascète aurait enviée, il était heureux au milieu de ces privations que la plupart des hommes n'eussent pas supportées sans se plaindre. L'hiver comme l'été, il dormait les fenêtres ouvertes; quelquefois la neige couvrait son lit, pénétrait à travers ses couvertures, et le mouillait sans l'incommo-

der. Les plaisirs, le luxe, l'argent même, dont la possession est aux yeux de quelques hommes l'équivalent de toutes les jouissances, ne lui inspiraient ni regrets ni désirs. Vous le trouviez toujours à l'ouvrage, esquissant un dessin ou terminant une gravure, sifflant joyeusement, pendant que l'œuvre du burin ou du crayon s'accomplissait : œuvre dont il tirait peu de profit, et qui, après sa mort, devait acquérir une valeur considérable. La seule passion de sa vie, ce fut l'art auquel il a dû sa gloire. Toujours paisible, il ne se courrouçait que contre le luxe et l'indolence : deux vices de la civilisation auxquels son éducation l'avait arraché, et que les habitudes laborieuses de sa vie lui rendaient odieux.

Grâce à cette persévérante et courageuse assiduité, Bewick, sans protecteurs, sans amis, sans intrigues, loin de la capitale, loin des écoles et des maîtres qui dispensent la gloire et les faveurs, prit place au premier rang des artistes de ce genre. En 1775, la Société des Arts avait proposé un prix pour la meilleure gravure sur bois, que l'on enverrait au concours annuel ouvert par cette Société. On voulait, en excitant la rivalité des artistes, faire revivre un art depuis long-tems disparu. Thomas Bewick, alors ignoré, fit parvenir au président de la Société une gravure sur bois, exécutée par lui d'après un de ses dessins ; elle représentait un *Vieux Chien de chasse*. Bewick avait laissé bien loin derrière lui tous ses concurrens, non-seulement pour la netteté de l'exécution, mais sous le rapport du dessin. La pose du chien, la vérité complète des détails, l'étude sentie de tous les membres, annonçaient un rival de Dujardin, de Berghem et de Potter. Il obtint le prix. La gravure couronnée fut insérée dans une édition des *Fables* de Gay, publiée par *Thomas Saint*, imprimeur à Newcastle. Les autres embellissemens et vignettes que conte-

nait ce beau volume, exécutés par Thomas Bewick et son frère, étaient dignes de cet essai. On s'étonna de retrouver enfin un genre de gravure dont le secret semblait perdu. Les commandes abondèrent chez Bewick. Séduits par l'économie de la gravure sur bois, par la facilité du tirage et par la durée des planches, les libraires eurent à l'envi recours à ce talent nouveau et peu dispendieux qui s'était obscurément formé. Le public, fatigué de la manière molle et du style *flou* des gravures au pointillé que l'on exécutait alors, donna la préférence à cette gravure plus mâle, dont tous les traits étaient nets, tous les contours arrêtés, toutes les formes franches. Plus Bewick s'exerçait dans ce nouveau travail, plus il acquérait de facilité, plus il se perfectionnait lui-même. A ses études graphiques, il joignait des études d'histoire naturelle, qui lui servaient de récréation et de délassement, et qui augmentaient la masse de ses connaissances. A trente ans, le fils du fermier était un des premiers artistes de l'Europe entière.

L'*Histoire des Quadrupèdes*, ornée de gravures exécutées par lui et son frère Thomas, sur ses propres dessins, mit le dernier sceau à sa réputation, comme artiste créateur et comme graveur sur bois. Pendant six années, il avait recueilli les matériaux de ce grand ouvrage, et rempli ses cartons d'esquisses représentant les animaux vivipares sous toutes leurs formes et dans toutes leurs attitudes. On n'avait vu paraître, jusqu'à cette époque, que des gravures insignifiantes et fausses, parodies de la nature, destinées à expliquer, par une représentation mensongère, le texte non moins mensonger des traités d'histoire naturelle. A l'époque même où nous écrivons, les libraires de la capitale publient chaque année une multitude d'ouvrages de ce genre, accompagnés de dessins sans proportions, ou du moins sans physionomie. Bewick

ne s'était pas contenté de saisir et de reproduire la configuration extérieure du bœuf, du chien, du chat, du mouton; il avait saisi les nuances qui différencient les espèces, et copié avec un soin minutieux les diverses attitudes qu'ils prennent dans leur sommeil, dans leurs guerres, leur repos et leur marche. Ce qu'un petit nombre d'artistes remarquables avait accompli, ce talent spécial qui avait donné tant de prix aux tableaux de Potter, peintre des vaches et des bœufs, de Berghem, peintre des chèvres et des moutons, Bewick sut se l'approprier, et l'appliquer aux races les plus diverses. Les amateurs furent frappés de ce mérite, et la place de Bewick lui fut assignée parmi les artistes les plus vrais et les plus naïfs de son tems.

Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les ouvrages dus au ciseau fécond, au burin piquant, au crayon facile de Bewick. Son œuvre est immense; toutes les journées de sa vie, jusqu'à son dernier âge, furent remplies par ses travaux. On peut dire sans exagération qu'il expira le ciseau à la main, et que son existence entière fut un sacerdoce consacré à l'art qu'il avait choisi, et qui fit sa consolation, son bonheur, sa gloire.

Landseer et Carle Dujardin l'ont peut-être égalé dans l'imitation des animaux. Comme graveur sur bois, Bewick n'a pas de rival. Non-seulement il a retrouvé le procédé des hachures croisées, procédé dont nous avons parlé plus haut, et dont l'extrême difficulté avait entraîné la désuétude, mais il a inventé un procédé nouveau, qui permet aux graveurs sur bois d'imiter toutes les nuances et toutes les dégradations de teintes auxquelles la gravure sur cuivre et sur acier devait sa supériorité et sa délicatesse.

Avant lui, le bois sur lequel on travaillait ne présentait que deux surfaces, l'une parfaitement vide, et si profondément creusée que l'encre ne pouvait l'atteindre; l'au-

tre en relief et en saillie, destinée à recevoir l'encre et à opérer l'impression. Le graveur sur bois n'avait donc à disposer que de deux nuances extrêmes : du blanc pur et mat que produisait le papier dans son état naturel, et du noir également pur et vigoureux que donnait l'encre d'impression. Il résultait de cette opposition constante que l'on pouvait bien obtenir de la gravure sur bois des effets tranchés et des contrastes énergiques; mais les délicatesses du clair-obscur restaient en dehors de cette sphère, et ne permettaient pas au graveur sur bois le plus habile de rivaliser avec le graveur sur cuivre. L'emploi même des hachures transversales produisait un effet dur, de larges ombres, et non des demi-teintes fondues. L'imprimeur soigneux, il est vrai, au moyen de hausses introduites dans le tympan et de supports placés sur la frisquette, pouvait bien harmoniser les teintes ; mais ce moyen, confié la plupart du tems à des hommes inhabiles et sans goût, présentait encore beaucoup de difficultés d'exécution que tous les imprimeurs ne parvenaient pas à surmonter. Cependant un grand nombre de graveurs continuent à employer ce moyen aussi imparfait que peu sûr.

Bewick le premier imagina de multiplier les surfaces, de donner le relief le plus saillant aux parties du bois qui devaient imprimer les teintes les plus fortes, une saillie un peu moins élevée aux parties qui ne devaient avoir qu'une vigueur moindre, et de descendre ainsi, de relief en relief, jusqu'au point où le papier cessant de toucher le bois imprégné d'encre, restait blanc et vierge de toute maculation. Par ce moyen, les endroits de la gravure, effleurés seulement par l'encre se couvraient d'une demi-teinte légère; ceux où l'encre s'était arrêtée un peu davantage donnaient une demi-teinte d'un ton un peu plus vigoureux; enfin les contours qui demandaient à être for-

tement appuyés recevaient toute la vigueur nécessaire de la saillie aiguë qui les frappait. Ce procédé, simple dans sa conception, n'en est pas moins difficile dans la pratique. On sent quelle sûreté de main, quelle habitude d'exécution demande la combinaison de toutes ces surfaces différentes, creusées à un quart de ligne les unes des autres, dans une matière difficile à travailler, impossible à réparer, si la maladresse l'altère.

Mais, sans contredit, la plus grande amélioration dont la gravure sur bois soit redevable à Bewick, c'est la substitution du *bois de bout* au *bois de fil*. Les anciens graveurs employaient des planches obtenues dans toute la longueur du bois et gravaient sur le fil, tandis que Bewick a imaginé de n'employer que des rondelles ou tranches horizontales, obtenues dans le diamètre du bois. Par cette substitution, la dimension de la gravure a été restreinte, car le buis et le poirier, seuls arbres qu'on emploie, ne sont pas d'un bien grand diamètre; mais l'art a considérablement gagné : en effet l'artiste n'a plus eu le fil à traverser, obstacle sans cesse présent, difficile à surmonter, et qui presque toujours nuisait à la régularité des tailles circulaires. Le travail a, en outre, été abrégé; car sur les planches primitives, quatre coupes étaient nécessaires pour obtenir une taille, tandis qu'aujourd'hui le graveur sur bois, se servant du burin ou de l'échope comme le graveur sur métaux, ne fait que deux coupes par taille.

Tel est l'art que Thomas Bewick a porté à sa perfection. Depuis sa mort, arrivée en 1828, plusieurs artistes tels que Thomas Hood, Harvey, Sears, Tabagg, etc., ont égalé son habileté, mais ne l'ont pas surpassée (1).

(*Library of Entertaining Knowledge.*)

(1) NOTE DU TR. La renaissance de la gravure sur bois, en France, ne date que des premières années de la restauration, car les fleurons

et les planches informes dont les élèves des Le Sueur, des Papillon, des Isnard, ont orné les ouvrages publiés dans la dernière partie du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, sont si loin de la finesse et de l'élégance des dessins dont M. Thompson enrichit la France en 1815, qu'ils indiquent plutôt une époque de décadence que de progrès. Bientôt, sous un si excellent maître, quelques élèves habiles, à la tête desquels on doit placer M. Porret, se sont formés; et déjà leurs productions rivalisent presque avec celles des artistes anglais. Mais ce qui nuit essentiellement aux progrès de l'art en France, c'est que nos graveurs s'astreignent trop à suivre l'esquisse tracée par le dessinateur sur leurs bois : jusqu'à ce jour, ils ne se sont pas montrés assez indépendans ; ils ne se sont pas assez livrés à leurs inspirations. En Angleterre, le graveur est à-la-fois dessinateur et peintre : c'est lui qui dispose ses tailles, qui les combine de maniere à rendre tout l'effet du dessin ou du tableau, et à reproduire, par des moyens qui lui sont propres, le *faire* du maître qu'il copie. En Angleterre, la gravure sur bois est un art; telle qu'elle est pratiquée, en France, elle n'est encore qu'une profession. Ce n'est qu'en s'émancipant que nos graveurs pourront donner à leur art toute la perfection dont il est susceptible ; car eux seuls peuvent remédier aux défauts. Déjà quelques artistes ont senti que cet état de servage était un obstacle pour les progrès, et ont cherché à s'en affranchir. M. Cherrier est un des premiers qui soit entré dans cette voie; aussi remarque-t-on dans les productions de ce jeune artiste, plus de franchise, plus de jet, plus d'originalité d'expression.

Un autre obstacle, qui ne nuit pas moins encore aux progrès de la gravure sur bois, c'est que jusqu'à présent on a cru que ce genre n'était applicable qu'aux vignettes ou aux sujets de petite dimension propres à être intercalés dans les textes. Il est vrai de dire que si les vignettes destinées à l'ornement des livres ou à l'explication des textes ont contribué à rendre populaire la gravure sur bois, elles ont donné aussi une bien fausse idée de ses ressources : elles ont fait penser qu'elle ne pouvait point être portée à un haut degré de perfection. Erreur bien grande, et qui ne s'est propagée, que parce que les vignettes, plus délicates que les types, mais se trouvant toujours intercallées dans les textes, ne pouvaient recevoir de l'imprimeur tout le soin qu'elles réclamaient : dès-lors la *touche* a empâté les tailles délicates, obscurci les demi-teintes, et a ôté à la gravure toute sa finesse, toute son expression, toute sa grâce. Souvent même le graveur, pour remédier à

cet inconvénient, a été obligé de concevoir des tailles plus fortes, de négliger les hachures et les entre-tailles, et par conséquent de fondre moins entre elles les diverses teintes.

Si nous pouvions mettre sous les yeux de nos artistes la belle gravure d'Harvey, ils verraient jusqu'à quel degré de perfection ce genre peut s'élever. Cette planche, de 14 pouces de haut sur 11 de large, représente l'assassinat de Sicinius Dentatus. La pose du centurion surnommé l'*Achile romain* est noble et fière ; il regarde d'un œil menaçant ses soldats devenus ses assassins par les ordres des décemvirs. Ses muscles se détachent avec vigueur, et ses traits expriment bien la résignation et le courage. Tout, dans ce tableau, respire la force, l'énergie, le mouvement ; les soldats qui entourent Sicinius sont bien à leur place ; la perspective et le lointain sont habilement ménagés, et la fusion des teintes y est observée avec autant d'art que sur les planches de cuivre les plus estimées. Aussi, lorsqu'on connaît ce beau chef-d'œuvre on s'étonne que les artistes français qui perfectionnent tout, n'aient pas cherché à s'émanciper. Si au lieu d'emprisonner leur art dans le cadre restreint de la vignette, ils abordaient de plus grands sujets, s'ils isolaient leurs productions, elles seraient recherchées pour leur valeur intrinsèque, et ne seraient plus soumises aux chances d'insuccès du texte, dont elles ne sont aujourd'hui que l'accessoire. Alors la gravure sur bois, étant tirée séparément et avec soin, se révélerait dans tout son éclat, dans toute sa pureté et pourrait rivaliser avec la gravure sur cuivre. Le succès de ce genre serait d'autant plus certain que l'exécution de la gravure sur bois étant plus rapide que sur cuivre, et la planche pouvant fournir un plus grand tirage, les exemplaires pourraient aussi être livrés à bien meilleur marché.

Économie Politique.

DES CAUSES

DE LA DÉTRESSE DE LA POPULATION RURALE

EN ANGLETERRE,

ET DES MOYENS D'Y PORTER REMÈDE (1).

Par quelle bizarrerie, par quelle fatalité notre population rurale, au lieu de suivre les progrès de la civilisation, recule-t-elle vers la barbarie? Nous vantons nos lumières; nous nous énorgueillissons de notre industrie, et le paysan, l'agriculteur, le fermier descendent par degrés vers une situation à laquelle on n'apporte point de remède, et que

(1) Note du Tr. On trouvera dans cet article, non-seulement des documens curieux sur l'état des classes agricoles en Angleterre, mais d'importans avertissemens d'économie politique et d'histoire. On verra par quelle étrange combinaison de mauvaises lois, d'impôts exorbitans et d'aumônes imprudentes, l'Angleterre est parvenue à rendre toute la population rurale hostile non-seulement au gouvernement, mais à la société et à la propriété. Les observations de l'auteur sur la répartition du travail, et sur la nécessité d'ouvrir à une population toujours croissante de nouvelles sources de production, ne sont pas applicables seulement à la Grande-Bretagne, mais à toute l'Europe, où le nombre des travailleurs augmente sans cesse, et où cette augmentation, qui entraîne la diminution des salaires et par conséquent la détresse des classes laborieuses, pénètre les individus qui les composent d'une animosité terrible. Les remèdes indiqués dans cet article, à cette plaie sociale, sont dignes de fixer l'attention.

l'on ose à peine observer de près. Leurs habitudes, leur moralité, se dégradent; leur condition est pire que celle des laquais de nos capitales. Nous qui prétendons affermir ou renouveler le système social, portons nos regards sur cette maladie qui ronge le cœur et la base de la société même, et qui poursuit en silence son œuvre de destruction. Aucun symptôme ne mérite davantage notre examen et n'est fait pour inspirer plus de craintes.

Quelle est en réalité la situation des paysans de la Grande-Bretagne, par rapport aux classes supérieures ? Si nous l'étudions, nous trouverons le vice, l'opprobre, la misère de ces classes à un degré menaçant pour toute la société.

Non-seulement il y a trop d'hommes qui se consacrent à la culture du sol; mais les lois empêchent ces hommes de circuler et de trouver du travail ailleurs que dans leur paroisse. D'une part, le terrain manque aux bras qui devraient le cultiver; d'une autre, on défend aux malheureux de chercher de l'emploi loin du clocher de leur village. De là une concurrence qui réduit le prix du travail. Le célibataire gagne à peine de quoi vivre. L'homme marié s'inscrit sur la liste des pauvres; c'est la paroisse, c'est-à-dire la communauté qui soutient sa famille. Comment un journalier refuserait-il la somme qu'on lui offre ? Un compétiteur est là qui se chargera du même travail pour le même prix. Voyez donc cet esclave, qui né sur le sol de la liberté, en Angleterre, est enchaîné sur un point, et se trouve obligé de recevoir à-la-fois une faible pitance et une triste aumône, en échange de ses sueurs et de son tems. Quelle dégradation et quelle misère !

Honnête, industrieux, actif, il ne peut pas même espérer de suffire à ses premiers besoins par un labeur de tous les momens et de tous les jours. Il a beau vouloir

échapper à la honte qui s'attache à la taxe des pauvres, cette honte l'écrase. Pour lui, le monde est un enfer : la loi, c'est l'iniquité ; ceux qui la font exécuter sont des tyrans. Il voue haine à la société ; aucun lien ne l'associe plus à ses concitoyens. Il faut qu'il vole, qu'il tue, qu'il se venge. Dans l'automne de 1830, une révolte des journaliers a contraint les propriétaires de plusieurs comtés à leur concéder une augmentation de salaire. Ailleurs l'on brise les machines que l'on regarde comme nuisibles aux intérêts de l'ouvrier. D'où viennent ces incendies qui dévorent des fermes et des habitations tout entières ? De ce sentiment de fureur contre les riches, de vengeance contre ceux qui possèdent. Tantôt les troupeaux sont égorgés dans les champs, tantôt les journaliers et hommes de peine se font voleurs de grande route. Toutes les privations de l'indigence, tous les vices naissent de cette situation que nous venons d'indiquer. Il y a trente ans, le laboureur anglais ne se plaçait pas sans honte et sans scrupule sur la liste des pauvres ; il avait sa dignité, son avenir, son orgueil, ses mœurs. Notre moderne jurisprudence a tout changé. Elle a établi parmi nous une population nomade, ennemie du reste de la société, toujours mal nourrie, mal vêtue, imprévoyante, imprudente et immorale. Autrefois les habitudes, la hiérarchie, la religion même avaient formé le lien qui unissait les classes inférieures aux classes supérieures. Aujourd'hui que ce lien est rompu, comment le remplacer ? Dans le voisinage des grandes villes cet état de choses est encore plus déplorable. Plus il y a d'hommes briguant le même emploi, plus cette concurrence diminue le prix du salaire, plus cette diminution augmente la misère, qui fait jaillir les vices dont nous avons trop d'exemples sous les yeux ; vices qui menacent d'anéantissement toute l'organisation de notre société.

Comment cette décadence fatale s'est-elle opérée? Pour nous rendre compte de ce changement de situation, il faut observer les changemens qui ont eu lieu depuis quarante ans, dans notre agriculture, dans notre commerce dans notre système économique.

Il y a quarante ans, chaque ferme était entourée d'une étendue de terrain qui variait de trente à cinq cents acres, mais qui ne dépassait jamais ce dernier chiffre. Çà-et-là se trouvaient des pâturages, des terres libres, que l'on nommait communes, et que sillonnaient de petites routes pour les bestiaux. La population, loin de dépasser le nombre de cultivateurs requis pour l'exploitation du sol, ne s'élevait pas même jusqu'à ce nombre. Les manufactures n'avaient pas atteint ce degré de perfection qu'elles doivent au versement de grands capitaux, aux travaux de la science et aux dernières guerres. Les femmes et les enfans filaient, tissaient et contribuaient par leur travail à l'entretien de la famille. La plupart des garçons de ferme et des journaliers couchaient sous le toit même du maître; le propriétaire et ses serviteurs étaient à-peu-près au même niveau. Travail, repos, nourriture, tout était commun entre eux; l'intérêt du maître était celui du valet. Dans cette association constante, il y avait à-la-fois supériorité et familiarité, dépendance et attachement.

Quand la révolution française, par son éruption, annonça le changement total des sociétés modernes, des principes éternels d'équité et de liberté circulèrent dans tous les rangs; mais avec ces principes se propagèrent d'extravagantes doctrines et de farouches théories. Pendant que les sages s'occupaient souvent infructueusement d'améliorer le sort des hommes, l'ignorance et le délire érigeaient je ne sais quels systèmes fantastiques. Les classes pauvres et industrieuses, surprises par l'annonciation de ce nouvel

évangile, n'y trouvèrent qu'une promesse et un espoir, l'égalité des biens, égalité impossible, mais que d'indiscrets philosophes leur avaient annoncée.

Ensuite vint la guerre; le prix du blé augmenta. Toute la partie commerciale de l'agriculture changea de face. Une prodigieuse activité d'industrie et de capitaux se dirigea vers l'exploitation des terres; de 1795 à 1827, on transforma en terrains productifs plus de trois millions d'acres de terres vaines et vagues. Les capitaux affluèrent; plus Napoléon nous serrait de près, plus l'agriculture redoublant d'énergie devenait à-la-fois féconde en produits et utile à ceux qui la faisaient prospérer. En 1812, le blé valait sept livres sterling le quarter. Les gains du fermier étaient immenses; il est arrivé qu'une moisson abondante, combinée avec l'élévation des prix, rapportât en une seule année, la valeur intrinsèque de la terre qui la produisait.

Le fermier ne fut donc plus un simple cultivateur, mais un entrepreneur dont l'importance et la richesse s'accrurent démesurément. Les fermes devinrent des châteaux; toutes les constructions qui les entourèrent furent bâties sur les mêmes proportions. On n'employa même plus le mot *fermier*; on se servit du mot *agriculteur*. Des sociétés furent fondées, des prix proposés; l'exploitation du sol s'éleva bientôt à la dignité d'une science. De toutes les parties du royaume et même des contrées étrangères on se rendit à ces assemblées d'agriculteurs, à ces académies nouvelles, aux exhibitions de M. Curwen du Cumberland, et de M. Coke de Norfolk. Une impulsion gigantesque fut imprimée à cet art; et la population agricole reçut de cette révolution des habitudes nouvelles; les mœurs se réformèrent, la hiérarchie s'altéra.

Le fortune des propriétaires avait doublé ou triplé. Les profits des fermiers et locataires s'étaient accrus dans une

proportion beaucoup plus considérable. Demeurer à la campagne, habiter un château, surveiller ses récoltes ou ses fermages, parut au propriétaire enrichi, une occupation indigne de sa récente opulence. Il étendit ses relations, polit ses mœurs, imita les habitudes et les raffinemens de la capitale, marcha de pair avec le citadin. La littérature devint pour lui un objet d'attentions et de prétentions. Ses enfans allèrent au collége; ses meubles furent achetés à la ville; il répudia toutes ses vieilles coutumes et cessa d'entretenir avec les fermiers ce commerce de familiarité qui les avait autrefois rapprochés de lui. Au lieu de chasser pour son amusement, il fit élever par ostentation des troupeaux de daims et des armées de lièvres; ses chasses furent des battues générales; de vraies chasses royales, qui attiraient le regard des voisins et excitaient leur envie.

Quant au fermier, il s'était élevé jusqu'au rang de propriétaire, ou du moins tenait-il une position bien voisine de celle que le propriétaire occupait. Ses profits et ses occupations avaient merveilleusement grandi. Autrefois il cultivait 200, 300 ou 400 acres de terrain. Sa maison était petite; ses désirs étaient bornés. Maintenant il exploite de 1,000 à 2,000 acres, sa résidence rivalise avec celle du propriétaire; il a aussi les goûts et les habitudes de la ville; il y a bien peu de distance entre lui et le possesseur de la terre qu'il cultive.

La classe pauvre, les journaliers ont subi les conséquences de cette révolution. Le garçon de ferme n'a plus habité le logis du maître. Il a cherché une compagne; il s'est marié à une de ses égales; et la population s'est accrue tout-à-coup. Autrefois l'homme de peine obtenait par de longs travaux, une probité à toute épreuve et des habitudes d'ordre, la confiance de son supérieur, une sorte de considération et quelques revenus qu'il accu-

mulait. Il finissait par épouser la fille de ferme ou la laitière. Aujourd'hui ces mœurs ont disparu. Le journalier se marie faute de trouver un asile chez le fermier, dont les prétentions et l'orgueil se sont accrues avec sa richesse. Les communes ont cessé d'appartenir à toute la population ; autrefois c'était de là que le prolétaire tirait la nourriture de son porc, de ses poules, de quelques canards. Obligé de soutenir une famille et d'avoir un ménage, le paysan reçoit-il du moins un salaire proportionné à ces besoins nouveaux ? Non. L'augmentation des salaires n'a jamais marché de pair avec l'augmentation du prix des objets de première nécessité.

Alors on a imaginé de convertir en indigens tous les journaliers ; la paroisse s'est chargée de leur donner le surplus de salaire indispensable pour le faire vivre. Une masse énorme de pauvres a chargé le sol de l'Angleterre. Les paroisses se sont renvoyées mutuellement les hommes qu'elles avaient à nourrir. Le clergé, en réclamant sa dîme, n'a fait qu'aggraver le mal. Imaginez quel chaos d'iniquité, de mécontentement, de tyrannie et de dépravation devait résulter de cette détestable combinaison. Les propriétaires, forcés de payer la taxe des pauvres ; les collecteurs de taxe, accusés de malversation ; les paysans, dégradés et avilis ; les hommes d'église décrédités et haïs ; toutes ces classes ont vécu dans une hostilité mutuelle, constante, et que chaque jour envenime davantage.

Telle a été la situation de notre population rurale, pendant la guerre de Napoléon contre l'Angleterre. La paix a rendu cette situation plus déplorable encore. Le licenciement des soldats et des matelots peupla les campagnes d'une foule affamée et oisive ; beaucoup d'artisans que la guerre avait soutenus, n'eurent plus d'ouvrage ; le monopole que les nations alliées avaient concédé à l'Angleterre

fut détruit ; mais ce ne furent pas là les seuls désastres que produisit la paix de 1815.

Comme dès l'ouverture de la guerre continentale le gouvernement, pour augmenter ses ressources et pour pouvoir plus facilement envoyer de l'argent aux puissances belligérantes, avait, par une loi, autorisé la Banque à ne pas rembouser ses billets; qu'ils étaient le seul numéraire en circulation dans le Royaume-Uni, et que pendant toute cette époque leur valeur courante fut au-dessous de leur valeur nominale, il en résulta que, lorsqu'en 1815, la Banque vint à rembourser ses billets, et que par suite de cette disposition leur valeur se fût élevée au pair, l'industrie et l'agriculture surtout, eurent beaucoup à souffrir de ce nouvel état de choses. En effet jusqu'à cette époque une once d'or ne valait pas moins de 5 liv. st. 6 schel. 4 d. en billets de Banque, tandis que si leur cours eût été au pair, elle n'eût valu que 3 liv. st. 17 schel 10 d. Ainsi, 100 liv. st. en billets de banque ne valaient en or que 73 liv. st. 4 schel. 9 d. : en d'autres termes, le papier-monnaie perdait à peu de chose près 27 p. %. Lorsqu'en 1815 la hausse s'opéra, les impôts et une grande partie des baux à ferme alors existans avaient été réglés dans le tems où le papier-monnaie était en baisse, et les fermiers, se fiant sur la durée de la dépréciation de la monnaie courante, qui se trouvait presque entièrement composée de billets de banque, n'avaient pas songé à ne s'engager à payer, pour leurs baux à ferme, qu'une somme proportionnée à la valeur nominale du papier-monnaie.

Tant que le cours du papier-monnaie fut au-dessous de la valeur qu'il représentait, les fermiers purent payer leur loyer, parce qu'ils vendaient leurs produits sur le pied de leurs engagemens, mais lorsqu'après la paix, la Banque eut retiré de la circulation une grande partie de

ses billets, leur valeur augmenta, et le prix des marchandises baissa en proportion. Les fermiers, qui recevaient pour leurs produits une moins grande quantité de papier qu'auparavant, ne purent pas continuer à payer leur rente, parce que leurs contrats les obligeaient à payer en valeurs réelles, des quantités stipulées en raison de valeurs nominales. En d'autres termes ils étaient obligés de donner la même quantité de papier, alors qu'il ne perdait rien de sa valeur nominale, que lorsqu'il perdait 27 p. %, taux qui avait servi à établir leurs contrats. Celui qui s'était engagé à donner pour un champ ou pour une maison 100 liv. st. de loyer, en papier-monnaie, lors que cette somme ne représentait que 73 liv. st. 4 schel. 9 d. en numéraire métallique, était obligé de payer, quand le papier eut repris toute sa valeur, 100 liv. st., en papier, qui alors valaient exactement 100 liv. st. en or. Les impôts et les traitemens des fonctionnaires publics, qui avaient été fixés en raison de la dépréciation des billets de la banque, furent payés de la même manière, quand ce papier eut repris toute sa valeur; aussi, c'est avec raison que l'on peut dire que dès 1815, les impôts de la Grande-Bretagne augmentèrent de 27 p. % ainsi que le traitement des employés du gouvernement. Les contribuables, déjà grevés d'un poids énorme, à cause de l'accroissement de la dette publique, furent obligés de supporter bon gré mal gré cette nouvelle charge. On ne pouvait d'ailleurs recourir à aucun moyen légal pour faire cesser un mal produit par la hausse de la valeur du papier-monnaie, car l'origine en était tout-à-fait inconnue. Les classes lésées ne parvenaient même pas à découvrir le principe de leur infortune, car comme il n'y avait d'autre instrument des échanges que le papier, elles pensaient que sa valeur était inaltérable et qu'il n'y avait que celle des marchandises qui avait pu

varier. Erreur bien grande! la seule chose dont la valeur eût baissé, pendant tout le tems de la guerre et qui avait augmenté après la paix, c'était le papier-monnaie. Ces fluctuations eurent pour résultat d'entrainer la banqueroute de la plupart des fermiers, d'étendre la plaie du paupérisme, et de faire éprouver à l'agriculture des pertes incalculables dont elle ne s'est pas encore relevée.

Les paroisses durent nourrir toute cette population nouvelle et misérable qui tombait sur elle et l'écrasait. On aurait dû prévoir ce résultat et obvier à cet inconvénient. On ne le fit pas; le paupérisme s'avança comme un géant. L'Irlande, à son tour, versa sur l'Angleterre ses flots de prolétaires misérables. C'est ainsi que se sont accumulées ces causes de destruction et de ruine qui commencent à effrayer les hommes politiques, et qui plus tard pourront renverser dans des torrens de sang l'édifice social.

L'*overseer,* l'examinateur, chargé de surveiller la répartition de la taxe des pauvres, est toujours détesté. Le pauvre l'accuse de protéger la paroisse et de la favoriser. La paroisse lui reproche de sacrifier les intérêts du comté et de la commune aux prétentions et aux réclamations des indigens. On cherche à le tromper des deux côtés; de faux indigens l'obsèdent; et la paroisse conteste les droits de la plupart des indigens qui se présentent. Par un effet curieux de cette mauvaise législation qui nous régit, la charité même n'obtient en échange de ses secours que haine et malveillance. On veut faire acheter à l'ouvrier l'argent qu'on lui a donné; on le condamne à sabler les routes et à extraire le minerai. Réuni à d'autres misérables comme lui, il complote la ruine de ceux qui lui accordent, à regret, ces faibles moyens d'existence. Supposez qu'il soit honnête, industrieux, actif; forcé de travailler aux grands chemins ou aux carrières, sous la pluie, exposé à l'in-

intempérie des saisons, confondu avec une douzaine d'esclaves aigris par le malheur; vous le verrez se changer en contrebandier, en bandit, en voleur, en incendiaire. A quoi lui servirait sa probité? Tout le pousse au crime et à la vengeance. Tout concourt à l'exaspérer et à le dépraver. En lui faisant subir d'horribles souffrances, vous lui faites faire l'apprentissage du vice. Mieux vaudrait le pendre que de le secourir ainsi.

Le clergé, en ne résidant pas dans les villages, achève de démoraliser les classes inférieures. Instruits dans les *lettres humaines*, bons hellénistes et bons latinistes, ces ministres, que l'on envoie dans les campagnes, n'ont aucun rapport intellectuel ou moral avec leurs ouailles. Ils ne daignent pas même étudier les besoins et la condition réelle de leurs paroissiens. A quoi servent les dogmes qu'ils prêchent et la morale qu'ils voudraient inculquer? Toute influence leur est enlevée, parce que toute sympathie entre eux et le peuple se trouve détruite. Leur éducation lettrée, leur réserve habituelle, leur vanité mondaine, les éloignent de tout ce qui les entoure.

L'église ne tarde pas à être abandonnée; on voit accourir de Londres et d'Édinbourg des ministres dissidens, apôtres zélés et enthousiastes, qui se mêlent au peuple et lui parlent son langage; ce sont eux qui recueillent l'héritage délaissé par les ministres de la religion anglicane. Ceux-là ne demandent pas de dîme; ils plaignent le pauvre; ils s'associent à toutes ses pensées. Ils nourrissent une secrète animosité contre l'état social. On les écoute, on les aime; on embrasse aveuglément les dogmes qu'ils répandent. On se plaît à voir en eux les ennemis des supériorités établies; on partage leur enthousiasme; le mécontentement fermente, s'accroît et déborde. Un dégoût de toutes les choses présentes, un dépit amer et concentré s'emparent

des classes inférieures. Les lois sur la chasse, quoique adoucies par la nouvelle législation, conservent cependant assez de rigueur pour augmenter les sentimens d'irritation dont le paysan est animé. Le gentilhomme réunit à grands frais cinq ou six cents faisans et autant de lièvres, dont la destruction sera l'ouvrage d'une seule battue; le journalier qui, dès quatre heures du matin, commence sa journée, ne gagne pas en une semaine la valeur d'un couple de ces faisans. S'il peut parvenir à en dérober un, il est sûr de le vendre à quelque homme riche. La tentation est forte; elle l'emporte sur son honnêteté; aujourd'hui il réussit, demain il manque son coup; on finit par le surprendre et l'arrêter. De paysan laborieux il devient vagabond, ivrogne, mendiant; Botany-Bay le réclame. Son exemple corrompt sa famille. La contagion du crime et de la misère ne tarde pas à s'étendre; des cantons entiers sont en proie aux mêmes fléaux; et toute la sévérité des lois ne parvient pas à les neutraliser.

Si les derniers rangs de la population agricole sont tombés dans cet état d'abjection, ceux qui se trouvaient dans une situation plus heureuse se sont aussi ressentis des calamités que cette révolution entraînait. Pendant que le journalier, le paysan, manquaient de pain, le propriétaire et le fermier augmentaient, il est vrai, leurs revenus et se plongeaient dans les délices d'une vie opulente. Mais ils oubliaient que la source de leur richesse était purement accidentelle, et qu'un accident pourrait la détruire comme un accident l'avait créée. La guerre cessa; tout cet édifice de fortune factice croula tout-à-coup.

Quelle fut la conduite du gouvernement, qui, témoin de ces résultats désastreux, ne s'embarrassa pas d'en apprécier les causes?

Malgré l'extension nouvelle et inouïe que l'agriculture

avait acquise, on avait importé par an cinq cent mille quarters de blé, depuis le commencement de la guerre; je ne porte pas les autres céréales en ligne de compte. Il était donc prouvé que l'accroissement de la population rendait insuffisantes les ressources de l'Angleterre pour sa propre subsistance. Il était également prouvé que, sous quelque système d'impôts que ce pût être, les produits de l'étranger encombreraient les ports de la Grande-Bretagne, puisque ces produits, une fois sur ses marchés, recevaient une valeur double de celle qu'ils auraient obtenue partout ailleurs. Les ministres ne voulurent pas céder à l'évidence; ils ne songèrent qu'à élever les impôts, pour maintenir, disaient-ils, la valeur des produits du sol. On devait s'attendre aux conséquences naturelles de cette conduite; une fluctuation ruineuse en fut le résultat. Avant 1821, le prix des céréales avait varié quatre fois, et d'une manière si violente, avec une hausse et une baisse si rapides, que les capitaux du fermier (capitaux productifs, éminemment utiles et féconds) avaient été s'engloutir dans la poche du collecteur de taxes, de l'ecclésiastique, collecteur de dîmes, et du propriétaire.

La manière dont ce funeste revirement s'est opéré, mérite d'être expliquée.

Le fermier, dans le contrat qu'il passait avec son propriétaire, était obligé d'établir comme prix du blé, le prix d'importation; son espérance était donc d'obtenir la même valeur de sa denrée, quand il la porterait au marché. Cependant le marchand étranger se trouvait déjà maître du terrain; il apportait son blé, qui lui avait coûté moins de frais de culture qu'au producteur anglais, et celui-ci, pour soutenir la concurrence, livrait sa denrée à un prix inférieur au coût de sa production; il perdait ainsi l'intérêt de son capital et courait en outre les chances des

mauvaises récoltes. L'humidité de 1816, en portant la valeur du blé à près de six liv. st. le quarter, favorisa cette erreur, que le premier ministre, lord Liverpool, aggrava encore en déclarant que la cause de cette fluctuation étonnante était la surabondance naturelle des produits. Les agriculteurs ouvrirent les yeux et virent l'abîme qui s'ouvrait sous leurs pas. Ils rédigèrent des pétitions; ils réclamèrent vivement contre la marche adoptée par les ministres. M. Robinson, président du comité de commerce, leur répondit que l'on ne s'écarterait pas du plan qui avait été suivi jusqu'alors; que telle était la résolution inébranlable du gouvernement; que ces mesures étaient commandées par la politique, par la raison, par l'état commercial du pays, et qu'on ne pouvait les répudier sans témérité, sans imprudence, sans folie.

En 1820, cette faute si grave et si obstinément prolongée porta ses fruits. Les temporisations, les palliatifs et les délais approfondirent et envenimèrent encore la plaie dont notre agriculture était frappée. Pendant 1817, 1818 et 1819, les importations avaient été immenses. Le prix du blé baissa et les impôts ne changèrent pas; le fermier qui vendait pour trente schelings de blé, donnait plus des deux tiers de cette somme au gouvernement; ses capitaux s'épuisaient; et la ruine de la classe laborieuse fut la conséquence de cet épuisement.

Tels étaient les résultats du système de taxes adopté par l'état. On ne s'en alarma pas; on continua de prélever les mêmes impôts et d'écraser les classes agricoles. Nous avons vu plus haut à quel degré d'abaissement et de malheur cet étrange entêtement les a réduites.

Aujourd'hui le fermier, dans sa détresse, reçoit les secours de son propiétaire et de son curé. Mais ces secours lui rendent-ils ces bienfaiteurs plus chers? Des liens de

reconnaissance et d'estime l'attachent-ils à ceux qui lui tendent la main? Non; c'est la dîme et le fermage qui le ruinent; la dîme tombe dans la caisse du prêtre; et le fermage dans la poche du propriétaire; si l'un et l'autre lui rendent une partie de l'argent qu'il leur donne, il ne se croit pas leur obligé. La compensation qu'on lui offre est insuffisante; présentée à titre d'aumône, elle blesse son amour-propre; elle brise ce légitime sentiment d'indépendance et de dignité sans lequel il n'y a pas de vertu. On l'humilie en le ruinant. La guerre, une guerre sourde, s'allume entre lui et le prêtre, entre lui et le propriétaire qui lui loue à ferme. Ainsi toutes les classes agricoles s'arment à-la-fois contre l'état social; le journalier qui manque de pain; le fermier qui lutte contre la misère. Dans les révoltes des populations rurales, en 1830 et 1831, les fermiers, au lieu de réprimer l'insurrection de leurs salariés, l'ont presque encouragée : en leur présentant le haut prix des fermages et la somme exorbitante des dîmes comme les causes de la détresse commune et du bas prix des salaires, ils les armaient à-la-fois contre le propriétaire et l'homme d'église.

La fortune du propriétaire rural a diminué; ses habitudes de luxe et de dépense n'ont pas changé. Comment soutiendra-t-il le rang factice qu'il occupe? Ses profits ne sont plus les mêmes; il supporte des impôts exorbitans. La dîme pèse sur lui; il essaie aujourd'hui de la secouer, dans l'espoir d'augmenter la valeur de son bien, en le dégrevant d'une somme considérable. Sous ce rapport et dans cet intérêt, il s'unit au fermier, qui aspire aussi à ne plus se voir entravé dans l'exercice de son industrie, dans l'emploi de ses capitaux, par les visites domiciliaires et les vexations de toute espèce, que le prélèvement des taxes entraine après lui. Que de germes de discorde! L'influence bien-

faisante du clergé est paralysée ; ce n'est qu'à force de protêts, de commandemens et de sommations judiciaires que les receveurs et les collecteurs remplissent les caisses de l'état. Le pauvre se querelle avec la paroisse ; le fermier avec le journalier ; le propriétaire avec le fermier ; l'autorité des magistrats s'affaiblit nécessairement. Forcés de blesser sans cesse des intérêts contradictoires en réglant des différends interminables, ils s'exposent ainsi à la haine de tous. Si un remède n'est apporté à cette situation, il est impossible que la paix de la société soit long-tems maintenue, et que la société elle-même se soutienne.

Les terres productives de la Grande-Bretagne suffiraient, si elles étaient bien distribuées, à nourrir et à maintenir dans l'aisance toute la population qui les exploite. Malheureusement la répartition de ces terres est détestable ; on abaisserait le taux des impôts, on augmenterait les secours distribués par les paroisses, que l'on améliorerait à peine la condition des classes agricoles. La concurrence des hommes qui se livrent à la culture de la terre s'accroît sans cesse et diminue le prix de leur travail. Aussi, pour remédier à ce mal est-il nécessaire ou de donner plus de développement à l'état actuel de la culture des terres, ou de diriger vers d'autres travaux le surplus de l'industrie agricole.

Que ces travaux surtout ne soient pas improductifs ; que l'on n'occupe pas les paysans à extraire du sable des carrières ; qu'on ne les contraigne pas à tourner la meule comme les anciens esclaves : ce serait recommencer la folle expédition de lord Castlereagh, qui condamnait ses Irlandais à creuser des fossés pour les remplir ensuite. Créez de nouvelles sources de production ; augmentez le fond et la masse de la production générale ; c'est le principe le plus important de l'économie politique, et celui que les publi-

cistes et les gouvernemens négligent avec la plus coupable obstination.

A cette création de nouvelles sources productives se joignent deux modes d'amélioration ou de guérison : l'émigration et la colonisation domestique ; l'une et l'autre peuvent contrebalancer les effets d'une population qui s'accroît avec une effrayante rapidité ; nous commencerons par soumettre à notre examen leur efficacité et leur opportunité présente.

L'émigration semble au premier coup-d'œil offrir un remède topique ; mais, après tout, on reconnaîtra combien l'emploi en est difficile, dangereux, souvent fatal. Elle est coûteuse, et elle répugne aux sentimens les plus profondément gravés dans le cœur humain, sentimens que la dernière angoisse de la misère peut seule vaincre. L'émigration spontanée nous enlève précisément les sujets qu'il nous serait utile de conserver, des hommes doués d'audace et de persévérance, d'énergie intellectuelle et de force physique. Le transport des indigens ou de ceux que l'on parviendrait à persuader nécessiterait des dépenses considérables. Il faudrait fonder à grands frais de nouvelles colonies, qui enlèveraient à la métropole une partie de ses capitaux, et qui plus tard ne manqueraient pas de secouer le joug. D'ailleurs, à quoi servirait cette transportation, si l'accroissement de la population continuait ? Forcera-t-on deux cent quatre-vingt-onze mille personnes, par année, à quitter l'Angleterre ? c'est impossible.

Nous avons quinze millions d'acres de terres en friche, susceptibles de culture, dont cinq millions d'acres appartiennent à l'Angleterre proprement dite. D'ici à peu d'années la culture de ces quinze millions d'acres pourrait offrir des ressources immenses à la population agricole. C'est là le remède le plus prompt et le plus sûr. Le produit

de ces terres, quel qu'il soit d'abord, constituera un nouveau fonds, réel, actif, qui permettra de soulager d'autant les classes supérieures et d'abaisser les taxes qu'elles paient, tout en donnant au paupérisme une issue facile et un emploi utile de tems et de travail. D'autres industries profiteront de cette création de forces productives et y ajouteront encore en donnant leurs produits. Les manufactures et le commerce recevront une impulsion nouvelle. Le travail des laboureurs, aujourd'hui si pauvres et si misérables, sera utilisé; et le surplus du gain qu'ils feront naître, remplacera le déficit occasioné par l'allégement des impôts. Ces effets ne seront pas subits, mais graduels; et s'ils ne se font pas sentir à l'instant, ils auront du moins l'avantage de rendre tolérable la situation actuelle des basses classes.

Quant au capital nécessaire, il ne sera pas difficile à trouver.

La taxe des pauvres serait offerte par chaque paroisse comme garantie des premières avances d'argent; on pourrait ensuite donner hypothèque aux prêteurs sur les terres une fois défrichées. On accorderait le fermage de ces terrains à des conditions avantageuses qui encourageraient le fermier et le mettraient à même de devenir propriétaire. Ainsi se renoueraient par degrés les anneaux brisés de la société rurale. On sait que l'industrie persévérante du petit propriétaire réussit à rendre fertile le sol que le grand propriétaire abandonne comme ingrat. On n'ignore pas non plus que les mauvaises mœurs, les habitudes dépravées, n'ont souvent pas d'autre cause que l'oisiveté et la misère. L'ouvrier sans travail est presque toujours un mauvais sujet. Donnez-lui du travail et du pain, ses vices disparaîtront avec sa détresse. Son insouciance habituelle

l'abandonnera; il songera sérieusement à son avenir et à celui de sa famille.

Qu'on ne dise pas que l'exemple de l'Irlande milite contre ce système de colonisation domestique; nous demanderions ce que l'on a fait pour aider des malheureux qui ont entrepris des défrichemens pour subvenir à leur existence et à celle de leur famille. Sans capital, sans instrumens, sans bestiaux, une seule mauvaise récolte a suffi pour réduire au plus complet dénûment ceux qui avaient eu le courage de se livrer à de telles entreprises. Si l'Irlande tombe et s'enfonce de plus en plus dans l'abîme ouvert par une politique imprévoyante, c'est parce que l'on a oublié d'étendre l'espace de terrain consacré à la culture. Le gouvernement britannique a toujours considéré cette terre comme maudite : il n'a jamais songé à encourager l'industrie manufacturière et agricole de ce riche et malheureux pays. Des gendarmes et une garnison oppressive, ont été le seul témoignage de sa sollicitude. Par suite de cette conduite hostile, le caractère du peuple irlandais s'est aigri : le vol, l'incendie, le meurtre, ont désolé les campagnes, ont tari les sources de la prospérité, et ont éloigné de ce beau pays tous ceux qui, par leurs capitaux, auraient pu le rendre florissant.

N'est-ce pas, en effet, une bizarrerie bien étrange que tous les jours il se forme de nouvelles compagnies pour entreprendre des défrichemens dans le Canada ou dans les terres Australes, et qu'il n'y ait pas un seul spéculateur qui ait encore songé à rendre productifs les 5,000,000 d'acres incultes mais fertiles que contient l'Irlande. Et cependant, une fois l'opération commencée, les bénéfices sont certains; cette population aujourd'hui exubérante et parasite serait utilement occupée, et soulagerait le contri-

buable d'un poids énorme. Non-seulement la population actuelle trouverait une ample subsistance dans le défrichement de ces 5,000,000 d'acres; mais, sans crainte d'être taxé d'exagération, on peut dire qu'avec leur mise en rapport l'Irlande pourrait nourrir 3,000,000 d'habitans de plus. En effet, dans la dernière opération du cadastre exécutée, en Irlande, par les soins de M. William Couling, la superficie de son sol est évaluée à 18,441,744 acres, divisés comme suit :

	Acres.
Jardins et terres labourables....................	5,389,040
Prairies et pâturages..........................	6,736,240
Terrains incultes, mais susceptibles d'être cultivés.	4,900,464
Terrains stériles improductifs.................	1,416,000
Total..........	18,441,744

et le dernier recensement, publié par les soins de l'administration, porte le chiffre total de la population de l'Irlande à 7,334,524 ames. Ainsi donc, environ un acre et demi de terre cultivée suffit aujourd'hui à l'existence d'un Irlandais. L'autorité, il est vrai, ne nous dit pas quel est le nombre d'habitans réduits à ne se nourrir que de pommes de terre! Pour l'édification de ceux qui connaissent ce pays, nous allons, d'après les documens officiels les plus récens, indiquer comment se trouve répartie la population actuelle de l'Irlande, dont une grand partie est, comme on sait, réduite à *mourir de faim*. Ceux qui ont étudié les localités seront ainsi plus à portée de nous fournir des renseignemens sur l'état plus ou moins malheureux des populations qui les habitent.

RECENSEMENT DE LA POPULATION DE L'IRLANDE DIVISÉE EN QUATRE PROVINCES, POUR 1831.

I. LEINSTER.

Comtés.	Population
Carlow	81,576
Dublin	183,042
Kildare	108,401
Kilkenny	169,283
King's	144,029
Longford	112,291
Louth	108,168
Meath	177,023
Queen's	145,843
West-Meath	136,799
Wexford	182,991
Wicklow	122,301
TOTAL	1,671,747

II. CONNAUGHT.

Galway	394,287
Leitrim	141,303
Mayo	367,956
Roscomon	239,903
Sligo	171,508
TOTAL	1,314,957

III. MUNSTER.

Clare	258,262
Cork	700,359
Kerry	219,989
Limerick	233,505
Tipperary	402,598
Waterford	148,077
TOTAL	3,277,747

IV. ULSTER.

Antrim	314,608
Armagh	220,651
Cavan	228,050
Donegal	298,104
Down	352,571
Fermanagh	149,555
Londonderry	222,416
Monaghan	195,532
Tyrone	302,943
TOTAL	2,285,030
TOTAL GÉNÉRAL de la populat. de l'Irlande	7,334,524

Tous les ans l'Angleterre envoie des missionnaires en Orient et en Occident pour améliorer la condition d'étrangers qui n'ont jamais cultivé le sol Britannique, ni risqué leur vie pour sa défense. Nous sommes loin de blâmer cet élan de philantropie ; mais nous voudrions du moins que la générosité de nos gouvernans fût un peu plus équitablement répartie. En effet que font-ils pour l'Irlande ? Ils la soumettent aux exactions d'un clergé richement doté et non-résidant, qui loin de ses ouailles, vit dans les plaisirs et la mollesse avec les sommes que ses agens prélèvent sur les sueurs du malheureux cultivateur. On compte tout au

plus en Irlande un million de protestans. En bien! l'administration des secours spirituels pour cette faible fraction de l'Irlande coûte annuellement à tout le pays une somme de 1,426,587 liv. ster. (35,664,675 fr.), tandis que les prêtres catholiques résidans ne reçoivent aucune espèce de subvention et ne vivent que de leur casuel. Si à cette somme si iniquement prélevée, on ajoute celle qui est nécessaire à l'entretien d'une garnison de plus de 40,000 hommes, si l'on met en ligne de compte l'âpreté du fisc, la dureté des propriétaires, la cupidité des procureurs chargés de recevoir le montant des fermages, on aura une faible idée du système d'exactions qui pèse sur la population rurale de l'Irlande. L'archevêque Boutter assure que le fermier irlandais ne retire que 1/4 ou 1/5ᵉ du produit de sa terre. Si du moins le montant des fermages restait immédiatement affecté à la production, ce ne serait que demi-mal; mais la plupart des propriétaires, au lieu de le consommer dans le pays, résident en Angleterre ou sur le continent, et en retirant de l'Irlande leurs revenus, ils ne font qu'ajouter à la détresse de ses habitans.

Faut-il donc s'étonner, à la vue des ces tortures sans nombre, que tous les ans l'Irlande vomisse sur nos côtes des flots d'émigrans. L'Angleterre subit ainsi le châtiment que mérite sa conduite de marâtre envers un pays que son véritable intérêt la porte à tant ménager; et, bon gré mal gré, elle est obligée de recevoir dans son sein ceux à qui elle a ôté même le nécessaire. C'est alors que se livre entre les deux pays une lutte acharnée et odieuse.

Aidés des secours de quelques riches propriétaires, les paysans irlandais émigrent en Angleterre et cherchent à s'y procurer du travail, même pour leur seule nourriture. S'ils parviennent à se soutenir dans le même lieu pendant un an, ils ont droit à la taxe des pauvres. Aussi les admi-

nistrateurs des paroisses s'empressent-ils de se débarrasser, autant qu'ils peuvent, de ces hôtes incommodes, en les faisant arrêter comme vagabonds, et en payant les frais de leur transport en Irlande. Le seul comité de Lancastre a ainsi dépensé en une seule année 4,500 liv. ster. (112,000 fr.). Mais souvent ces malheureux sont à peine débarqués, que les propriétaires irlandais, associés pour favoriser l'émigration, les dirigent sur un autre point, et les font déposer de nouveau sur les côtes de la Grande-Bretagne. Aussi, malgré toutes les précautions qu'on prend contre cette espèce d'invasion, le nombre des Irlandais domiciliés en Angleterre augmente avec une effrayante rapidité. A la fin de 1826, la Société pour la répression de la mendicité secourait à Londres 3,811 Irlandais; en 1829 le nombre des Irlandais résidant à Londres et dans les environs était de 71,442, et en 1832 de 119,799.

L'Angleterre doublerait sa puissance, si elle savait mettre à profit les ressources prodigieuses que renferme cette contrée. Ses mers abondent en poissons; quelques-uns des plus beaux bancs de pêche qu'il y ait au monde se trouvent en vue de ses côtes; et néanmoins le paysan irlandais meurt de faim, si la récolte des pommes de terre vient à manquer. L'été y est plus tempéré que dans la plupart des autres contrées de l'Europe, et l'hiver plus doux; les bestiaux peuvent y parquer toute l'année, même durant les nuits, et cependant les famines sont plus fréquentes en Irlande qu'en Sibérie. Le sol de cette île abonde en richesses minérales de toute espèce, et on n'y rencontre que des mendians; partout on y trouve de la houille, et le peuple y souffre du froid; nulle part il n'existe plus de terrains calcaires et marneux; mais ces engrais si précieux pour l'agriculture restent enfouis dans les entrailles de la terre, et le paysan, au milieu de ses champs improductifs, est réduit

à envier le sort des bestiaux qui s'y nourrissent. Les habitans de l'Irlande sont naturellement durs à la fatigue, sobres, robustes, laborieux, intelligens, et on en compte un quart qui mendie, un quart qui se livre au vol; l'autre moitié est turbulente, insubordonnée, ennemie des lois et du gouvernement.

Il serait aisé de pratiquer divers systèmes de navigation intérieure dans l'Irlande, qui ouvriraient de nouveaux débouchés à ses produits, et qui rendraient à la culture des terres aujourd'hui submergées; cependant l'on n'y compte que deux canaux mal entretenus et qui ne rapportent presque rien. En taillant une galerie de cent cinquante toises de long, dans un roc de pierre calcaire, entre les lacs Corrèb, Mash et Caira, situés dans le comté de Galway, on ouvrirait une navigation intérieure de cinquante milles (16 lieues), et dix-sept mille acres actuellement inondés, seraient desséchés. Il en coûterait peut-être trente mille livres sterling (750,000 fr.); mais la vente des terres obtenues par ce moyen, en rapporterait trois cent mille (7,000,000 fr.). Si on enlevait la barre de la rivière de Cashen à Newry, on y gagnerait une navigation intérieure de trente milles (10 lieues) et deux cent mille acres de terre. En débarrassant la rivière de Lough-Ghara d'un léger obstacle, on dessécherait aussi une vaste étendue de terrains submergés. Enfin, si on faisait disparaître la barre du Shannon, à Athlone, tout le sol que recouvrent les eaux du Lough-Ree serait rendu à l'agriculture. On le voit, c'est la coupable insouciance du gouvernement qui a engendré les maux de toute espèce qui pèsent sur cette île. Elle possède tous les élémens propres à rendre un pays florissant; il ne s'agirait que de les mettre en œuvre.

Si à ces élémens, capables à eux seuls d'assurer le suc-

cès de la colonisation, on ajoute les avantages que présente la situation géographique de l'Irlande, on s'étonnera que le gouvernement Britannique ait négligé jusqu'à ce jour d'en tirer tout le parti possible. L'Irlande possède à elle seule plus de ports accessibles aux gros vaisseaux, que toute la Grande-Bretagne; sa côte occidentale offre une suite non-interrompue des plus beaux hâvres sur une étendue de 200 milles. L'Irlande est le point le plus rapproché, relativement à l'Angleterre, du Portugal, de l'Espagne, de la Méditerranée, et des vastes régions situées au sud du détroit de Gibraltar. La côte occidentale de l'Irlande est la première terre que découvrent les bâtimens venant des Indes, de l'Afrique et des deux Amériques. Un navire parti de Londres a gagné à peine la pleine mer, qu'un autre qui a fait voile en même tems de la côte occidentale d'Irlande arrive dans les parages de l'Amérique. On a acquis la certitude qu'un bateau à vapeur pouvait exécuter le trajet de la côte d'Irlande à celle d'Amérique en moins de dix jours, et qu'au moyen d'un canal pratiqué dans la largeur de l'île, les marchandises embarquées à Liverpool seraient rendues aux États-Unis, terme moyen, dans l'espace de quinze jours.

Mais jamais nos orgueilleux marchands de la Cité, ces aristocrates de la finance, ne consentiront à l'accomplissement d'une semblable révolution; ils donneraient plutôt leur adhésion à dix réformes parlementaires, que de se résigner à transporter leurs comptoirs de Londres à Galway. Déjà ils ont témoigné assez hautement leur répugnance pour toutes les entreprises qui tendent à attirer leur capitaux en Irlande. D'habiles spéculateurs avaient fait connaître les avantages que présenterait pour la métropole l'établissement d'une ligne de communication, par la vapeur, entre Port-Valentia et Halifax; mais les hommes

influens de la Cité se sont opposés à cette entreprise ; et nous n'avons aucune correspondance régulière avec nos colonies de l'Amérique du Nord. Dernièrement encore, lorsque le savant ingénieur Fairbairn a présenté son projet de réunion de l'Irlande avec l'Angleterre par une chaussée maritime, sur laquelle serait pratiqué un chemin en fer, de Port-Patrick à Donaghadee, ils se sont tous récriés contre la publication de ce projet, parce que son adoption aurait eu pour résultat nécessaire le déplacement du commerce de la Grande-Bretagne (1). Aussi ne doit-on pas

(1) Le projet de M. Fairbairn est de réunir la Grande-Bretagne à l'Irlande par une chaussée jetée en travers du *Canal-du-Nord*, qui sépare l'Écosse de l'Irlande. Les points qu'il a choisis pour servir de tête à sa chaussée sont : Port-Patrick en Écosse et Donaghadee en Irlande. La distance qui existe entre ces deux points est de quinze milles (5 lieues), dont un mille et demi se trouve occupé par les rochers à fleur d'eau de Capeland, situés précisément à travers le canal, à quatre milles et demi de Donaghadee. Mais la sonde, entre cette chaîne de récifs et la côte d'Irlande, indiquant uniformément des bas-fonds qui nulle part n'excèdent huit brasses de profondeur, il est évident que la grandeur de l'œuvre se borne aux neuf milles et demi entre ces récifs et la côte d'Écosse. Dans cette partie du détroit, la profondeur moyenne varie depuis dix jusqu'à trente brasses ; et la plus grande profondeur, sur quelques points seulement du *North Channel*, est de quarante brasses. Des montagnes de granit qui existent à Port-Patrick et sur les côtes d'Irlande, les populations malheureuses de l'Irlande et de l'Écosse, les milliers de détenus existans à Milbank ou sur les pontons, et enfin les fonds de la taxe des pauvres, concourraient à l'exécution de cette entreprise gigantesque, qui n'est pas impraticable. Malheureusement M. Fairbairn voudrait faire voyager sur terre les vaisseaux qu'il prendrait tout chargés à Galway, à Newcastle ou à Londres. Nous pensons que les lois de la statique, et la nature des constructions des navires ne lui permettraient pas de résoudre avec succès cette partie du problême, qui, au surplus, n'est qu'accessoire.

être surpris si les chambres de commerce et le parlement n'ont pas ordonné une enquête sur ce grand travail.

Ainsi, grâce à ces répugnances absurdes, grâce à l'insouciance du gouvernement, le Royaume-Uni sera privé du seul moyen qui peut donner à son commerce, à son agriculture, à son industrie, la vigueur que ces branches ont perdue depuis long-tems; ainsi les classes aisées seront à jamais soumises à la taxe des pauvres, taxe excessive et toujours croissante, qui finira par absorber leur revenu; ainsi les classes inférieures seront éternellement condamnées à vivre dans la misère et l'abjection. L'Irlande, par sa position, par ses ports de l'ouest et par la facilité de ses communications intérieures, paraît avoir été destinée à devenir le grand centre de communication du Royaume-Uni avec le Nouveau-Monde. Quels immenses avantages, en effet retirerait la Grande-Bretagne, si la vaste baie de Galway, entourée d'un môle et de grands magasins, pouvait devenir un jour l'entrepôt du commerce britannique avec toutes les contrées du globe. Ses vaisseaux éviteraient la circumnavigation de la partie méridionale de l'Angleterre, et le canal Saint-Georges; navigation dangereuse, et qui chaque année ravit plus de cent navires à notre marine marchande. Les armateurs gagneraient, par ce moyen, au moins dix jours sur chaque chargement venant de l'Inde ou de l'Amérique; des plaines aujourd'hui incultes seraient mises en rapport; des populations inactives seraient utilisées; et des produits sans débouchés trouveraient un placement avantageux. En effet, soit que de Galway on trace un chemin en fer ou un canal à deux embranchemens qui se dirigeront, l'un sur Dublin, l'autre sur Belfast, on conçoit aisément que cette ligne de communication traversant l'Irlande, donnera

de la vie à cette partie centrale, aujourd'hui inerte dépeuplée et si malheureuse ; et que les transports qui s'effectueront par cette voie, seront plus sûrs et plus rapides que par le canal Saint-Georges ou la Manche. Mais si le beau projet de M. Fairbairn, projet exécutable, se réalisait, si le Royaume-Uni se trouvait relié par cette gigantesque chaussée, alors se déroulerait devant nous le plus imposant avenir de richesses, de prospérité et de grandeur.

Les marchandises une fois arrivées à Belfast ou à Donaghadee, traverseraient le canal irlandais par le chemin de fer établi sur la chaussée maritime dont nous avons déjà parlé. Puis de Port-Patrick elles seraient dirigées à l'est sur le chemin en fer qui s'établit maintenant de Carlisle à Newcastle ; ensuite elles passeraient au sud sur celui projeté de Carlisle à Manchester, et de là sur celui de Birmingham à Londres. Par ce moyen, les marchandises de l'Inde et du Nouveau-Monde, les grains, les bestiaux et les toiles d'Irlande seraient transportés de Galway à Londres en un seul jour, et à travers les districts manufacturiers les plus populeux d'Angleterre. Le tems et les dépenses du transport se trouveraient réduits au quart de ce qu'ils coûtent aujourd'hui par mer. La distance de Londres à Dublin par cette route serait de quatre cent quatre-vingts milles (160 lieues), et en calculant la vitesse de ce mode de transport à quarante milles (13 lieues 1/3) par heure, on ferait le voyage, de capitale à capitale, en douze heures et au prix de trois pences (35 centimes) par chaque trente milles (10 lieues), somme estimée suffisante par M. Stephenson pour couvrir tous les frais de la puissance locomotrice. Le transport des marchandises coûterait une livre sterling de moins par tonneau, et la dépense pour chaque voyageur n'excéderait pas 4 schelings (5 francs).

L'Écosse recueillerait aussi d'immenses avantages de l'é-

tablissement de cette nouvelle voie : les districts les plus stériles de ce pays seraient mis en communication directe avec la partie la mieux cultivée de l'Irlande. Alors les comtés de Wigtown, Dumfrie et Galloway, maintenant couverts de collines solitaires, pouvant recevoir à peu de frais toute espèce d'approvisionnemens, deviendraient le siége de grandes entreprises manufacturières.

Hâtons-nous de le dire, de tous les projets proposés pour remédier aux calamités de l'Irlande, pour faire disparaître la plaie du paupérisme qui ronge la Grande-Bretagne, nul ne nous a semblé plus efficace. En effet, il sert à-la-fois les intérêts de la navigation, du commerce et de l'industrie manufacturière; mais, par les nombreux débouchés qu'il ouvre de toutes parts, il est destiné surtout à donner un développement immense à l'agriculture, premier ressort de la production et par conséquent de la société. Élargissons et affermissons ce ressort, en augmentant la masse de nos richesses agricoles; les ressources qu'elles fourniront, jetées dans la circulation, la vivifieront rapidement : nos classes laborieuses, que nous accumulons dans nos campagnes et dans nos villes, déplorable aggrégation de misère et principes de contagion, s'amélioreront peu-à-peu; et vous aurez neutralisé cette effervescence pestilentielle qui menace de dissoudre violemment la société.

Il ne restera plus ensuite qu'à distribuer, d'une manière moins inégale, le résultat des produits; c'est le grand arcane de l'économie politique. Qui parviendrait à résoudre le problême guérirait nos maladies sociales les plus invétérées.

Jusqu'à ce moment les possesseurs de capitaux ont trouvé moyen de concentrer dans leurs propres mains les bénéfices résultant du travail d'une multitude d'hommes dé-

nués de capitaux. Faire jouir cette multitude des résultats de leur industrie, et détruire la concentration sans bouleverser l'ordre social; tel serait le but vers lequel tous les producteurs et tous les gouvernans devraient diriger leurs efforts. Il faudrait pour cela économiser autant que possible le tems, le travail et les capitaux, et faire en sorte que la matière première au lieu de passer par trente mains qui en retirent un gain très-modique, passât par un nombre de mains moins considérable, et leur laissât un bénéfice prompt et convenable. Il faudrait qu'au lieu de suivre une route tortueuse et de rapporter peu, ces matières fussent élaborées en moins de tems, par moins de personnes et à moins grands frais; leur valeur serait moins élevée; elles arriveraient au consommateur plus rapidement; et comme elles lui coûteraient moins, il y trouverait un équivalent plus juste de son propre travail, représenté par son argent.

(*Westminster Review.*)



UNE VISITE CHEZ THOMAS PAYNE (1).

J'étais maître d'école dans le comté de Wicklow. C'était en 1795, lorsque le monde s'ébranlait au souffle de

(1) Note du Tr. Thomas Payne était fils d'un quaker, fabricant de corsets, établi à Thetford, dans le comté de Norfolk. Il suivit d'abord la profession de son père, et s'engagea ensuite comme matelot dans la marine anglaise. Nommé quelque tems après employé de l'accise; il renonça bientôt à sa nouvelle profession pour se rendre en Amérique, où il coopéra à la rédaction de divers journaux publiés à Philadelphie. Il écrivit aussi plusieurs brochures pour faire sentir la nécessité de l'émancipation, et lors de la création du gouvernement fédéral, il fut nommé secrétaire du comité des affaires étrangères. Après la paix entre l'Amérique et l'Angleterre, Payne rentra dans la vie privée, et reçut du Congrès, pour prix de ses services, trois mille dollars et trois cents acres de terre. De retour dans sa patrie, il devint un des antagonistes les plus acharnés de Pitt; mais, en 1791, ayant publié ses fameux *Droits de l'Homme*, il fut cité au banc du roi, comme prévenu d'avoir excité le peuple anglais à la révolte contre son gouvernement. Malgré le talent d'Erskine, l'avocat le plus distingué du barreau anglais, Payne fut condamné au bannissement; mais tandis qu'on brûlait, en Angleterre, son effigie et ses écrits, l'Assemblée nationale lui conféra le titre de citoyen français pour avoir soutenu les Droits de l'homme. Touché de ce témoignage honorable, Payne se rendit en France, et dès qu'il eut mis le pied sur le sol français, il fut salué par acclamation représentant du Pas-de-Calais. En butte à la haine de Robespierre, il fut incarcéré en 1794, et ne dut sa liberté qu'aux vives réclamations de Monroë, ministre américain. C'est pendant sa captivité qu'il écrivit son ouvrage sur la religion naturelle (l'*Age de la Raison*), qui souleva tout le clergé

la révolution française; lorsque la main prodigue du jeune Pitt s'armait de lingots pour repousser les attaques de la liberté naissante; lorsque la bourgeoisie, la propriété, l'industrie de la Grande-Bretagne se coalisaient sous la bannière du torysme, qu'elles détestaient, et faisaient tête aux rois de la Convention, du Directoire et des Cinq-Cents. Personne n'était plus sincèrement religieux que moi. J'avais cinq bibles dans ma petite maison: l'une que m'avait donnée mon vieil oncle, ministre presbytérien; l'autre de format in-folio et chargée des notes de John Knox le réformateur; une troisième toute usée par ma pauvre mère; une quatrième en français et remarquable par les gravures de Bernard Picard; enfin une cinquième en hébreu, avec traduction interlinéaire latine, et les notes de Richard Simon, savant consciencieux, qui eut l'honneur de mériter l'inimitié et d'exciter les terreurs de Bossuet. Je feuilletais tour-à-tour la première, la seconde, la troisième et les deux autres éditions: différens souvenirs me les rendaient chères. Quand j'avais fini ma classe, je m'enfermais avec mes bibles et je rêvais.

Un jour, en lisant les journaux, j'y remarquai une annonce conçue dans les termes suivans: *Apologie de la Bible, et défense des Saintes Écritures contre les attaques de Thomas Payne, par sa seigneurie l'évêque Watson.* Apologie de la Bible! Excuser la Bible! Qui donc a pu l'attaquer; et quel est l'insensé qui la défend?

J'achetai Payne et Watson: l'un me sembla virulent comme un pamphlétaire; l'autre insignifiant et faible comme un sinécuriste. Cette controverse me dégoûtait;

anglican et qui fut cause de l'exil volontaire de l'auteur de cet article. Il resta en France jusqu'à la paix d'Amiens, et, pendant tout ce tems, il publia à différens intervalles plusieurs brochures politiques et administratives. Il est mort aux États-Unis, le 8 juin 1809.

et l'*excusateur* juré de la parole divine, me semblait plus lâche et plus coupable encore que son violent agresseur. Je déposai mes deux inutiles volumes sur la tablette la plus élevée de ma bibliothèque portative en bois d'acajou. Ils y eussent dormi long-tems, côte-à-côte, si le père d'un de mes élèves n'eût troublé leur sommeil.

« Que pensez-vous de ces deux écrivains ? »

« La plume du laïque vaut mieux que la houlette de l'évêque, » lui répondis-je.

Il me regarda d'un air inquisitif et s'en alla. Un village d'Angleterre est, de toutes les résidences provinciales que l'on puisse trouver en Europe, la plus puérilement soumise aux dangers du caquetage, à l'espionnage des voisins, à la calomnie des valets, au misérable point d'honneur des petites villes. En un mois, ma réponse avait circulé dans toute l'étendue de ma sphère; elle en avait frappé la circonférence; elle avait été commentée, expliquée, répétée sur tous les rayons du cercle, sur tous les points de tous les rayons. Je fus en butte à la maumaise mine du recteur, au sourcil froncé du curé, aux chuchotemens des femmes à l'église, aux demi-mots des fermiers qui me rencontraient sur la route, aux visites curieuses des pères et des mères, qui voulaient savoir si Thomas Payne était bien réellement dans ma bibliothèque d'acajou. Il y était. J'aurais pu le cacher derrière un des quarante volumes qui formaient toute ma richesse de bibliophile. Je ne voulais pas agir ainsi. Pourquoi manquer de franchise et de simplicité, dans les petites comme dans les grandes occasions ? Pourquoi se donner le trouble d'un mystère, quand la conscience est pure ? Payne et son *Age de Raison* ne déménagèrent pas.

Dès qu'il fut bien avéré que Thomas Payne était mon auteur favori, que j'étais un impie, que je donnais à mes

élèves des leçons d'impiété, que je me préparais à révolutionner l'Angleterre, et que mon athéisme contagieux menaçait les générations des générations du comté de Wicklow, mon école déchut; les pères me retirèrent leurs enfans; les mères, plus charitables, me dirent :

« Ah! monsieur Normanly, je n'aurais jamais cru cela de vous! »

Les petits garçons jetèrent des pierres dans mes vitres et m'appelèrent *Jacobin*. Mon vieux domestique, le fidèle Achate de mon père, Barnabas Pulney, un soir, après m'avoir ôté mes bottes, me dit en soupirant :

— Monsieur, il faut que je vous quitte!

— Toi me quitter, Barnabas?

— Hélas! oui, monsieur, notre place nous attend à l'hôpital; ma mère et moi nous irons ensemble.

— Qui t'a persuadé cette folie?

— Tout le monde, monsieur; et cela me fend le cœur, quoique vous soyez devenu l'ennemi de Dieu et des hommes.

— Qui t'a dit cela ?

— Tout le monde.

— Mais que peux-tu me reprocher?

— Hélas! rien; j'aimerais bien mieux que vous ne fussiez pas hypocrite.

— Allons, Barnabas, nous nous quitterons.

Et je vendis mon petit édifice, celui où mon père, le maître d'école, s'était marié; celui dont un sumac ombrageait la porte et le vitrage; celui où j'avais été élevé, où j'avais grandi, médité, rêvé; lu et relu ma Bible avec tant de délices et une si profonde, si douce, si consolante méditation. Je dis adieu à mes livres, mes amis, les instituteurs de ma jeunesse, les créateurs de ma force morale, les maîtres de ma pensée, les instigateurs de mon

courage. Les bons livres se vendirent au poids du papier; quelques mauvais sermonnaires à la mode, le froid Beattie, le dépravé Chesterfield, le menteur Macpherson me rapportèrent de l'argent; on se disputa vivement le Thomas Payne, et le plus haut enchérisseur donna dix louis du volume qui me privait de ma cabane et me chassait de ma province. Excellent!... Je regardais cette scène avec tristesse, avec pitié! Le commissaire-priseur me fit observer que je possédais cinq Bibles, que je pouvais en vendre une au moins, que celle de Bernard Picart, et la Bible hébraïque se placeraient fort bien. Je gardai mes cinq Bibles.

Mon plan était d'entrer dans la marine; mon grand père avait servi avec honneur et était venu mourir à Greenwich, manchot, boiteux, pensionné et obscur. Je me rendis à Londres, la seule ville du monde où ce que tous les peuples regardent comme politesse passe pour impertinence; la seule où l'on ne puisse offrir la main à une femme qui tombe, sans recevoir un coup de poing de son frère et de son mari, ni saluer l'homme qu'on rencontre, sans que les passans vous rient au nez. Mon banquier, dépositaire de la petite somme réalisée par la vente de mon petit patrimoine, se chargea de faciliter mon entrée dans le service. Me voilà matelot; l'amiral Gambier ne fut pas mécontent de moi et me permit, quand la paix fut conclue, d'accompagner un matelot français, prisonnier de guerre et dont l'échange avait été stipulé. De Morlaix je me rendis à Paris, la ville où les chapeaux s'usent le plus vite, et où l'orteil des habitans, forcé de s'appuyer sur les pavés aigus, acquiert la plus étonnante souplesse. Servan (c'était le nom du Français) choisit mon logement, me fit les honneurs de la capitale et me montra toutes les curiosités de cette cité bizarre, où l'on trouve

toujours autant d'édifices en construction que d'édifices en ruines, autant de palais inachevés que de maisons habitées. Je demeurais *rue de la Mortellerie*.

« Savez-vous, me dit un jour mon cicérone, quel est celui de vos compatriotes qui demeure en face de vous ?

— Non.

— Là, dans cette maison noire, au troisième étage?

— Non, je vous assure.

— Un homme célèbre, Thomas Payne.

— Ah! »

Je ne pus prononcer que cette exclamation, tant il me parut étrange que le sort me ramenât précisément en face de celui dont l'ouvrage avait causé mon exil. Dès que Servan m'eut quitté, je descendis et je frappai à la porte de la maison qu'il m'avait indiquée. Une portière en haillons, un de ces sales et malveillans espions que les Parisiens tiennent de garde à la porte de leurs résidences, me dit, en achevant d'écumer son pot :

« Au troisième étage; allez, mon ami. Le citoyen Payne déjeûne. »

Je me demandai comment il pouvait se faire que cette ville de la civilité fût aussi la ville de l'incivilité et de l'inconvenance : je saluai respectueusement la portière vénérable, et je montai.

La porte était ouverte : dans l'antichambre en désordre, un vieux domestique achevait de râper avec la brosse un vieil habit gris, et perfectionnait l'ouvrage du tems.

« Votre maître est-il visible ?

— M. Payne ?

— Oui. »

Une femme âgée, en costume de gouvernante, entra, me toisa et prit la parole avec volubilité.

« Asseyez-vous, monsieur, asseyez-vous! M. Payne va venir. »

Puis elle pénétra dans un cabinet intérieur et commença une conversation dont je n'entendis que les derniers mots.

« Est-ce un Anglais?

— Je le crois.

— Au diable les Anglais, race mauvaise, race orgueilleuse, race infernale.

— Celui-là est jeune et paraît doux.

— Vous vous trompez; ce n'est peut être pas un Anglais.

— Si fait, si fait. Il a les sourcils à l'anglaise, les cheveux blonds, le col roide. Il parle français comme une vache espagnole. Cependant c'est un assez joli garçon qui n'a pas l'air, comme vos compatriotes, d'une huître ou d'un morceau de bois sous figure humaine. »

Thomas Payne entra: sa culotte courte mal attachée, et dont les rubans voltigaient le long de ses jambes; ses vieux bas chinés, sa malpropreté singulière contrastaient avec le salut élégant dont il m'honora. Il n'était ni rasé, ni peigné, ni lavé. Point de cravate, de gilet ni d'habit: une chemise, depuis long-tems étrangère aux soins réparateurs de la blanchisseuse, avait reconquis sa teinte grise primitive. Je le regardais avec surprise; il s'assit et se mit à déjeûner. Un petit pain trempé dans de l'eau-de-vie, constituait ce déjeûner à-la-fois frugal et stimulant, vrai déjeûner d'ivrogne. Sa main et sa tête tremblaient. Je ne pus m'empêcher de penser que c'était là un pauvre adversaire de Dieu.

« M. Payne, lui dis-je en riant, vous me devez une réparation.

— S'il en est ainsi, je suis prêt à vous la donner.

— Vous m'avez chassé de mon pays.

— Moi ?

— Oui, vous ; » et je lui racontai mon histoire. A mesure que je parlais, sa main tremblait davantage. Un grand vieillard entra ; une musique militaire extrêmement bruyante se fit entendre au-dehors. Payne fronça le sourcil, repoussa son verre d'eau-de-vie, qui se renversa sur la table ; et l'œil animé, les joues rouges, le front plissé, il s'écria :

« Voilà donc le dénoument !

— Je présume lui dit avec calme, le grand vieillard, dont la physionomie était celle d'un officier en retraite, je présume que cette musique vous fait mal aux oreilles, Thomas ?

— Oui, Tate, elle me blesse, elle me blesse. »

L'interlocuteur était le général Tate. Ces clairons, ces fifres et ces tambours célébraient la gloire et accompagnaient la marche triomphale du premier consul. A ce bruit, l'ame républicaine de Thomas Payne se révoltait, toutes ses chimères d'égalité athéiste ne renaissaient dans son imagination blessée que pour lui causer une mortelle angoisse. Tate, d'un caractère moins ardent, partageait ses opinions et sa douleur. Ils gardaient le silence l'un et l'autre.

« Oui, leur dis-je, comme pour répondre à leur pensée, on ne peut trop s'étonner de voir un peuple, qui tout récemment effrayait l'Europe de son enthousiasme républicain, courber volontairement le genou sous le premier despote qui se présente.

— Oh ! vous ne connaissez pas les Français, reprit Payne. Leur enthousiasme s'attaque à tout. Ils s'engouent d'une constitution comme d'une couleur d'habit et d'un

bouton de chemise comme d'un roi. Tout ce qui est nouveau leur convient; tout ce qui leur plaît les exalte. L'homme que vous les entendez saluer du nom de consul n'ignore pas cette disposition des Français. Il les traite comme ils le méritent. S'il s'était intitulé *empereur*, on l'aurait sifflé; s'il s'était fait roi, on l'aurait guillotiné. Le voilà *consul*, ce mot-là durera deux ans. Puis, il changera de dénomination, se fera *tribun*, empereur, dictateur, que sais-je? tout ce qui lui passera par la tête, une fois qu'il aura le pouvoir. »

Nul ennemi de Napoléon ne le jugea plus sévèrement que Payne : je ne partageais pas le mépris, la haine, l'irritation que lui inspirait le nouveau maître de la France; et pendant que les rues voisines, obstruées par une populace enthousiaste, nous renvoyaient les cris de : *Vive Bonaparte! vive le premier consul! vive le général de la république!* je me plus à contrarier dans toutes ses opinions l'athée républicain, dont ces clameurs excitaient le courroux.

« Si Bonaparte marche au despotisme, lui dis-je, peut-être les Français ont-ils besoin d'un despote?

— Peut-être. Ce sont des enfans qu'il faut mener à coups de verge : alors, sous la loi du plus fort ils se taisent, ils obéissent, ils plient; et si le maître tourne les talons, ils lui font les cornes et lui montrent le poing.

— Pourquoi donc blâmer l'homme qui les connaît si bien, l'homme qui les mène comme ils doivent être menés?

— C'est, me dit Payne, (dont je rapporte fidèlement la conversation) c'est que je ne reconnais aucun talent à Bonaparte : pas même le talent de la guerre, et qu'il est honteux de plier sous un homme médiocre.

— Vous êtes jacobin; Bonaparte est l'ennemi de vous et des vôtres : vous êtes un juge récusable.

— Pas le moindre talent ! s'écria Payne grossissant sa voix. Expérience, prévoyance, art de combiner ses moyens de succès, courage même, je lui refuse tout ce qui fait les grands hommes. Il vit dans la terreur, partout il voit des complots, partout des ennemis...

— Ma mère avait un proverbe assez curieux, interrompit Tate : « *Chat effrayé casse toute la vaisselle du* » *buffet.* »

— Oui, certes, reprit Thomas Payne, il fera du mal, beaucoup de mal. Mais son règne ne peut durer. Volontaire, plein de morgue, présomptueux, orgueilleux, vindicatif, il ne recevra de leçons ni du passé, ni de l'avenir. S'il obtient de la gloire, il l'usera ; de la puissance, il l'épuisera. Vous le verrez comme ces taureaux dont on a bandé les yeux, se précipiter sur tous les angles, se briser le front contre les rocs, se fracasser la tête contre les pierres du chemin. Si les dangers lui manquent, il se créera des dangers ; s'il n'y a qu'un seul abîme ouvert pour lui, il s'y jetera ; si cet abîme est fermé, il l'ouvrira. »

Tate, qui souriait de cette injuste diatribe et voyait dans les paroles de Payne, beaucoup de colère et peu de raison, reprit d'une voix calme :

« Savez-vous qu'il est maître d'une armée admirable, de soldats qui n'ont pas leurs pareils?.....

— Soldats républicains, s'écria Thomas.

— Et que ses ennemis sont renversés.

— Oui, oui, reprit le conventionnel. Je sais tout cela, et je dis que si cet homme va loin, il n'ira pas long-tems. L'agitation est son besoin. Il harcèlera, tourmentera, décimera, taxera, bouleversera les nations étrangères, jusqu'à ce qu'elles s'arrangent de manière à se débarrasser de lui. C'est un homme qui ferait fondre des millions, absorberait des générations et transmuterait le globe dans un

creuset, si on le laissait faire. Quand il aura remué la France et l'Europe, il trouvera quelque gouffre, il y tombera, l'on ne parlera plus de lui. »

J'atteste que ces paroles furent celles du républicain Payne. Si les événemens semblent avoir justifié cette prédiction, ce n'est pas ma faute; que le lecteur juge de la singularité de la prophétie et de la validité de l'accusation. Mécontent de ce ton virulent que mon interlocuteur avait pris, je défendis le premier consul :

« Je ne croirai jamais, citoyen, qu'un homme qui s'élève si haut par sa propre force et par ses seules ressources, soit un homme médiocre. Cet homme peut être despote, étourdi, dévoré d'une ambition violente et insatiable; mais ce n'est pas un être ordinaire.

— Qui le dit? Seulement ce n'est pas le héros, l'homme immense auquel le peuple a foi, le Dieu, l'idole, le conquérant miraculeux. L'histoire ne saura peut-être pas sa réelle faiblesse. Elle le jugera comme vous le jugez, comme le monde le juge. Il y a peu d'amour pour la vérité chez les historiens les plus sagaces; peu de sagacité chez les mieux instruits.

— Habile ou non, médiocre ou homme de génie, Bonaparte, croyez-moi, ne perdra pas ce qu'il a gagné, interrompit Tate. C'est un usurpateur, ce n'est pas un insensé.

— Je n'en sais rien.

— C'est un homme extraordinaire.

— Vous ressemblez à tous les autres, Tate : un individu vous paraît grand, quand il est sur des échasses : son épée, son manteau, ses gardes, tout ce qui n'est pas lui, voilà sa grandeur. Vous trouvez un pauvre hère sur le bord d'un chemin, armé d'un bâton et le lançant sur le lièvre qui sort de sa tanière; vous passez sans le remar-

quer. Trois minutes après, vous rencontrez un beau monsieur, en veste de chasse rouge, le bonnet de velours rabattu sur l'oreille, monté sur un cheval fringant, suivi de deux valets et d'une meute. Vous le saluez et vous dites: *c'est un chasseur!* Tels sont nos jugemens. Les apparences nous trompent toujours. La révolution a fait des généraux aussi grands que Bonaparte; Pichegru, par exemple, auquel personne ne songe, sans parler de Moreau et de quelques autres. On les oublie; et la pompe dont le consul s'environne, les rejette dans l'obscurité. »

Je m'étonnais d'entendre Payne, l'ami des jacobins, faire l'éloge de Pichegru.

« Vous connaissez Pichegru? lui dis-je.

— Oui, c'est un homme qui se trompe. Il croit que les Bourbons s'amenderont, et qu'on peut réussir en France par ses seules vertus. Il ne porte pas de poudre; il met des bottes quand il devrait porter des culottes courtes et des souliers; il dédaigne les marionnettes du pouvoir, vrais polichinels, qui se battent et se flattent tour-à-tour. Graves erreurs qui le perdront. Son caractère est antipathique à celui des gens qui se pressent autour de lui. Je ne le regarde pas comme un Français. Il ne contredit personne, n'interrompt personne, ne vous donne pas son opinion sur un objet sans qu'on la lui demande, ne vise pas à l'esprit, ne rit jamais d'une gaucherie, d'un malheur ou d'une calomnie, n'intrigue, ne danse, ne chante jamais, dit rarement : *je, moi, ma fortune, mes succès,* salue gravement, écoute avec patience, rougit quelquefois; et ne crache pas sur un tapis en présence des femmes. Il est humain et désintéressé. Sans aimer la famille de Capet, il voit que France et république sont antithétiques. Il espère d'ailleurs que l'orgueil, la faiblesse et la folie de cette famille seront corrigés par l'adversité. Je ne doute pas qu'il

ne cherche à les ramener sur le trône : c'est en cela qu'il se trompe ; un jour, l'homme le plus honnête de son tems sera fusillé (1).

— Et les Bourbons ne régneront pas sur leurs anciens domaines ?

— Je n'en jurerais pas. Le peuple saigné à blanc par la république, le Directoire et Bonaparte, oubliera leur niaise imbécillité (2) et les regrettera.

— Payne, interrompit de nouveau le général Tate, je ne vous avais jamais cru visionnaire, je commence à croire que vous l'êtes. Reprendre cette dynastie en putréfaction, ce cadavre qu'ils ont rejeté, ce fléau qui leur a tant coûté ! jamais les Français ne s'en aviseront.

— Et moi, Tate, je vous dis qu'ils les reprendront, les rejeteront, les ramèneront encore, jusqu'à ce que ce métier les fatigue, et que l'ennui les saisisse. »

Les cris de : *vive le premier consul !* avaient cessé ; la conversation suivit un autre cours. Payne, qui disait tant de mal de ses compatriotes adoptifs, leur ressemblait pour la mobilité violente des idées : son langage était véhément, sa voix forte, il se servait de gestes fréquens, emphatiques. On voyait qu'il s'était accoutumé aux vociférations de la tribune populaire et à ses orages journaliers.

« Mes écrits, me dit-il, m'ont chassé de ma patrie. Je regrette de n'être pas le seul qu'ils aient exposé à la persécution. Ce livre qui vous a forcé de vendre votre bien et de quitter votre province, je n'aurais pas dû le publier ; les raisonnemens sur lesquels il repose se trouvent partout. Gibbon les a semés dans son histoire ; Shaftsbury les a ré-

(1) Note de l'Éditeur anglais. Le roi très-chrétien, Charles X, a fait, au neveu de Pichegru, une pension annuelle de. . . *trois cents francs !*

(2) *What beasts they are.*

digés sous une forme élégante. L'un était pair d'Angleterre, l'autre membre des Communes. L'un et l'autre portaient un nœud d'épée et une belle perruque. C'est moi, moi qui ne fais pas ma barbe, comme vous voyez, et dont le costume est fort délabré ; c'est moi que l'on a poursuivi, jugé et condamné. »

Je ne pus m'empêcher de sourire. Thomas Payne faisait de fréquentes allusions à l'élégance des vêtemens, et à la propreté : deux choses qui lui étaient fort étrangères et qui semblaient lui inspirer beaucoup de mépris ; comme si c'était un péché de lèse-démocratie que de se laver les mains et de livrer sa barbe au rasoir. Il s'aperçut de mon sourire, et me dit :

« Vous me trouvez bien négligé, n'est-ce pas ? Le savon et l'eau me font mal. Puis, tout me dégoûte, et ma philosophie peut seule m'engager à vivre.

— Croyez-vous, monsieur Payne, que si vous vous fussiez dispensé d'écrire les ouvrages auxquels vous venez de faire allusion, le monde ou vous y eussent beaucoup perdu ?

— Perdu ! infiniment. Le monde y eût perdu des idées justes et saines. Moi seul j'y eusse gagné.

— Ah ! monsieur Payne, les idées les plus justes, la sagesse la plus profonde, quel prix ont-elles, si ce ne sont des instrumens de bonheur ? A quoi nous sert la philosophie, si elle n'ajoute à notre bien-être ? La sagesse qui fait du mal n'est pas la bonne.

— Non certes, interrompit vivement Payne, et ce n'est pas la mienne. J'ai détruit les préjugés, j'ai rasé les vieilles forêts sacrées dont l'ombre épaisse couvrait le sol ; et le monde me doit de la reconnaissance.

— Ces bois que la religion avait consacrés, le philoso-

phe les traversait et souriait; le pirate amarrait sa barque à leurs arbres vénérés, et insultait à leurs dieux. Plus tard, la hache les abattit. La peste survint, la peste que leurs ombrages repoussaient comme un rempart inexpugnable. Des philosophes plus calmes reconnaissent maintenant l'utilité de ces forêts saintes, et bénissent la religion qui les avait plantées, protégées et accrues.

— Apportez un verre d'eau-de-vie à ce jeune homme, cria Payne; il parle comme un livre. »

Je m'excusai.

« Tate, continua-t-il, n'avez-vous pas là, dans une armoire, de l'eau de fleur d'orange ?

— Je ne bois point de liqueurs.

— Oui, à votre âge, on peut se passer de ces remèdes contre le mal de l'ennui et celui de la pensée. Vous autres, jeunes gens, vous avez l'amour, la gloire, l'ambition : celui-ci me reste. »

Il acheva son verre d'eau-de-vie.

« Je l'avoue, cette musique maudite m'a fait mal; je pourrais, si je ne me retenais, laisser échapper des doléances. Je perdrais votre estime et la mienne. »

Il releva sa tête; elle ne tremblait plus. Ce qu'il y avait de mâle et d'honorable dans ce caractère si mélangé avait reparu tout-à-coup. Un jeune homme, très-simplement et très-proprement vêtu, frappa, entra, salua gravement le général, Thomas Payne et moi, et s'assit.

« Prenez un siége, Zacharie, prenez un siége. Voici un de vos frères, un jeune homme aussi pieux que vous. Je l'écoute avec un plaisir que vous partagerez. Il y a au monde deux bonnes choses : la raison et la sincérité. Je suis persuadé qu'il est sincère; quant à la raison, nous verrons ensemble..... Continuez, continuez, je vous prie.

Je vous ai interrompu au moment où vous défendiez les religions, même fausses et absurdes, sous le prétexte de leur utilité actuelle ou éloignée.

— Quand les hommes se réunissent, repris-je alors, et que leurs intentions sont pures, leurs ames bienveillantes, ce contact augmente leur sympathie mutuelle, leur commisération pour les maux et les peines, partage de l'humanité. Ils ont plus de force contre le destin, plus de pitié pour les hommes. Vous condamnez toutes les religions. Je les approuve toutes : la fraude, l'ambition, l'esprit de domination, la cruauté peuvent s'y mêler, mais ne sont pas de leur essence. Pauvres mortels que nous sommes, nous avons besoin d'appuis. A l'un, il faut une colonne de fer, à l'autre un rameau d'olivier, à ce troisième, un coussin commode : que vous importe la fragilité de ces matériaux ou leur inflexibilité? Laissez-nous marcher à notre guise : ne nous arrachez pas nos soutiens. Que nous resterait-il, si vous nous les enleviez ?

— La vérité.

— Peut-être se trouve-t-elle dans ce frêle soutien que vous méprisez. Vous, monsieur Payne, raisonneur vigoureux, écrivain modéré, ne craignez-vous pas d'avoir enlévé à quelque pauvre homme, qui vivait paisible, sa consolation et son talisman de bien-être et de vertu?

— Toutes les découvertes ont été accompagnées de dangers et même de malheurs; celle de la vérité est de ce nombre.

— Non, non, l'homme vertueux ne s'amuse pas à renverser, pour le plaisir de le renverser, l'arbre sous lequel les paysans dansent, causent, pour s'en retourner le soir dans leurs cabanes et se coucher plus heureux. Cet arbre donne de l'ombre, sans doute, et le jeter à bas, c'est éclaircir le paysage. Mais il valait mieux le laisser debout.

— Les deux actes que vous comparez entre eux ne sont nullement comparables.

—Il est vrai, la chaleur de l'argumentation m'a entraîné; nous sommes tous ainsi, nous discutons sans bonne-foi. Le bruit de nos paroles est un plaisir pour nos oreilles, je ne sais quelle stupide volupté qui nous flatte. Les plus grands orateurs ont eu ce malheur; c'est ce qu'on appelle de l'éloquence par une ridicule perversion de mots.

— Ah! jeune homme! jeune homme! cela est bien dit, cela est bien pensé! Jamais lord Mansfield, jamais lord Chatham ne furent plus sages. L'éloquence! le vernis du mensonge! »

J'avais dans ma poche deux volumes de très-petit format et de très-petits caractères, qui ne me quittent jamais : *Pascal* et *Épictète*. Je les tirai de ma poche et je dis à Thomas Payne :

« Voici deux hommes éloquens.

— Non. Ce sont les livres les mieux écrits que je connaisse. Le style en est simple et le raisonnement méthodique. Ils s'adressent à la raison. L'éloquence frappe les passions. Burke est éloquent : je suis logicien. Ma supériorité sur lui, c'est ma hardiesse à saisir les vérités, dures, âpres à manier et à faire mouvoir. Je m'en empare, je les tourne, je les retourne, rien ne m'épouvante. Mon mérite, c'est l'analyse; elle n'a rien d'éloquent. Je suis les traces d'Aristote, non de Platon. Ce dernier vous fera du chameau une description magnifique, mais qui ne conviendra pas plus au chameau qu'au léopard. Aristote comptera les dents, mesurera les jointures, tâtera les côtes de l'animal. Vous aurez quelques bases pour le reconnaître, quelques points d'appui qui vous aideront à le distinguer.

— Adam Smith est analytique et cependant éloquent.

— Non pas; il est élégant. La philosophie peut s'accor-

der avec l'élégance, non avec l'éloquence. Le tems de Burke est à jamais passé. Celui d'Adam Smith commence à peine. Smith a des siècles devant lui, des siècles à refondre et à refaire.

— J'oserais vous citer la *Bible* et surtout le *Nouveau Testament*, comme modèles de profonde raison et d'éloquence douce, pénétrante, irrésistible. Permettez-moi de vous apporter ces livres ou de vous engager à les tirer de votre bibliothèque.

— A quoi cela servirait-il?

— Ce serait l'antidote le plus utile contre de fausses théories, contre des préjugés et des préventions. Si votre philosophie est tolérante, accordez-moi ce que je vous demande.

— Mon cher, les livres dont vous parlez vous consolent et vous font du bien; j'en suis charmé pour vous. Quand vous les avez lus, vous vous sentez mieux; quand j'ai bu cette eau-de-vie, je me sens mieux aussi. Nous marchons au même but par des voies différentes. Mes douze apôtres sont dans cette bouteille, et je les y laisse enfermés le moins long-tems possible.

— J'étais découragé, dégoûté même. Thomas Payne se versait encore de l'eau-de-vie et me regardait en riant.

— Au moins, monsieur, repris-je, laissez les autres conserver leurs habitudes, marcher dans leur voie, vénérer ce qu'ils estiment. Permettez-leur d'adorer les objets de leur foi, et veuillez croire que si l'on peut aimer la bouteille sans pécher, on peut aimer Dieu sans crime.

— Sans doute, sans doute; allez, mes enfans, qu'on vous trompe, qu'on vous berce, qu'on vous vole vos écus et votre tems, au nom de Dieu, d'un saint, d'une madone ou d'une idole, je l'approuve et j'y consens.

— Eh non! m'écriais je à mon tour. C'est sur les im-

posteurs que vous devriez tonner, non sur la religion même. Les uns méritent votre vengeance; l'autre est digne de vos respects.

— Quand le jardinier voit une branche couverte d'insectes, quand ces insectes sont entrés dans les fibres mêmes de l'arbre, ont pénétré dans son tissu et en dévorent le cœur, lorsque les sucs végétaux sont épuisés et que la branche va tomber en pourriture, que fait le jardinier? Il n'émonde pas un rameau difficile à émonder : il ne tue pas un à un les insectes dangereux. Il coupe la branche.

— Vous détruisez l'arbre. »

Payne était fatigué de cette conversation, soit qu'il sentît la faiblesse de la position qu'il avait choisie, soit que cette longue causerie eût épuisé ses forces. Un silence de quelques instans suivit notre controverse. Il se leva, me tendit la main; je le priai d'excuser la liberté de mon langage.

Quand nous fûmes dans la rue, Zacharie Wilkes (1) (tel était le nom du jeune homme) me dit :

« Celui que nous quittons est assurément une curiosité et une bizarrerie de l'époque. Il est bienveillant et rude, philantrope et athée, bon logicien et détestable raisonneur, subtil dans ses argumentations et peu délicat dans sa vie privée, enfin vertueux sans aucune apparence de vertu, généreux envers les hommes, ne nuisant qu'à lui et à lui seul : il ne croit pas à l'existence de Dieu, doute de l'immortalité de l'ame, se défie de tout le monde, se cache dans la retraite, étouffe sous l'ivrognerie la voix de la conscience, vit entre la bouteille d'eau-de-vie et

(1) Note de l'Éditeur anglais. J'atteste la vérité complète de ces conversations, de ces noms propres et de ces faits dont les témoins, entre autres M. Evans, peintre, élève de Lawrence, vivent encore.

les journaux politiques. Qui croirait qu'un tel homme fait de bonnes actions, des actions sublimes ?

— Qu'il soit honnête homme, je le pense, mais, d'après l'idée que l'on se forme généralement de son caractère, je lui attribuerais moins des actions sublimes qu'une certaine rigidité de conduite.

— Rien n'est moins exact. Payne m'a sauvé la vie au risque de la sienne. Écoutez-moi.

C'était en 1793. On m'accusa : tout le monde était accusé. Je fus condamné à mort : c'était le sort ordinaire. Je n'avais pas d'amis en France ; aucun ami d'ailleurs ne m'eût été utile. J'avais quitté mon père et ma mère et ma jeune sœur ; j'allais teindre l'échafaud de mon sang étranger et innocent. Robespierre gouvernait. En vain répétais-je dans ma prison ces mots dont j'avais fait retentir la salle du tribunal : *Je suis innocent !* Nul ne m'écoutait. On était habitué à ces cris. La mort était un spectacle de tous les jours.

J'écrivais au crayon un exposé des faits, pour l'envoyer à mes juges. On m'apprit que les juges n'avaient d'autre mission que de condamner. Je voulus l'adresser au président de la Convention ; l'on me dit que ce président était une pauvre marionnette sans importance. Le geolier avait été bienveillant pour moi, il me dit un jour de ne pas me tourmenter, qu'il y avait encore bien des fournées avant que mon tour arrivât ; qu'il lisait sur la liste des aristocrates à guillotiner plus de cent cinquante noms qui précédaient le mien.

« Puisque vous m'avez refusé de l'encre, lui dis-je, j'ai écrit ma réclamation au crayon : la voici ; je vous supplie de la faire parvenir au président.

— Oh! répondit-il d'un ton fort gai, pour cela, non. Ma tête vaut la vôtre, mon cher ami, et je n'ai nulle en-

vie de vous la donner en échange. Tout ce que je pourrais faire, ce serait d'envoyer ce papier à votre compatriote Payne, le représentant du peuple.

— Lui, que nous avons banni, spolié, maltraité, couvert d'opprobre! Il doit haïr jusqu'au nom de l'Angleterre.

— Je connais la sœur de sa gouvernante, reprit le geolier; je peux faire parvenir votre pétition.

— Eh bien! faites-la parvenir! Un homme de plus saura que je suis innocent. »

Un quart d'heure après, Thomas Payne entra dans mon cachot. Je lui dis qui j'étais. Je lui appris quelle spéculation de commerce, dirigée par Watts et Boulton de Birmingham, mes patrons, m'amenait en France. Je lui montrai les papiers qui prouvaient mes assertions. Il les examina soigneusement, avec défiance et lenteur. Je passai beaucoup de tems à le convaincre, et à lui prouver que ma mort non-seulement serait une iniquité, mais compromettrait la fortune et la réputation de ceux dont j'étais l'agent.

« Je connais Watts et Boulton, me dit-il. Ce sont de tous les Anglais peut-être les hommes les plus hostiles à mes doctrines; mais je n'en connais pas de plus honnêtes. Priestley, leur rival en philosophie et en physique, est parti pour l'Amérique : les hommes de la tyrannie l'auraient assassiné. Maintenant le seul grand homme de l'Angleterre, c'est Watts.

— Espérez-vous pouvoir me servir?

— La Convention préférerait ma tête à la vôtre. Robespierre serait charmé de voir l'auteur de l'*Age de Raison* dans le panier des aristocrates. Si, de manière ou d'autre, je peux obtenir votre liberté, sous condition et sous parole, me promettrez-vous de revenir dans vingt

jours? Songez que j'offrirai pour caution mon honneur, et que la Montagne ne pardonne guère à ceux qui la trompent.

— Monsieur, repris-je, quelle garantie ou quelle assurance vous donnerai-je de mon retour?

— Votre parole.

— Je vous la donne et je la rachèterai.

Il s'en alla. Le soir même, avant cinq heures, il était encore dans la prison.

« Zacharie Wilkes, me dit-il, d'un ton solennel. Si dans vingt-quatre jours (quatre jours de plus, comme vous voyez) vous n'êtes pas de retour, je vous estime le plus infortuné des mortels; vous serez devenu d'honnête homme, que vous étiez, scélérat; car Watts et Boulton n'auraient pas donné leur confiance à un homme sans honneur. Allez. Dans vingt-quatre jours, je vous attends. Si vous n'êtes pas revenu, je prendrai votre place; c'est un arrangement avec Robespierre; j'ai donné ma vie pour caution de votre probité; ma vie! C'est une chose bien misérable, hasardée comme garantie d'une chose infiniment précieuse. »

J'étais muet; Payne restait immobile; le geolier nous regardait.

« Eh bien! dit ce dernier, maintenant que vous pouvez partir, vous ne partez pas! »

Une table ronde me séparait de Payne. J'étendis mes bras vers lui en pleurant; mes tempes brûlantes, ma poitrine qui haletait restèrent appuyées sur la table.

« Venez avec moi, Zacharie, dit mon libérateur. Une voiture vous attend à la porte. » Les soldats portèrent les armes au représentant du peuple orné de son écharpe. Le geolier remplit deux verres, trinqua avec moi, but *à*

notre réunion prochaine, et les portes de fer retombèrent en frémissant.

Quatorze jours après, j'étais à bord d'un brick américain qui devait me ramener en France. La tempête nous assaillit et nous éloigna des côtes. Nous fîmes naufrage près d'Anvers. Vêtu de haillons et tremblant de fièvre, mais muni de l'argent que ma ceinture contenait, je montai dans une chaise de poste, espérant arriver avant le vingtième jour à Paris. Au premier village de France, je vis un grand mouvement; les jeunes filles dansant la farandole sur le gazon; des groupes nombreux de danseurs quittant la ville et s'acheminant vers la salle de verdure, où le bal champêtre avait lieu. Un jeune villageois, monté sur un parapet, lisait tout haut un journal que la foule écoutait, pressée sur le pont. Nos chevaux allaient au grand galop; j'avais payé largement les postillons. Nous entrâmes dans une autre ville, où l'on balayait les rues que l'on jonchait ensuite de fleurs; de grandes tables étaient disposées çà-et-là. Les habits des jeunes gens étaient brossés avec soin; leur linge était blanc; tout avait un air de fète qui m'étonnait. « Quelle solennité célèbre-t-on aujourd'hui? demandai-je. — Le monstre est mort; vive la constitution! » me répondirent cinquante voix.

Je descendis de voiture, et me mêlai à tous les groupes, ou le nom de Robespierre retentissait; je l'aurais tué, disait l'un; je m'étais fait inscrire, disait l'autre, dans la société des anti-jacobins. Et moi, j'ai brûlé, reprenait un troisième, le portrait du tyran. Sur toute la route que je parcourus, mêmes acclamations, même allégresse, même vanité, même lâcheté, même ridicule. Je me hâtai de me rendre chez mon bienfaiteur.

« Ah! me dit-il, vous avez appris là-bas, la mort de

Robespierre? Mais non, cela n'est pas possible; la nouvelle n'a pas eu le tems de vous parvenir.

— Je ne l'ai sue qu'à la frontière. »

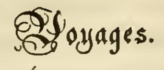
Payne ne me répondit pas. Le général Tate se trouvait près de lui.

« Voyez-vous, dit Payne à ce dernier, tout le sang anglais n'est pas corrompu; voici un homme d'honneur! »

Payne avait favorisé ma fuite, sans espérer mon retour. Jugez-le d'après cet acte, et citez-moi une action plus héroïque que la sienne! »

Telle fut ma visite chez Thomas Payne; tels furent les documens que je recueillis sur cet homme singulier, cynique comme Diogène, honnête et athée comme Spinosa, homme qui sacrifia sa fortune et son repos à ce qu'il croyait être la vérité; homme obscurément, inutilement vertueux, et qui s'immola lui-même aux théories, mêlées de vérité et de mensonge, qu'il avait adoptées et propagées.

(*Landor's Conversations.*)



Voyages.

LA COLONIE DE L'ILE PITCAIRN (1).

Le 23 décembre 1787, un vaisseau de deux cent cinquante tonneaux, avec son équipage de quarante-six hommes, tous marins expérimentés et choisis parmi l'élite de ce service, leva l'ancre à Spithead et partit pour l'île célèbre d'Otaïti. Le capitaine Bligh le commandait. C'était un homme sévère, d'humeur irritable et d'un caractère inflexible; d'ailleurs résolu, instruit, fertile en ressources, élevé sur le pont des navires et estimé de ses subordonnés. Il devait aller prendre, dans l'île d'Otaïti, une cargaison des fruits de l'arbre à pain et essayer d'introduire cette plante nourrissante dans les iles de l'Inde occidentale, peuplées d'esclaves africains. Le but de cette entreprise était louable; le terme en fut malheureux. *La Bienfaisance* (tel était le nom du navire) était réservée à la plus étrange destinée dont les annales maritimes aient conservé la mémoire.

L'arbre à pain est à-peu-près de la hauteur et de la forme de nos pommiers : sa tète se couronne d'un feuillage arrondi; ses fruits, gros comme un de ces petits pains ronds que l'on sert à déjeûner, sont disposés à-peu-près comme nos pommes. Une écaille assez dure renferme une

(1) Cette île est située dans la mer du Sud par le 135° 41' longitude et le 25° 2' de latitude; elle est à 150 lieues de l'île de la Pentecôte.

pulpe savoureuse, qui se conserve long-tems sans se moisir ni s'aigrir, et dont le goût est excellent à l'époque de la maturité. On peut, par une légère cuisson, lui donner une saveur plus douce et plus sucrée, qui, suivant les expressions du capitaine Cook, ressemble à celle du pain de froment mêlé à la portion succulente d'un jeune artichaut. Pendant le séjour d'Anson à Tinian, son équipage préféra les fruits de l'arbre à pain à la ration du navire. Huit mois entiers l'arbre donne ses fruits : admirable présent de la nature, qui semble exempter de tout soin pénible l'indigène de ces régions.

Le 5 janvier, après une navigation difficile, le vaisseau se trouva en vue du Pic de Ténériffe; après trois mois de lutte contre un océan orageux, le capitaine Bligh relâcha au cap de Bonne-Espérance, d'où il ne repartit que le 1er juillet. Il jeta l'ancre le 20 août dans la baie de l'Aventure, terre de Van-Diémen, en repartit le 4 septembre et aborda le 26 octobre à Otaïti. Le vaisseau, battu de tant de vents contraires, avait fait vingt-sept mille quatre-vingt-six milles en mer, ou plus de neuf mille lieues. Cette traversée de dix mois avait désemparé le navire et harassé l'équipage. L'extrême sévérité du capitaine avait rendu l'expédition plus pénible encore; tantôt il supprimait une partie des rations; tantôt, sur le plus léger prétexte, il faisait enchaîner aux mâts ou battre de verges les officiers et les mousses. Soit que l'indiscipline de ses hommes ou leur indolence le forçassent d'avoir recours à ces moyens de terreur et de châtiment, soit que son caractère impérieux et les violences qu'il se permettait sans cesse eussent nui à son autorité, le capitaine était aussi mécontent des matelots, que les matelots étaient irrités contre leur capitaine. On avait vu des commandans de navire faire peser sur leurs hommes une justice plus inexorable; mais jamais

officier n'avait par des invectives aussi cruelles et par des punitions aussi honteuses, humilié son équipage. Ses menaces continuelles et féroces eussent suffi pour aliéner tous les esprits, quand même la rigueur de ses actes n'aurait pas augmenté la haine qu'il inspirait. Machiavel a raison de prétendre qu'en fait de tyrannie, frapper est nécessaire, et parler inutile.

Telles étaient les dispositions morales du navire, quand *la Bienfaisance* toucha les parages d'Otaïti. Le lien énergique de la discipline, cette chaîne de fer que l'éducation et les lois concourent à forger, pouvait seul contenir dans les bornes du devoir l'équipage courroucé contre son chef. Le vaisseau avait beaucoup souffert; et Bligh, sous prétexte de le réparer, passa à Otaïti, dont les délices le perdirent, six mois entiers, pendant lesquels les matelots échangèrent leurs habitudes d'activité et de subordination, contre les habitudes d'une vie molle et oisive. On verra bientôt par quels désastres cette faute grave fut expiée.

Une ridicule parodie des mœurs européennes ne s'était pas encore introduite à Otaïti. Les missionnaires n'y avaient encore apporté ni un simulacre de parlement, ni un fantôme bizarre de christianisme (1). Ces insulaires aujourd'hui si misérables et qui, sans commerce, sans moyens de véritable civilisation, conduits par leurs prêtres comme des troupeaux imbéciles, ont quitté leurs riantes chaumières éparses dans les vallées et sur les collines pour aller habiter les plages marécageuses où leurs maîtres les tiennent enrégimentés, n'avaient point encore subi cette transformation cruelle. C'était encore la riante Otaïti du capitaine Cook, l'île dont Bougainville a raconté le bonheur naïf aux

(1) Voyez les 9e et 14e numéros de cette nouvelle série.

habitans de l'Europe étonnée, et qui par la seule séduction de ses mœurs, aurait dépeuplé tous les navires qui jetaient l'ancre sur ses côtes, si les capitaines n'eussent pas épuisé les moyens de répression qui étaient en leur pouvoir. La beauté des femmes, leur tendresse et leur penchant pour les voluptés les plus énivrantes, les vices de notre nature corrigés par l'abondance des fruits, la facilité de vivre, la douceur du ciel et l'égalité du climat; quels charmes pour de pauvres matelots, condamnés à subir la tyrannie du capitaine, l'intempérie des saisons, la rigueur des lois navales, et à braver sans cesse la mort pour un faible salaire, que n'accompagne même pas une espérance de gloire! Si vous opposez entre elles la double somme de bonheur et de malheur que l'officier de la marine anglaise et l'Otaïtien recevaient en partage, vous reconnaîtrez qu'il est difficile ou impossible d'imaginer deux valeurs plus inégales.

Au milieu du paysage le plus riant, sous un ciel pur et ardent, dont les brises marines tempèrent la chaleur, l'Otaïtien se laissait vivre et s'abandonnait au plaisir d'être, comme à une volupté. Tous les navigateurs qui ont fait relâche à Otaïti, avant l'arrivée des missionnaires, sont unanimes dans leurs éloges; c'est un Éden terrestre qu'ils décrivent.

Ce fut là que, pendant vingt-trois semaines, l'équipage de *la Bienfaisance* trouva l'hospitalité la plus cordiale. Chaque jour cette hospitalité devenait plus douce et plus dévouée; le capitaine Bligh, type du capitaine anglais dans sa mauvaise humeur et sa férocité, céda lui-même à l'influence de l'exemple et à celle des mœurs voluptueuses qui l'environnaient. Il resta dans l'île beaucoup plus long-tems qu'il ne l'aurait dû, et ne prévit pas les effets funestes que l'indiscipline, née de ce long séjour et exaspérée par les devoirs pénibles du service, ne pouvait manquer de pro-

duire. Cependant il savait combien son équipage le haïssait; cette haine et le souvenir des délices otaïtiennes, concoururent à préparer les scènes terribles dont le théâtre fut à-la-fois le pont d'un vaisseau, le vaste océan et une cour d'assises de la Grande-Bretagne; véritable drame, profondément tragique, et dont la réalité nous semble environnée de plus de pathétique que le roman (1) créé par lord Byron sur le même sujet.

La nuit du 28 avril était une de ces belles nuits des tropiques, si souvent décrites et qui défient toute la magie du pinceau, tous les prestiges du style. *La Bienfaisance* voguait paisiblement sur une mer calme. Une brise rafraîchissante succédait à l'ardeur du jour. La lune, dans son premier quartier, resplendissait dans le ciel, et projetait sa trace lumineuse sur les eaux, que le plus léger souffle ridait à peine. Bligh, qui le matin même avait accablé d'injures son lieutenant Christian, et qui comme tous les hommes aveuglés par une colère passagère, s'était calmé après le paroxysme et avait reconnu son tort, vint, avant de se coucher, causer sur le pont avec le contre-maître. Cette conversation fut courte; Bligh était plus doux et plus patient qu'à l'ordinaire; il ne voyait qu'avenir heureux et récompenses assurées à son courage, à sa persévérance. Il se félicitait d'avoir triomphé de tous les obstacles et vaincu les difficultés d'une traversée longue et dangereuse. La lune, dans son plein, allait éclairer sa route et guider le navire dans le détroit de l'*Entreprise*. C'était cependant la dernière fois que l'infortuné capitaine devait jeter le regard du maître sur le vaisseau qu'on lui avait confié.

Christian, méditait depuis deux jours les moyens d'échapper à cette tyrannie qui lui était devenue intolérable.

(1) *The Island.*

Né d'une famille honorable, plein d'ardeur et d'ambition, incapable de souffrir une injure, Christian avait entendu Bligh le traiter de voleur, l'accuser de mensonge et de bassesse en présence de tout l'équipage. Il voulait, non usurper le commandement du vaisseau et assassiner Bligh, mais fuir de la prison où l'autorité du maître le condamnait à un supplice perpétuel. Dans l'espace d'une nuit Christian construisit un radeau sur lequel son intention était de s'embarquer seul. Il placa dans un sac plusieurs ustensiles nécessaires, un cochon grillé, des clous, un marteau, et se prépara à cette étrange et aventureuse expédition. L'océan pouvait engloutir une embarcation si fragile; mais aussi le hasard pouvait favoriser Christian; peut-être parviendrait-il à débarquer sur la côte de Tofoa, île dans les eaux de laquelle le vaisseau se trouvait alors.

Il y avait trop de monde et de mouvement sur le pont pour que Christian exécutât son dessein. La nuit suivante, comme il était de quart, il s'aperçut avec surprise que le pont était libre; Heyward, son compagnon de garde, s'était endormi sur le coffre aux armes. M. Haller, qui devait veiller avec eux, était descendu dans l'entrepont. Alors, par une de ces inspirations subites qui décident souvent les grandes entreprises ou les résolutions désespérées, il songea pour la première fois à s'emparer d'un navire dont le capitaine sommeillait et dont l'équipage tout entier nourrissait contre son chef les sentimens d'une haine invétérée. A peine Christian a-t-il conçu ce projet, qu'il éveilla Mathieu Quintal et Isaac Martin, deux matelots, dont les corps meurtris portaient encore l'empreinte des lanières sanglantes dont Bligh les avait fait frapper. Ils applaudirent à sa proposition admirable, l'approuvèrent de tout leur pouvoir et appelèrent Charles Churchill, autre vic-

time des vengeances du capitaine. Trois de leurs camarades, Alexandre Smith, Jean Williams et Guillaume Mac-Key, adhérèrent au complot. Tous ces matelots avaient formé dans l'île d'Otaïti des liaisons qui avaient laissé chez eux de vifs regrets. La beauté des femmes otaïtiennes, leur sensibilité délicate qui semble avoir deviné de la civilisation tout ce qu'elle a de plus exquis, prêtaient à ces souvenirs une séduction puissante. Dès qu'ils lui eurent promis leur concours, Christian, se précipitant dans l'entrepont, demanda à l'armurier la clef du coffre aux armes, sous prétexte d'y prendre un mousquet pour tuer un requin. Une fois maître de cette clef, il arma ses hommes, distribua des pistolets et des poignards à d'autres matelots qui ne savaient pas encore quel était son dessein, et se dirigea vers la chambre du capitaine.

La révolution qui allait s'opérer n'offre pas moins d'intérêt que les révolutions des empires. Elle avait pour arène le vaisseau, cet empire en miniature, où la plus rude des tyrannies accomplit une grande conquête et triomphe de l'océan. Elle avait ses meneurs, ses instrumens, ses spectateurs passifs; le chef ne se doutait pas de sa perte prochaine; la masse du peuple dormait. C'est l'histoire de toutes les révolutions.

Réveillé violemment par les conspirateurs, Bligh vit les yeux menaçans de Christian se fixer sur les siens. On le saisit; on lie ses mains derrière son dos; on le menace d'une mort prompte s'il ose appeler du secours; il crie cependant; mais personne n'accourt à sa voix. Des sentinelles étaient postées à la porte de sa chambre; tous les officiers qui auraient pu prendre son parti étaient gardés à vue. Le reste de l'équipage était prêt à seconder Christian. Charles Churchill, caporal; Jean Miller, canonnier; Burkitt, matelot, appuyaient le bout de leurs fusils sur

la poitrine du capitaine. On l'entraîna sur le pont, où, les mains toujours attachées, il resta debout sous le mât de misaine, entouré de ses gardes, dont Christian, armé d'un coutelas, dirigeait les mouvemens. En vain demandait-il compte aux assaillans de cette violence ; on refusait de lui répondre. Bientôt les conjurés s'emparèrent du contre-maître, du canonnier, de M. Elphinstone et de M. Nelson. De nouvelles sentinelles furent distribuées par Christian. Il était déjà le maître du vaisseau.

Bligh, dont l'humeur impérieuse faisait trembler naguère encore tout ce qui l'entourait, se trouvait maintenant à demi-nu, enchaîné, exposé aux risées et aux outrages de ceux qu'il avait souvent menacés ou punis. « Pourquoi vous conduisez-vous ainsi envers moi, Christian ? s'écriait-il, en versant des larmes de rage.

— Tu as fait de ton vaisseau un enfer : subis ton supplice ! Ce que tu souffres n'est rien ; c'est une faible partie des maux que nous avons soufferts sous ta loi.

— A moi, matelots ! enfans, sauvez-moi ! »

Personne ne répondait ; Christian, élevant la voix, répétait de tems à autre ces paroles:

« Silence, ou la mort. »

— Qu'on en finisse avec lui, disaient les autres ; et s'il ne veut pas se taire, que sa cervelle saute !

— Bosseman, cria le chef de la conspiration, mettez la chaloupe à la mer ; que l'on se dépêche, et si l'on résiste, la mort ! »

Alors, sous les yeux du capitaine, la chaloupe fut mise à la mer. On força deux aides-marines, Hallert et Hayward, d'y descendre avec M. Samuel, teneur de livres. Bligh prévoyait déjà le sort qui lui était réservé. Il redoublait d'efforts pour échapper à ses bourreaux ; la sueur ruisselait de tout son corps. Christian forcé de lutter avec

lui, s'empara d'une bayonnette, et serrant avec force la corde qui tenait les mains du capitaine enchaînées, appuya la pointe de l'arme sur la poitrine de ce dernier. Dix-huit personnes, étrangères à la révolte, et dont leurs camarades voulaient se débarrasser ; deux quartier-maîtres, deux cuisiniers, un mousse, un boucher, un botaniste, un maître, le bosseman, un charpentier, deux aides-marines, furent entassés dans la chaloupe. On leur permit de faire des provisions de voiles, de cordages, d'eau, de rum, de pain ; on leur donna un quart de cercle et un compas : mais on leur défendit de toucher à rien autre chose.

Christian fit distribuer de l'eau-de-vie à ses matelots ; et ils s'écrièrent en chœur : *à bas le capitaine ! à mort le capitaine !* le malheureux Bligh vit que tout espoir de salut lui était enlevé. Isaac Martin, l'un des hommes qu'on avait chargés de le garder, lui ayant témoigné de l'intérêt, fut envoyé à un autre poste. Martin demanda qu'on lui permît de partir avec son capitaine, et de monter dans la chaloupe : cette grâce ne lui fut pas accordée ; et trois autres hommes de l'équipage, Norman, Joseph Coleman et Macintosh ayant manifesté le même désir, on les força de rester sur le vaisseau. M. Samuel trouva moyen de sauver les papiers les plus précieux de son capitaine ; le charpentier reçut à grand' peine la permission d'emporter ses outils.

« Pourquoi, criaient quelques matelots, leur laisser les moyens de nous braver et de rire de notre vengeance ? Avec tout ce qu'on leur abandonne, ils auront construit en moins d'un mois un nouveau navire.

— « C'est vrai, c'est vrai, criaient leurs camarades. »

Depuis ce moment on n'accueillit aucune nouvelle demande des exilés ; la barque était pleine ; il fallut que le capitaine y descendît, après avoir long-tems et vainement

lutté contre ceux qui le tenaient captif. Quand il fut prêt à mettre le pied dans la chaloupe, des larmes jaillirent de ses yeux, il se retourna vers Christian et lui dit :

— « Je vous ai fait avancer en grade, Christian ; c'est à moi que vous devez vos connaissances nautiques et votre rang.

— Vous avez placé l'enfer sur ce navire : capitaine, je vous le répète, on était en enfer avec vous !

— Mais souvenez-vous de mes services et de mes bienfaits.....

— Oui, oui, capitaine ; mais les fers, le fouet, les injures, les privations que vous infligiez à votre équipage, vous les rappelez-vous ?

— Je vous donne ma parole d'honneur, ma parole de capitaine, de matelot, devant Dieu, à la face du ciel, de tout oublier, si vous voulez ne pas persister dans votre dessein.

— Impossible, répondit Christian, qui semblait ému, tout est fini ; marchez !

— Au nom de ma femme et de mes malheureux enfans !.....

— Il est trop tard. Que ne songiez-vous à eux quand vous étiez le tyran du navire ?

— Sur l'honneur, je jure.....

—L'honneur vous défendait de battre de verges Martin; de tenir Ledyard six semaines à fond de cale ; de me traiter de voleur, de menteur et de misérable, moi, votre lieutenant ; vous vous êtes conduit en lâche ; nous n'avions en vous qu'un bourreau. Soyez puni ; c'est assez de vous laisser vivre !

On précipita Bligh dans la barque ; et cette frêle embarcation, surchargée d'hommes, surmontée d'une faible voile, fut lancée loin du bâtiment. Des éclats de rire par-

tirent du pont ; cette inhumaine gaîté glissa sur les flots et alla frapper les oreilles de ceux que l'on jetait ainsi à l'aventure sur la vaste mer. Tels furent les adieux de Christian et de ses compagnons à leur capitaine. Le drame dont nous avons commencé le récit va, pour ainsi dire, se dédoubler ; la destinée du navire et celle de la chaloupe, s'environneront d'un intérêt également tragique, également puissant.

La barque du capitaine Bligh avait vingt-trois pieds de long ; elle portait dix-neuf hommes et des provisions ; elle bravait une mer dont la navigation est peu connue ; et Timor, le premier point de relâche qu'elle pût atteindre était situé à plus de douze cents milles du point d'où elle partait. Son poids l'enfonçait dans les flots, et elle prenait tant d'eau, que, même par un tems calme on devait craindre de la voir périr.

Le premier soin de Bligh fut d'examiner l'état de ses ressources. Elles consistaient en cent cinquante livres de biscuit, trente-deux livres de porc, six pintes de rum, six bouteilles de vin, vingt-huit gallons d'eau et quatre barriques vides. L'île de Tofa n'était pas fort éloignée ; ces infortunés essayèrent d'y aborder ; mais les habitans les chassèrent à coups de pierres. La plupart des compagnons de Bligh furent légèrement blessés ; on s'éloigna à force de rames de cette contrée inhospitalière. La nuit survint, et cette tentative malheureuse leur apprit combien leur situation était désespérée.

Séparés de Timor par une distance de douze cents milles, ils acceptèrent sans hésiter la proposition que leur fit le capitaine de se contenter d'une once de pain et d'un quarteron d'eau par jour. Bligh leur fit jurer de ne jamais rien demander de plus. Le 2 mai, une brise fraîche emporta le petit navire ; Bligh créa ses officiers de marine,

distribua les emplois et les postes. Le lendemain, le soleil se leva rouge et embrasé, présage certain d'une violente tempête. En effet, la mer devint houleuse, le vent souffla avec fureur; telle était l'élévation des flots, que lorsque l'esquif se trouvait entre deux vagues, sa voile retombait et ne prenait plus de vent. Il fallait vider continuellement la chaloupe, que l'eau remplissait de minute en minute. Jamais aventuriers de l'océan n'avaient vu de plus près la mort. Cependant le courage ne manquait pas aux matelots. Bligh lui-même s'étonnait de leur confiance. Le biscuit se moisissait, parce que la chaloupe trop chargée prenait trop d'eau; on jeta les habits à la mer; tous, ils se mirent presque nuds; la pluie les inondait, leurs membres frissonnaient, le sang se glaçait dans leurs veines; une cuillerée de rum et un petit morceau du fruit de l'arbre à pain composaient leurs meilleurs repas; l'espérance seule les soutenait.

La sévérité de Bligh l'avait perdu sur le vaisseau; elle sauva la chaloupe; un ordre parfait régna sur le petit navire; chacun fut de quart à son tour. Les hommes fatigués d'un service si dur se couchaient au fond du bateau, pendant que leurs camarades exécutaient les manœuvres nécessaires et soutenaient un combat inégal contre une mer furieuse. A peine ces malheureux pouvaient-ils remuer ou étendre leurs membres. Quand la pluie tombait ils la recueillaient avec soin, pour augmenter leur provision d'eau. Une île verdoyante se montrait-elle à leurs yeux? ils n'osaient y aborder; l'expérience leur avait appris quelle hospitalité leur était réservée. Il fallait voir ces squelettes d'hommes, ces cadavres vivans, ballottés sur leur nacelle, au milieu d'un océan sans limites, tremblans de froid, privés d'alimens, et regardant comme un festin magnifique une demi-once de pain et une cuillerée de rum.

La vie est donc bien chère à l'homme, s'il l'accepte encore à de telles conditions. Le 9 et le 10, un orage, accompagné d'éclairs et de tonnerre, redoubla les périls des navigateurs; le 11, ils étaient tous malades; la pluie continuelle qui tombait du ciel les privait même du repos qu'ils auraient pu goûter. Bligh leur conseilla de tremper dans l'eau de la mer leurs vêtemens imprégnés de l'eau pluviale; en effet ils durent à cet expédient quelque soulagement. Le 13 et le 14, le mauvais temps continua. Il augmenta le 16, et ne cessa que le 24.

Lorsqu'un rayon de soleil, traversant les épais nuages dont le ciel était voilé, vint ranimer l'équipage, quand tous ces membres frissonnans, toutes ces poitrines glacées, sentirent l'influence de la chaleur; ce fut (dit le capitaine Bligh dans son rapport) un moment de joie universelle. Les uns étendaient leurs vêtemens au soleil, les autres, dont les habits usés par la pluie, étaient tombés en lambeaux, jouissaient avec délices de cette chaleur bienfaisante qui depuis si long-tems les avait abandonnés. Quelques oiseaux de mer qu'ils parvinrent à saisir, varièrent leurs repas, et le 28 au matin, le bruit des brisans qui se heurtent sur la barre de la Nouvelle-Hollande, vint frapper leurs oreilles. Bligh, que sa persévérance et son courage avaient soutenu au milieu de tant de périls, chercha à découvrir un passage; un courant rapide entraîna l'esquif, qui bientôt vogua sur des eaux tranquilles. Tous ils tombèrent à genoux : pauvres êtres, qui avaient à peine figure humaine; décharnés, affamés, exténués, et qui rendaient grâce à Dieu, dont la main venait de les sauver. Quelle prière pourrait être plus touchante!

Le soir, ils abordèrent une petite île sablonneuse, dont les rochers étaient couverts d'huîtres excellentes; c'était un secours inattendu de la Providence. Les matelots se

crurent sauvés ; alors, pour la première fois, quelques symptômes d'insubordination se manifestèrent ; on se révolta contre la sévérité du capitaine, qui distribuait les provisions d'une main économe. Bligh, le pistolet à la main, força ses sujets d'obéir et l'on continua la traversée. En côtoyant les plages de la Nouvelle-Hollande, ils recueillirent quelques fruits, des oiseaux, des racines nutritives ; cependant la santé de l'équipage s'altérait de plus en plus. Tous les compagnons de Bligh avaient les jambes énormément grosses, la peau verte et ridée, une fièvre continue, et un besoin de dormir insurmontable, qui semblait annoncer une mort prochaine. Ils n'éprouvaient, disaient-ils, ni espérance ni crainte ; ils restaient plongés dans une torpeur profonde. Le 12 juin, les parages de Timor surgirent à leurs yeux. « Je ne pourrais, dit le capitaine Bligh, décrire les sensations de bonheur que l'aspect de la terre nous fit éprouver. Mes hommes pleuraient de joie. Quelques-uns, à genoux et la tête cachée dans leurs mains, étaient incapables de proférer une parole. Un vieux marin nommé Lebogue, qui depuis trois journées n'avait pas bougé, poussa un long cri, et expira. Il y avait quarante-un jours que les révoltés de *la Bienfaisance* nous avaient lancés sur cette mer ; nous avions franchi douze cents milles ; une telle traversée dans une chaloupe découverte, et avec si peu de provisions, tenait du miracle. Quand les habitans de Coupang virent approcher du rivage notre fragile embarcation, dont quelques fantômes tenaient les rames et dirigeaient la voile, ils accoururent en foule sur la rive. Ces yeux où la faim et la souffrance faisaient étinceler une flamme morbide ; ces têtes dépouillées de cheveux ; ces ossemens à peine couverts d'une peau ridée et jaunie ; ces misérables, qui se traînaient en s'appuyant l'un sur l'autre, et qui n'avaient pas la force de parler ; étaient

pour les habitans de Coupang un objet de terreur et de surprise. Un peintre chercherait en vain le sujet d'un tableau plus pathétique. L'humanité des indigènes nous offrit des alimens et un asyle; quelques-uns d'entre eux portèrent le cadavre du pauvre Lebogue; d'autres nous soutinrent et nous aidèrent à marcher. »

Les annales des voyages n'offrent que deux exemples comparables à celui que nous venons de citer; la traversée de la mer Atlantique, par la chaloupe du *Centaure*, et l'audacieuse navigation tentée par Diégo Botello Ferreira, qui partit de Camboge sur une *fusta*, ou chaloupe canonnière, et vint débarquer à Lisbonne. Quant au capitaine Bligh, après deux mois de séjour à Coupang, il partit pour l'Angleterre à bord d'un paquebot hollandais, qui le débarqua le 14 mars 1790, dans le port de l'île de Wight. De 18 hommes qui avaient partagé sa destinée et son exil, sept avaient péri depuis leur arrivée à Coupang.

Le récit de cette étrange aventure maritime excita en Angleterre un puissant intérêt. Une foule empressée vint à sa rencontre. L'indignation publique accabla Christian et ses complices de malédictions. Un vaisseau, *la Pandore*, fut armé en course et spécialement chargé de se saisir et d'amener devant une cour martiale ceux des coupables dont on parviendrait à s'emparer. Ici commence la seconde partie de ce récit, dont la fatalité la plus étrange a marqué tous les incidens.

La Pandore, frégate de vingt-quatre canons, portant cent soixante hommes et commandée par le capitaine Edwards, jeta l'ancre à Otaïti, le 23 mars 1791.

Les matelots qui s'étaient révoltés à la voix de Christian, furent cruellement punis de leur crime. Seize d'entre eux, qui étaient restés à Otaïti, tombèrent dans les mains du capitaine de *la Pandore*, à l'exception de deux qui péri-

rent assassinés. Les autres, après avoir erré dans les îles voisines, conduits par Christian, finirent par débarquer dans l'île Pitcairn, où quelques habitans d'Otaïti les suivirent. Ce fut le noyau de la colonie nouvelle. Plusieurs fois les sauvages conspirèrent la ruine des Européens; mais leurs femmes ourdirent une autre conjuration destinée à sauver ceux que les indigènes voulaient perdre. Une nuit, lorsque les Européens dormaient, les femmes se mirent à chanter en chœur les paroles suivantes :

L'homme noir aiguise sa hache; homme blanc, ne dors pas!

Cet avertissement ne fut pas inutile; mais le complot, étouffé dans le sang de ses auteurs, renaquit bientôt, et l'île eut ses vêpres siciliennes. Christian fut tué dans son champ, s'il faut en croire la version la plus répandue; nous verrons plus tard que l'authenticité de cette mort a été contestée. William, Mills, Martin, Brown, périrent; Adams fut blessé à l'épaule; on lui fit grâce de la vie; Mackoy et Quintal se réfugièrent dans les montagnes.

Mais les femmes indigènes, dont les maris européens avaient été massacrés, formèrent à leur tour un complot dont le chef fut le jeune Young, qu'elles étaient parvenues à sauver. Les noirs tombèrent victimes de cette nouvelle conspiration; Quintal et Mackoy revinrent au village. Mackoy, qui dans sa jeunesse avait été apprenti pharmacien, ne s'occupa plus que d'extraire quelque liqueur alcoholique des racines de la *dracæna terminalis* (1); ses essais furent heureux; et depuis le moment de sa découverte, il vécut dans un état d'ivresse constante qui le conduisit au tombeau. Quintal, ayant perdu sa femme, qui mourut des suites d'une chute, voulut forcer un de ses

(1) Le dragonnier de la Chine, plante anti-dysentérique.

compagnons de lui céder la sienne ; sur le refus qu'on lui opposa, il tenta de les assassiner tous les deux. Adams et Young le tuèrent sans autre forme de procès et restèrent maîtres souverains d'une île que tant de sang humain avait déjà souillée. Le monde les oublia, de longues années s'écoulèrent avant que le hasard révélât leur existence aux voyageurs européens.

Dix ans après l'époque que l'on assigne à la mort de Christian, le bruit se répandit, dans le voisinage des lacs du Cumberland, que Christian habitait ce canton et rendait souvent visite à une de ses tantes, propriétaire d'une maison située à Carlisle. Le capitaine Heywood, l'un des anciens camarades de Christian, crut l'apercevoir, en 1809, à Plymouth-Dock. Après avoir long-tems marché sur la trace de cet homme qu'il prenait pour Christian, il le vit se retourner et crut reconnaître en effet les traits et la physionomie de l'ancien lieutenant de *la Bienfaisance*. A peine l'inconnu aperçut-il Heywood, qu'il se mit à courir de toutes ses forces, et ne s'arrêta plus ; Heywood le poursuivit à son tour. Mais Christian avait pris les devans, et au détour d'une rue, Heywood le perdit de vue. Jamais, depuis cette époque, on ne put se procurer le moindre éclaircissement sur le retour de Christian en Angleterre ; on n'entendit plus parler de lui ; et le capitaine Heywood craignit, en communiquant à l'autorité le fait singulier que nous avons rapporté, de provoquer des recherches qui auraient pu se terminer par une sentence de mort prononcée contre un homme qu'il avait connu.

Quant aux révoltés qui n'avaient pas quitté Otaïti, ou que le capitaine Edwards, envoyé à leur poursuite, parvint à capturer, leur sort fut aussi déplorable que celui de leurs complices. Le premier d'entre eux, Joseph Coleman, armurier de *la Bienfaisance*, vint à bord et se rendit vo-

lontairement prisonnier. Heywood, qui n'avait pris aucune part à la conjuration, mais que les révoltés avaient forcé de rester avec eux, ne tarda pas à suivre Joseph Coleman. Les autres avaient construit un *schooner*, sur lequel ils étaient partis la veille; Edwards envoya deux lieutenans de marine à leur poursuite et se rendit maître de leur personne.

A peine les prisonniers, se trouvèrent-ils à bord de *la Pandore*, que les habitans d'Otaïti, dont ces Anglais avaient épousé les filles ou partagé le repas hospitalier, se concertèrent, pour sauver leurs gendres et leurs amis. Tous les jours des scènes touchantes avaient lieu sur le vaisseau; les jeunes femmes apportaient des vivres à leurs maris qu'elles allaient perdre, et que l'on menait à l'échafaud. L'une d'elles, fille de l'un des chefs de l'ile les plus influens, nourrissait une fille qu'elle avait eue de Stewart, et habitait avec lui la cabane de son père quand *la Pandore* toucha le rivage d'Otaïti. Peggy (tel est le nom que lui avait donné Stewart), portant son enfant à la mamelle, monta sur un canot et vint se jeter dans les bras de son mari. « L'entrevue de ces malheureux fut si déchirante (dit un missionnaire méthodiste (1) présent à cette scène), que tous les officiers, navrés de ce spectacle, furent incapables de le soutenir. Stewart lui-même, dont les larmes de sa femme brisaient le cœur, demanda comme grâce, au capitaine, qu'on ne la reçût plus à bord. On l'arracha des bras de son mari pour la conduire à terre, où elle resta long-tems sans mouvement. Quand elle apprit qu'il lui était défendu de revoir Stewart, elle tomba dans un marasme qui attaqua rapidement les organes de la vie. En deux mois la consomption l'emporta, et cette jeune femme,

(1) *Voyage des missionnaires méthodistes dans l'Océan Pacifique.*

pleine de santé, mourut victime de cet amour si réel et si profond. »

Les indigènes, touchés du malheur des prisonniers, résolurent de couper les câbles de *la Pandore* au premier coup de vent qui l'agiterait sur ses ancres; le capitaine Edwards en fut instruit; et, depuis ce moment, toute communication entre les indigènes et les prisonniers fut rompue. Une cabine ronde, pratiquée dans l'entrepont, et qui recevait un peu de jour par en haut, les renferma tous, chargés de menottes et de chaînes, dans un espace de onze pieds carrés. Cette *boite de Pandore,* comme l'appelaient les matelots, n'avait qu'une entrée qui servait aussi de fenêtre. Une sentinelle placée auprès de l'entrée avait ordre de faire feu à l'instant même, non-seulement sur le premier Otaïtien qui essaierait de parler aux prisonniers, mais sur tout prisonnier qui causerait avec ses compagnons dans la langue d'Otaïti.

Une barbarie sans excuse caractérise tout le récit que nous avons à rapporter. La plupart des prisonniers n'avaient pas pris à la révolte une part active; quelques-uns étaient venus, de leur plein gré et dans la conscience de leur innocence, se remettre entre les mains du capitaine. Cependant on les chargea de chaines : privés de l'usage de leurs membres, et forcés de conserver toujours la même attitude, ces malheureux, auxquels il était défendu de quitter leur tanière, n'entendaient autour d'eux que des malédictions; leurs repas, leur sommeil, tous les actes de leur vie se passaient dans le même endroit, et sans qu'il leur fût permis de chercher un peu de soulagement dans un changement de posture : quel supplice est plus cruel!

Après avoir vainement visité les îles voisines, dans l'espérance d'y trouver le reste des mutins, *la Pandore* per-

dit, dans le cours de sa traversée, sa chaloupe et deux canots : trois mois furent consacrés à cette exploration inutile ; une brume épaisse couvrait la mer ; et le 29 août, le vaisseau venant à frapper le banc de corail qui borde la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, ne tarda pas à faire eau de toutes parts. Enfoncée et comme clouée dans cette barre de corail, *la Pandore* tournait sur elle-même, et battait alternativement le rocher de tribord et de babord, à mesure que le flot la frappait. On fit jouer les pompes; mais comme si tout ce qui se rattachait à cette expédition avait été voué à une destruction inévitable, le navire fut bientôt fracassé. Les prisonniers avaient, dans leur désespoir, rompu leurs fers, et, au moment où le capitaine passait près de l'ouverture qui leur servait de fenêtre et de porte, ils le supplièrent de les laisser libres dans ce moment terrible, et de leur permettre au moins de concourir autant qu'il serait en eux au salut du navire. Edwards fut assez cruel pour ordonner que les prisonniers fussent de nouveau chargés de fers. Cette situation dura jusqu'au matin. Pendant que le navire oscillait régulièrement avec les vagues et se détruisait lui-même en frappant le banc de corail, les prisonniers n'avaient devant les yeux que la mort; l'espérance d'échapper au naufrage par quelque accident imprévu leur était même arrachée. Tous les préparatifs d'Edwards et des officiers étaient faits pour abandonner le navire prêt à périr; nul n'avait encore songé aux malheureux que renfermait le cachot de l'entrepont.

Cependant leurs cris aigus ayant attiré l'attention de quelques matelots, on pria le capitaine d'avoir pitié d'eux. Il choisit parmi ces prisonniers trois des plus vigoureux, Norman, Macintosh et Coleman, et leur ordonna de sortir pour aider leurs camarades et travailler aux pompes.

Les autres ne purent obtenir la même grâce. On doubla au contraire les sentinelles; et on leur intima l'ordre de faire feu sur le premier qui tenterait de s'échapper. Le vaisseau sombrait, et ces malheureux allaient périr dans leur cachot, quand un matelot chargé de la garde des clefs eut compassion des prisonniers; avant de se jeter à la mer, il laissa tomber dans la *boîte de Pandore*, les clefs des cadenas qui attachaient les chaînes. Un mousse, nommé William Moulter, leur porta secours au péril de sa propre vie; il les aida à travers les barreaux, en s'écriant : *ou je les tirerai d'ici ou j'irai au fond avec eux.*

Stewart, Jean Summer, Richard Skinner, Henri Hillbrant, périrent, chargés de leurs menottes. Déjà l'on n'apercevait plus que la pointe des mâts, quand dix des prisonniers, et entre autres le jeune Heywood, parvinrent à saisir quelques planches et quelques agrès brisés qui les jetèrent sur un petit banc de sable à peu de distance de l'écueil. Quatre-vingt-neuf matelots de la *Pandore* avaient péri; le reste se trouvait réuni sur le banc de sable.

Ce fut là, que l'on parvint à construire, avec les débris, de nouvelles chaloupes. La chaleur du soleil, sa réverbération sur le sable, la soif ardente qui dévorait les matelots, la fièvre qu'excitait chez eux l'eau salée qu'ils avaient bue, rendaient leur situation insoutenable. Plusieurs matelots moururent dans d'affreuses convulsions. Quatre canots fabriqués par eux emportèrent à-la-fois les débris de l'équipage et ceux des prisonniers qui survivaient. Ils avaient à faire une traversée de mille milles (1). Ils l'accomplirent, non sans peine et sans fatigue. Le 7 novembre ils débarquèrent à Batavia. Les prisonniers

(1) Environ trois cent trente lieues.

n'y furent pas mieux traités qu'ils ne l'avaient été à bord. On les tint rigoureusement enfermés dans un cachot humide, d'où ils passèrent à bord d'un navire hollandais. Pendant tout ce tems, on ne leur donna pas de vêtemens; ils ne couchèrent que sur des toiles à voile, presque toujours mouillées; à peine quelques alimens malsains leur furent-ils accordés; et ce long supplice ne se termina que pour se changer en une captivité de quatre mois à Spithead, d'où ils sortirent pour paraître devant la cour martiale.

L'un d'entre eux, John Heywood, excitait le plus vif intérêt; sa famille était honorable; son éducation avait été élégante et soignée. Il y a peu d'hommes chez lesquels la délicatesse des sentimens et le courage dans la mauvaise fortune se soient jamais trouvés réunis au même degré. Bien qu'il n'eût pris aucune part active à la conjuration, il était demeuré sur le pont de *la Bienfaisance*, pendant que le capitaine Bligh et sa chaloupe étaient lancés en pleine mer. Ce fait suffisait pour l'exposer aux rigueurs de la loi. On a publié, il y a quelques années la correspondance de ce jeune homme avec sa sœur Nessy, qu'il aimait tendrement, et que la culture de l'esprit, la sensibilité de l'ame rendaient digne de son frère. Ces documens fort simples nous ont paru touchans. C'est le roman de la vie privée, dans toute sa naïveté et dans ses plus déchirantes catastrophes. On s'intéresse à cette famille, habitant une petite chaumière de l'île de Man, et composée d'une mère et d'une jeune fille, qui ne retrouvent leur fils et leur frère que pour le voir exposé à une condamnation infamante et capitale.

A peine le capitaine Bligh avait-il débarqué à Porstmouth, la mère de Heywood lui écrivit pour savoir de lui quelle part son fils avait pu prendre à la révolte de *la Bienfaisance*. Cette lettre, dictée par la tendresse et les

angoisses d'une mère, ne toucha pas le cœur du capitaine, qui, dans sa vie, ne s'est jamais démenti, et que les plus rudes leçons n'ont pas corrigé de cette inhumanité si cruellement punie par Christian et ses complices. Il répondit à la veuve Heywood que son fils était coupable et qu'il mourrait de la mort des malfaiteurs, si la marine anglaise parvenait à le saisir lui et ses complices.

Un an après cette réponse, mistriss Heywood reçut de son fils, prisonnier à Batavia, la lettre suivante, que nous ne pouvons nous empêcher de transcrire.

« Ma chère mère,

» Enfin, le moment est venu où je puis vous apprendre
» que je vis encore. Mais je crains bien que la conduite de
» votre malheureux fils ne vous ait été présentée sous de
» fausses couleurs. Le capitaine Bligh s'est trompé sur
» mon compte; il a cru que j'avais été l'un des principaux
» instigateurs de la révolte. Rien ne devait lui faire porter
» sur mon compte un jugement pareil; et je suis bien étonné
» de ce qu'après m'avoir eu si long-tems sous ses ordres, il
» m'ait traité avec aussi peu de générosité et tant d'injus-
» tice. O ma mère! j'ose penser que vous n'avez pas ajouté
» légèrement foi à cette accusation. Permettez-moi seule-
» ment de justifier ma conduite; je vous apprendrai quels
» sont les véritables motifs qui m'ont retenu sur le vais-
» seau, et vous verrez si je mérite un pareil traitement.
» Je ne puis vous donner que bien peu de détails; vous
» ne trouverez ici que la centième partie de ce que j'ai à
» vous dire. Je suis dans un cachot étroit et obscur. J'é-
» cris à la dérobée, et je me sers d'ustensiles que je suis
» forcé de cacher de peur qu'on ne me les enlève et qu'on
» ne rende ma captivité plus dure. Dieu veuille que cette
» lettre vous parvienne! Puisse-t-elle dissiper vos craintes

» sur la pureté de ma conduite, et si je dois mourir, » vous laisser du moins certaine de mon innocence !

» Le matin de la révolte, je n'étais averti de rien, et ne » soupçonnais pas ce qui allait arriver, lorsque m'éveillant » dans mon hamac, j'aperçus un homme, le coutelas à la » main, assis sur le magasin d'armes; je me levai et lui » demandai ce qu'il faisait-là :

— » Christian est maître du vaisseau, me répondit-il; il » s'est emparé du capitaine et va le conduire à Londres où » il le traduira devant une cour martiale, comme coupable » d'actes tyranniques envers son équipage.

» Cette étrange réponse me frappa d'étonnement; je me » hâtai de m'habiller, et ne tardai pas à voir Bligh entre » les mains de ses nouveaux maîtres. Deux officiers que » Christian voulait forcer d'accompagner leur capitaine » dans la chaloupe, lui résistaient, et par mille supplica- » tions essayaient d'obtenir la permission de ne pas quitter » le navire. En effet, quel pouvait être le sort de cette frêle » embarcation? Selon toutes les apparences, elle devait » périr au milieu des flots; au contraire en restant sur *la* » *Bienfaisance*, on pouvait espérer d'obtenir un asile » temporaire chez les insulaires d'Otaïti. Je cédai à une » tentation bien naturelle; ce fut là tout mon crime. On a » voulu faire de cette erreur bien pardonnable un acte » de complicité; j'ai été cruellement puni; un long em- » prisonnement, ma réputation détruite, des souffrances » inouïes dont je vous épargnerai le tableau; enfin la » crainte et peut-être l'accomplissement d'une sentence » terrible qui rendra mon nom odieux pour toujours; » voilà les suites de cette faute unique. C'était moins un » raisonnement net et précis, que l'instinct de ma conser- » vation qui me faisait craindre d'entrer dans cette bar- » que qui prenait de l'eau jusqu'au bord, et qui ne pou-

» vait échapper au naufrage que par miracle. Cependant » Stewart, un de mes camarades, s'approcha de moi, au » moment décisif, et me demanda si je montais dans la » chaloupe.

— » Non, répondis-je.

— » Vous avez tort ; suivez mon conseil, et apprêtez-» vous à marcher sur mes pas.

» J'étais tellement troublé que ces seules paroles chan-» gèrent ma détermination. Ce fut, je vous l'avoue avec ré-» pugnance, que je me résignai à quitter un vaisseau sur » le pont duquel la seule chance de salut me semblait se » trouver encore. Mais enfin, cette répugnance une fois » vaincue, je cherchai à exécuter mon nouveau dessein. » Christian ne m'en laissa pas la liberté; il me fit garder » à vue ainsi que Stewart, et nous retint de force dans le » vaisseau.

» Telles sont, ma mère, les motifs qui m'ont retenu » sur le pont de ce malheureux navire; depuis cet instant, » vous pouvez imaginer ce que votre fils a souffert. J'ai été » chargé de chaînes, confiné dans un obscur et infect » asile, jeté par le naufrage sur un rocher brûlant, dé-» voré par la famine pendant une traversée périlleuse; et » je gémis enfin dans un cachot humide à Batavia. On a » peu d'égards pour un jeune homme que l'on regarde » comme un *scélérat;* aussi mon adolescence, vieillie par » l'adversité, attend-elle sans trop se plaindre, la mort » dont on me frappera sans doute quand je reverrai mon » pays, si je dois le revoir jamais. Une vie de voluptés ne » m'eût pas inculqué une philosophie aussi profondément » sentie, aussi complétement indifférente à toutes les in-» justices des hommes que ces deux ou trois années de » malheur.

» Seul de tous les officiers qui se trouvaient à bord de *la*

» *Bienfaisance*, je survis aux désastres qui ont détruit son » équipage. On voudra faire un exemple sur moi, quelle » que soit mon innocence : c'est ainsi que les hommes » raisonnent ; c'est ainsi qu'ils agissent. Mourir déshonoré » est une pensée cruelle ; je m'y résigne, mais non pas à » mourir flétri dans votre esprit. Puisse Dieu vous don- » ner courage, et à moi la force de soutenir un coup si » terrible, comme il convient à des ames honnêtes et ver- » tueuses !

» Ma raison s'est accrue dans ces épreuves ; ma foi est » devenue plus profonde. L'Éternel ne m'a-t-il pas pro- » tégé et conduit par la main, au milieu de circonstances » qui menaçaient ma vie ? Pourquoi ne m'abandonnerais- » je pas à sa main puissante? Quand, les bras et les pieds » chargés de fers, accroupi dans un caveau de bois de » l'entrepont, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, je me sen- » tais emporter par le balancement rapide de ce vaisseau, » qui battait de ses flancs le rocher sur lequel le naufrage » avait cloué sa quille ; lorsque, dans cette situation, le » barbare capitaine voulut qu'on resserrât nos entraves et » que l'on raccommodât nos chaînes brisées; lorsque, échap- » pés ensuite à ce péril imminent, les prisonniers, brûlés » par un soleil que le rocher reflétait, suppliaient le capi- » taine de leur accorder un débris de voile inutile, atta- » chée à un mât brisé ; lorsque le refus de cet homme » les contraignit à creuser dans le sable des trous pro- » fonds où ils se cachèrent nus, et d'où ils sortirent dé- » pouillés de leur peau, rouges et écorchés ; toute espé- » rance ne paraissait-elle pas ridicule et chimérique? Tant » d'angoisses ne devaient-elles pas me conduire à une » mort prompte ? Me voilà cependant ! une bienveillante » Providence m'a soutenu. Je me fie encore à elle, ô » ma mère ! etc., etc., etc. »

Le pauvre jeune homme, pendant sa captivité, avait appris à tresser du jonc et de la paille; les produits de cette industrie lui procurèrent quelque soulagement. A Portsmouth, il reçut de sa mère la lettre suivante; nous en transcrivons le commencement; l'éloquence naïve, l'éloquence du cœur et des douleurs réelles est trop précieuse pour qu'on la néglige; elle fait honte à la rhétorique; elle rejette dans l'ombre l'apprêt du langage et le pathétique faux du roman.

Ile de Man, 29 juin 1792.

« O mon fils si long-tems perdu, mon fils bien-aimé, » avec quelle anxiété ai-je attendu cet instant! J'ai compté » les jours, les heures, les minutes, depuis que j'ai appris » la malheureuse et horrible révolte qui m'a privée de mon » enfant chéri. L'heureux moment est venu où je puis es- » pérer le bonheur de le voir; où si l'on ne me permet » pas ce bonheur, je pourrai du moins correspondre avec » lui. Que trouverait-on de déplacé et de dangereux dans » cette correspondance? O Pierre! je suis sûre que tu n'as » pas pris part à la révolte. Mon cher, mon héroïque en- » fant, malgré toute ma peine, je suis fière d'être ta mère. » Une résignation si pieuse, un courage si noble ne lais- » sent pas même soupçonner que tu sois coupable; et il » n'y a pas de pouvoir sur la terre qui me force jamais à » croire que la moindre de tes actions ait été contraire » aux lois de l'honneur, etc., etc. »

L'intérêt le plus général ne tarda pas à entourer ce jeune homme. On connaissait la rigueur des lois militaires et navales (1), qui condamnent à mort tout matelot, même innocent, qui, de son gré ou contre son gré, se trouve con-

(1) *Naval Articles of war.* 13.

fondu dans une conjuration tramée contre le capitaine du navire. La sœur de Heywood, dont les lettres nombreuses sont peut-être ce que l'affection fraternelle a jamais inspiré de plus touchant, n'épargnait aucune démarche pour adoucir le sort de son frère : plusieurs parens de la famille, officiers supérieurs, s'occupèrent activement de cette affaire ; le fameux Erskine fut choisi pour avocat de Heywood. Mais les avocats et les conseils sont plus nuisibles qu'utiles dans ces circonstances ; leur faconde répugne à la simplicité rude et guerrière des juges assemblés ; la loi, d'ailleurs, leur défend d'entrer dans aucun détail ; elle les contraint de s'en tenir à la narration précise des faits, et les enchaîne à une méthode didactique toute sèche et toute stérile. Heywood était persuadé du peu d'avantage que lui offrirait le secours d'un avocat, et il écrivait à sa mère :

« Un procès devant vos tribunaux ne ressemble point à » un procès dont les juges siégent sur le pont d'un navire. » Les avocats, en essayant de me sauver, me perdraient ; » je n'espère qu'en moi seul, en mon innocence, dans la » bonté de Dieu et dans le simple exposé des faits. »

La cour martiale s'assembla le 12 septembre 1792, sur le pont du vaisseau de guerre *le Duc*. Nessy Heywood et sa mère, qui n'avaient pas encore revu leur fils et leur frère, étaient restées sur le rivage, où elles habitaient une petite maison qui donnait sur la rade ; elles essayaient de distinguer le jeune accusé et les membres de cette assemblée terrible devant laquelle Heywood comparaissait. Le peuple attendait avec anxiété le résultat du jugement. Les accusés, excepté Heywood, inspiraient peu d'intérêt ; trois d'entre eux, Norman, Coleman et Macintosh, avaient été forcés, malgré une résistance obstinée, de rester sur le pont : Bligh avait déclaré qu'ils étaient innocens : leur salut était certain ; les autres avaient trempé activement

dans un complot que la voix publique réprouvait avec horreur. C'était sur Heywood, que tous les regards se fixaient. Il résulta de la déposition de tous les témoins, que pendant l'action à laquelle il était accusé d'avoir pris part, Heywood, frappé d'une espèce de stupeur, était resté immobile et tremblant ; que la crainte de s'embarquer sur une chaloupe prête à périr, l'avait empêché de manifester dès le commencement, le désir d'accompagner son capitaine ; mais qu'ensuite les révoltés s'opposèrent au dessein qu'il venait de former trop tard. Un jeune sous-lieutenant, rival de Heywood, fut le seul dont le témoignage l'accusât de complicité avec Christian. La défense de Heywood fut ferme, modeste, calme, pleine de dignité et de candeur.

« Croyez-moi, dit-il, à la fin de son discours ; je vous supplie de me croire, au nom du juge éternel, qui peut-être me verra bientôt prosterné au pied de son tribunal ; il est vrai, messieurs, et de toute vérité, que je n'ai ni comploté, ni connu, ni soutenu, ni aidé, de mes paroles, ou de mes actes, la révolte à laquelle on m'accuse d'avoir pris part. Croyez-moi, messieurs, croyez en celui qui jeune par les années est plus jeune encore dans l'expérience du crime. Mes parens (ma mère seule me reste, et maintenant elle pleure, en attendant votre verdict) m'ont enseigné l'obéissance aux lois et la crainte de Dieu ; je ne serai jamais infidèle à leurs leçons ; je ne l'ai jamais été. Je me livre donc ; j'abandonne le destin de ma vie à cette honorable cour. Ma vie et mon honneur sont entre vos mains ; l'une est le seul espoir de ma vieille mère et de ma sœur ; l'autre est le seul trésor que je possède : ah ! messieurs, ne précipitez pas votre sentence.

» Si vous me jugez digne de vivre encore, que de bénédictions vous seront données ! Quelle leçon redoutable aura préparé les travaux de mon âge mûr ! Si ma faute,

quelle qu'elle soit, ne peut être expiée que par ma mort, je courbe ma tête, sans indifférence, hélas! mais non sans fermeté, sous votre décision souveraine; je penserai que les lois de ma patrie et la rigueur de l'exemple vous dictent un arrêt sévère et immérité : et sans vouloir braver ni blâmer votre sentence, je répéterai de cette voix solennelle que les mourans ont droit de faire entendre : Je n'ai point trempé dans le crime qui m'est imputé! »

Pierre Heywood fut condamné à mort ainsi que Morrisson, Ellison, Burkitt, Millwards et Muspratt. Les autres furent acquittés. La sentence portée contre Heywood parut généralement sévère jusqu'à la barbarie. La mère, à qui on laissa long-tems ignorer le sort de son fils, était assise dans son parloir, quand un jeune enfant entra en courant dans la chambre et lui remit un journal, qui contenait l'arrêt de la cour martiale. Qu'on imagine la douleur de cette malheureuse femme!... Bientôt cependant des réclamations et des requêtes nombreuses, adressées au gouvernement, demandèrent la grâce d'Heywood, et les juges eux-mêmes signèrent une supplique en sa faveur.

Le roi fit grâce à Heywood, Morrisson et Muspratt; le jeune homme fut rendu à sa famille. On a conservé une pièce de vers charmante, composée par Nessy Heywood, pour célébrer cette heureuse nouvelle. Peu de tems après, elle mourut; la violence des émotions qu'elle avait éprouvées avait affaibli son organisation. Quant à Heywood, il passa vingt-sept ans sur mer, donna des preuves multipliées de bravoure et d'habileté, et mourut capitaine en activité, dans le cours de l'année 1831, au moment où un nouveau grade allait lui être conféré. Les condamnés furent pendus aux trois mâts du vaisseau de guerre *le Brunswick*.

Là ne s'arrête pas encore la bizarre épopée dont nous avons commencé le récit. Vingt ans s'étaient passés : Chris-

tian, ses complices et son crime étaient oubliés, quand un vaisseau américain fut jeté contre une de ces îles entourées d'écueils dont la mer Pacifique est remplie. *Le Topaz*, tel est le nom du navire, échappa au naufrage : mais quel fut l'étonnement du capitaine Folger, quand il trouva une colonie anglaise établie dans l'île Pitcairn? Trente-sept personnes, y compris les enfans et les femmes, composaient une petite république patriarchale, dont le chef était John Adams (*Alias* Smith), l'un des révoltés de *la Bienfaisance*. Tous les membres de la colonie parlaient anglais; une espèce de législation primitive, empruntée aux coutumes et aux mœurs britanniques, régissait ces trente-sept personnes; la plus grande paix régnait entre eux, et nul ne se plaignait de son sort. Folger communiqua aux autorités anglaises ce curieux document, auquel on fit peu d'attention; la guerre contre Napoléon réclamait et absorbait toute l'énergie du gouvernement. En 1814, *le Breton*, frégate commandée par sir Thomas Staines, trouva la colonie augmentée de trois personnes. « Quelle qu'ait été la conduite de John Adams, dans la malheureuse révolte de *la Bienfaisance*, dit cet officier dans son rapport, c'est aujourd'hui un vieillard vénérable dont la conduite est digne d'admiration; législateur patriarchal d'une petite colonie, il a inspiré à tous ceux qui la composent les sentimens les plus religieux et les plus nobles. On lui obéit comme à un père; et pendant mon séjour dans l'île je n'ai pas été témoin d'un seul acte répréhensible. »

Peu de tems après, le capitaine du *Tage* (frégate), M. Pipon, crut découvrir une île nouvelle, lorsque son bâtiment fut en vue de l'île Pitcairn, mal indiquée dans toutes les cartes. Après avoir jeté l'ancre, l'équipage se disposait à mettre pied à terre; au milieu de plantations

régulières et de jardins bien dessinés, le capitaine aperçut des huttes construites avec symétrie, ornées de guirlandes, ombragées par de grands arbres et semblables aux chaumières anglaises. Plusieurs indigènes, portant leurs canots sur leurs épaules, descendirent du sommet d'une colline ; bientôt l'un de ces canots fut à flot ; deux bras vigoureux agitèrent les rames, et l'esquif toucha le flanc du navire. Alors le rameur, jeune homme de la plus belle figure et de proportions athlétiques, s'écria en excellent anglais et d'un ton décidé :

« Allons, braves gens, jetez-moi un câble, s'il vous plaît ! »

Les matelots, extrêmement étonnés d'entendre un indigène des îles de la mer Pacifique leur adresser la parole dans leur langage, s'empressèrent de lui jeter un câble ; il le saisit, s'élança sur le pont, et se trouva au milieu des matelots et des mousses qui ne pouvaient revenir de leur surprise :

« Qui êtes-vous, lui demanda-t-on de toutes parts ?

— Je me nomme Mercredi Octobre Christian, fils de Fletcher Christian et d'une mère otaïtienne. Je suis né le mercredi 6 octobre ; et l'on m'a donné pour nom de baptême la date de ma naissance. »

Conduit devant le capitaine, ce jeune homme entra dans de plus longues explications, donna des renseignemens sur le sort des autres révoltés de *la Bienfaisance*, et captiva l'intérêt de ceux qui l'écoutaient par la dignité simple et la précision de son langage. Il avait alors vingt-quatre ans ; sa taille était haute ; sa figure expressive et fière ; le système musculaire était très-développé chez lui ; de longs cheveux noirs accompagnaient avec grâce un visage basané, mais régulier. Un large chapeau de paille surmonté de plumes noires, et un léger manteau d'écorces, compo-

saient son costume. Les traits caractéristiques de la physionomie anglaise se retrouvaient chez cet étrange compatriote, que les matelots *du Tage* entouraient et pressaient de questions multipliées. Invité à dîner à la table du capitaine, Mercredi Octobre Christian se leva, croisa les mains et fit sa prière avec dévotion; ses gestes n'avaient rien de gauche, et une sorte de politesse naturelle dirigeait tous ses mouvemens. Il demandait quel pouvait être l'usage des canons, des instrumens de marine et d'une foule d'objets qu'il n'avait jamais vus. Enfin le capitaine, se fiant à ce jeune homme, le pria de le conduire dans l'intérieur de l'île, dont les abords sont si difficiles, que la plus légère chaloupe se glisse avec peine à travers le dédale de roches aiguës qui lui servent de rempart.

Sous la direction de Mercredi Octobre Christian, le capitaine débarqua et fut accueilli par le vieux John Adams. A la vue de cet uniforme anglais, qu'il n'avait pas aperçu depuis long-tems et que lui-même avait porté, le vieillard tressaillit; sa femme, très-vieille alors et presque aveugle, le soutenait. Rassuré par le capitaine, qui lui promit sur l'honneur de ne pas attenter à sa sûreté, Adams le fit entrer dans sa maison, cabane carrée et très-propre, située au centre d'une délicieuse vallée. John Adams raconta la part qu'il avait prise dans la révolte de *la Bienfaisance*, et finit par déclarer qu'il n'aurait aucune répugnance à retourner en Angleterre pour y être jugé selon les lois; alors tous les assistans fondirent en larmes, et l'une des filles d'Adams, fort remarquable par sa beauté, se jeta dans les bras de son père, en le priant de ne pas quitter sa famille, de ne pas laisser périr ses enfans dans la douleur. Les femmes pleuraient; les hommes silencieux et mornes semblaient absorbés dans le sentiment d'un profond chagrin.

« Non, reprit le capitaine; je puis vous donner l'assu-

rance la plus positive que l'on ne songe pas à vous arracher à votre famille, et que vous n'avez rien à craindre. Alors il est impossible, dit le capitaine dans son rapport, d'exprimer la joie universelle qui éclata parmi les assistans et de reproduire leurs témoignages de gratitude. »

Ce fut de la bouche même d'Adams que l'on reçut les détails que nous avons donnés plus haut sur les compagnons de Christian, leurs querelles sanglantes et leur mort funeste.

Cette intéressante colonie se composait alors de quarante-six personnes, en y comprenant quelques enfans en bas-âge. La plupart des femmes étaient brunes, et leur teint ressemblait à celui des femmes espagnoles. Les hommes, plus exposés à l'air, étaient plus basanés que leurs compagnes; la beauté de l'un et de l'autre sexe était très-remarquable. La sobriété, la décence, la modération, les bonnes mœurs régnaient dans l'île. La nudité des femmes, à peine voilée par un manteau très-fin et très-court, laissait à découvert des formes admirables; mais l'idée de l'inconvenance la plus légère ne pouvait s'attacher à cette nudité que l'ardeur du climat rend indispensable. Le capitaine Pipon quitta l'île, émerveillé du spectacle offert par une population paisible, naïve et vertueuse, et fit présent aux indigènes de quelques graines et de quelques outils.

En 1825, le capitaine Beechey voulut visiter la colonie de l'île Pitcairn. Il y trouva le vieil Adams jouissant encore d'une santé robuste pour son âge. Soixante-six hommes, femmes et enfans, formaient la population de son royaume; rien n'avait changé dans l'île : c'était toujours la même paix, le même respect des lois établies, la même existence calme et religieuse. Le rapport de Beechey s'accorde exactement avec le récit du capitaine Pipon. Après un repas frugal, les

lits des matelots anglais furent préparés ; c'étaient des matelas de feuilles de palmier, recouverts d'un tissu de feuilles de mûrier, et très-propres. A peine le capitaine et ceux qui l'accompagnaient furent-ils couchés, les hymnes du soir, hymnes protestans, que le vieil Adams avait appris à son peuple, retentirent dans la salle. Le lendemain de grand matin ils furent éveillés par les mêmes cantiques : quelques-unes des femmes avaient emporté le linge de leurs hôtes et s'occupaient à le blanchir ; d'autres préparaient le déjeûner. Des fruits mûrs, étendus sur des feuilles fraîches, étaient déposés auprès de leur chevet ; et les fleurs odorantes du *morinda citrifolia* (*nono*) couronnaient tous les chapeaux. Bientôt les femmes et les filles accoururent, apportant d'autres fruits et du linge blanc ; leur naïveté ne croyait pas qu'il y eût rien d'indécent ou de condamnable à l'action d'assister au lever des hommes, qui s'habillèrent en leur présence. Telle est la simplicité de mœurs qui règne dans cette république pastorale, à laquelle la civilisation a donné quelques-uns de ses arts, sans lui communiquer ses vices.

Après la mort de John Adams, cette petite société conserva ses mœurs primitives ; s'il faut en croire les rapports des navigateurs, tout serment est sacré dans l'île Pitcairn et toute parole y vaut un serment. Le gouvernement anglais chargea, en 1830, le capitaine Waldegrave de porter aux Pitcairniens des vêtemens, des graines et des outils. Il y avait alors soixante-dix-neuf personnes dans l'île. On ne peut s'empêcher de ressentir un vif intérêt pour cette colonie naissante, dont le berceau fut arrosé de sang humain, dont le massacre et la révolte ont jeté les premiers fondemens, et dont le développement, favorisé par le hasard, a transporté au sein de la mer Pacifique le langage et les arts de l'Angleterre. Peut-être un jour les groupes

nombreux des îles des Amis verront-ils leurs roches verdoyantes et leurs collines fécondes cultivées par une population nouvelle européenne de langage, de religion et de mœurs. Et ce qui doit étonner surtout dans ces étranges combinaisons de la Providence, un meurtrier aura jeté les bases de ce nouvel empire; un matelot révolté contre son capitaine sera le père, le bienfaiteur et le législateur vénéré d'une société laborieuse, active, paisible dont la destinée future peut s'environner de puissance et de grandeur.

(*United Service Journal.*)

Ici s'arrêtent les documens recueillis par les journaux anglais et mis en ordre par le rédacteur de cet article. Depuis l'époque de leur publication une catastrophe nouvelle a été sur le point de détruire la colonie naissante. Nous empruntons les détails suivans au *Canton Register* (1).

John Adams voyant la population de son île s'accroître, craignit que l'eau ne vînt à manquer aux habitans. Il adressa une pétition au gouvernement anglais, et sollicita la translation de sa colonie de l'île Pitcairn dans l'île d'Otaïti. Les missionnaires avaient souvent fait en sa présence l'éloge des mœurs otaïtiennes, et du bonheur dont jouissait le peuple régénéré par les prédicateurs de l'*Évangile*. La faveur imprudemment sollicitée par le vieillard lui fut accordée; le sloop de guerre *la Comète* et le vaisseau de transport *Lucy Anne* partirent de la Nouvelle-Galles, et débarquèrent à Pitcairn, dont ils devaient prendre la colonie sur leur bord.

Les *Pitcairniens* avaient changé d'avis. Ils hésitèrent

(1) Journal curieux qui paraît à Canton.

long-tems à quitter leur patrie, et ne cédèrent qu'aux instantes sollicitations d'Adams et d'un missionnaire qui se trouvait sur le vaisseau. Débarqués à Otaïti, on leur assigna une portion de terre à défricher, et on leur donna des provisions pour six mois. Mais les mauvaises mœurs, le mensonge, le vol, l'ivrognerie qui règnent maintenant à Otaïti, en dépit des efforts des missionnaires, les révoltèrent tellement qu'ils élevèrent une espèce de mur pour protéger leur domaine et s'isolèrent complétement des Otaïtiens. Deux d'entre eux moururent de chagrin, douze autres s'embarquèrent sur un schooner et regagnèrent leur île, sur ces douze, deux avaient péri dans la traversée. Les quarante-huit Pitcairniens qui étaient restés à Otaïti furent ramenés à Pitcairn par un brick américain. Ainsi la colonie se trouve aujourd'hui réduite à cinquante-huit personnes.

(*Canton Register.*)



ÉTAT ACTUEL DE LA NOUVELLE-BRETAGNE

OU AMÉRIQUE ANGLAISE DU NORD (1).

Lorsque la paix de 1815 avec les États-Unis eut assuré à la Grande-Bretagne la possession de l'immense étendue de terres comprises entre le 55° et le 142° longitude occidentale et le 42° et le 78° latitude boréale, désignée communément sous le nom de *Nouvelle-Bretagne*, le gouvernement anglais fit les plus grands efforts pour favoriser la colonisation de ce pays; et grâces aux habiles administrateurs qu'il envoya sur les lieux, le succès de l'entreprise a dépassé les espérances que l'on en avait alors

(1) Quoique sous deux dénominations différentes, les géographes français et anglais comprennent la même réunion de pays. Les premiers emploient le titre collectif de *Nouvelle-Bretagne*, et les seconds, celui de *British North American* (Amérique du Nord), pour désigner le Bas et le Haut-Canada, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse, l'île de Cap-Breton, celles du Prince-Édouard et de Terre-Neuve, ainsi que les vastes espaces parcourus par les chasseurs aux gages de la nouvelle Compagnie de la Baie-d'Hudson. C'est à cause de cette dissemblance de désignation que nous avons cru devoir placer les deux titres en tête de cet article.

Les autres possessions anglaises dans l'Amérique sont comprises sous les deux dénominations suivantes : *British West-Indian Colonies* (Colonies Anglaises des Indes-Occidentales) et *Leeward-Islands* (Iles sous le vent). La première embrasse les Antilles, les Lucaies, les Bermudes, la Guyane et l'établissement de Yucatan; la seconde, les îles Antigoa, Montserrat, Levis, Saint-Christophe, les Barbades, Tortola et quelques autres moins importantes.

conçues. En favorisant ainsi le développement de cette colonie, le gouvernement britannique avait deux buts principaux : le premier de se débarrasser de la population surabondante qui se trouvait dans les trois royaumes ; le second , d'établir dans ces possessions éloignées un contrepoids assez puissant pour résister à la force toujours croissante de la confédération anglo-américaine. C'est sans éclat, mais avec persévérance que le gouvernement a poursuivi son œuvre ; aussi n'est-il pas étonnant qu'en Angleterre les personnes peu initiées au secret d'affaires publiques , et que dans l'Europe continentale surtout, on persiste à ne voir dans cette partie de l'Amérique du nord , qu'un rendez-vous de chasseurs à demi sauvages, qu'une station pour les pêcheurs de Terre-Neuve et du Labrador , qu'un séjour affreux destiné aux déportés ou à quelques malheureux émigrans , réduits à lutter contre l'intempérie des saisons, et à disputer aux bêtes féroces leur nourriture de chaque jour. Les ressources et l'importance de ce pays sont encore si peu connues de la généralité des négocians et des spéculateurs, que, depuis 1825 , la compagnie des paquebots à vapeur entre Halifax dans la Nouvelle-Écosse et Port-Valentia en Irlande , n'a pas pu se constituer faute de souscriptions, malgré les avantages que présentait cette entreprise à ceux qui avaient étudié les localités.

Avant de faire connaître l'étendue des ressources agricoles, industrielles et commerciales de la *Nouvelle-Bretagne,* le système qui a présidé au développement de son industrie et de sa population ; avant d'initier nos lecteurs aux immenses travaux qui ont fait de ce pays l'une des contrées les plus florissantes du Nouveau-Monde, nous dirons seulement que la Nouvelle-Écosse, le Bas-Canada, le Nouveau-Brunswick , les îles de Terre-Neuve, du Cap-

Breton et du Prince-Édouard possèdent une marine marchande qui dépasse le tiers de toute la marine marchande de la France; qu'elles fournissent annuellement au commerce du Royaume-Uni un grand nombre de vaisseaux construits dans leurs ports; que les chantiers de la marine militaire et marchande de la Grande-Bretagne et de l'Irlande tirent de ces mêmes colonies d'énormes quantités de bois de construction d'excellente qualité; qu'enfin les riches mines de houille exploitées dans l'île du Cap-Breton et à Pictou, dans la Nouvelle-Écosse, ajoutent à l'importance que leur donnent les pêcheries, des ports superbes et une position admirable pour le commerce et pour la domination des mers de cette partie du Nouveau-Monde.

Les possessions anglaises dans l'Amérique du Nord ne forment point une masse de pays continus, mais seulement un ensemble de plusieurs contrées que d'immenses intervalles séparent les unes des autres. Aussi ne donnerons-nous ici que les délimitations de la Nouvelle-Bretagne et de quelques-unes de ses dépendances. Elle est bornée : Au nord, par l'Océan-Arctique; à l'est, par la mer de Baffin et le détroit de Davis qui la séparent de l'Amérique-Danoise; au sud, par l'Atlantique et la confédération Anglo-Américaine; et à l'ouest, par le Grand-Océan et l'Amérique-Russe. Dans cette partie du continent américain se trouve un grand nombre de fleuves qui, suivant les diverses inclinaisons du sol, vont se jeter dans cinq mers différentes, et ouvrent ainsi aux produits de l'intérieur de nombreux débouchés. Voici les principaux fleuves, qui concourent à établir un système de navigation intérieure très-étendu, et qui, pour ce motif, méritent d'être signalés :

Le Mackenzie, qui prend sa source sur le versant oriental des montagnes Missouri-Colombiennes; et le

Coppermine, ou la Rivière de la Mine de Cuivre, qui traverse un grand nombre de lacs, et franchit une infinité de rapides et de cascades; se jettent dans l'Océan-Arctique.

Le Churchill ou Missinipi, dont on ne connaît pas encore bien la source; le Nelson, formé par la réunion de deux branches : la Saskatchawan-Septentrionale et la Saskatchawan-Méridionale, qui descendent des montagnes Missouri-Colombiennes; et le Severn; se jettent dans la mer de Hudson.

Le Miramichi, dont le cours est très-borné, mais dont le bassin est remarquable par les belles forêts qui entretiennent les nombreux chantiers établis sur ses bords; et le Saint-Laurent, qui est le plus grand fleuve de l'Amérique-Anglaise; se jettent dans le golfe de Saint-Laurent, qui est un enfoncement de l'Océan-Atlantique. C'est à Tadousac que la Saguenay mêle ses eaux à celles du Saint-Laurent. La reconnaissance que le gouvernement du Canada a fait faire dernièrement de cette rivière, a enrichi la géographie physique d'un fait encore unique sur le globe. La profondeur du lit de la Saguenay, pendant environ 60 milles, varie depuis 600 jusqu'à 900 pieds anglais; à son confluent avec le Saint-Laurent, il a 600 pieds de profondeur de plus que ce dernier. Or, comme en cet endroit la profondeur du lit du Saint-Laurent est de 240 pieds, celui de la Saguenay a donc 840 pieds de profondeur!

Un seul des fleuves qui arrosent le territoire de l'Amérique anglaise, se jette dans le golfe du Mexique; mais c'est le Mississipi, l'un des plus imposans de toute l'Amérique.

Le Poumaroun, qui arrose la Guyane-Anglaise; l'Essequebo; le Demerari, dont on ne connaît pas encore exactement ni les sources ni la partie supérieure de son bassin, et qui traverse du sud au nord la florissante colonie de

Demerari; le Berbice, dont le cours est presque parallèle à celui du Demerari; le Corentyn ou Corentine, qui court du sud au nord en séparant la Guyane-Anglaise de la Guyane-Hollandaise; et le Saint-Jean ou Saint-John, qui vient de la frontière du Maine dans les États-Unis, et qui traverse le vaste espace réclamé d'un côté par l'Angleterre et de l'autre par les États-Unis; se jètent dans l'Océan-Atlantique.

Le *Grand-Océan* reçoit encore plusieurs autres fleuves qui sillonnent le territoire de l'Amérique-Anglaise, mais ils sont tous trop peu connus et trop peu importans pour que nous les indiquions ici.

Il ne suffit pas cependant, pour avoir une idée du système de navigation intérieure de ce pays, de connaître ses fleuves navigables, il faut connaître aussi les grands travaux hydrauliques qui ont été entrepris, soit pour établir des communications nouvelles, soit pour rendre plus faciles et plus directes celles que la nature avait créées. Nous citerons les principaux canaux achevés ou dont les travaux se poursuivent encore.

Le canal Welland fut ouvert dans le Haut-Canada pour éviter la chute du Niagara et établir une communication entre le lac Ontario et le lac Erié. Il commence à Port-Maitland, traverse la vallée du Chippewa et aboutit au Port-Dalhousie sur le lac Ontario. Sa longueur n'est que de 36 milles (12 lieues), mais la nature difficile du terrain, sa forte inclinaison qui a nécessité la construction de 34 écluses, doivent le faire ranger parmi les ouvrages hydrauliques dont l'exécution a le plus coûté. Son point culminant a 334 pieds. Sa profondeur est de huit pieds et demi sur 59 pieds de large.

L'entreprise du canal Rideau, qui n'est pas encore terminé, fut inspirée par les grandes difficultés qu'éprou-

vèrent les Anglais à remonter le Saint-Laurent, pendant la dernière guerre du Canada, pour se procurer des approvisionnemens. Ce canal doit joindre le lac Ontario à l'Ottawa, affluent du Saint-Laurent. Il commence à Kingston sur le lac Ontario, et aboutit à Bytown, non loin du confluent de l'Ottawa avec le Saint-Laurent. Sa longueur totale de Kingston à Bytown, en y comprenant la navigation naturelle des fleuves et des lacs, est de 160 milles (53 lieues). Son point culminant au-dessus de l'Ottava est à 290 pieds; cette pente a exigé la construction de 19 écluses du côté de Kingston, et de 34 du côté de Bytown. Sa construction est évaluée à 500,000 l. st. (12,500,000 fr.). Ce canal, en ouvrant ainsi une communication facile au travers des contrées hors de la portée de l'ennemi, contribuera beaucoup à la sécurité du Canada en tems de guerre. Mais outre l'utilité qu'il présentera sous le rapport militaire, il ouvrira des débouchés immenses à travers un pays vaste et fertile, privé jusqu'à présent de la ressource d'un marché.

Le canal de la Chine, qui commence immédiatement au-dessus de Montréal, en coupant l'île de ce nom, a été entrepris en 1821 par une compagnie et a coûté, dit-on, 130,000 liv. st. (3,250,000 fr.); sa longueur est de neuf milles (3 lieues), sa largeur de 20 pieds et sa profondeur de cinq pieds.

Le canal de Granville, entrepris dernièrement par le gouvernement dans les environs de cette bourgade, afin d'éviter les rapides qui embarrassent la partie inférieure du cours de l'Ottawa, s'étend depuis Vandrieul jusqu'au Long-Saut. On estime que les frais de construction s'élèveront à 180,000 liv. st. (4,500,000 fr.).

Le canal d'Halifax, qui sera bientôt achevé, est destiné à établir une ligne de jonction entre la ville de ce nom et

le Shubenacady, et par conséquent réunir l'Atlantique à la baie Fundy. Sa longueur totale sera de 54 milles (18 lieues); sa largeur à la superficie est de 60 pieds et de 36 au fond; il sera navigable pour des vaisseaux qui tirent huit pieds.

Pour peu que ces travaux continuent, et cela ne peut pas être douteux avec le caractère persévérant des Anglais, la navigation artificielle de cette partie de la Nouvelle-Bretagne, ne sera guère moins remarquable que sa navigation naturelle.

Mais ces canaux déjà si importans par eux-mêmes, le paraissent encore bien davantage, quand on les considère comme autant de sections qui, en se rattachant l'une à l'autre, forment une grande ligne de jonction entre le fleuve Saint-Laurent et le Lac-Supérieur. Cette ligne de navigation, après avoir atteint dans la partie est, cet immense bassin de partage, doit le traverser dans toute sa longueur, et sera ensuite prolongée jusque vers l'Océan-Pacifique par la jonction et la canalisation des cours d'eau qu'on rencontre. C'est ainsi que, grâces à ces importantes entreprises, la circulation s'établit dans un pays fertile, et qui n'avait besoin, pour prospérer, que de nombreux débouchés; c'est ainsi que dans cette ancienne Acadie des Français, où jadis leurs colonisations irréfléchies eurent une si déplorable issue, on voit aujourd'hui grandir un peuple nouveau, s'élever des cités florissantes qui rivalisent par leur luxe, leur richesse, leur industrie avec celles de l'ancien monde.

Dans le Bas-Canada, sur la rive gauche du Saint-Laurent, s'élève la gracieuse ville de Québec. Un superbe bassin, où plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté; une belle et large rivière; des rivages partout bordés de rochers très-escarpés, parsemés ici de forêts, là surmontés

de maisons; les deux promontoires de la Pointe-Levi et du Cap-Diamant; la jolie île d'Orléans et la majestueuse cascade de la rivière Montmorency; concourent à donner à la capitale du Bas-Canada un aspect à-la-fois gracieux et magnifique.

Québec est divisée en deux villes entièrement distinctes : la ville-haute, bâtie sur la pente du Cap-Diamant, dont le sommet est élevé de 350 pieds anglais au-dessus du fleuve, est la plus belle; la ville-basse, située sur un terrain artificiel enlevé aux flots, n'offre aucun bâtiment remarquable.

Cette ville, qui sera un jour l'une des places fortes les plus importantes de l'Amérique-Anglaise, est le siége d'une cour de justice, d'un évéché anglican et d'un évêché catholique, qu'on peut regarder comme le primat de tous les catholiques de cette partie de l'Amérique; elle est aussi la résidence du gouverneur-général, qui a le titre de capitaine général de toute l'Amérique-Anglaise. On ne connaît pas exactement la population de Québec; mais M'Grégor la porte au-dessus de 30,000 ames, en y comprenant celle de ses faubourgs.

Dans ses environs immédiats, on trouve Beaufort, petite bourgade, remarquable par le grand moulin à scies construit dernièrement par M. Patterson; cet établissement possède 80 scies perpendiculaires et 5 autres circulaires, qui, mises en mouvement par les eaux, divisent avec une étonnante rapidité les baliveaux qu'un mécanisme ingénieux y adapte. Non loin de là se trouve la jolie bourgade d'Orléans, sur l'île de ce nom; c'est dans les chantiers d'Orléans, qu'en 1824, on a construit le *Columbus*, et, en 1825, le *Baron Renfrew*, vaisseaux énormes de plus de 300 pieds anglais de long; ces deux colosses sont arrivés tous les deux en Europe; mais le premier périt en

retournant en Amérique, et le second fit naufrage près de Gravelines.

A cent quatre-vingts milles au-dessus de Québec, on voit Montréal située dans une île du fleuve, au confluent de l'Otawa. C'est une assez jolie ville, qu'on peut regarder comme la première place commerçante, non-seulement du Canada, mais de tout le continent américain dépendant des Anglais. De tous les édifices publics qui ornent cette ville, le plus beau, le plus majestueux, est la nouvelle église catholique, commencée en 1825 et ouverte au culte en 1829, elle a 255 pieds de long, sur 234 de large, et les murs ont 112 pieds de hauteur; ses grandes dimensions doivent la faire ranger parmi les plus grandes églises du Nouveau-Monde; on calcule qu'elle peut contenir 10 à 12,000 personnes.

C'est à son commerce florissant et aux colons qui sont venus s'y établir, que Montréal doit l'accroissement extraordinaire qu'a pris sa population. En 1815, on l'estimait à 15,000 ames; en 1825 elle s'élevait déjà à près de 24,000; et maintenant (en 1830) on la porte à près de 40,000, en y comprenant celle de ses environs immédiats. Cette ville était le siége de la fameuse Compagnie du nord-ouest, dont l'esprit entreprenant avait fait tomber en grande partie le commerce de la Compagnie de la baie d'Hudson. Tandis que cette dernière, autrefois si puissante, n'employait qu'environ 250 personnes à son service, celle de Montréal en entretenait près de 3,000. Par un arrangement conclu en 1827, les deux compagnies ont été réunies sous le nom de *Hudson's Bay Fur Company* (1).

(1) Note de l'Éd. Si les deux compagnies anglaises ont mis fin, par leur réunion, au préjudice qu'elles se portaient réciproquement par leur rivalité, il n'est pas à présumer qu'elles pourront aussi facilement détruire la concurrence de la compagnie américaine. Celle-ci fait de nombreux efforts pour enlever aux Anglais tous les marchés

Cette réunion a mis fin à la guerre ouverte que leurs agens respectifs se faisaient dans les différens postes de leur dépendance. Quoique, par cette réunion, Montréal ait beaucoup perdu, elle peut toujours être regardée comme la première place de l'Amérique pour le commerce d'exportation des pelleteries; mais Fort-William, situé sur la côte septentrionale du Lac-Supérieur, est toujours l'entrepôt principal de ce commerce dans l'intérieur de l'Amérique-Septentrionale.

de fourrures. Pour la seconde fois elle a expédié sur le Missouri un bâtiment à vapeur, qui vient d'effectuer son retour. Après un voyage sur ce fleuve de près de 700 lieues, il a pénétré cette fois à 250 lieues plus haut que l'année dernière, et a reconnu la possibilité de parcourir ce grand cours d'eau dans toute son étendue. Il a rapporté de cette longue excursion, une riche cargaison de fourrures : des milliers de sauvages ont visité le *navire à feu*, et l'admiration qu'il leur a causée a tourné à l'avantage de l'expédition, car toutes les peuplades qui accouraient pour le voir apportaient des fourrures des espèces les plus belles et les plus rares.

D'après un rapport adressé par M. John Jacob Astor, au secrétaire de la guerre des États-Unis, la Compagnie américaine possède un capital de plus de un million de dollars (5,370,000 fr.), et la moyenne de ses achats annuels s'élève à 500.000 dol. (2,685,000 fr.). Voici le nombre et les diverses qualités de fourrures qu'elle a achetées de 1827 à 1831.

Désignation des espèces de peaux ou fourrures.	Nombre des peaux ou fourrures.	Désignation des espèces de peaux ou fourrures.	Nombre des peaux ou fourrures.
Castor	17,509	*Fisher*	3,566
Rat musqué	327,191	Marte	17,198
Raton (*ursus lotor*)	112,669	Belette	16,266
Lapin	4,966	Loups cervier	1,216
Buffle	26,333	Chat du Canada	3,132
Daim	120,223	Chien sauvage	805
Elan	149	Ours blanc	8
Renard rouge	1,745	Pantère	13
Renard gris	2,169	Blaireau	161
Id. prairie	227	*Polecat*	26
Ours	3,965	Petit-gris	11
Ourson	1,715	Philandre	25
Loutre	9,213	Cygnes	53

Fort-William est devenu le rendez-vous annuel de tous les employés de la Compagnie, qui viennent y déposer le produit de leur chasse ou de leurs achats, et y prendre les articles nécessaires pour la campagne suivante. Depuis les derniers jours du mois de mai jusqu'à la fin du mois d'août, ce bourg a l'aspect d'une foire permanente; c'est un lieu d'amusemens et de plaisir, le carnaval des chasseurs et des employés de la Compagnie. A cette époque, Fort-William offre la réunion d'hommes la plus hétérogène peut-être qu'on trouve sur le globe. On y voit à-la-fois des Anglais, des Irlandais, des Écossais, des Français, des Allemands, des Italiens, des Danois, des Suédois, des Hollandais, des Canadiens, des Anglo-Américains, des Africains de la Côte-d'Or, des Océaniens des îles Sandwich, des Bengalais, et plusieurs *Bois-Brûlés,* métis provenant du commerce des femmes indigènes avec les marchands du Canada et les hommes aux gages de la Compagnie. Tous les bâtimens sont environnés de fortifications en bois, flanquées de bastions qui les protègent contre les attaques des tribus indigènes. Tout près, et hors de l'enceinte, il y a un chantier sur lequel la Compagnie fait construire et réparer les navires qui naviguent pour son compte sur le lac.

Dans la Nouvelle-Écosse, au fond d'une des plus belles baies qui existent sur l'Atlantique, s'élève Halifax, chef-lieu de cette contrée. C'est une jolie ville, régulièrement bâtie; ses rues sont larges, bien alignées et pavées à la *Mac-Adam*, mais presque tous les édifices sont en bois. Le *Province Building* (l'hôtel de la Province) est un grand et beau bâtiment en pierres de taille, d'une belle architecture, avec des colonnes d'ordre ionique; on le regarde justement comme l'édifice le plus remarquable de l'Amérique anglaise. Les tribunaux, les bureaux de l'ad-

ministration, la bibliothèque publique y sont établis; le conseil et l'assemblée législative de la province y ont des salles où ils tiennent leurs séances. Le port d'Halifax, ouvert en toute saison, est un des plus beaux de l'Amérique; aussi les Anglais y ont-ils un vaste chantier, où leurs vaisseaux peuvent trouver tous les approvisionnemens nécessaires et réparer promptement leurs avaries; ils le considèrent comme le plus vaste établissement de ce genre qu'ils possèdent hors du Royaume-Uni. D'importantes fortifications défendent l'entrée de ce beau bassin.

La situation si avantageuse du port d'Halifax a rendu cette ville un des points principaux pour les communications entre l'Europe et l'Amérique. Des paquebots du gouvernement et de la Compagnie d'Halifax partent régulièrement une fois par mois; ceux du gouvernement vont de Halifax à Falmouth; ceux de la Compagnie, à Liverpool. Cette dernière traversée, qui est d'environ 2,500 milles, se fait en peu de jours et ne coûte, sur les beaux navires de la Compagnie, que 25 livres sterling y compris une excellente nourriture; d'autres paquebots partent régulièrement de Halifax pour Boston; et, chaque semaine, des navires mettent à la voile pour New-York et les Antilles.

Nous pourrions citer encore plusieurs autres villes, situées dans les gouvernemens du Nouveau-Brunswick, de l'Ile de prince Édouard et de Terre-Neuve, telles que Fredericktown, Newcastle, Saint-John, Charlotte-Town, Placentia, etc. Mais comme la plupart de ces villes se recommandent plutôt par le rapide développement qu'elles prennent depuis quelques années, et surtout par leur importance à venir, que par leur état actuel, nous n'en donnerons pas ici une description détaillée. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de mentionner Kingston, près

de l'emplacement de l'ancien fort Frontenac, située à l'embouchure du Cataraqui et à l'issue du Saint-Laurent du lac Ontario. C'est la ville la plus forte, la plus commerçante et la plus florissante du Haut-Canada; elle possède un arsenal, un chantier militaire, un beau port, où stationne la flotte anglaise de l'intérieur; en 1826, on y publiait deux gazettes. On porte déjà sa population à environ 5,000 ames. *Le Saint-Laurent* de 112 canons, la frégate *Psyché*, et autres bâtimens de guerre pourrissent désarmés dans le port, parce que, par un article du dernier traité, ni les Anglais, ni les Anglo-Américains ne doivent entretenir des forces navales sur les lacs. Mais les Anglais conservent avec le plus grand soin sur les chantiers couverts de l'arsenal deux vaisseaux de 74, une frégate et autres bâtimens inférieurs. Cet établissement naval, qui est le plus beau et le plus considérable qui existe au milieu des continens, n'a de rival que celui que les Anglo-Américains ont établi à *Saket's Harbor*, à 24 milles de distance de Kingston, de l'autre côté du lac Ontario; mais là aussi pour la même raison *l'Ohio* de 102 canons et plusieurs autres beaux bâtimens pourrissent dans le port.

La petite colonie de Kildonan, fondée en 1814 par lord Selkirk, sur les bords de la Rivière-Rouge, au milieu des terres qu'il acheta en 1811 à la Compagnie de la baie d'Hudson, mérite aussi de fixer l'attention à cause des dissentions sanglantes dont elle a été le théâtre. Dès la première année de sa fondation, cette colonie comptait déjà deux cents habitans, la plupart Écossais. Quatre-vingt-dix autres montagnards de l'Écosse allaient s'y réunir, attirés par la fertilité de ce district, lorsqu'en 1815, par suite des menées de la Compagnie du Nord-Ouest, le plus grand nombre des colons désertèrent, et les autres, attaqués à plusieurs reprises à main armée par les Cana-

diens libres et les Bois-Brûlés, furent obligés d'abandonner leurs maisons et leurs campagnes, qui furent incendiées et détruites immédiatement après leur départ. Cette injuste attaque fut le sujet d'un long procès entre lord Selkirk et les agens de la Compagnie du Nord-Ouest, les journaux d'Europe et d'Amérique se sont long tems entretenus. M. Ross Cox, qui a visité récemment cette colonie, assure qu'elle est actuellement florissante; en 1829 elle comptait déjà 1,052 habitans et 178 maisons; 672 acres 1/2 étaient en culture, et 144,105 en prairies. Un missionnaire établi depuis quelque tems était parvenu à convertir plusieurs indigènes des tribus voisines.

Comme c'est surtout aux sages mesures adoptées par les administrateurs anglais, à la modération des taxes, qu'ils ont établies, aux encouragemens qui ont été offerts aux émigrans, aux facilités qu'on leur a procurées pour leur premier établissement, que ces colonies doivent leur prospérité actuelle, nous donnerons un aperçu rapide du système qui préside à leur administration. Le commandement suprême de la *Nouvelle-Bretagne* est confié à un gouverneur-général, assisté d'un conseil composé de douze membres. Il réside à Québec, et délègue son pouvoir aux gouverneurs des différentes provinces. C'est entre ses mains qu'est déposé le pouvoir exécutif : Tous les chefs des administrations civiles et les commandans des troupes sont placés sous ses ordres immédiats. C'est lui qui fait assembler la milice, qui dans le Bas-Canada seulement compte déjà 81,649 hommes armés; il préside à toutes les transactions qui se font, soit avec les Indiens, soit avec les émigrans; et ordonne toutes les mesures réglementaires propres à assurer l'ordre public et à maintenir la sécurité dans la navigation et le commerce. Il propose des lois nouvelles et approuve ou rejette celles que la

législature a proposées. Il est investi du *veto* suspensif; mais il a besoin du concours des chambres pour faire exécuter les améliorations intérieures qu'il croit nécessaires, et ce n'est qu'après avoir obtenu leur sanction qu'il peut établir de nouveaux impôts ou augmenter ceux qui existent déjà.

Dans la Nouvelle-Écosse, les dépenses provinciales sont couvertes par quelques légers droits sur les vins, les spiritueux et les objets de luxe, et par le produit des taxes sur les mutations des propriétés immobilières. Ces diverses branches du revenu public se sont élevées en 1829 à 60,000 liv. sterl. (1,500,000 fr.) Voici comment la législature de cette province en avait réglé l'emploi :

	Liv. st.	Fr.
Administration du gouvernement.....	2,800	70,000
Dépense de la législature.............	3,000	75,000
Juges et cours de justice.............	5,000	125,000
Construction et entretien des routes...	30,000	750,000
Milice.............................	2,000	50,000
Sécurité du commerce et de la navigation.	3,000	75,000
Écoles publiques...................	3,500	87,500
Édifices publics....................	10,000	250,000
Frais de perception des taxes.........	1,500	37,500
Dépenses imprévues................	8,200	2,500
TOTAL................	59,000	1,522,500

Le revenu du Bas-Canada, qui montait à peine, en 1807, à 31,000 liv. sterl. (775,000 fr.), s'est élevé, en 1829, à près de 144,000 liv. sterl. (3,600,000 fr.). Il provient en partie, comme dans la Nouvelle-Écosse, des taxes levées sur les objets de luxe et sur les ventes des propriétés immobilières; mais les sommes les plus importantes proviennent des redevances que paient les jésuites français pour les immenses propriétés qu'ils possèdent, et des droits perçus

dans les ports de Saguenay et Port-Neuf, et dans les principales stations de la Compagnie de la baie d'Hudson. Le revenu public du Bas-Canada est affecté au traitement de l'administration centrale ; à la construction des routes, des canaux et des édifices publics, et aux encouragemens accordés à l'instruction, à l'agriculture, au commerce et surtout aux nouveaux émigrans. Ces derniers sont en outre l'objet de la sollicitude du gouvernement anglais qui, pour leur assurer les moyens d'exister pendant les premiers tems de leur arrivée et jusqu'à ce que la culture produise suffisamment, a accordé une forte prime pour l'importation du blé dans le Canada.

La Compagnie du Canada, pour seconder le bon effet de ces mesures et en profiter elle-même, s'empresse d'offrir de l'ouvrage aux émigrans, le jour même de leur arrivée. Les gages payés par la Compagnie sont de 2 à 3 liv. sterl. (50 à 75 fr.) par mois, avec le logement et la nourriture. Mais, si l'émigrant possède de l'argent, la Compagnie lui cède quelques acres de terre à 10 ou 14 schelings (12 fr. 50 c. ou 13 fr. 50 c.), payables de la manière suivante : 2 schelings le jour de la vente, et le reste en deux ou trois paiemens, à six, dix-huit et vingt-quatre mois. C'est, sans contredit, à cet ensemble de mesures que l'on doit attribuer les rapides progrès qu'ont faits les colonies anglaises de l'Amérique du Nord et le nombre prodigieux d'émigrans qui s'y rendent chaque année. Dans les six premiers mois de 1831 le nombre total des émigrans du Royaume-Uni s'est élévé à 65,888 : dont 15,724 se sont dirigés sur les État-Unis, 428 sur les terres australes, et 49,383 sur le Canada!

Pour empêcher que les émigrans n'achètent, par cupidité, plus de terres que leurs moyens ne leur permettent d'en cultiver, la Compagnie exige le dépôt à la banque de

Québec ou de Montréal, de la somme d'argent présumée nécessaire pour l'exploitation de l'étendue de terre qu'on veut acheter. Ainsi, quoique l'achat de 500 acres ne coûte que 125 liv. sterl., la vente n'en est consentie qu'à celui qui possède un capital de 1,000 liv. sterl., et qui le dépose à l'une des deux banques. Par ce moyen on est sûr que chaque émigrant, devenu propriétaire, sera en mesure de mettre les terres qu'on lui aura concédées dans un bon état de rapport, et qu'il pourra bientôt en retirer de grands bénéfices.

Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs le budget d'une famille composée de huit personnes qui se rend au Canada avec un capital de 1,500 liv. sterl. (37,500 fr.); on verra que les bénéfices qu'elle peut réaliser, même la première année, sont très-considérables, et que cette considération, jointe à la protection qu'accorde le gouvernement aux propriétaires, suffit pour expliquer la grande quantité d'émigrans et de capitaux qui y arrivent.

	Liv. st.	Fr.
Passage et nourriture des huit personnes de Portsmouth à Québec	100	2,500
Voyage de Québec à Montréal	15	375
Séjour à Montréal	3	75
Voyage et déplacement nécessaires pour choisir les terrains qu'on veut acheter, y compris les frais de guide et d'expertise (opérations qui réclament toujours plusieurs mois)	68	1,700
TOTAL de la dépense jusqu'au moment de l'entrée en possession	186	4,650
Droits, frais de l'acte d'achat et première moitié du coût des 500 acres	225	5,625
A reporter	411	10,275

	Liv. st.	Fr.
Report........................	411	10,275
Achat de provisions pour une année............	100	2,500
Id. d'un cheval..........................	15	375
Id. de deux paires de bœufs.................	20	500
Id. quatre vaches et six truies................	16	400
Id. cinquante moutons......................	30	750
Id. des ustensiles nécessaires à la culture.......	15	375
Id. des ustensiles d'intérieur, en supposant toutefois que les lits ont été portés d'Europe......	20	500
Construction d'un corps d'habitation, 30 pieds de long sur 20 de large, avec 4 appartemens et deux cheminées en briques......................	40	1,000
Construction d'une grange, des écuries et des greniers..................................	50	1,250
Total des dépenses jusqu'à l'installation définitive de la famille dans la propriété.............	717	16,925

En sorte qu'il reste encore à la famille 783 livres sterling (19,595 fr.) pour entreprendre les défrichemens de la nouvelle propriété. Sans doute dès la première année les 500 acres ne seront pas mis en rapport. La difficulté de trouver un assez grand nombre d'ouvriers, et les tâtonnemens, les essais auxquels se livrent tous les émigrans, en sont la principale cause. Il est bien rare que dès la première année, plus de 100 acres aient été mis en culture, même en y comprenant l'espace destiné aux prairies qui exige moins de façons. Mais supposons que seulement 70 acres aient été mis en rapport; voici quel sera, après une année d'exploitation, la quantité des produits recueillis et leur prix au marché, en admettant que la culture ait été ainsi divisée :

	Dollars.	Fr.
20 acres semés en blé, produisant chacun 18 boisseaux à $\frac{3}{4}$ de dollar le boisseau..............	270	1,431
10 acres en luzerne, produisant chacun deux boisseaux de graines de luzerne, à 7 dol. le boisseau.	140	742
6 acres en maïs, produisant chacun 25 boisseaux par acre à 1/2 dollar le boisseau.............	75	397
Valeur de trente pourceaux mis à l'engrais pour être vendus la saison prochaine.............	360	1,908
Beurre et fromage.........................	60	318
Valeur de vingt agneaux et de 50 toisons........	70	371
Id. de deux veaux (les autres ayant servi à la consommation de la ferme)..............	60	318
Œufs, volaille, etc., etc....................	10	53
Total du produit des 70 acres.............	1,045	5,538
Dépenses pour le défrichement et la culture.....	563	2,984
Reste pour bénéfice net.........	482	2,554

L'année suivante, comme le colon aura vu le succès couronner son entreprise, il achètera un grand troupeau; ses défrichemens seront faits sur une échelle plus étendue; son corps de logis sera agrandi et construit plus solidement, et bientôt il deviendra un des riches propriétaires de son district. Dans moins de quatre ans l'émigrant économe parvient à tripler son capital et à s'assurer un avenir prospère. En voyant aujourd'hui l'état florissant de la *Nouvelle-Bretagne* et les rapides progrès qu'elle fait tous les jours, on ne peut s'empêcher d'être frappé d'étonnement, surtout si l'on se rappelle qu'en 1806 cette partie du Nouveau-Monde offrait l'aspect le plus misérable, et qu'à cette époque on comptait à peine quelques acres de terre cultivée. Les détails suivans donneront une idée plus juste de l'état actuel de ce pays et de sa richesse agricole et commerciale.

DIVISIONS TERRITORIALES ET ADMINISTRATIVES.	NOMBRE					
	d'Habitans.	d'Acres cultivés.	de Chevaux.	de Bêtes à cornes.	de Moutons.	de Cochons.
Les deux Canada	880,000	3,500,000	96,000	540,000	620,000	550,000
Nouveau Brunswick	110,000	265,000	12,000	64,000	56,000	45,000
Nouvelle Écosse	155,000	660,000	15,000	142,000	186,000	88,000
Ile du Prince Édouard	35,000	185,000	4,500	32,000	48,000	30,000
Labrador et Terre-Neuve	75,000	25,000	500	7,000	8,000	10,000
TOTAUX	1,255,000	4,635,000	128,000	785,000	918,000	723,000

Voici, d'après ce tableau, l'évaluation du capital agricole appartenant à la *Nouvelle-Bretagne :*

	Liv. st.	Fr.
4,635,000 acres de terre cultivés à 60 schel. par acre	13,905,000	347,615.000
128,000 chevaux à 12 liv. l'un	1,536,000	38,400,000
785,000 bêtes à cornes à 5 liv. l'un	3,925,000	95,635,000
723,000 porcs à 1 liv. l'un	723,000	18,075,000
918,000 moutons à 10 schel. l'un	459,000	11,475,000
Moulins, usines et constructions nécessaires aux diverses exploitations rurales	2,100,000	52,500,000
TOTAL du capital agricole	22,648,000	563,700,000

Comme il nous serait impossible de présenter une appréciation même approximative du capital commercial et industriel appartenant à ces colonies, nous nous bornerons à donner ici les indications les plus positives que nous avons pu recueillir sur ces deux branches importantes. Dans un rapport adressé au comité des pêcheries à Halifax, on estimait que la valeur des édifices et des instrumens nécessaires aux pêcheries du veau marin, de la baleine et de la

morue devait s'élever à la somme de 1,915,580 liv ster. (47,075,000 fr.) Il résulte des comptes remis en 1830 par la Douane au gouverneur général, que la valeur déclarée des marchandises importées de la métropole pour ces colonies est de 2,386,549 liv. ster. (59,663,725 fr.) et que celle des produits exportés est de 1,482,647 liv. sterling (37,066,175 fr.). Il s'en faut bien cependant que ces deux chiffres représentent toute l'importance du commerce de nos colonies de l'Amérique du Nord ; car elles entretiennent des relations directes avec les États-Unis, les républiques de l'Amérique du Sud et les Antilles ; leurs vaisseaux fréquentent aussi l'archipel austral, et la plupart des ports de l'Europe continentale. Mais comme l'administration n'a pas fait faire le relevé des cargaisons destinées ou provenant de ces divers pays, il nous est impossible de satisfaire la curiosité de nos lecteurs sur ce point.

Nous pourrons cependant donner un aperçu de l'importance commerciale de ces colonies en faisant connaître le mouvement de leurs ports et le tonnage de leur marine marchande. Leur commerce avec la métropole occupe 22,000 marins, et emploie 400,000 tonneaux ; celui qu'elles font avec les Antilles, en y comprenant le service des pêcheries, occupe 12,000 marins et 2,500 vaisseaux, et le cabotage occupe 32,000 marins et 4,000 navires : en sorte qu'en récapitulant toutes ces diverses branches, on peut dire que le commerce maritime des colonies de l'Amérique du Nord emploie 780,000 tonneaux et occupe 65,000 marins.

Sans doute de si grands résultats obtenus dans moins de vingt-cinq années sont bien faits pour exciter notre admiration. Mais ce n'est pas seulement comme débouché de sa population exubérante et de ses produits manufacturés que les colonies de l'Amérique du Nord ont été utiles à la

Grande-Bretagne. Il faut aussi leur tenir compte des bois de construction dont elles alimentent nos chantiers, de nos milliers d'ouvriers occupés en Europe à l'épuration des huiles, à l'apprêt des fourrures, à la préparation des peaux qu'elles nous expédient, il faut aussi songer à ces milliers d'habitans qui trouvent une nourriture peu coûteuse dans les salaisons qu'elles nous envoient. Et cependant on ne compte encore dans cet immense territoire que 1,245,000 habitans! Quelles ressources ne devra-t-on pas en attendre, lorsque sa population sera doublée. On nous dira peut-être qu'en prenant plus de développement, ces colonies, à l'exemple de leur sœur (la Nouvelle-Angleterre), finiront par se détacher de la mère-patrie. Eh que nous importe cette scission? si l'Angleterre est assez sage pour la prévoir, assez prudente pour préparer ces jeunes populations à accomplir une révolution qui n'est pas cependant encore près d'éclater. Les nombreuses compagnies anglaises qui sont établies dans les deux Canada et dans le Nouveau-Brunswick, soit pour entreprendre des défrichemens, soit pour se livrer au commerce des pelleteries, contribueront à resserrer les liens qui unissent les deux peuples; et alors même que ce pays soit séparé de la mère-patrie, les rapports existans ne seront pas brisés, et le commerce britannique continuera encore à retirer de grands profits de nos relations avec un pays que la sagesse et la prévoyance de notre gouvernement auront insensiblement élevé au rang de nation (1).

(1) L'article qu'on vient de lire est extrait de deux ouvrages récemment publiés en Angleterre; l'un par M. Talbot et l'autre par M. Pickering, qui ont résidé plusieurs années dans les deux Canada. Nous avons complété les renseignemens qu'ils contiennent par les communications que nous a faites M. Balbi sur l'Amérique anglaise.

Miscellanées.

CONFESSION D'UNE DUCHESSE.

Parmi les nombreuses singularités que l'établissement du catholicisme, ses modifications, ses rapports avec les grands de la terre, sa sévérité et sa souplesse, son impérieuse morale et sa ductile application ont fait éclore en Europe, il n'en est pas de plus étrange que la conduite des confesseurs de rois envers les maîtresses de ces derniers. Quand Bossuet, du haut de sa chaire foudroyait les faiblesses humaines, et qu'il descendait de ce trône évangélique pour saluer la gloire adultère dont Mme de Montespan s'environnait, quel ridicule s'attachait à ce contraste! Incapable de dire la vérité comme de la taire; ne voulant ni servir les passions du roi ni les desservir; dans quelle position fausse se trouvait cet homme si admiré!

Le dialogue suivant est l'expression de cette situation déplorable. Si l'on peut en contester la vérité historique, on ne peut lui refuser la vraisemblance : il est difficile ou impossible que Bossuet, le plus grand théologien de son tems, confesseur de Mlle de Fontanges, la plus niaise des maitresses de Louis XIV, n'ait pas eu avec cette femme aussi célèbre par sa beauté que par sa bêtise, quelque conversation semblable à celle que nous allons rapporter.

Tous les mots ridicules et singuliers que Mlle de Fon-

tanges prononce, sont cités par Saint-Simon, Dangeau, Mme de Sévigné et Mme de Maintenon.

BOSSUET.

Vous êtes duchesse, madame ; Sa Majesté désire qu'en vous complimentant sur la nouvelle dignité qu'elle vous confère, je traite avec vous les matières qui concernent votre salut.

LA DUCHESSE.

Je sais ce que vous voulez dire, monseigneur. Le roi est si bon ! il est si poli pour tout le monde ! « Angélique, me disait-il hier, n'oubliez pas de faire nos complimens à l'évêque de Meaux. Je l'ai nommé aumônier de la dauphine, afin qu'il pût vous confesser sans trop d'inconvenance. Vous voilà duchesse ; écoutez ses avis, ma chère enfant : c'est un roturier, mais c'est un excellent confesseur. »

BOSSUET.

J'ose à peine, madame, vous demander quelle fut votre réponse, quand le roi daigna me traiter avec tant de condescendance et de bonté.

LA DUCHESSE.

Si fait, si fait. Osez, monseigneur. « Comment voulez-vous, ai-je répondu au roi, que j'aille dire toutes mes folies à un homme qui écrit comme un ange et qui est si élevé en dignité ? Je serai honteuse. »

BOSSUET.

Un sentiment d'humilité, exagéré sans doute, mais louable, vous a inspiré cette crainte ; remettez-vous, madame, et apprenez à ne trembler que devant Dieu.

LA DUCHESSE.

Trembler ! oh ! je ne vous crains plus ; vous êtes fort aimable ; vous parlez très-bien ; vous avez l'air doux ; et nos jeunes seigneurs ne s'expriment pas mieux. Si vous voulez, je vais me confesser à l'instant même.

BOSSUET, *à part.*

L'abbé de Choisy a raison : « elle est belle comme un ange, mais sotte comme un panier... » (*Haut.*) Madame, croyez-vous être suffisamment préparée à ce devoir? Êtes-vous dans une situation d'esprit favorable à ce que Dieu exige de vous?

LA DUCHESSE.

Je ne comprends pas bien.

BOSSUET.

Haïssez-vous le péché?

LA DUCHESSE.

Certainement.

BOSSUET.

Et vous avez résolu de le quitter pour toujours?

LA DUCHESSE.

Depuis que le roi m'aime, je ne pèche plus. Je ne me suis pas mise en colère une seule fois depuis ce tems-là.

BOSSUET.

J'approuve cette douceur et cette bonté de caractère. Mais pensez-vous donc, mademoiselle, que la colère soit le seul péché qui compromette le salut?

LA DUCHESSE.

Je n'ai pas volé, je n'ai pas commis d'adultère, je n'ai pas convoité la femme de mon prochain. Beaucoup de jeunes gens m'ont dit qu'ils mouraient pour moi ; ce n'est pas ma faute, je vous assure ; et je n'en ai pas tué un seul.

BOSSUET.

Écoutiez-vous donc ces frivoles discours? Y attachiez-vous quelque importance?

LA DUCHESSE.

Cela me semblait très-drôle ; et j'écoutais, oh ! j'écoutais de toutes mes oreilles.

BOSSUET.

Eh bien ! vous n'êtes pas libre de péché. Dieu vous demandera compte de l'attention prêtée à de dangereux et ridicules hommages...

LA DUCHESSE.

Mais, monseigneur, vous croyez donc qu'ils sont morts ? Ils se portent tous fort bien. Lorsque par pure charité, j'ai demandé des nouvelles de tous ces mourans, j'ai été fort étonnée d'apprendre que pas un n'avait été malade : cette nouvelle m'a mortifiée.

BOSSUET.

Vous désiriez donc leur mort ?

LA DUCHESSE.

Oh ! non ; mais je n'aime pas qu'on mente. Je ne me fie plus jamais aux gens qui ont menti une fois.

BOSSUET.

Haïssez-vous le monde? mademoiselle.

LA DUCHESSE.

Le monde? monseigneur. « Par exemple, je déteste la Picardie ; je n'aime pas la Sologne ; les Landes me font horreur. Oh ? les vilains pays ? les vilains hommes ! les laides femmes ! »

BOSSUET.

Haïr le démon et la chair, redouter Dieu, ce sont des devoirs sérieux et dont je voudrais vous faire comprendre l'importance ; ce qui me semble assez difficile.

LA DUCHESSE.

Mais vous vous trompez ; je hais le démon, je le déteste, je le renie ; et si vous voulez faire vous-même le signe de la croix, je vais vous imiter afin de le chasser. Quant à la chair, je ne sais pas trop ce que vous voulez dire. Je ne peux pas souffrir les hommes gras ; ils ne dansent, ni ne chassent ; ils ne savent rien et ne sont utiles à rien ; ne me parlez pas des hommes gras.

BOSSUET.

Marie-Angélique de Rousillé, duchesse de Fontanges, vous détestez-vous vous-même? Détestez-vous vos titres et vos dignités?

LA DUCHESSE.

Mais non, monseigneur, je ne me hais pas; personne ne me hait; pourquoi serais-je la première? D'ailleurs cela rend laide.

BOSSUET.

Vous ignorez que pour aimer Dieu il faut se haïr soi-même, et que le salut de nos ames exige un détachement complet, une haine profonde de ce corps périssable et mortel.

LA DUCHESSE.

Mais c'est bien dur: et cette haine est fort désagréable. Je ne vois pas ce que mon corps a de si mal? Et vous? Aimer Dieu est plus facile. Je l'aime toutes les fois que je pense à lui; Dieu a été si bon pour moi. Il m'a donné l'exemple; et je m'aime, je vous assure, sans difficulté. D'ailleurs, si le roi m'a choisie, c'est Dieu qui le veut. Vous disiez l'autre jour que le cœur des rois est entre les mains de Dieu. Mes titres et mes dignités me sont assez indifférens. Pourvu que le roi m'appelle son Angélique, je suis satisfaite. Depuis que je suis duchesse on me parle avec tant d'honnêteté, on est si poli pour moi, que je ne puis haïr le nouveau titre que m'a conféré Sa Majesté. Je suis contente de me voir duchesse, de recevoir mille révérences, d'être admirée, d'être entourée; ma femme de chambre, Marion, est bien plus complaisante qu'auparavant. Mais vous-même, monseigneur, si l'on vous donnait le choix, et que vous fussiez demoiselle au lieu d'être évêque, n'aimeriez-vous pas mieux être duchesse que paysanne?

BOSSUET.

Veuillez me pardonner ma franchise, mademoiselle; la légéreté de vos discours me confond.

LA DUCHESSE.

Mais je parle sérieusement, monseigneur.

BOSSUET.

Vous êtes accessible à la flatterie ; les monarques eux-mêmes en sont les victimes. On louera votre figure, vos charmes, votre grâce, votre jeunesse ; on causera ainsi votre ruine ; de détestables conseils vous séduiront ; on vous dira que vous êtes belle ; et le roi, notre maître contribuera peut-être à cette œuvre déplorable.

LA DUCHESSE.

Mais non : il me dit que j'ai de l'esprit, du talent, que je suis aimable ; jamais que je suis belle. Vous vous trompez absolument là-dessus, monseigneur. D'autres me répètent les fadeurs que vous blâmez, m'appellent ange, divinité, nymphe, sylphide, la plus jolie créature qui soit sous le ciel. Tous ces complimens ne me touchent guère. Le vieux duc me disait l'autre jour tout bas à l'oreille : « Vous valez mille Montespans ! » Quant au roi, il se contente de me prendre la main, de me sourire, de me parler de la pluie et du beau tems ; et de me dire : « Vous n'avez pas votre pareille. »

BOSSUET.

Je voudrais que Dieu me réservât la gloire de votre conversion.

LA DUCHESSE.

Mais je suis catholique, monseigneur. Vous n'avez nul besoin de me convertir. Mes père et mère étaient bons catholiques ainsi que moi : vraiment ce que vous me dites me fait de la peine. Que vous ayiez converti M. de Turenne et Mlle de Duras, c'était très-bien ; ils étaient hérétiques, et quand le roi voulut qu'ils cessassent de l'être, il leur manifesta sa volonté. Le chancelier se chargea de préparer l'un et l'autre à cette grande cérémonie ; et vous n'eûtes qu'à écrire d'avance les demandes et les réponses ; ce dont toute la cour sait que vous vous êtes merveilleusement bien acquitté. Croyez-vous cependant, monseigneur, que Mlle de Duras soit tout-à-fait convertie ? Je l'ai vue l'autre jour faire le signe de la croix avec deux doigts.

BOSSUET.

La charité vous ordonne, madame, de croire à la sincérité de la conversion de ces deux personnes.

LA DUCHESSE.

J'ai lu dernièrement une pièce de vers où il était question de vous et du maréchal de Turenne. Le poète vous nommait le conquérant de Turenne ; c'est un titre que je vous aurais volontiers disputé, monseigneur. M. de Turenne est un bien grand homme. A propos, et le quiétisme ?

BOSSUET.

C'est un fléau dangereux et récent, madame.

LA DUCHESSE.

Je sais qu'il est dangereux ; mais je ne croyais pas qu'il fût si récent. Il n'y a pas huit jours que le comte de Brienne, auquel je demandais ce que c'était que le quiétisme, m'a éclairée sur ce sujet : depuis ma première enfance, je n'avais que trop de tendance au quiétisme.

BOSSUET.

Depuis votre enfance !

LA DUCHESSE.

Oui, je dormais toujours pendant le sermon ; péché très-grave que l'on a nommé Quiétisme, comme le comte de Brienne m'en a instruite. Je suis bien étonnée que M. de Fénelon, prédicateur fort en vogue, puisse donner dans un pareil travers.

BOSSUET.

Vous vous trompez complétement, madame, et tout ceci n'est qu'un mal entendu.

LA DUCHESSE.

Quoi ! M. de Fénelon n'est-il pas un homme instruit, pieux, et un fort beau jeune homme ?

BOSSUET.

Nul ne révoque en doute sa piété et son esprit.

LA DUCHESSE.

J'ai lu quelque chose d'un roman qu'il a fait et dont la marquise de la Motte, sa parente, m'apporta un exemplaire manuscrit. Il s'agit d'un jeune chevalier errant, qui court après son père et ne peut pas le trouver. Le roi, qui n'aime pas les romans, ni M. de Fénélon, prétend que beaucoup de gens de sa cour sont dans le même cas, et ignorent leur père, sans que personne s'en doute. Les premières pages du roman m'ont amusée; les nymphes et leur grotte m'ont plu; mais l'auteur a oublié son histoire, rompu le fil de son discours et mêlé à son roman je ne sais combien de choses qui ne m'ont nullement amusée; j'ai laissé là son livre. On dit qu'il est maintenant en Saintonge et dans le pays d'Aunis, occupé à faire la chasse aux hérétiques.

BOSSUET.

Madame, si vous êtes réellement décidée à vous confesser, je suis prêt à vous entendre : mais, si vous n'avez rien à me dire, si les éloges trop peu mérités que vous accordez à mes humbles travaux doivent être le sujet de notre conversation, permettez que je me retire.

LA DUCHESSE.

Moi, monseigneur! je ne demande qu'à être dirigée. Je ne vois rien de particulier et de condamnable dans ma conduite. Le roi m'assure que son amour pour moi est très-pur, très-innocent. Les enfans dont il me fait l'honneur de me rendre mère, sont très-bien élevés, je vous assure.

BOSSUET.

Cela regarde la conscience du roi. Quant à vous, madame la duchesse, tournez votre ame vers Dieu; toutes les fois...

LA DUCHESSE.

Mais c'est bien difficile, voyez-vous... causons d'autres choses; je rougis et ne sais plus ce que je veux dire... A propos, vous faites de bien jolies oraisons funèbres; je voudrais entendre la mienne.

BOSSUET.

Plaise au ciel, madame, que le moment où Dieu doit vous rappeler à lui soit encore éloigné! Puisse l'homme qui annoncera au monde cette triste nouvelle avoir plus d'une vertu à signaler, plus d'un combat de la piété et la sagesse contre la chair et le monde, à donner en exemple! puisse-t-il dire : « Elle était faible et mortelle; fragile et environnée de séductions; elle a triomphé; et les fautes de sa jeunesse sont restées loin d'elle, terrassées et abattues sur la route qui la conduisait à la vieillesse et à la tombe. » Mais ce n'est pas moi, madame la duchesse, qui remplirai ce pénible devoir; et Dieu me l'épargnera, j'espère, tout concourt à me le persuader. Je suis avancé en âge, et vous êtes un enfant.

LA DUCHESSE.

Non, non, j'ai dix-neuf ans, monseigneur.

BOSSUET.

A vous entendre, et à vous voir, on vous croirait beaucoup plus jeune. Mais veuillez me répondre : quelque jeune que vous soyiez, cette voix intérieure qui me parle si haut ne vous dit-elle rien? Ne pensez-vous jamais à la mort? Vous venez de supposer que je pourrais prononcer votre oraison funèbre; hélas! j'ai cinquante ans, vous en avez dix-sept, et si la supposition que vous venez de faire est invraisemblable, elle n'est pas impossible. Nos jours sont peu nombreux, que dis-je? nous n'avons qu'un jour; l'avenir et le passé ne sont pas à nous; le moment précis où nous nous sentons exister est le seul dont nous soyions certains. Qui sait si la parole qui tombe de mes lèvres, ne va pas se briser sous l'effort d'une subite agonie? La beauté, dont la présence a fait battre plus rapidement mille cœurs émus et surpris, tombe à la fleur de l'âge, rayonnante de joie et de santé; son sang ne circule plus; pour elle plus d'admirateurs, d'amis, de compagnes, de rivales. Tout est fini. Le conquérant dont le souffle anime et dirige de vastes armées, aux deux extrémités du globe, fait un faux pas et n'est

que poussière. Marie-Angélique de Fontanges, pensez-y, et vivez de manière à ce que l'idée de la mort ne vous effraie pas.

LA DUCHESSE.

Mais vous m'effrayez beaucoup! Je ne sais plus où je suis; le moindre bruit me fait tressaillir. Quelque chose est tombé de votre doigt, monseigneur, et a frappé le parquet pendant votre discours. C'est votre bague, je crois.

BOSSUET.

Peu importe, madame.

LA DUCHESSE.

Je l'aurais ramassée; mais vous êtes si vif pour votre âge!

BOSSUET.

Madame la duchesse est trop bonne. Ma main desséchée s'est amincie, et l'anneau que mon doigt portait tombe de lui-même. Hélas! madame, un grain de sable attire votre attention, que mes paroles n'ont pu réussir à captiver.

LA DUCHESSE.

Les rubis me plaisent infiniment; c'est un rubis : oh! qu'il est beau! Je prierai le roi de m'en donner un absolument semblable. Il va revenir de la chasse; je l'attendrai; et vous verrez, monseigneur... mais non, vous ne verrez pas; et j'en suis fâchée. Le roi ne me refuse rien quand je sais prendre mon tems. « En vérité, disait-il l'autre jour, elle vaut son pesant d'or. » Il était bien beau le roi quand il disait cela. Les longues boucles de sa perruque tombaient à droite et à gauche; il avait sa magnifique robe de chambre de damas; jamais acteur ne fut plus majestueux que lui dans ce moment-là. Cependant, pour un grand roi, il a bien des rides; et il a la vue basse, très-basse. Je m'en aperçois tous les jours. Il y regarde de si près!

BOSSUET.

C'est le devoir d'un roi.

LA DUCHESSE.

Sans doute; mais dans les commencemens je ne pouvais pas

m'y faire. Adieu, monseigneur, le roi va revenir de la chasse; et je compte bien avoir mon rubis, un de ces jours. Je vous promets alors d'être une pénitente bien docile : mais auparavant, monseigneur, il faut que je consulte le roi, c'est à lui de me dire jusqu'à quel point je dois être franche, n'est-ce pas? Je m'en rapporterai là-dessus à sa royale volonté. Monseigneur, je suis votre servante.

BOSSUET, *en se retirant.*

Voilà ce que peuvent les conseils de la religion et de la sagesse, sur un être faible, borné, et dont l'intelligence rétrécie se refuse même à les comprendre.

(*Talisman.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Mœurs du Renard des prairies de l'Amérique du Nord. — Lorsqu'on a pu admirer les scènes majestueuses qu'offre la nature dans le Nouveau-Monde, on regrette de voir tomber sous la hache des bûcherons ces arbres séculaires qui ornaient nos vallons, qui encadraient nos paysages, ou qui jalonnaient les cours sinueux de nos fleuves. Si la plupart de nos forêts, éclaircies par le fer ou l'incendie, ne sont plus le repaire d'animaux malfaisans, elles ont aussi été dépouillées de tous les accessoires qui rendaient à l'homme ces retraites si délicieuses. Les lianes n'agitent plus sur la tête du colon leurs gracieuses guirlandes, l'écho ne répète plus les éclats de l'oiseau-moqueur, ni les cris du pivert. Vous ne rencontrez plus dans ces bois mutilés l'indien couronné de son diadème de plumes, ni ces troupeaux de buffles et de daims, caravanes bruyantes, qui autrefois venaient s'ébattre sous l'ombrage des mangoliers toujours verts. Des hameaux, des villages, ont envahi ces domaines que leurs premiers habitans ont abandonnés à l'approche de l'homme. A peine reste-t-il autour de lui quelques couples d'outardes, de cygnes ou de pintades, espèces insouciantes qui finissent par accepter presque sans contrainte le joug de l'esclavage. Mais le castor, la loutre, l'élan, plus jaloux de leur liberté, ont fui devant la civilisation. Les innombrables variétés de renards, si

curieuses par l'anomalie de leurs mœurs, si précieuses par la richesse de leurs fourrures, traquées sans cesse par nos chasseurs, diminuent et finiront bientôt par disparaître entièrement ; mais l'espèce qui devient de jour en jour plus rare, c'est le renard des prairies (*prairie wolf*) dont nous allons esquisser le portrait et les mœurs :

Cette variété habite de préférence les plaines et les lieux découverts, et c'est à cause de son inclination qu'on l'a désignée sous le nom de *renard des prairies*. Cet animal, beaucoup moins gros que le renard ordinaire, a été considéré par certains naturalistes, comme l'analogue du chacal. Sa robe, d'un gris roussâtre, est blanche sous le ventre, et sillonnée sur le dos par une raie noire qui s'étend depuis le cou jusqu'à la naissance de la queue. Ses yeux sont surmontés de sourcils d'un rouge fauve très-prononcé, et ses oreilles, au lieu d'être dressées comme celles des individus de son espèce, sont légérement penchées à leur partie antérieure. Son museau moins effilé que celui du renard commun se rapproche assez de celui du loup. Plus timide que les autres variétés de renards qui peuplent les forêts de l'Amérique, il est doué d'un instinct plus développé, et surtout d'un odorat remarquable. Lorsqu'il rôde autour d'une ferme, il distingue parfaitement si les chiens sont partis, s'il s'y trouve des hommes armés de fusils, ou si la garde du logis a été exclusivement confiée aux femmes. C'est d'après ces différentes présuppositions qu'il combine son attaque ; et, suivant qu'il croit avoir plus ou moins de risques à courir, il se porte sur la basse-cour ou sur l'étable. En rase campagne, il attaque le daim endormi, ne dédaigne pas les jeunes agneaux, mais il se contente de la plus petite pièce de gibier qu'il rencontre, si les daims, le berger et les chiens ont fait bonne contenance. C'est ordinairement par bandes

que les renards de prairie procèdent à leurs expéditions ; aussi les chasseurs qui sont assez heureux pour les atteindre en tuent-ils toujours un grand nombre.

Il n'est pas de contrée dans le monde où la chasse soit portée à un plus haut point de perfection qu'en Amérique. Tous les moyens ont été tentés, aussi a-t-on reconnu que l'odeur de l'*assa-fétida* produisait sur les renards une espèce de paralysie qui leur ôtait l'usage de toutes leurs facultés. Lorsque les chasseurs font une battue ils sont armés de brandons en résine dans laquelle on a fait dissoudre de l'*assa-fétida*. Ils entourent le camp ennemi, et la fumée qui s'exhale de leurs torches, fortement imprégnée de l'odeur de l'*assa-fétida*, suffit pour ôter aux renards jusqu'à la volonté de s'enfuir. Les chasseurs les tirent alors à bout portant et en font un horrible carnage. Si au contraire, on a négligé ce moyen, la rapidité de leur course, leurs ricochets habiles, déroutent bientôt les chiens et les chasseurs, et profitant alors de ce désordre, ils parviennent presque toujours à s'échapper.

Les renards des prairies, qui semblent toujours calculer leurs actions, n'attaquent jamais l'homme, car ils savent qu'ils trouveraient en lui un redoutable adversaire. Cependant s'ils rencontrent un enfant, une jeune fille, ils font toujours quelques tentatives pour l'envelopper. Dans le Kentucky, pendant l'hiver de 1829, un jeune nègre que l'on avait envoyé le soir à une ferme voisine fut assailli par une troupe considérable de renards, l'enfant leur opposa d'abord de la résistance, se défendit à coups de bâton et de pierre, et mit hors de combat plusieurs de ses adversaires ; mais comme personne ne survint pour le protéger ou l'aider, il fut serré de près, renversé par terre, et dévoré en très-peu de tems. Le lendemain matin on trouva ses ossemens dispersés dans les environs ; et aux

trépignemens qu'on remarqua sur la neige qui couvrait alors la surface de la terre, on put juger que l'attaque et la défense avaient dû être très-opiniâtres. Les renards des prairies supportent volontiers parmi eux les individus appartenant à d'autres variétés, pourvu que les transfuges veuillent adopter leurs habitudes. Rarement on les rencontre dans les forêts épaisses : c'est toujours dans les plaines couvertes d'arbustes ou de plantes rampantes qu'on est sûr de les trouver; et quoiqu'ils ne soient pas ichtyophages, ils recherchent les contrées qui sont arrosées par de nombreux cours d'eau.

Géographie.

Orographie de l'Afrique, ou, classification des principales chaînes de montagnes de cette partie du monde avec l'indication de leurs points culminans. — Plusieurs savans en Europe se sont voués avec ardeur à l'étude de la géognostique; ils ont voulu savoir à quelles causes on devait attribuer les constitutions si diverses des montagnes du globe; par quels phénomènes celles-ci se détachaient du sol par masses abruptes, ou s'élevaient insensiblement par plateaux. Ils ont ensuite interrogé leurs flancs, ils ont soumis leurs gisemens à une analyse sévère, et ces travaux, poursuivis avec ardeur sur divers points, ont eu pour résultat de donner un grand développement aux sciences géologiques. Mais les montagnes offrent encore au savant un autre sujet d'étude, non-moins attrayant. Elles modifient constamment les mouvemens et la nature physique de l'air atmosphérique; elles le rendent plus pur, plus agréable à la respiration; elles augmentent l'étendue de la surface de la terre, elles rompent l'insipide uniformité des plaines, et sont comme d'immenses laboratoires

où la nature prépare les météores atmosphériques qui viennent ensuite répandre la fertilité dans nos campagnes.

Par leur position et par leur direction, les montagnes déterminent aussi les stations des végétaux et des animaux. Elles indiquent au géographe non-seulement les grandes divisions du globe, mais elles lui offrent dans les bassins des grands fleuves des subdivisions aussi durables que la nature elle-même qui les a tracées. La géographie physique et politique, l'histoire naturelle et l'art militaire, l'ethnographie et la minéralogie puisent également dans leur étude une masse de faits aussi importans qu'utiles. Après la position et la direction des montagnes, c'est la détermination de leur hauteur absolue ou relative qui doit surtout attirer l'attention et concentrer les recherches du géographe. Mais jusqu'à ce jour tous les travaux qui concernent l'*orographie* laissent beaucoup à désirer, non-seulement sous le rapport de l'indication des points les plus élevés du globe, mais surtout sous celui de la classification des montagnes. Ce travail ne saurait être bien fait que par un géographe placé au niveau des découvertes les plus récentes et qui connaîtrait bien toutes les lacunes, tous les doutes que présente encore la géographie. Malgré les grands progrès que cette science a faits de nos jours, elle est encore très imparfaite; et ce n'est qu'à l'aide d'une longue étude et d'immenses recherches qu'un géographe peut parvenir à tracer le tableau de la classification des principales montagnes connues du globe. Nous profitons des communications que nous a faites M. Balbi, si connu par ses travaux statistiques et géographiques, pour offrir à nos lecteurs le tableau de toutes les principales chaînes de montagnes de l'Afrique, classées d'après une méthode scientifique, avec l'indication de leurs points culminans. Ce travail doit présenter d'autant plus d'intérêt, que l'Afrique

est un des pays les moins explorés et celui où les sciences géographiques ont encore le plus de conquêtes à remporter.

L'orographie de l'Afrique, dit ce géographe, n'offre encore, à quelques exceptions près, que des doutes et des hypothèses. On ne connaît complétement la direction d'aucune des chaînes principales de ces systèmes montueux; ce n'est que dans les îles, dans la région du Nil, dans quelques localités de la Nigritie et à l'extrémité de l'Afrique-Australe, que l'on en a mesuré quelques pointes. Toutes les autres évaluations ne sont que des mesures approximatives, la plupart affectées des plus grandes incertitudes. Les chaînes sont plus remarquables par leur largeur que par leur hauteur, et généralement elles n'atteignent à un niveau considérable qu'en s'élevant lentement de terrasse en terrasse. On pourrait presque dire que toute l'Afrique offre deux immenses plateaux que nous proposons de nommer *Boréal* et *Austral*, à cause de leur position respective. Nous classerons ensuite provisoirement toutes les montagnes connues de ce continent en quatre systèmes que nous nommerons : *système Atlantique*, *système Abyssinien*, *système Austral* et *système Nigritien* ou *Central*, et nous considérerons comme autant de petits systèmes isolés les montagnes qui s'élèvent au-dessus des îles, et qui sont des dépendances géographiques du Continent-Africain.

Système Atlantique. Nous rattachons à ce vaste système toutes les hauteurs de la région du Maghreb, c'est-à-dire les montagnes des états Barbaresques, ainsi que les élévations qui sont dispersées dans l'immense Sahara ou désert.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME ATLANTIQUE.

	Toises.
Le plus haut sommet de l'Atlas dans l'empire de Maroc. . .	2,000?
Le Ouânascherysch (Waneseris) sur le territoire d'Alger. .	1,400??

	Toises.
Le Jurjura et le Félizia sur le territoire d'Alger.........	1,200?
Le Zaouan, point culminant de l'état de Tunis..........	700?
Les points culminans du Gharian dans l'état de Tripoli...	650??
Les points culminans des monts Akhdar dans l'état de Tripoli	300?

Système Abyssinien Jusqu'à ce que l'on ait exploré la partie centrale de l'Afrique, où s'élèvent les montagnes, que depuis Ptolémée les géographes nomment *Monts de la Lune*, dénomination équivalente à celle de *Djebel-el-Kumur* des Arabes, on doit regarder les hautes alpes qui couronnent le vaste plateau de l'Abyssinie comme le noyau de ce système; c'est ce qui nous a engagé à l'appeler *système Abyssinien.*

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME ABYSSINIEN.

	Toises.
L'Amba Gechen..................................	2,300??
L'Amba-Haï et le Beyeda, dans le Samen, au royaume de Tygré.......................................	1,900??
La source du Bahr-el-Azrek, dans la province de Gojam.	1,652
Le mont Lumalmon..............................	1,752
L'Amba-Hadji, dans le royaume de Tygré..............	1,239
Le mont Taranta................................	1,219

Système Nigritien ou *Central.* Nous proposons ou l'une ou l'autre de ces dénominations pour désigner le système qui embrasse toutes les montagnes de la Sénégambie, de la Guinée, du Soudan proprement dit et du Congo.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME NIGRITIEN.

	Toises.
Le mont Loma, source du Djoliba....................	257
Le point culminant de la Sierra-Leone................	435
Le Pain de Sucre..................................	394
Les points culminans de la chaîne principale dans le royaume Yarriba..	450?
Les points culminans de la première chaîne dans le Mandara, au sud de Mora............................	375
Le pic de Mendefy, dans la chaîne principale du Mandara.	1,200?
Les monts Camerones dans le pays des Calbongos........	2,200?
Le mont Zambi, dans le royaume des Molouas..........	2,458
Le volcan Zambi, dans le Libolo (Afrique-Portugaise)...	2,380
Le mont Muria, dans le Cambambe (Afrique-Portugaise).	2,600

Système Austral. En attendant que des voyageurs intrépides nous mettent en état de tracer la ligne de démarcation entre les eaux qui se rendent dans l'Atlantique et celles qui se jettent dans l'Océan-Indien, nous croyons plus prudent et plus convenable de réunir dans un massif séparé toutes les montagnes de la région que nous avons nommée *Afrique-Australe*, et toutes celles qui appartiennent à la *région de l'Afrique-Orientale*, depuis le cours connu ou supposé du Haut-Cuama ou Zambeze jusqu'aux environs de Mélinde.

TABLEAU DES POINTS CULMINANS DU SYSTÈME AUSTRAL.

	Toises.
Les plus hauts sommets des monts Lupata, dans le Manica.	1,000??
Les points culminans du Neuwield	1,600
Le Compass, dans les monts des Neiges	1,564
Le Komberg, dans les Neuwield	1,255
Les points culminans des monts Karri	1,050
Les points culminans du Roggeweld	828
Les points culminans du Bokkeveld	950?
Le mont de la Table, près du Cap	597
Le pic du Diable	517

Les *Systèmes Insulaires* ou *Maritimes* peuvent être classés d'après les mers différentes dans lesquelles sont situées les iles dont ils sont composés. Voici les principales hauteurs connues de ces systèmes :

DANS L'OCÉAN-ATLANTIQUE.

	Toises.
Le pic Ruivo	965
La cime de Torinhas	914
Le pic de Ténériffe	1,858
Le Chahorra	1,546
Le pic del Pozo de las Nieves	974
Le pic de los Muchachos	1,206
Le volcan de la Corona	306
Le volcan de l'île de Feu	1,233
Le pic San-Antonio	1,157
Le pic Saint-Thomas	1,100
Le pic de Fernando-Po	1,563
La Montagne Verte	455
Le pic de Diane (île Sainte-Hélène)	422

DANS L'OCÉAN-AUSTRAL.

	Toises.
Le pic de l'île Tristan	1,200?

DANS L'OCÉAN-INDIEN.

Les plus hauts sommets des Ambostimènes	1,800
Les plus hauts sommets des Betanimènes	1,200
Le piton des Neiges	1,955?
Le Bernard	1,900
Le volcan de l'île Bourbon	1,400

Voyages.

Un jour de fête à Constantinople. — La magie blanche est encore la magie véritable, aux yeux des habitans de Constantinople. Quoique l'empereur Mahmoud ait changé les turbans, bouleversé les pantalons et révolutionné les mœurs extérieures de son peuple, il a eu soin de lui laisser les derviches et les sorciers qui le dupent et qui l'amusent. Voici un fait assez récent rapporté par le voyageur Macfarlane qui prouve combien il est facile d'abuser de la crédulité de ce peuple toujours si avide de merveilleux.

« C'était le jour du *Béníche*, grand jour de fête, où le sultan se montre à son peuple dans toute sa gloire, où les feux d'artifice et les illuminations, les danses de corde et les tours d'adresse amusent le peuple ébahi. Le sultan Mahmoud s'est bien gardé de détruire un ressort politique aussi puissant; on change la religion, mais on ne détruit pas les fêtes d'un peuple. Ce serait s'exposer à un danger trop imminent.

» Le Béniche avait été brillant : têtes brisées par le djérid; courses à cheval, lanternes de couleur, tout ce que la populace de Constantinople demande à ses sultans, en guise de liberté, en place de charte et *d'habeas corpus*, avait satisfait la curiosité générale. Des athlètes frottés d'huile avaient lutté contre des ours muselés; des

cordes invisibles, tendues d'un arbre à l'autre, avaient soutenu des équilibristes d'un talent consommé. Des sorciers avaient fait sauter la muscade et leurs tours avaient excité l'admiration universelle. Les moines *rufaï,* par leurs danses pyrrhiques, leurs exercices des poignards et des fers rouges, étaient sur le point de clore une si belle journée, lorsqu'un petit homme, dont l'envergure insolite était encore augmentée par la plus vaste paire de pantalons que jamais Turc ait portée, s'avança au milieu de la place de *Dolma-Baschi,* et parla en ces termes aux spectateurs assemblés :

« Les tours que mes prédécesseurs viennent de faire ne sont rien auprès de ce que j'ai à vous montrer. Je me propose de les éclipser tous, si vous m'accordez votre attention. »

» Il avait l'air très-confiant en lui-même : mais personne ne le connaissait. Le regard ironique des derviches et des saltinbanques qui l'avaient précédé tomba sur lui; plusieurs d'entre eux lui tournèrent le dos; et l'exclamation : *Quel est cet homme?* sortit de leurs bouches dédaigneuses.

« Qui je suis? reprit le sorcier aux larges culottes. Qu'on me laisse apporter ici ma jarre, et l'on verra qui je suis, Mashalla!

— Sous le bon plaisir de Dieu, *Inshalla!* s'écrièrent les assistans, qu'il apporte sa jarre!

— *Baccalam!* disaient les autres, voyons un peu! »

» Le petit sorcier inconnu disparut un moment et revint ensuite, faisant rouler devant lui une jarre colossale, qu'il laissa debout au milieu de la place.

« *Allah* est puissant, dit-il alors. Donnez-moi de quoi remplir cette jarre, et vous verrez! Un turban, un yataghan, un isnall, tout ce que vous voudrez. Chélibis, effendis, aidez-moi dans l'accomplissement du plus beau tour que vous ayez jamais vu. »

« Le petit homme louchait d'une façon extraordinaire, ce qui lui prêtait je ne sais quelle dignité presque magique. La curiosité était vivement excitée. Un jeune Turc, véritable dandy, s'assura par lui-même que la jarre était propre, passa la main dans l'intérieur du vase, et finit par détacher un cachemire magnifique, que notre sorcier jeta aussitôt dans le réceptacle; une foule d'imitateurs suivirent cet exemple. Babouches, sabres, yataghans, pipes, poignards, s'accumulèrent dans la jarre; et quand elle fut pleine, le sorcier s'écria:

« *Choukr' Allah* ! Dieu soit béni! je n'ai plus besoin de rien. »

» Trois fois il fit le tour de la jarre, saluant respectueusement les spectateurs. Puis il monta sur le vase mystérieux, s'y enfonça avec ses larges culottes, et prit place au milieu des contributions des fidèles. Quand on ne vit plus que sa tête et son turban d'un jaune sale, il promena son regard équivoque sur toute l'assemblée.

« Si vous ne voulez pas gâter le plus beau tour que l'on aït jamais essayé, veuillez, ô chélibis et effendis, fermer d'abord les yeux, les ouvrir quand vous aurez récité vos prières, et surtout ne vous approcher de la jarre qu'au moment où vous entendrez ma voix vous y inviter. »

» A peine ces paroles furent-elles prononcées que tous les spectateurs inclinèrent leurs têtes, fermèrent leurs paupières et murmurèrent en chœur les hymnes du Koran. Cependant, lorsque les prières furent achevées, on rouvrit les yeux. Quel sera le résultat? Comment se terminera cette séance? La jarre va-t-elle se transformer en danseur de corde, en odalisque, en minaret, en dragon? Mille regards impatiens et avides demeuraient fixés sur les flancs du vase mystérieux; enfin cette impatience devint pénible, insupportable, une heure s'était écoulée.

Déjà les malédictions ottomanes pleuvaient sur le sorcier, sa mère, sa grand'mère, son aïeule et l'aïeule de son aïeule. Ces murmures plaintifs ne tardèrent pas à grossir en circulant; de la plainte on passa aux cris, des cris aux vociférations; et quand l'irritation fut générale, les plus téméraires, plaçant leurs pieds dans leurs babouches, s'élancèrent, malgré la recommandation du magicien, vers la grande jarre. O surprise! La jarre était vide.

» Fils de satan! s'écria le premier qui fit cette découverte, mon schall n'y est pas; il n'y a rien dans la jarre! »

« Alors imaginez les exécrations, les clameurs de l'assemblée. On eut beau retourner la jarre dans tous les sens; les babouches, les pipes, les schalls, les poignards avaient disparu. L'escamoteur s'était escamoté lui-même; et Constantinople émerveillée garde encore le souvenir de sa grande culotte et de sa grande jarre. »

» Vous, Hutchinson, vous, Harris, vous, Gontburn, vous tous financiers ou ministres, qui depuis Richelieu jusqu'à Calonne, depuis le règne d'Édouard Ier jusqu'à celui de Georges IV, avez fait tomber dans la jarre immense du trésor les contributions des fidèles, répondez, avez-vous jamais administré les finances avec cette précision et cette netteté? Avez-vous fait naître cette vive et profonde admiration méritée par notre escamoteur?

Industrie.

Progrès de l'exploitation des mines en Europe. — L'exploitation des mines, dans les différens états de l'Europe offre, depuis le commencement du dix-neuvième siècle, des changemens non moins surprenans que ceux que l'on remarque dans toutes les branches des sciences et des arts. Jamais, à aucune époque, des révolutions aussi su-

bites ne s'étaient opérées. L'Espagne, qui jusqu'à ces dernières années ne retirait de ses mines qu'une médiocre quantité de plomb, que M. le comte de Laborde estimait à 12,000 quintaux, se place aujourd'hui immédiatement après l'Angleterre. Elle doit cet heureux changement à l'abolition des lois restrictives qui en gênaient l'exploitation et à la création de la Compagnie Ibérique, composée d'Anglais et d'Espagnols. Dès l'année 1826, le produit de l'exploitation ouverte par cette association dans les montagnes de l'Alpujarras dans le royaume de Grenade, s'éleva à près de 500,000 quintaux, quantité qui dépasse de beaucoup celle qu'on retire de toutes les mines de l'Europe continentale. Les mines de l'Angleterre qui, selon les plus célèbres statisticiens, ne rapportaient que 300,000 quintaux, en ont produit 923,000 en 1828; et les deux seuls petits comtés de Denbigh et de Flint situés dans la partie septentrionale du Pays-de-Galles, en ont donné 250,000, chiffre qui dépasse de beaucoup toute la quantité de plomb que la France, la monarchie prussienne, l'empire d'Autriche, les royaumes de Saxe et de Hanovre réunis retirent annuellement de leur sol respectif.

Les progrès de l'exploitation du fer en Angleterre sont vraiment étonnans. En 1796, le Royaume-Uni ne retirait de toutes ses mines que 125,000 tonneaux. Leur produit s'est élevé à 250,000 en 1806; à 400,000 en 1820; à 580,000 en 1825, et à la quantité énorme de 700,000 en 1827. Le seul comté de Stafford en a donné dans cette dernière année 226,000 tonneaux, et le Galles-Méridional 272,000. Ces faits positifs, comparés à d'autres faits non moins authentiques que nous avons sous les yeux, nous démontrent que le Royaume-Uni retire à lui seul plus de fer de son sol que les empires russe et autrichien, la France, la monarchie prussienne et le royaume

de Suède réunis, quoique ces cinq états soient justement regardés comme les pays du monde qui produisent le plus de ce métal. Nous ajouterons que la partie méridionale du pays de Galles produit plus de fer que tout l'immense empire russe ou que toute la France, et que son exploitation égale celle de la monarchie prussienne, du royaume de Suède et de l'empire d'Autriche réunis.

Les mines et les lavages d'or et les mines d'argent offrent des changemens non moins remarquables. Si, en dépit des géographes et des statisticiens qui reproduisent en 1832 des évaluations relatives aux années 1780 et 1788, la Hongrie a vu diminuer presque de moitié la quantité d'or et d'argent qu'elle produisait à cette époque, les produits des mines et des lavages d'or de la Transylvanie offrent au contraire une grande augmentation, et la Bohême, dans ces dernières années, a vu doubler le produit de ses mines d'argent par l'exploitation de celles de Przibram et de Miess. L'Oural, qui jusqu'en 1814 ne devait sa célébrité qu'aux immenses quantités de fer et de cuivre qu'il livrait tous les ans au commerce, peut être rangé maintenant parmi les contrées métallifères les plus riches du globe; car il fournit à-la-fois de beaux diamans, des quantités considérables d'or et de platine, et un millier de marcs d'argent retiré de son plomb et de son cuivre. La monarchie prussienne, le Royaume-Uni, la France et quelques autres états doivent aussi être rangés parmi les contrées qui produisent de l'argent, car la quantité de ce métal retirée du plomb et du cuivre dans ces pays est trop considérable pour être négligée. En effet, en 1826, les mines de plomb, de cuivre et d'étain de la Prusse produisirent 20,171 marcs d'argent, celles du Royaume-Uni 12,000, et, celles de la France, 497 marcs.

Depuis long-tems l'Angleterre est regardée avec juste

raison comme le plus grand marché de l'Europe pour l'étain ; depuis quelques années elle l'est devenue aussi pour le cuivre. En effet, le produit de ses mines a pris une telle extension depuis le commencement de ce siècle, que le seul comté de Cornouailles fournit aujourd'hui plus de cuivre que n'en fournissent ensemble les empires Russe et Autrichien, les monarchies Norvégiéno-Suédoise et Prussienne, la France et le royaume de Hanovre. Tout le monde sait que l'Angleterre a été le premier pays où l'on sut employer utilement le charbon de terre comme combustible ; mais ce qui n'est pas généralement connu, c'est que l'exploitation de ce minéral a pris une telle extension de nos jours, que le produit des mines de charbon de terre de la Grande-Bretagne dépasse de beaucoup celui de toutes les mines connues, malgré les rapides progrès qu'a faits cette utile exploitation en Belgique, en France, dans la monarchie Prussienne, dans l'empire d'Autriche et dans les États-Unis de l'Amérique du Nord.

Nos lecteurs ne liront pas sans intérêt les détails que nous allons donner sur cette grande exploitation, que l'on peut regarder comme le moteur le plus puissant de l'industrie anglaise.

Les mines de Northumberland et de Durham alimentent Londres et la partie méridionale de l'Angleterre ; celles de Cumberland expédient une grande partie de leurs produits en Irlande, qui ne possède que quelques mines de mauvaise houille. Les mines des comtés de Stafford ; de Derby, d'York, de Leicester, etc., etc., approvisionnent le centre de l'Angleterre, et l'Écosse tire le charbon qu'elle consume des comtés de Lanark, Renfrew et Ayrs, etc.

M. Taylor, propriétaire de mines, et agent de plusieurs compagnies d'exploitation, estime que la consommation an-

nuelle du charbon de terre dans la Grande-Bretagne s'élève à 14,880,000 tonneaux, et que l'Irlande en consomme 700,000; ce qui donne pour chiffre total de la consommation du Royaume-Uni 15,580,000 tonneaux. D'après le calcul de M. Buddle, ingénieur des mines, l'extraction des charbons de terre occupe 14,000 personnes (hommes et enfans) dans l'intérieur de la terre, et 7,000 à l'extérieur. Total 21,000 personnes. Mais dans ce chiffre ne sont pas comprises toutes celles qui tirent directement leur existence de cette industrie. M. Taylor estime que 45,000 personnes sont employées au chargement et à la conduite des bateaux sur les rivières de la Tyne et de Wear. Si l'on tient compte en outre de toutes les personnes employées sur les ports de mer, soit au déchargement de ces bateaux, soit au transbordement de leurs cargaisons sur les navires de mer, soit enfin au transport des charbons jusqu'aux lieux de consommation, on ne peut s'empêcher de reconnaître que cette industrie fait vivre plus de 160,000 personnes dans le Royaume-Uni. Mais ce n'est pas seulement à ce résultat direct qu'il faut s'arrêter. Il faut aussi considérer que sans le charbon, ni nos forges, ni nos usines, ni nos manufactures, ne pourraient produire d'aussi grandes quantités de marchandises et à aussi bas prix; dès-lors, on sera amené à conclure que les mines de charbon sont l'origine et la source de la richesse et de la prospérité de la Grande-Bretagne.

Le relevé suivant des bateaux de charbon dirigés sur Londres, avec l'indication de leur chargement et des droits qu'ils ont acquittés prouvera que cette exploitation n'est pas moins avantageuse pour l'industrie privée que pour le trésor public de la Grande-Bretagne; car les droits perçus dans le seul port de Londres, sur le charbon, s'élèvent, année commune, à plus de 10,000,000 de francs.

ANNÉES.	NOMBRE de bateaux.	QUANTITÉS de houille et chaldrons.	MONTANT des droits payés. Liv. st.
1825.........	6,668	1,423,823	426,891
1826.........	6,808	1,595,866	467,441
1827.........	6,432	1,462,058	416,571
1828.........	6,823	1,553,461	442,898
1829.........	7,021	1,583,581	464,599

Nous terminerons ce rapide aperçu de l'exploitation des mines de charbon de terre dans la Grande-Bretagne par le tableau des exportations de ce combustible. Le lecteur aura ainsi une idée complète du produit annuel de ces mines, qui en chiffres ronds peut être évalué à 20,000,000 de tonneaux.

Tableau des exportations de charbon de terre effectuées par tous les ports de la Grande-Bretagne pour l'Irlande, les colonies anglaises et tous les pays étrangers, depuis 1819 *jusqu'à* 1828 *inclusivement.*

Années.	Tonneaux.	Années.	Tonneaux.
1819.............	4,365,040	1824.............	5,279,192
1820.............	4,803,427	1825.............	5,391,763
1821.............	4,638,059	1826.............	5,856,547
1822.............	4,788,839	1827.............	5,458,377
1823.............	5,319,627	1828.............	5,603,807

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU ONZIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

